N° 392 — Tome CV 16 Octobre 1913

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-quatrième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, AMARCU (FRANZ TOUSSAINT *trad.*), GUILLAUME APOLLINAIRE, RENÉ ARCOS, EDMOND BARTHÉLEMY, MAURICE BEAUBOURG, JEAN BOUCHOT, R. DE BURY, HENRY-D. DAVRAY, GEORGES DUHAMEL, GEORGES EEKHOUD, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN, PAUL LOUIS, JEAN MARNOLD, HENRI MAZEL, CHARLES MERKI, MICHEL MUTERMILCH, GIOVANNI PAPINI, RACHILDE, ARTHUR RANSOME (GEORGES BAZILE *trad.*), CARL SIGER, ANDRÉ SPIRE, A. VAN GENNEP.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIII

SOMMAIRE

—

N° 392. — 16 OCTOBRE 1913

HENRY-D. DAVRAY	*Le Secret de Charlotte Brontë*	657
JEAN BOUCHOT	*L'Aéroplane brisé*	674
RENÉ ARCOS	*A propos de quelques Poètes modernes*	696
ANDRÉ SPIRE	*Poèmes*	714
AMAROU (FRANZ TOUSSAINT *trad.*).	*L'Amour fardé*	718
ARTHUR RANSOME (GEORGES BAZILE *trad.*)	*L'Art pour la Vie*	728
PAUL LOUIS	*La Leçon consolante de la Crise orientale*	745
MAURICE BEAUBOURG	*La Houdan*, nouvelle	756

REVUE DE LA QUINZAINE

REMY DE GOURMONT	*Epilogues : XXXII^e Lettre à l'Amazone*	786
GEORGES DUHAMEL	*Les Poèmes*	788
RACHILDE	*Les Romans*	793
JEAN DE GOURMONT	*Littérature*	797
EDMOND BARTHÉLEMY	*Histoire*	801
HENRI MAZEL	*Science Sociale*	806
A. VAN GENNEP	*Ethnographie, Folklore*	811
CHARLES MERKI	*Archéologie, Voyages*	815
CARL SIGER	*Questions coloniales*	820
CHARLES-HENRY HIRSCH	*Les Revues*	825
R. DE BURY	*Les Journaux*	831
JEAN MARNOLD	*Musique*	835
GUSTAVE KAHN	*Art*	841
GEORGES EEKHOUD	*Chronique de Bruxelles*	844
HENRI ALBERT	*Lettres allemandes*	848
HENRY-D. DAVRAY	*Lettres anglaises*	852
GIOVANNI PAPINI	*Lettres italiennes*	857
MICHEL MUTERMILCH	*Lettres polonaises*	861
GUILLAUME APOLLINAIRE	*La Vie anecdotique*	867
MERCVRE	*Publications récentes*	870
—	*Echos*	872

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1^er du mois suivant.

" Collection des Chefs-d'Œuvre "

Édition de luxe à tirage limité, sur papier blanc vergé de Hollande Van Gelder Zonen, impression soignée, caractères neufs, belles marges, format in-18 (125 × 193).

Vient de paraître :

Octave Mirbeau

LE CALVAIRE

5 exemplaires sur Hollande filigrané spécialement. Fort vol. de 360 pages. **10** fr. net.
0 exemplaires sur Japon impérial..... **30** fr. net.
0 exemplaires sur Chine..... **30** fr. net.

Déjà parus :

IV. VOLTAIRE : **ZADIG** — 600 exemplaires sur Hollande..... **5** fr. net.
III. THOMAS : **TRISTAN ET ISEULT** — 955 exempl. sur Hollande. **7** fr. net.
II. VOLTAIRE : **CANDIDE** — 910 exemplaires sur Hollande..... **5** fr. net.
I. PRÉVOST : **MANON LESCAUT** — 975 exempl. sur Hollande .. **7** fr. net.

A paraître (SOUSCRIRE DE SUITE)

AUMARCHAIS : **LE BARBIER DE SÉVILLE**..... **7** fr. net.
CONSTANT : **ADOLPHE**..... **6** fr. net.
AUMARCHAIS : **LE MARIAGE DE FIGARO**..... **7** fr. net.

eliure d'art : pleine peau, filets et dentelle, chaque reliure 10 fr. net

ANDIDE et **LE CALVAIRE** presque épuisés. Souscrire à la "Collection des Chefs-Œuvre", volumes à paraître et envoyer provision de fonds à

IBRAIRIE FERREYROL, *10, rue Bonaparte,* ***Paris***

(EXPÉDITION FRANCO)

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE :

ERRE LOUYS : **SCÈNES DE COURTISANES**, illustrations de Jean Helt, Ed. Borel. 3 fr..... *franco* **3 50**
STANIER : **L'ORGIE ROMAINE**, illustrations de Schmidt, Ed. Borel. 5 fr..... *franco* **5 50**
MÈRE : **L'ODYSSÉE**, illustrations de Calbet, Ed. Borel. 5 fr..... *franco* **5 50**
ETHE : **WERTHER**, illustrations de Marold, Ed. Guillaume. Sur Chine 9 fr. 50..... *franco* **10 »**
YLESVE : **MEILLEUR AMI**. Ed. originale sur Hollande, 5 fr... *franco* **5 50**
ANCE : **DIEUX ONT SOIF**. Edition originale. 5 fr. 50..... *franco* **6 »**
LLARMÉ : **DIEUX ANTIQUES**. In-8° illustré. 7 fr..... *franco* **7 50**

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris (VI[e])

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Viennent de paraître

PESSIMISME ET INDIVIDUALISME

Par **G. PALANTE**

Agrégé de philosophie

1 vol. in-16..... 2 fr. 5

Du même auteur, précédemment parus dans la même collection :

Précis de sociologie. 5e édition. 1 vol. in-16..... 2 fr. 5

Combat pour l'individu. 1 vol. in-8..... 3 fr. 7

La sensibilité individualiste. 1 vol. in-16..... 2 fr. 5

Les antinomies entre l'individu et la société. 1 vol. in-8..... 5 fr.

LE RELATIVISME PHILOSOPHIQUE CHEZ GEORG SIMMEL

Par **A. MAMELET**

Ancien élève de l'école normale supérieure

Professeur agrégé de philosophie au lycée de Belfort

Préface de Victor DELBOS, membre de l'Institut

1 vol. in-8..... 3 fr. 7

LA PSYCHOLOGIE DES PHÉNOMÈNES RELIGIEUX

Par **James H. LEUBA**

Professeur au Collège de Bryn Mawr (Etats-Unis)

Traduit de l'anglais par LOUIS CONS

1 vol. in-16..... 2 fr. 5

LES ORIGINES DE LA CONNAISSANCE

Par **R. TURRO**

Professeur au laboratoire municipal de Barcelone

Origine physiologique de la faim. — Nature de la sensation de la faim. — Autorégulation quantitative des processus trophiques. — L'expérience trophiques. — Origine de la connaissance du réel extérieur. — Processus logique de l'induction du réel extérieur. — Perception du réel empirique. — Problème de la causalité externe. — La causalité dans la succession des phénomènes.

1 vol. in-18..... 5 fr.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé. — (Paris-VI^e^)

ANDRÉ GIDE

Prétextes. Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale. Nouvelle édition augmentée. Vol. in-18..... 3 50

ÉMILE VERHAEREN

Les Blés mouvants, poèmes. Vol. in-18..... 3 50

ÉDOUARD DUJARDIN

Poésies. (La Comédie des Amours. Le Délassement du guerrier. Poésies anciennes). Vol. in-18..... 3 50

WACYF BOUTROS GHALI

Le Jardin des Fleurs. Essais sur la poésie arabe et morceaux choisis. Préface par JULES LEMAITRE. Vol. in-18..... 3 50

ANDRÉ SPIRE

Quelques Juifs. Israël Zangwill. Otto Weininger. James Darmesteter. Vol. in-18..... 3 50

PAUL ESCOUBE

Préférences. Charles Guérin. Remy de Gourmont. Stéphane Mallarmé. Jules Laforgue. Paul Verlaine. Vol. in-18..... 3 50

AD. VAN BEVER

La Poésie française du Moyen Age (XI^e^-XV^e^ siècles). Recueil de textes, accompagné de traductions, notices et précédé d'une étude littéraire par CHARLES OULMONT. Vol. in-18..... 3 50

LÉON SÉCHÉ

Alfred de Vigny. I : La Vie littéraire, politique et religieuse. *Emile Deschamps, Victor Hugo, Sainte-Beuve, Brizeux, Auguste Barbier, Basoni, Emile Péhant, Pitre-Chevalier, Léon de Wailly.* — II : La Vie amoureuse. *Sa mère, sa femme, Delphine Gay, Marie Dorval, Camilla Maunoir, Marie de Clérambault, Delphine Bernard, Clotilde Basoni, Henriette Hockran, Augusta Holmès, Louise Ancelot.* Documents inédits. Dessins et autographes. 2 vol. in-18..... 7 »

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

Nouveautés

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQU
DIRIGÉE PAR LE Dr GUSTAVE LE BON

YVES DELAGE
de l'Institut
et MARIE GOLDSMITH

LA PARTHÉNOGÉNÈSE

Un volume in-18. — Prix..... 3 fr. 5

Les auteurs se sont proposés de montrer l'évolution graduelle des idées des biologiste dans la question de la parthénogénèse expérimentale, les phases par lesquelles elle passé, le terme atteint

G. BLOCH
Professeur à la Sorbonne

La République Romaine

Les Conflits politiques et sociaux

Un volume in-18. — Prix..... 3 fr. 5

L'auteur a voulu retracer, dans leurs grandes lignes et leurs traits essentiels, les tran formations successives qui ont amené la petite Rome du septième siècle avant J.-C à l'état où nous la voyons vers le début de notre ère.

MAURICE LEVEL

Les Oiseaux de Nuit

Un volume in-18. — Prix..... 3 fr. 5

Si vous commencez un de ces contes, vous irez jusqu'au bout du volume. Mauric LEVEL est un conteur de race, et **LES OISEAUX DE NUIT** est un des meilleurs volume de contes qui aient paru depuis plusieurs années.

MADEMOISELLE ROSE

100 FAÇONS

D'ACCOMMODER LE MOUTON

Un volume in-16. — Prix..... 75 centim

Ce volume de Mlle ROSE aura le même succès que les précédents, les 100 façon d'accommoder le veau, le bœuf, les volailles, etc.

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

uvrage complet

René MÉNARD & Claude SAUVAGEOT

VIE PRIVÉE DES ANCIENS

puis les premières dynasties de l'Égypte jusqu'à la chute du monde païen

Nouvelle édition publiée par Édouard Rouveyre avec sommaires analytiques et index des noms propres cités

Les Institutions dans l'Antiquité

VII

INSTITUTIONS CIVILES

Un volume in-8° orné de 380 planches reproduites d'après les monuments originaux. — ix, broché..... 5 fr.

VIII

NSTITUTIONS RELIGIEUSES

ÉDUCATION

Un volume in-8° orné de 344 planches reproduites d'après les monuments originaux. — ix, broché..... 5 fr.

olumes parus précédemment :

LES PEUPLES DANS L'ANTIQUITÉ

I — II

Égypte. — Asie. — Grèce. — Italie.

DEUX VOLUMES..... 722 CARTES ET FIGURES

LA FAMILLE DANS L'ANTIQUITÉ

III — IV

onstitution et Composition de la famille. Vêtement. — Habitation.

DEUX VOLUMES..... 815 CARTES ET FIGURES

LE TRAVAIL DANS L'ANTIQUITÉ

V — VI

Agriculture. — Industrie. — Commerce. Architecture. — Beaux-Arts.

DEUX VOLUMES... 750 CARTES ET FIGURES

Prix de chaque volume broché..... 5 fr.
L'ouvrage complet, 8 volumes, *3.000 dessins.* — Prix : brochés, 40 fr. En belle reliure amateur..... 60 fr.

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI^e^)

ŒUVRES DE H.-G. WELLS

La Machine à explorer le Temps (*The Time Machine*), roman, traduit par HENRY D. DAVRAY. Vol. in-18..... 3.
La Guerre des Mondes, roman, trad. par HENRY-D. DAVRAY. Vol. in-18... 3.
Une Histoire des Temps à venir, roman, trad. par HENRY-D. DAVRAY. Vol. in-18. 3.
L'Ile du Docteur Moreau, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY. Vol. in-18. 3.
Les Premiers Hommes dans la Lune, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY. Vo in-18..... 3.
Les Pirates de la Mer, traduit par HENRY-D. DAVRAY. Vol. in-18..... 3.
L'Amour et M. Lewisham, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWIC Vol. in-18..... 3.
La Merveilleuse Visite, roman, traduit par LOUIS BARRON. Vol. in-18..... 3.
Place aux Géants, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Volun in-18..... 3.
Quand le Dormeur s'éveillera, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZ KIEWICZ. Vol. in-18..... 3.
Miss Watters, roman, trad. par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Vol. in-18. 3.
Anticipations, *ou de l'influence du progrès mécanique et scientifique sur la vie et pensée humaines*, trad. par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Vol. in-18.. 3.
La Burlesque Equipe du Cycliste, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY B. KOZAKIEWICZ. Volume in-18..... 3.
La Découverte de l'Avenir, traduit par HENRY-D. DAVRAY. Vol. in-18..... 3.
Douze Histoires et un Rêve, traduits par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWIC Vol. in-18..... 3.
Au Temps de la Comète, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWIC Volume in-18..... 3.
Une Utopie Moderne, trad. par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Vol. in-18. 3.
La Guerre dans les airs, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWIC Vol. in-18..... 3.
Effrois et Fantasmagories. Traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. V in-18..... 3.
L'Histoire de M. Polly, roman. Traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWIC Volume in-18..... 3.
Anne Véronique, roman. Trad. par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Vol. in-18. 3.

ŒUVRES DE RUDYARD KIPLIN

Le Livre de la Jungle, traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES. Volun in-18..... 3.
Le Second Livre de la Jungle, traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈR Vol. in-18..... 3.
La plus belle histoire du monde, traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈR Vol. in-18..... 3.
L'Homme qui voulut être Roi, traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈR Vol. in-18..... 3.
Kim, roman, traduit par LOUIS FABULET et CH. FOUNTAINE WALKER. Vol. in-18. 3.
Les Bâtisseurs de Ponts, traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES. Volun in-18..... 3.
Stalky et Cie, roman, trad. par PAUL BETTELHEIM et RODOLPHE THOMAS. Vol. in-18. 3.
Sur le Mur de la Ville, traduit par LOUIS FABULET, précédé d'une étude sur Rudya Kipling, par ANDRÉ CHEVRILLON. Vol. in-18..... 3.
Lettres du Japon, trad. par LOUIS FABULET et ARTHUR AUSTIN-JACKSON. Vol. in-18. 3.
L'Histoire des Gadsby, roman, trad. par LOUIS FABULET et ARTHUR AUSTIN-JACKSO Vol. in-18..... 3.
Le Retour d'Imray, trad. par LOUIS FABULET et ARTHUR AUSTIN-JACKSON. Vol. in-18. 3.
Le Chat Maltais, trad. par LOUIS FABULET et ARTHUR AUSTIN-JACKSON. Vol. in-18. 3.
Actions et Réactions. Trad. de LOUIS FABULET et ARTHUR AUSTIN-JACKSON. Volun in-18..... 3.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris, VI[e])

Collection des plus belles pages

Série in-18, à 3 fr. 50 le volume

'Arétin. Notice de Guillaume Apollinaire, avec un portrait..... 1 Vol.

hamfort, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.

yrano de Bergerac, avec des pages inédites, un portrait, deux gravures anciennes et une Notice, par Remy de Gourmont..... 1 Vol.

enri Heine, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.

elvétius, avec un portrait d'après Van Loo et une notice d'Albert Keim..... 1 Vol.

lfred de Musset, avec une Notice de Jean de Gourmont. Portrait inédit de Clésinger, gravé sur bois..... 1 Vol.

érard de Nerval, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.

étif de la Bretonne, avec une Notice et un Portrait.... 1 Vol.

ardinal de Retz, avec un Portrait d'après Philippe de Champaigne et une Notice de Charles Verrier..... 1 Vol.

ivarol, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.

aint-Evremond, avec un portrait et une Notice de Remy de Gourmont. 1 Vol.

aint-Simon, avec une Notice par Edmond Barthèlemy et un Portrait d'après Van Loo..... 1 Vol.

tendhal, avec une Notice par Paul Léautaud et un Portrait gravé sur bois d'après Södermark..... 1 Vol.

allemant des Réaux, avec une Notice ..... 1 Vol.

Série petit in-16, à 3 fr. le volume

laurice de Guérin, avec un portrait et une Notice de Remy de Gourmont..... 1 Vol.

aint-Amant, avec une Notice de Remy de Gourmont et un Frontispice. 1 Vol.

héophile, avec une Notice de Remy de Gourmont et le portrait de Danet. 1 Vol.

ristan L'Hermite, avec trois gravures, un portrait d'après Danet et une Notice de Ad. van Bever..... 1 Vol.

MERCVRE DE FRANCE

Librairie EDOUARD CHAMPION, 5, Quai Malaquais, PARIS

Viennent de paraître : Téléph. : Gobelins 28-20

PIERRE CHAMPION

FRANÇOIS VILLON

SA VIE ET SON TEMPS

2 volumes grand in-8°, avec *49 phototypies hors texte.*

Prix, les deux volumes ensemble..... 20 francs

Rappel, dernier ouvrage du même auteur :

LA VIE DE CHARLES D'ORLÉANS

In-8 *et 16 phototypies hors texte*..... 15 francs

Couronné par *l'Académie française* (2e prix Gobert)

ŒUVRES DE FRANÇOIS RABELAIS

Edition critique publiée par Abel LEFRANC

Professeur au Collège de France

JACQUES BOULENGER, HENRI CLOUZOT, PAUL DORVEAUX, JEAN PLATTARD ET LAZARE SAINÉAN

TOME PREMIER

GARGANTUA

PROLOGUE — CHAPITRES I-XXII

Avec une Introduction, une Carte et un Portrait

Beau volume in-4° de CLV-214 pages..... 15 francs

TOME SECOND

GARGANTUA

CHAPITRES XXIII-LVIII (et dernier)

Beau volume in-4° de p. 215-508..... 10 francs

Les exemplaires sur Japon et Hollande sont épuisés

Formera environ 7 volumes auxquels on souscrit

Prochainement :

CORRESPONDANCE GÉNÉRALE

DE CHATEAUBRIAND

Publiée par L. THOMAS

Tome IV avec un portrait inédit

Déjà parus : Tome Ier, avec un portrait inédit. — Tome II. — Tome III avec un portrait inédit.

Chaque volume..... 10 francs

Formera environ 7 volumes auxquels on souscrit

LE SECRET
DE CHARLOTTE BRONTË

—

La littérature anglaise, tout comme les autres, possède largement son compte d'histoires scandaleuses. Chez nos voisins aussi, on livre à la curiosité publique les plus menus détails de la vie intime des auteurs, et, dès que manquent les documents précis, les interprétations, les suppositions, les hypothèses ne tendent jamais à innocenter, mais à noircir. Que n'a-t-on pas raconté au sujet des amours de Byron? Quels commérages ont soulevés les lettres des Browning! Et depuis plus de trente ans, la controverse ne s'est guère ralentie sur les relations matrimoniales du couple Carlyle.

Les trois étranges sœurs Brontë ont, elles aussi, depuis l'apparition de leurs livres, fourni ample matière à conjecture aux chercheurs de scandales. De leur vivant, une curiosité, malveillante presque toujours, fit rage autour d'elles, et depuis la mort de Charlotte on a fouillé en tous lieux possibles, avec acharnement, pour découvrir un secret qu'un peu de bon sens peut-être, et de franchise, eût permis d'expliquer.

Au début, le problème était assez simple; à l'heure actuelle on a publié tant de documents, de volumes, d'essais, d'articles, d'attaques, de défenses, de discussions qu'il est presque impossible de se reconnaître dans une procédure si formidablement embrouillée. La question qui se pose se réduit à ceci : d'où les filles du pasteur de Haworth tirent-elles leur génie? Très vite, on ne s'est plus guère occupé des deux cadettes,

Emily et Anne, et l'attention s'est reportée sur Charlotte. Emily était morte la première, à trente ans, le 19 décembre 1848; Anne la suivait six mois plus tard, le 28 mai 1849, âgée de vingt-neuf ans; Charlotte leur survécut peu : elle se maria, à trente-huit ans, en juin 1854, et mourut l'année suivante, le 31 mars 1855.

Depuis lors on s'est toujours demandé comment un roman aussi puissamment vivant que *Jane Eyre* avait pu être écrit par une femme dont l'existence s'était passée dans des milieux familiaux, occupée à des soins domestiques, et qui n'avait d'autre expérience de la vie que ce qu'en peut avoir la majorité des personnes de son sexe. La surprise engendra le soupçon. Il était impossible, assurait-on, que la fille d'un pasteur de campagne, menant une vie de calme ennui dans un presbytère écarté, au milieu d'une contrée de landes désolées, ait pu imaginer les scènes de passion qui enflamment parfois les pages de son livre. Assurément, elle devait tirer tout cela d'une réserve d'expériences clandestines. On risqua les insinuations les plus saugrenues, sur ses croyances et sa moralité. Le monde ne pouvait pas admettre qu'un écrivain d'un tel talent eût une origine aussi humble, et qu'une pauvre fille aussi insignifiante pût à ce point surexciter l'opinion publique. Car il faut dire que *Jane Eyre* avait paru sous un pseudonyme : Currer Bell, et que la personnalité réelle de l'auteur fut dévoilée seulement à la publication d'un second roman : *Shirley*. Et de toutes parts, on s'interrogeait : comment Charlotte Brontë avait-elle pu acquérir cette connaissance remarquable des forces violentes de la passion? Par quelles circonstances avait-elle passé pour interpréter, avec une sûreté si grande, la tragédie du cœur humain, et exprimer avec autant d'intensité les souffrances de l'amour?

La malignité publique, dès qu'elle s'attaque à quelqu'un, est suprêmement ingénieuse, et comme l'humanité se compose surtout de sots et de méchants, la médisance a beau jeu. En outre, dans le cas de Charlotte Brontë, l'envie aussi s'en mêla, et fit tous ses efforts pour empêcher qu'on débarrassât des éclaboussures de la calomnie la mémoire de la malheureuse femme. On apprit qu'elle avait passé près de deux années à Bruxelles, dans un pensionnat, où elle avait été tour à tour élève et sous-maîtresse. Certains détails de ce séjour, des cir-

constances qu'on voulut voir étranges, provoquèrent des imputations dénuées de scrupules. Bientôt, on laissa entendre qu'elle avait eu une liaison avec M. Heger, le maître de pension. On sut qu'elle lui avait écrit, et la rumeur publique eut tôt fait d'affirmer qu'il y avait eu entre eux une correspondance des plus compromettantes. Ceux qui prirent la défense de l'accusée furent aussi maladroits que ses détracteurs étaient odieux. Ils convinrent que la correspondance existait et aussitôt les adversaires triomphèrent. On eut beau citer des fragments de ces lettres, le seul fait que ces documents demeuraient en partie secrets devenait une preuve que la liaison n'était pas niable. A tout moment, les revues inséraient des articles où le cas était subtilement étudié; des volumes entiers paraissaient pleins de commentaires et de conclusions également oiseux. Pendant ce temps, l'œuvre des sœurs Brontë résistait au temps. De valeur inégale, certes, ces livres conservaient néanmoins la vie intensément humaine que leur avaient insufflée les étranges filles du pasteur Patrick Brontë.

§

Depuis que Mrs Gaskell fit paraître, en 1857, une biographie pour ainsi dire officielle des sœurs Brontë, on en a publié un grand nombre d'autres, au fur et à mesure qu'on découvrait des documents nouveaux d'un intérêt plus ou moins réel. La question Brontë eut ses spécialistes, qui s'ingénièrent avec ténacité — selon la coutume de cette catégorie de grimauds — à embrouiller une histoire qui devait rester simple et qu'on aurait pu élucider avec une bonne volonté intelligente. Mais ceux qui pratiquent ce genre d'érudition s'acharnent à rassembler le plus de menus faits possibles ; ils les cataloguent, les commentent, les dissèquent, les interprètent contradictoirement, les grossissent, les défigurent, trouvent entre eux les rapports les plus invraisemblables, mais toutes leurs inductions et déductions restent lettre morte. Qu'importe, vraiment, que Charlotte Brontë ait mis tel incident de sa vie dans ses romans et non pas tel autre? Il est indéniable que *Jane Eyre*, *Shirley* et surtout *Villette*, sans parler du *Professor*, contiennent de véritables fragments auto-biographiques. Mais quel est le romancier dont on ne puisse dire qu'il s'est servi dans ses livres des événements de sa vie, importants ou insignifiants?

Il serait inepte de mesurer les sœurs Brontë à l'aune commune. Pour comprendre ces femmes à l'âme grande et au cœur tourmenté, il faut à la fois beaucoup d'audace et d'humilité. Nul, au moment de prononcer son jugement, n'est assuré de ne pas s'être trompé entièrement, et celui qui s'aventure à exprimer une opinion en la circonstance s'expose à un danger redoutable : il court le risque de donner par comparaison la mesure de son âme.

Pour les forgeurs de scandales, le mystère se trouve à Bruxelles ; ils n'en démordent pas. Charlotte aurait eu sinon une liaison avec M. Heger, du moins elle aurait éprouvé pour lui des sentiments tout autres que ceux qu'une élève peut nourrir envers son professeur. Il serait fastidieux de résumer les présomptions, inférences et démonstrations de toute sorte qu'on accumula pour soutenir cette affirmation. Il y en a une bibliothèque ; la discussion et la réfutation de ce fatras nous entraînerait à ne plus finir. Nous nous bornerons à examiner des documents nouveaux qui ont été publiés, dans le *Times* du 29 juillet dernier, par Mr Marion H. Spielmann. Ce sont quatre lettres, en français, adressées par Charlotte Brontë à M. Constantin Heger.

§

Désireux de mettre fin, une fois pour toutes, aux conjectures relatives aux relations de son pere avec Charlotte Brontë, le Dr Paul Heger, ancien président de l'Académie Royale de Belgique, d'accord avec ses sœurs, s'est décidé à remettre à la garde du British Museum cette correspondance unilatérale. A une époque indéterminée, trois de ces lettres ont été déchirées, mais elles furent recollées et recousues ; en marge de celle qui est intacte, le professeur a griffonné diverses notes au crayon, dont l'adresse d'un cordonnier.

Le Dr Paul Heger, écrivant à Mr Spielmann, remarque que, sans aucun doute, ses parents ont joué un rôle important dans la vie de Charlotte Brontë, mais qu'elle n'est pas entrée dans la leur comme on pourrait se l'imaginer d'après ce qui se passe couramment de nos jours. Et il ajoute qu'il n'y a rien, dans ces lettres, qui entache l'honneur de celle qui les écrivit ni de celui qui les reçut.

Certes, il vaut mieux révéler ce très innocent mystère que de laisser supposer qu'il y a quelque chose à cacher. Le Dr Heger

émet l'espoir que la publication de ces lettres réduira à néant une légende qui n'a jamais pu se baser sur un fait réel, — « je le souhaite, dit-il, mais les légendes ont la vie plus tenace que la réalité ».

En surveillant l'impression des originaux, Mr Spielmann a veillé à ce que le texte soit minutieusement respecté, avec ses fautes et sa ponctuation irrégulière.

La première lettre est datée du 24 juillet 1844 ; la voici :

Monsieur,

Je sais bien que ce n'est pas à mon tour de vous écrire, mais puisque Mme Wheelwright va à Bruxelles et veut bien se charger d'une lettre — il me semble que je ne dois pas négliger une occasion si favorable pour vous écrire.

Je suis très contente que l'année scolaire soit presque finie et que l'époque des vacances approche — j'en suis contente pour vous Monsieur — car, on m'a dit que vous travaillez trop et que votre santé est un peu altérée — C'est pourquoi je ne me permets pas de proférer une seule plainte au sujet de votre long silence — j'aimerais mieux rester six mois sans recevoir de vos nouvelles que d'ajouter un atome de poids, déjà trop lourd, qui vous accable — Je me rappelle bien que c'est maintenant l'epoque des compositions, que ce sera bientôt celle des examens et puis, des prix — et pendant tout ce temps, vous êtes condamné à respirer l'atmosphère desséchante des classes — à vous user — à expliquer, à interroger à parler toute la journée et puis le soir vous avez toutes ces malheureuses compositions à lire, à corriger, presqu'à refaire — Ah Monsieur ! je vous ai écrit une fois une lettre peu raisonnable par ce que le chagrin me serrait le cœur, mais je ne le ferai plus — je tacherai de ne plus être égoïste et tout en regardant vous [*sic*, pour « vos »] lettres comme un de plus grands bonheurs que je connaisse j'attendrai patiemment pour en recevoir jusqu'à ce qu'il vous plaira et vous conviendra de m'en envoyer. En même temps je puis bien vous écrire de temps en temps une petite lettre — vous m'y avez autorisée.

Je crains beaucoup d'oublier le français, car je suis bien persuadée que je vous reverrai un jour — je ne sais pas comment ni quand — mais cela doit être puisque je le désire tant, et alors je ne voudrais pas rester muette devant vous — ce serait trop triste de vous voir et de ne pas pouvoir vous parler [;] pour éviter ce malheur — j'apprends, tous les jours, une demie page de français par cœur dans un livre de style familier ; et j'ai un plaisir à apprendre cette leçon — Monsieur — quand je prononce les mots français il me semble que je cause avec vous.

On vient de m'offrir une place comme première maîtresse dans un grand pensionnat à Manchester, avec un traitement de 100 £ i. e. 2,500 frs. par an — je ne puis pas l'accepter car en l'acceptant je dois quitter mon père et cela ne se peut pas — J'ai cependant mon projet — (lorsqu'on vit dans la retraite le cerveau travaille toujours — on désire s'occuper — on veut se lancer dans une carrière active) Notre Presbytère est une maison assez grande — avec quelques changements il y aura de la place pour cinq ou six pensionnaires — si je pouvais trouver ce nombre d'enfants de bonne famille je me dévouerais à leur éducation — Emilie n'aime pas beaucoup l'instruction mais elle s'occuperait toujours du ménage et quoiqu' [un] peu recluse, elle a trop bon cœur pour ne pas faire son possible pour le bien-être des enfants — elle est aussi très généreuse et pour l'ordre, l'économie l'exactitude — le travail assidu — toute [s] choses très essentielles dans un pensionnat — je m'en charge volontier [s].

Voilà mon projet Monsieur, que j'ai déjà expliqué à mon père et qu'il trouve bon. Il me reste donc que de trouver des élèves — chose assez difficile — car nous demeurons assez loin des villes et on ne se soucie guère de franchir les montagnes qui nous servent de barrière — mais [la] tâche qui est sans difficulté est presque sans mérite — il y a un grand intérêt à vaincre les obstacles — Je ne dis pas que je réussirai mais je *tacherai* de réussir — le seul effort me fera du bien — il n'y a rien que je crains comme la paresse — le désœuvrement — l'inertie — la lethargie des facultés — quand le corps est paresseux, l'esprit souffre cruellement.

Je ne connaîtrais pas cette lethargie si je pouvais écrire — autrefois je passais des journées, des semaines, des mois entiers à écrire et pas tout à fait sans fruit puisque Southey, et Coleridge — deux de nos meilleurs auteurs. à qui j'ai envoyé certains manuscrit en ont bien voulu témoigner leur approbation — mais à present j'ai la vue trop faible pour écrire — si j'écrivais beaucoup je deviendrais aveugle. Cette faiblesse de vue est pour moi une terrible privation — sans cela savez-vous ce que je ferais Monsieur ? — j'écrirais un livre et je le dédierais à mon maître de litérature — au seul maître que j'ai jamais eu — à vous Monsieur. Je vous ai souvent dit en français combien je vous respecte — combien je suis redevable à votre bonté, à vos conseils, je voudrais le dire une fois en anglais — Cela ne se peut pas — il ne faut pas y penser — la carrière de lettres m'est fermée — celle de l'instruction seule m'est ouverte — elle n'offre pas les mêmes attraits — c'est égal j'y entrerai et si je n'y vais pas loin, ce ne sera pas manque de diligence. Vous aussi Monsieur — vous avez voulu être avocat — le sort ou la Providence vous a fait professeur — vous êtes heureux malgré cela.

Veuillez présenter à Madame l'assurance de mon estime — je crains

que Maria-Louise-Claire ne m'aient déjà oubliée. Prospère et Victorine ne m'ont jamais bien connue — moi je me souviens bien de tous les cinq — surtout de Louise — elle avait tant de caractère — tant de naïveté dans sa petite figure —

Adieu Monsieur. —
Votre élève reconnaissante
C. BRONTE.

July 24th.

Je ne vous ai pas prié de m'écrire bientôt, puisque je crains de vous importuner — mais vous êtes trop bon pour oublier que je le désire tout de même — oui — je le désire beaucoup — c'est assez — après tout — faites comme vous voudrez monsieur — si, enfin je recevais une lettre et si je croyais que vous l'aviez écrite *par pitié* — cela me ferait beaucoup de mal —

Il paraît que Mde Wheelwright va à Paris avant d'aller à Bruxelles — mais elle mettra ma lettre à la poste à Boulogne — encore une fois adieu monsieur cela fait mal de dire adieu même dans une lettre — Oh c'est certain que je vous reverrai un jour — il le faut bien — puisque aussitôt que j'aurai gagné assez d'argent pour aller à Bruxelles j'y irai — et je vous reverrai si ce n'est que pour un instant.

Il faudrait, à coup sûr, une singulière dose de malveillance pour donner une interprétation fâcheuse aux termes de cette lettre. Les esprits droits y remarqueront un élan contenu d'affection qui ne présente rien que de très légitime. « La carrière de lettres m'est fermée, celle de l'instruction seule m'est ouverte », écrit Charlotte, ne se doutant guère qu'elle n'aurait jamais une seule élève pour son projet de pensionnat, et que, par contre, elle aurait, trois ans plus tard, un des plus immédiats et des plus beaux succès qu'enregistre la carrière des lettres. Et quelques lignes plus haut, elle disait : « J'écrirais un livre et je le dédierais à mon maître de littérature — au seul maître que j'ai jamais eu... » N'est-ce pas là, en un certain sens et sans la dédicace, ce qu'elle fera neuf ans plus tard en publiant *Villette* ?

La deuxième lettre porte la date du 24 octobre 1844, et l'adresse est tracée au dos du dernier feuillet : Monsieur Heger, n° 32, rue d'Isabelle, Bruxelles.

Monsieur

Je suis toute joyeuse ce matin — ce qui ne m'arrive pas souvent depuis deux ans — c'est parce que un Monsieur de mes connais-

sances va passer par Bruxelles et qu'il a offert de se charger d'une lettre pour vous — laquelle lettre il vous remettra luimême, ou bien sa sœur, de sorte que je serai certaine que vous l'avez reçue.

Ce n'est pas une longue lettre que je vais écrire — d'abord je n'ai pas le temps — il faut que cela parte tout de suite et ensuite je crains de vous ennuyer. Je voudrais seulement vous demander, si vous avez reçu de mes nouvelles au commencement du mois de Mai et puis au mois d'Août ? Voilà six mois que j'attends une lettre de Monsieur — six mois d'attente c'est bien long, cela ! Pourtant je ne me plains pas et je serai richement récompensée pour un peu de chagrin — si vous voulez maintenant écrire une lettre et la donner à ce monsieur — ou à sa sœur qui me la remettrait sans faute.

Quelque courte que soit la lettre j'en serai satisfaite — n'oubliez pas seulement de me dire comment vous vous portez Monsieur et comment Madame et les enfants se portent et les maîtresses et les élèves.

Mon père et ma sœur vous présentent leurs respects — l'infirmité de mon père augmente peu à peu — cependant il n'est pas encore tout à fait aveugle — mes sœurs se portent bien mais mon pauvre frère est toujours malade.

Adieu Monsieur, je compte bientôt avoir de vos nouvelles — cette idée me sourit car le souvenir de vos bontés ne s'effacera jamais de ma mémoire et tant que ce souvenir durera le respect qu'il m'a inspiré durera aussi.

Votre élève très dévouée

C. BRONTE.

Je viens de faire relier tous les livres que vous m'avez donnés quand j'étais à Bruxelles [;] j'ai un plaisir à les considérer — cela fait toute une petite bibliothèque — Il y a d'abord les ouvrages complets de Bernardin St. Pierre — Les Pensées de Pascal — un livre de poésie, deux livres allemands — et (ce qui vaut tout le reste) deux discours de Monsieur le Professeur Heger — prononcés à la distribution des Prix de l'Athénée royal —

De ce billet écrit en hâte, et avec une joie évidente, quel subtil exégète tirerait un semblant d'argument en faveur de la thèse scandaleuse? Il faut noter cependant que, d'après une phrase du second paragraphe, Charlotte Brontë aurait écrit au début de mai, ou à la fin d'avril, une lettre qui n'aurait pas été conservée. La lettre d'août est certainement celle du 24 juillet dont Mme Wheelwright avait promis de se charger.

La troisième lettre n'est guère plus longue. Datée du 8 janvier 1845, elle porte au dos la même adresse.

Mr Taylor est revenu, je lui ai demandé s'il n'avait pas une lettre pour moi — « Non, rien. » « Patience » — dis-je — « sa sœur viendra bientôt » — Mademoiselle Taylor est revenue « Je n'ai rien pour vous de la part de Monsieur Heger » dit-elle « ni lettre ni message ».

Ayant bien compris ces mots — je me suis dit, ce que je dirais à un autre en pareille circonstance. « Il faut vous résigner, et, surtout, ne pas vous affliger d'un malheur que vous n'avez pas mérité. Je me suis efforcée à ne pas pleurer à ne pas me plaindre —

Mais quand on ne se plaint pas et qu'on veut se dominer en tyran — les facultés se révoltent — et on paie le calme extérieur par une lutte intérieure presque insupportable [.]

Jour et nuit je ne trouve ni repos ni paix — si je dors je fais des rêves tourmentants où je vous vois toujours sévère, toujours sombre et irrité contre moi —

Pardonnez moi donc Monsieur si je prends la partie de vous écrire encore — Comment puis-je supporter la vie si je ne fais pas un effort pour en alléger les souffrances ?

Je sais que vous serez impatienté quand vous lirez cette lettre — Vous direz encore que je suis exaltée — que j'ai des pensées noires etc. Soit monsieur — je ne cherche pas à toutes sortes de reproches — tout ce que je sais — c'est que je ne puis pas — que je ne veux pas me résigner à perdre entièrement l'amitié de mon maître — j'aime mieux subir les plus grandes douleurs physiques que d'avoir toujours le cœur lacéré par des regrets cuisants. Si mon maître me retire entièrement son amitié je serai tout à fait sans espoir — s'il en donne un peu — très peu je serai contente — heureuse, j'aurai un motif pour vivre — pour travailler.

Monsieur, les pauvres n'ont pas besoin de grand'chose pour vivre — ils ne demandent que les miettes de pain qui tombe de la table des riches — mais si on les refuse les miettes de pain — ils meurent de faim — Moi non plus je n'ai pas besoin de beaucoup d'affection de la part de ceux que j'aime je ne saurais que faire d'une amitié entière et complète — je n'y suis pas habituée — mais vous me témoigniez, autrefois, *un peu* d'intérêt quand j'étais votre élève à Bruxelles — et je tiens à conserver ce *peu* d'intérêt — j'y tiens comme je tiendrais à la vie.

Vous me direz peut-être — Je ne vous porte plus le moindre intérêt Mademoiselle Charlotte — vous n'êtes plus de ma Maison — Je vous ai oubliée.

Eh bien Monsieur dites moi cela franchement — ce sera pour moi un choc — n'importe ce sera toujours moins hideux que l'incertitude.

Je ne veux pas relire cette lettre — je l'envoie comme je l'ai écrite — Pourtant, j'ai comme la conscience obscure qu'il y a des personnes

froides et sensées qui diraient en la lisant — « elle déraisonne » — Pour toute vengeance — je souhaite ces personnes — un seul jour des tourments [que] — (une partie de la lettre est ici recouverte par un fragment arraché à une autre partie) — j'ai subis depuis huit mois — on verrais alors s'elles [ne] déraisonneraient pas de même

On souffre en silence tant qu'on en a la force et quand cette force manque on parle sans trop mesurer ses paroles.

(Il y a ici deux lignes raturées de la main de Charlotte.)

Je souhaite à Monsieur le bonheur et la prospérité.

C. B.

Jany 8th Haworth — Bradford — Yorkshire

Cette lettre n'est pas d'un caractère différent. C'est toujours l'élève respectueuse qui écrit au maître pour qui elle garde une affection très vive. Le ton seul diffère. Le respect s'y aggrave d'irritation ; le silence obstiné de M. Heger provoque le dépit impatient de Charlotte. Elle s'efforce à ne pas paraître aigrie, à ne pas encourir le reproche d'être *exaltée*, et elle implore une larme de sympathie, un témoignage affectueux, un souvenir qui réconforte : « Moi non plus je n'ai pas besoin de beaucoup d'affection de la part de ceux que j'aime, je ne saurais que faire d'une amitié entière et complète — je n'y suis pas habituée — mais vous me témoigniez, autrefois, *un peu* d'intérêt quand j'étais votre élève à Bruxelles, et je tiens à conserver ce *peu* d'intérêt — j'y tiens comme je tiendrais à la vie. » N'est-ce pas assez poignant ? N'y a-t-il pas un accent d'insoupçonnable sincérité dans cet appel passionné ? Par quelle aberration parviendrait-on à détourner de leur sens ces phrases saisissantes qui sont comme un long cri de détresse ?

La quatrième lettre, dans l'ordre adopté par Mr Spielmann, porte pour unique date : 18 novembre. Elle aurait été écrite en 1845, et, comme on le verra, entre la précédente et celle-ci, il y en aurait eu une autre, à laquelle M. Heger n'aurait pas davantage répondu.

Monsieur,

Les six mois de silence sont écoulés ; nous sommes aujourd'hui au 18 Novbre, ma dernière lettre était datée (je crois) le 18 mai, je puis donc vous écrire, sans manquer à ma promesse.

L'été et l'automne m'ont paru bien longs ; à vrai dire il m'a fallu des efforts pénibles pour supporter jusqu'à présent la privation que je me suis imposée : vous ne pouvez pas concevoir, cela, vous, Mon-

sieur, mais imaginez vous, pour un instant, qu'un de vos enfants est séparé de vous de 160 lieues de distance et que vous devez rester six mois sans lui écrire, sans recevoir de ses nouvelles, sans en entendre parler, sans savoir comment il se porte, alors vous comprendrez facilement tout ce qu'il y a de dure dans une pareille obligation. Je vous dirai franchement, qu'en attendant, j'ai tâché de vous oublier, car le souvenir d'une personne que l'on croit ne devoir plus revoir et que, pourtant, on estime beaucoup, harasse trop l'esprit et quand on a subi cette espèce d'inquiétude pendant un ou deux ans, on est prêt à tout faire pour retrouver le repos. J'ai tout fait, j'ai cherché les occupations, je me suis interdit absolument le plaisir de parler de vous — même à Emilie mais je n'ai pu vaincre ni mes regrets ni mon impatience — c'est humiliant cela — de ne pas savoir maîtriser ses propres pensées, être esclave à un regret, un souvenir, esclave a une idée dominante et fixe qui tyrannise son esprit. Que ne puis-je avoir pour vous juste autant d'amitié que vous avez pour moi — ni plus ni moins ? Je serais alors si tranquille, si libre — je pourrais garder le silence pendant six ans sans effort.

Mon père se porte bien mais sa vue est presque éteinte, il ne sait plus lire ni écrire ; c'est, pourtant, l'avis des médecins d'attendre encore quelques mois avant de tenter une opération — l'hiver ne sera pour lui qu'une longue nuit — il se plaint rarement, j'admire sa patience — Si la Providence me destine la même calamité — puisse-t-elle au moins m'accorder autant de patience pour la supporter ! Il me semble, monsieur, que ce qu'il y a de plus amère dans les grands malheurs physiques c'est d'être forcé à faire partager nos souffrances à tous ceux qui nous entourent ; on peut cacher les maladies de l'âme mais celles qui attaquent le corps et détruisent les facultés, ne se cachent pas. Mon père me permet maintenant de lui lire et d'écrire pour lui, il me témoigne aussi plus de confiance qu'il ne m'en a jamais témoignée, ce qui est une grande consolation.

Monsieur, j'ai une grâce à vous demander : quand vous répondrez à cette lettre, parlez-moi un peu de vous-même pas de moi [...] car, je sais, que si vous me parlez de moi ce sera pour me gronder et, cette fois, je voudrais voir votre côté bienveillant ; parlez-moi donc de vos enfants ; jamais vous n'aviez le front sévère quand Louise et Claire et Prosper étaient près de vous. Dites-moi aussi quelque chose du Pensionnat, des élèves, des Maîtresses — Mesdemoiselles Blanche et Sophie et Justine restent-elles toujours à Bruxelles ? Dites-moi où vous avez voyagé pendant les vacances — n'avez-vous pas été sur les bords du Rhin ? N'avez-vous pas visité Cologne ou Coblentz ? Dites-moi enfin ce que vous voulez mon maître mais dites-moi quelque chose. Ecrire à une ci-devant sous-maîtresse (non — je ne veux pas me souvenir de mon emploi de sous-maîtresse je

le renie) mais enfin, écrire à une ancienne élève ne peut être une occupation fort intéressante pour vous — je le sais — mais pour moi c'est la vie. Votre dernière lettre m'a servi de soutiens — de nourriture pendant six mois — à présent il m'en faut une autre et vous me le donnerez — pas parceque vous avez pour moi de l'amitié — vous ne pouvez en avoir beaucoup — mais parceque vous avez l'âme compatissante et que vous ne condamneriez personne à de longues souffrances pour vous épargner quelques moments d'ennui. — Me défendre à vous écrire, refuser de me répondre ce sera de m'arracher la seule joie que j'ai au monde, me priver de mon dernier privilège — privilège auquel je ne consentirai jamais à renoncer volontairement. Croyez-moi mon maître, en m'écrivant vous faites un bon œuvre — tant que je vous crois assez content de moi, tant que j'ai l'espoir de recevoir de vos nouvelles je puis être tranquille et pas trop triste mais quand un silence morne et prolongé semble m'avertir de l'éloignement de mon maître à mon égard — quand de jour en jour j'attends une lettre et que de jour en jour le désappointement vient me rejeter dans un douloureux accablement et que cette douce joie de voir votre écriture, de lire vos conseils me fuit comme une vaine vision, alors j'ai la fièvre — je perds l'appétit et le sommeil — je dépéris.

Puis-je vous écrire encore au mois de mai prochain? j'aurai voulu attendre une année — mais c'est impossible — c'est trop loug.

C. BRONTE.

I must say one word to you in English — I wish I could write to you more cheerful letters, for when I read this over, I find it to be somewhat gloomy — but forgive me my dear master — do not be irritated at my sadness — according to the words of the Bible : « Out of the fulness of the heart, the mouth speaketh » and truly I find it difficult to be cheerful so long as I think I shall never see you more. You will perceive by the defects in this letter that I am forgetting the French language — yet I read all the French books I can get, and learn daily a portion by heart — but I have never heard French spoken but once since I left Brussels — and then it sounded like music in my ears — every word was most precious to me because it reminded me of you — I love French for your sake with all my heart and soul.

Farewell my dear Master — may God protect you with special care and crown you with peculiar blessings.

C. B.

Novr. 18th
Haworth
Bradford Yorkshire.

Il faut évidemment tenir compte du fait que Charlotte Brontë éprouve une difficulté croissante à exprimer exactement sa pensée en français, et la preuve en est dans le post-scriptum qui suit cette lettre; Charlotte le rédige en anglais par précaution, semble t-il, comme une sorte de mise au point qui fixe la portée de ce qu'elle vient d'écrire :

Il faut que je vous dise un seul mot en anglais. Je voudrais pouvoir vous écrire des lettres plus gaies, car, en relisant celle-ci, je la trouve quelque peu morose. Mais, pardonnez-moi, mon cher maître — ne vous irritez pas de ma tristesse — selon les paroles de la Bible : « C'est de l'abondance du cœur que la bouche parle » et vraiment je trouve difficile d'être gaie tant que je pense que je ne vous verrai plus. Vous remarquerez, par les fautes de cette lettre, que j'oublie le français — pourtant, je lis tous les livres français que je peux me procurer et j'en apprends chaque jour une partie par cœur — mais je n'ai entendu parler français qu'une seule fois depuis que j'ai quitté Bruxelles, et ce fut comme une musique à mes oreilles — chaque mot m'était infiniment précieux parce qu'il me remémorait votre souvenir. — J'aime le français à cause de vous de tout mon cœur et de toute mon âme.

Adieu, mon cher maître, que Dieu vous accorde sa protection spéciale et vous couronne de bénédictions particulières.

La cause est entendue et le verdict sera facile à prononcer pour quiconque a lu ces lettres avec une intelligente attention. Il s'en dégage, à coup sûr.

.... ce parfum de tristesse
Que même sans regret et sans déboires laisse
La cueillaison d'un rêve au cœur qui l'a cueilli.

Rien d'inavouable n'a terni le rêve de Charlotte Brontë. Son rêve, elle le gardera probablement jusqu'à la fin, après même qu'elle eut cédé aux instances matrimoniales du suffragant de son père, quelques mois avant qu'elle meure. Elle n'était pas de celles qui oublient. Ni l'éloignement, ni la solitude n'atténuent chez elle le souvenir. Bien au contraire. A cet égard, ses quatre lettres sont étrangement révélatrices : la première est sage et pondérée; peu à peu le ton se hausse, et, dans la dernière, une véritable exaltation, une émotion ardemment douloureuse se dissimulent sous des phrases volontairement banales où la contrainte éclate. On croirait lire des fragments de *Villette* que l'auteur n'aurait pas utilisés.

§

Charlotte Brontë a fait plus ou moins de ses livres des autobiographies et c'est pourquoi sa personne nous intéresse si passionnément. Dans tous ses romans, elle a revécu sa vie et elle s'y raconte avec la candide audace de son innocence ; dans *Villette*, surtout, elle se révèle à elle-même ; elle cherche à démêler ce que furent ses sentiments réels pour ce maître à qui elle avait donné toute son affection ; elle veut tirer au clair ce qui s'est passé en elle pendant son séjour à Bruxelles. Car, on ne peut nier qu'elle ait ressenti alors une poussée passionnelle, dont M. Heger fut, peut-être et sans le vouloir, le prétexte et l'occasion, et, comme elle le promet dans sa première missive, elle a écrit *Villette* pour révéler son cœur au maître qui l'oubliait, et pour s'y justifier aussi, sans réserve.

Dans ce roman, dans les précédents, et dans ces lettres, les émotions sont relatées avec une candeur inattaquable. A ce propos, il est bon de relire la préface que Charlotte rédigea pour la seconde édition de *Jane Eyre*, où elle réfute certains reproches. Il y a là un passage qui donne l'impression qu'on entend le tintement du cristal le plus pur, et toute l'âme de celle qui l'écrivait avait cette pureté-là. Pour comprendre l'auteur et ses livres, il faut avoir cette même pureté de pensée et de langage. Avec sa nature ardente, romantique et romanesque, Charlotte Brontë avait le sens du devoir comme une passion. Ce qu'elle aima, ce fut un idéal, — et cet idéal elle éprouva le besoin de le réaliser, de l'incorporer à quelqu'un, comme tant de jeunes filles le font, comme nous le faisons tous plus ou moins avec les illusions de l'adolescence.

On ne peut guère s'étonner que Charlotte et Emily Brontë aient témoigné à leur maître plus d'affection que les autres élèves de la pension ; celles-ci avaient leurs familles proches : aux sorties et aux vacances, elles voyaient leurs parents, leurs amis ; elles reprenaient contact avec la vie extérieure. Les jeunes Anglaises étaient dans un cas différent : « 160 lieues de distance » les séparent du foyer paternel ; elles sont dépaysées, au milieu de gens qui parlent une langue étrangère ; elles ne sortent pas, n'ont ni parents ni amis à proximité qui puissent les visiter ; elles n'ont pas de contact avec le monde extérieur à la pension. Malgré l'intérêt qu'elles prennent à leurs études, la vie pour elles est d'une tristesse désolante. Puis, en vue de

cette carrière d'enseignement à laquelle elles se préparent, Charlotte revient seule pour une seconde année à la pension de Bruxelles, où elle sera à la fois élève et sous-maîtresse.

M. Heger, — « homme bienveillant, sage, bon et religieux », a dit Mrs Gaskell qui l'a connu (il vécut jusqu'en 1896), — marqua une certaine sympathie à l'égard de l'exilée; il ne se borna pas à corriger ses devoirs, à lui transmettre des avis et des ordres; il lui arriva de se départir parfois de sa précision pédagogique, de sa rudesse et de sa brusquerie, et de causer avec son élève, de l'écouter, de discuter avec elle; il était assez perspicace pour reconnaître l'intelligence remarquable de la jeune fille; il s'efforça d'ordonner et de régulariser les facultés de l'élève, son imagination ardente, exaltée même; elle trouva auprès de lui une direction qui lui avait manqué jusqu'alors. Mme Heger, qui avait, dit-on, « quelque chose de froid et de compassé dans son maintien », et qu'absorbaient d'autre part les soins de sa nombreuse famille, ne manifesta à l'Anglaise menue et peu attrayante qu'était Charlotte Brontë aucune sympathie particulière. Il incomba donc entièrement à M. Heger de s'occuper de la jeune sous-maîtresse, et très vraisemblablement, au cours des conversations qu'ils eurent ensemble, il dut se montrer sous un aspect tout autre que celui du maître qui professe un cours à une classe. L'élève était docile, prompte à comprendre, et les objections qu'elle ne manquait pas de faire, les explications qu'elle demandait entraînaient le maître à des discussions et à des démonstrations plus approfondies qu'avec les autres élèves de quelques années plus jeunes et assurément moins réfléchies. Lui se rendit compte des dons et des mérites de la jeune fille, et celle-ci apporta, à gagner l'approbation du maître, l'ardeur qu'elle mettait à tout ce qu'elle entreprenait. Cette situation n'a rien d'insolite ni d'extravagant, elle suggère la comparaison avec celle qu'Ibsen a développée jusqu'au drame, dans *Solness le Constructeur*. Mais, dans le cas qui nous occupe, l'héroïne se borne à vouer à son maître une affection qui, pour être extrêmement vive, n'en demeure pas moins déférente, et elle s'abandonne d'autant mieux à ce sentiment qu'elle n'y voit qu'un fervent attachement, qu'un dévouement reconnaissant pour le premier d'entre les humains qui lui ait montré de la sympathie, auprès de qui elle ait trouvé de sages avis, une prudente

direction, et cette conviction réconfortante qu'il appréciait les qualités de son esprit et la simplicité de son cœur.

L'interprétation des faits et ce que nous savons du caractère du maître de pension permettent de supposer que M. Heger n'accepta pas sans précautions, sans agacement peut-être et sans un certain malaise, le culte que lui vouait cette élève un peu exaltée et excessive. Tout en devinant que la jeune fille faisait de lui un idéal qu'il ne voulait et ne pouvait être pour personne, puisqu'il était marié, M. Heger maintint fermement son attitude distante et réservée; il la traite au même titre que ses autres élèves, et quand elle part, il l'autorise simplement à lui écrire; c'est le moins qu'il puisse accorder, puisqu'il ne peut tout de même pas se désintéresser complètement des progrès qu'elle peut faire. Mais il ne promet pas de répondre, et il ne répond pas, persuadé sans doute que c'est le meilleur moyen de la lasser et de lui laisser la facilité de se créer un autre idéal, de se prendre d'affection pour un homme plus jeune et plus libre en mesure de faire face aux conséquences, et d'aller jusqu'au mariage.

Mais il n'y a pas d'homme à idéaliser dans les *moors* du Yorkshire, et Charlotte Brontë garde aussi son attitude : la jeunesse ne se résigne pas à perdre espoir, et quel espoir ici!

Ces lettres, que Charlotte s'obstine à écrire à Bruxelles, n'auront pas de réponse. Mais leur appel tragique n'est assurément pas un cri d'amour. C'est un cri de passion où se mêlent tous les accents : la terreur de l'avenir, l'horreur de la pauvreté, de la solitude, de la vie morne dans le désert d'Haworth. Tout cela, à qui donc Charlotte l'aurait-elle crié? A qui aurait-elle fait cette confession, sinon à la seule personne par qui elle savait avoir été comprise? Et combien discrète elle est, cette confession, et combien fière celle qui la fait! Dans les circonstances sordides où elles vivent entre un père austère, dur, incapable d'aucun sentiment de tendresse et de commisération, et un frère ivrogne et débauché, dégradé et déchu, les pauvres filles ont fait ce chimérique projet de transformer le sinistre presbytère en une école, une pension qu'égaieront les cris et les jeux des enfants à qui elles dispenseront leur savoir et leurs soins affectueux; elles ont rêvé de s'assurer par ce moyen des ressources pour l'avenir, un peu de bien-être, un intérêt dans la vie aussi... Le cher espoir!

Les élèves ne viennent pas, et de la sombre maison au milieu des landes, entourée du cimetière de la paroisse, Charlotte écrit à M. Heger, qui sait pourquoi elle est allée apprendre le français chez lui. Elle compte un peu sur son aide; elle espère qu'il lui enverra des pensionnaires — et comme il est facile de se leurrer à ce sujet! — De jour en jour, la déception s'aggrave, le presbytère reste vide, mais Charlotte ne demande pas directement du secours. M. Heger doit comprendre, elle le tient au courant de ce qui se passe; elle lui parle de la santé du Rev. Brontë, de son frère, de ses sœurs, il connaît la situation, et la réponse qu'elle demande c'est celle qu'attend sa détresse... Voilà ce que ces lettres prouvent. La mémoire de l'élève, comme celle du maître, est désormais lavée de tout soupçon honteux et de tout discrédit: ni l'un ni l'autre n'avait rien à cacher dans sa vie, et nous connaissons à présent le secret de Charlotte Brontë.

HENRY-D. DAVRAY.

L'AÉROPLANE BRISÉ

—

L'opinion publique puise dans les journaux tous ses dogmes, trop souvent sans se souvenir que l'information des enquêteurs n'est pas toujours complète, impartiale ou compétente. La nécessité de faire un « écho » pousse souvent à imaginer des faits qu'on n'a point vus et qu'on aurait interprétés autrement si l'on en avait été témoin. Le terrible accident qui a causé la mort du capitaine Clavenad et de ses compagnons en serait un exemple si l'on songe aux fantaisies qui ont été écrites à ce sujet. Le lecteur est exposé alors à admettre des erreurs graves qui travestissent complètement les faits parvenant à sa connaissance : c'est le cas en ce qui concerne les accidents d'aviation. Dans les « derniers détails » les dépêches mentionnent neuf fois sur dix que l'appareil « pris dans un remous piqua brusquement du nez et vint s'écraser sur le sol ». Si l'on n'est pas averti, on accuse l'atmosphère; si on l'est, on fait le procès de la construction; le pilote cherchera de toutes autres causes. La formule mentionnée plus haut, — car c'en est une comme toutes celles dont se servent les journalistes — ne signifie déjà plus rien pour ceux qui ont suivi nos études sur l'aviation. Mais je veux maintenant fixer les religions d'une façon plus positive. Il me faudra peut-être mener des attaques un peu vives, déceler des faits d'une nature un peu spéciale : qu'on me pardonne. Le silence a, selon moi, été le complice de trop de morts pour que ce soit un devoir de dévoiler les inerties, d'indiquer à ceux qui les ignorent les fautes graves, parfois même d'aller plus loin et de révéler les choses les plus graves. Il n'est pas trop tard pour réagir, pour mettre en garde ceux que l'enthousiasme, l'ardeur, le courage rendent aveugles; c'est un crime de laisser se perdre tant de sève jeune et noble quand il suffirait de lu crier gare pour la sauver; et l'avenir peut être assuré meilleur si nous nous hâtons de revenir sur ce que les brumes du silence ont caché trop longtemps. Les accidents d'aviation tien-

nent quatre-vingt-dix fois sur cent à une réglementation défectueuse, cela peut être démontré par des faits dont l'exposé permettra de tirer cette conclusion capitale : l'Aviation en elle-même n'est pas plus périlleuse que les autres modes de locomotion ; plus que jamais il convient de ne pas induire du particulier au général; or, les accidents sont toujours des cas particuliers.

Qu'est-ce donc, en effet, qu'un accident d'aviation ? Quelles sont les causes principales à retenir? Sans me ranger à l'opinion de cet illustre écrivain de l'aéronautique qui classait les accidents en trois catégories : *a*) mort; — *b*) blessures graves non mortelles; — *c*) écorchures sans importance; je proposerais plus volontiers de remonter aux causes, cette méthode me paraissant plus simple, plus logique, plus conforme aux données de l'expérience. Le même accident peut en effet causer la mort de l'un, et blesser à peine l'autre; cela dépendra beaucoup de mille détails insignifiants en apparence, et qui deviennent, au moment décisif, les facteurs capitaux de la conclusion. C'est sans doute un art que de savoir tomber. Les cavaliers vous diront qu'il est mauvais de résister à la chute, de se raidir quand on est projeté sur le sol, et que ceux qui sont précipités en boule, pelotonnés sur eux-mêmes, se blessent rarement. C'est un principe, qui ne manque plus que d'application. Revenant à notre investigation, on saisit dès maintenant qu'une classification de la nature de celle dont nous venons de parler est contraire à la plus élémentaire logique.

Nous étudierons donc plus simplement les accidents dus : 1° aux pilotes d'abord ; puis 2° aux appareils; enfin, 3° et comme la chose de moindre importance, aux circonstances indépendantes les unes des autres, qu'elles soient atmosphériques, locales ou déterminées par des tiers. Dans cette revue, il sera plus aisé d'attribuer à chacun la part de responsabilité qui lui incombe en détruisant dans l'esprit de ceux qui lisent sans interpréter les données fausses qu'on y a introduites par des échos.

§

Et voilà, quand il me faut passer en revue les fautes qui incombent aux pilotes, que je sens toute la lourdeur et toute l'ingratitude de ma tâche. Qu'on n'aille pas imaginer cepen-

dant que je me permettrai de faire le procès de ceux qui sont tombés à l'assaut d'une inconnue si troublante dans un élan de jeunesse si noble et si généreux. Non pas. Beaucoup de ces morts ont été mes amis, et ce serait une souffrance pour moi que de les prendre à partie. Au reste, je ne crois pas que ce soit eux qu'on doive incriminer; il faut viser plus haut, et, comme toujours chez nous, atteindre une administration, une assemblée de petits potentats impuissants, qui se réunissent à certains jours en des assemblées grandiloquentes et vaines. Et l'on assiste alors à ce spectacle fantastique de voir les destinées d'une science aussi importante que l'Aéronautique, et que l'Aéronautique française en particulier, entre les mains d'*amateurs* qui ont généralement des occupations d'un ordre tout autre, et qui font partie de ces commissions autocratiques comme d'un jeu de Paume ou d'une Académie de billard. Ainsi qu'il est de règle en de semblables cercles, hors de la coterie, point de salut! Mais la coterie elle-même n'est pas capable de prévoir, d'ordonner, de décider sainement. Nous allons suivre alors le programme fixé par elle pour l'éducation du pilote d'aéroplane. Vous entendez bien, n'est-ce pas : il s'agit de faire du jeune homme en général, qui n'a aucune notion de météorologie, de mécanique, qui ignore absolument les notions élémentaires de la carrière qu'il entreprend, il s'agit de faire de lui le cerveau de cet oiseau artificiel dont tous les mouvements sont parfaitement définis et minutieux, le balancier de cette horloge, l'âme de ce corps frêle et gracieux qui tire de nos cœurs des cris d'admiration au spectacle de sa faiblesse et de sa puissance!

Mais, comment, le programme? Il n'en existe pas. Qui donc peut avoir eu l'idée d'un programme d'éducation? Les souverains régisseurs de l'atmosphère trouveront à coup sûr cette prétention exorbitante. Un programme? Pourquoi faire? Et d'abord qu'est cela : un programme? La marche des études nécessaires? Le catalogue des notions indispensables? N'est-ce point assez de sanctionner des études individuelles par un brevet en bonne et due forme?

Or, voilà un des faits extravagants, fantastiques, incroyables, qui explique bien des accidents : l'aviateur est consacré dès qu'il a passé son *brevet*. Ce mot doit à coup sûr éveiller en votre esprit l'idée d'un examen dont le programme est

chargé, comprenant des épreuves écrites et orales, théoriques et pratiques. Vous imaginez des commissions composées de techniciens dont les noms s'imposent et, comme dans tous les cas analogues, des admis et des refusés : combien vous faites erreur !

Le brevet d'aviateur s'obtient en une demi-heure, à la suite de trois épreuves pratiques dont la difficulté est nulle ; il suffit en effet : 1° *en deux fois consécutives, de faire cinq 8 autour de deux pylones distants chacun de 500 m., l'altitude restant à la guise du candidat;* — 2° *de monter à cinquante mètres* (!), hauteur à laquelle on ne se tiendra jamais, même sur une piste, — et *de revenir atterrir à vingt-cinq mètres d'un point désigné à l'avance*, ce sont les épreuves de virage, de hauteur et d'atterrissage qui consacrent l'aviateur. Si l'on ajoute à cela que les examinateurs peuvent parfaitement n'être jamais montés en appareil, que j'en connais, et notamment dans un grand centre d'aviation, qui m'ont assuré n'avoir jamais mis le pied dans une machine aéronautique, qu'il suffit pour occuper ces postes dont on apprécie l'importance de faire partie de la coterie ; si l'on termine enfin en disant qu'il n'y a pas d'exemple de candidat refusé depuis l'inauguration de ce système, on aura à peu près l'idée du sérieux et de l'intérêt du parchemin d'aviateur — si j'ose dire !

Comme en cette affiche qui montrait une machine dévorant des lapins d'un côté pour rendre des chapeaux de l'autre, par l'opération magique de ces trois épreuves insignifiantes, celui qui, la veille encore, était hors l'église est devenu tout à coup son enfant chéri ! Voulez-vous réfléchir un instant à ce que le pilote sait de plus, aux preuves qu'il a données de ses connaissances ? La veille encore, il était élève, le voilà maintenant passé maître ; par la vertu du brevet acquis, non seulement la carrière lui est largement ouverte, mais encore on a consacré sa « supériorité ». Le pis est que, pour lui-même, l'aventure change de face, qu'il entrevoit avec précision les randonnées les plus fantastiques, et que, souvent timoré la veille, il devient audacieux après son inévitable succès ! Il prend confiance en lui, ce qui est ridicule, et le précipite à la catastrophe. Ainsi le nouveau bachelier, reçu par protection, s'imagine qu'il peut en remontrer à ses maîtres ! Encore celui-ci se contente-t-il de se couvrir de ridicule, quand l'autre paie trop souvent sa vanité de sa vie.

Les exemples abondent de pilotes brevetés après un apprentissage si court qu'à leurs yeux mêmes ils n'ont aucun entraînement ni aucune expérience. S'il fallait dresser ici la liste de ceux qui ont été brevetés à la troisième sortie, notre étude prendrait des dimensions exorbitantes ; s'il fallait aussi indiquer parmi eux ceux qu'un accident a fait disparaître, le martyrologe serait effrayant !

Voilà le mal. Mais quelle réforme s'impose alors? Quels éléments convient-il d'introduire pour remédier à cet état de choses ? Je ne crains pas de dire que tout est *à faire* et que, si l'on s'en tient au seul chapitre du pilote, il faut distinguer trois degrés bien nets, chacun éliminatoire, puisqu'il est indispensable que le futur pilote satisfasse à toutes leurs exigences : une visite médicale; un examen technique; une épreuve pratique. Je réclame, en outre, pour ces épreuves, des examinateurs compétents et non des amateurs !

La visite médicale s'impose parce qu'il est fou d'admettre des individus dont la constitution physique ne se prête pas à un sport si spécial, ou des êtres dont le système nerveux subit des excitations momentanées de certaine violence, susceptibles de compromettre leur sécurité. Je sais bien que la logique n'est pas de ce monde, mais enfin on a admis qu'il était nécessaire pour les mécaniciens de chemin de fer de subir une visite médicale : leur vue doit être irréprochable; la myopie et le daltonisme sont bannis de cette corporation. Pourquoi donc reçoit-on sans discussion des pilotes qu'une idée très noble entraîne, j'en suis convaincu, mais qui souvent ne sont pas faits pour les hautes altitudes, ou pour les exercices qui développent l'excitation nerveuse ? Faut-il rappeler cette syncope qui tint pendant plusieurs instants un aviateur aux environs de Bordeaux sans heureusement causer d'accident ? ou cette chute mortelle d'un officier myope qui atterrit sur une forêt croyant trouver un champ ? ou cette jeune aviatrice succombant à la suite de mouvements nerveux désordonnés qu'avait compromis la marche de son appareil? ou ce pauvre pilote enfin qui périt tragiquement au cours du circuit européen des suites d'une apathie singulière dont il ne pouvait se défaire et qui entravait tous ses mouvements ? Ce garçon me disait un jour qu'au bout d'un certain temps le moteur produisait en lui un demi-sommeil léthargique dont il appré-

ciait lui-même l'importance et auquel il ne pouvait résister.

De deux choses l'une : ou le brevet actuel admet ces vices physiques ou tout au moins les tolère, et c'est un crime ! ou bien il est incapable de les évincer, et son action est nulle, autant que son utilité. La visite médicale s'impose, et est essentielle au point que, dès la première heure, l'autorité militaire l'a établie sévère autant que minutieuse.

Je ne mets pas en doute que là il y aura des refusés, et ce sera justice : faut-il donc que l'aviation serve d'instrument au principe de la sélection humaine? Il y aura peut-être beaucoup moins de pilotes,mais leur résistance sera plus à l'épreuve et quand ils voleront, on pourra ne rien craindre pour eux. Ainsi donc après ce premier crible, nous aurons un recrutement solide ; il faut maintenant qu'il ait des notions techniques précises, complètes et très développées. Pour cela il faut des écoles, et je n'entends pas des boutiques comme la majorité de celles qui existent maintenant, dirigées — oh ! combien — par des personnalités de dernier ordre, qui font sur un mauvais appareil, parfois sur deux, le semblant d'une éducation pratique. Les exemples des écoles passables sont innombrables maintenant ; je connais quatre ou cinq bonnes écoles, c'est trop peu sur la quantité.

Allez sur un aérodrome et demandez à visiter une école. Vous verrez alors un nombre incroyable d'êtres miteux, reliquats de ratés de tous les métiers, dont la mise dénote une élégance de décrochez-moi-ça, mécaniciens arrivés, hommes d'affaires louches, pauvres diables qui ont successivement essayé de toutes les branches les plus diverses et des moyens infaillibles d'atteindre à la fortune. Cette horde étique tournera autour de vous comme les loups affamés viennent renifler le passant sur la route. Chacun a sa petite annonce dans les journaux spéciaux, et dans un hangar un appareil qu'on voit rarement sur la piste : les jours où il vente, « l'atmosphère est inabordable », et quand le calme revient,« c'est le moteur qu'il faut démonter ». Néanmoins cet appareil impressionne le visiteur, le bon marché du contrat le séduit et souvent il signe. C'est le cas le moins dangereux. Au bout de six mois, parfois au bout d'un an, l'élève n'a pu encore faire que deux ou trois sorties et il abandonne spontanément, lassé, déçu, sans même réclamer sa mise. S'il a donné trois cents francs, je suppose,

cela met la sortie à 100 francs : le « directeur » gagne bien sa vie !

La catégorie plus périlleuse est celle des écoles dont les appareils volent, parce qu'il peut se faire qu'un élève soit breveté, qu'il pense savoir son métier ; or, vous me ferez la justice de croire que ce n'est pas le propriétaire de l'engin qui a pu lui donner les notions techniques indispensables. Au jour de son brevet donc, l'élève est ignorant de toutes les questions indispensables à l'aviateur : il ne connaît pas un traître mot de ce qui concerne le moteur; il va jusqu'à faire des choses inconcevables à ce sujet; quant à la météorologie, c'est un mot barbare pour lui : il sait bien qu'il y a des remous, comme le chauffeur connaît les pierres de la route ; quant à expliquer ce qu'ils sont, ce qui les engendre, les vents, leur marche, il n'y faut pas penser. Je n'ose parler encore des lois mécaniques, des principes primordiaux du vol, de la résistance de l'air, etc., etc., il en ignore jusqu'à l'existence. Quand je vins à l'école, le premier jour, le chef-pilote, prenant un volant de direction, se mit à le mouvoir à droite et à gauche en me disant : « Quand vous traversez un remous, il faut faire comme cela. » C'est toute l'éducation scientifique et technique qu'a pu me procurer l'école !

La création d'un examen sérieux tuera donc définitivement les établissements de ce genre, attrappe-nigauds, véritables escroqueries couvertes du masque de la plus parfaite honnêteté. Je sais bien que les directeurs de ces « écoles » pousseront les hauts cris, écriront aux « autorités » compétentes (?) des lettres aussi profondément ridicules que celle de cet ancien savetier qui tenait lui aussi une école d'aviation. « Ce sera ruiner, disait-il en substance, le dernier espoir de ceux qui ont mis leur fortune à l'acquisition d'un appareil. » Puisse-t-il donc dire vrai, et louée soit l'initiative de celui qui viendra préserver définitivement les ignorants des manœuvres indignes de ces hommes d'affaires. Est-il possible qu'en notre vingtième siècle on voie mettre ainsi la vie humaine en enjeu de spéculations honteuses? Il faut qu'on soit sans pitié pour tous ceux qui ont tiré de tels plans, et qu'en imposant des épreuves techniques on ne laisse la vie qu'aux écoles dignes de ce nom.

Je n'ai cependant pas assez de prétention pour tracer ici le programme qu'il convient de fixer pour l'examen. Je crois

qu'il serait possible d'adopter par exemple celui que l'autorité militaire a déterminé pour ses pilotes, parce qu'il est bien fourni, très complet et que ceux qui ont satisfait à ses exigences sont parés pour toutes les éventualités. Météorologie, Mécanique, Cartographie aérienne, tout y a la place convenable; chaque matière fait l'objet d'une étude approfondie, à la source même, de sorte que les accidents deviennent moins fréquents, et que lorsqu'ils frappent un de nos officiers il faut convenir que le pilote est très rarement cause du désastre. N'est-ce pas aussi significatif, ce fait que l'on ait jugé bon d'établir un brevet militaire à côté du brevet civil ?

Quand il aura satisfait à ces deux épreuves préalables — visite médicale, examen technique — le pilote sera seulement admis à montrer ses qualités dans l'air. Ce ne seront plus alors ces questions puériles, ces épreuves enfantines qui ne riment à rien; on demandera à l'aviateur des preuves d'endurance, d'entraînement, d'expérience; on lui fera mettre en pratique les théories qu'il a démontrées précédemment; un voyage sur un itinéraire donné, à une certaine altitude, en un certain temps seront, par exemple, le type idéal à imaginer. Accompagné d'un contrôleur compétent qui tiendra compte de tous les détails de la conduite et de la manœuvre, le pilote, à l'issue de l'examen, aura réellement montré de quoi il est capable, et seulement on pourra certifier qu'il n'est pas un danger public. Que certifie-t-on maintenant? Il y a des aviateurs dédaigneux du brevet, qui volent mieux que leurs collègues diplomés; j'en citerais bien vite plus de dix de ma connaissance.

Non, maintenant les pilotes ne sont pas formés. On leur donne l'assurance, quand ils n'ont point encore l'expérience, ce qui est fou. En toute justice, il faut tenir compte de ce fait dans l'énumération des accidents qui endeuillent notre cohorte; mais il faut surtout, ce qui est essentiel, se persuader de la justesse de ces arguments sans continuer à condamner l'Aviation sur une erreur.

On répondra sans doute que toutes nos raisons sont controuvées et que je veux faire passer des sophismes pour des faits. Aussi maintenant dois-je appuyer mes dires de quelques exemples dont je puiserai la matière, combien douloureuse ! dans le martyrologe de notre sport. Si le lecteur se souvient

de quelques accidents, qu'il recherche en son esprit depuis combien de temps le pilote s'était habitué à l'air quand il vint à périr. Souvent c'est au sortir du nid qu'il s'est brisé les ailes ; c'est presque toujours à quelque temps — bien court — de l'obtention du brevet. Si l'on cherche, je ne dis pas dans les premières années de la pratique du sport, mais je suppose en 1912, combien il y eut de morts de pilotes justement connus et réputés, il faudra s'en tenir à deux ou trois noms à peine, tandis que le catalogue des novices fera tourner bien des pages ! D'aventure, quelques-uns d'entre eux, mieux préparés par leurs études antérieures, ou peut-être plus heureux — il faut tout voir — échappent à la chute et à l'accident. Ils s'aguerrissent petit à petit, acquièrent spontanément ce qu'on a omis, ou ce qu'on n'a pas su leur apprendre ; ils deviennent alors de ces hommes pleins de talents et de hardiesse, qui étonnent le monde de leurs exploits : pour arriver à leur maîtrise, ils ont eu autant de peine que les premiers pionniers qui devaient tout étudier par eux-mêmes. Vous souvenez-vous combien il en est tombé de ceux-là ? Tandis que l'anéantissement de ceux qui ont franchi la limite terrible est infiniment plus rare aujourd'hui.

Je dis plus rare parce qu'il existe encore le cas de ce pilote que son appareil trahit, et qui, se trouvant sans défense dans l'atmosphère, en se rendant compte du péril, peut encore dire combien il lui reste de secondes à vivre.

Mais enfin, dira-t-on, en l'état actuel des choses, la construction des aéroplanes doit réunir toutes les données indispensables à la sécurité du pilote ? Que les premiers engins aient été dus pour une bonne part à un tâtonnement meurtrier, cela se conçoit et s'excuse, mais les aéroplanes de 1913 sont loin des « caisses à savons » de 1907 ». Et les suppositions les plus incroyables viennent spontanément à l'esprit.

Nous allons passer en revue cette seconde « catégorie », si j'ose dire, dans la classification des accidents aéronautiques, et là encore nous distinguerons trois cas : les appareils d'apprentissage, les appareils de tourisme, les appareils de pilotage, observant ainsi une échelle indiscutable, les premiers étant scandaleusement plus meurtriers que les derniers.

§

J'ai déjà introduit le lecteur sur un aérodrome ; je lui ai fait faire la connaissance des « directeurs d'Ecole ». Il est entendu,

dès maintenant et pour la suite, que j'excepte de cette étude les maisons sérieuses sans conteste, les grandes firmes qui s'imposent par l'organisation de leur commerce et la perfection de leur matériel. Ce que je veux atteindre, ce sont les mouches charbonneuses de l'Aviation, tous ces hommes aux mines haves, faiseurs de cadavres pour de l'argent, qui savent ce qu'ils font, qui comprennent leur rôle, mais qui ne reculent devant aucune responsabilité pour l'amour du gain. S'ils sont fétides en toutes occasions, ces êtres que l'humanité repousse, s'ils en constituent la honte et l'abcès, combien leur présence est encore plus répugnante dans ces champs où l'homme qui vole prend un perpétuel contact avec l'azur purificateur ! Qu'on sache leur existence, qu'on se méfie d'eux : voilà ce que je cherche, voilà le but que je me propose. Alors il sera peut-être permis à quelques-uns de ces innocents trop aisément fascinés de réfléchir, de se pondérer et de laisser de plus fous courir à leur perte. Pour le persuader de l'exactitude de mes arguments, je vais mettre le lecteur en présence des faits : je vais lui permettre de juger par lui-même ; si quelqu'un croit pouvoir démentir mes propositions, qu'il le fasse, je lui fournirai des noms et des témoignages !

§

Nous voici devant le hangar de D... Un désordre confus règne sur les établis comme sur le sol. Dans un coin, une méchante cabane en bois surélevée de deux marches porte écrit à la chaux : *Bureau*. Un calicot indique que c'est là l'« *Ecole D...-X...* Nous faisons mine de nous intéresser aux appareils crasseux, pleins d'huile, les toiles maculées de taches noirâtres, bref aussi piteux d'aspect que les fauves des cirques ambulants. Un petit homme, à voix d'eunuque, s'approche alors et, sur un ton de politesse obséquieuse autant que visqueuse, nous énumère les qualités de ses oiseaux.« Ces appareils ont fait plus de 20.000 km. sans être revus !... Les moteurs sont de première marque... Les toiles de la maison Z*** Il fallait voir à *** l'exhibition merveilleuse du meilleur des pilotes (attaché à la maison) qui est monté à 2.000 mètres en 15', en ordre de marche avec 250 kgs. de charge utile, etc., etc. Ce n'est pas comme l'appareil de Un Tel, un « taco » (1), qui

(1) *Taco* est un mot du langage spécial de l'Aviation et désigne un appareil très lourd réservé dans certaines écoles aux débutants qui ne doivent pas encore voler.

n'a jamais fait de « brevet » ou celui de tel autre qui n'arrive pas à voler parce que son chef-pilote n'y connaît rien. L'homme à la voix d'eunuque a débité tout cela sur le ton de l'enfant qui récite sa leçon : mielleux et fielleux tout ensemble, il impressionne par son assurance ceux qui ne savent point encore à quelle manœuvre hideuse il se livre.

Ah ! certes, oui, il a deux appareils, encore qu'en toute franchise il soit fou de donner à de telles machines un nom respecté. De notoriété publique, les toiles en sont pourries et les montant de bois — en sapin ! — aussi. Le moteur, acheté d'occasion à des prix dérisoires, ne permet heureusement pas de monter bien haut : tantôt il souffle hors d'haleine et expire dans un sanglot d'agonie, tantôt un cylindre éclate, tantôt enfin une pièce quelconque, en se faussant, détraque tout. Aux dires des ingénieurs les plus compétents de l'aérodrome, il faut qu'une providence tienne ensemble tous ces morceaux disparates autant que rongés de pourriture et de rouille. On se dit : « Avez-vous vu l'appareil de D*** ! C'est inconcevable. On dit qu'il y a un bon Dieu pour les ivrognes, il doit y en avoir un pour les savetiers [1](1) faits aviateurs : il ne se passe pas de semaine où un élève — l'école en compte de nombreux ! — ne vienne à faire une chute qui endommage tout l'appareil. Par un hasard providentiel, aucun d'entre eux ne se blessa sérieusement. Le petit homme à la voix d'eunuque, qui ordonnait un jour devant un appareil en feu : « Laissez brûler, l'assurance nous en donnera un meilleur ! » avait organisé son petit commerce de façon charmante : l'élève devait lui remettre avant de commencer un *dépôt de casse*, c'est-à-dire une somme destinée à couvrir les frais des avaries causées par lui, « mais remise, selon le contrat, dans le cas — des plus fréquents d'ailleurs — où le pilote n'avait rien endommagé. » Sitôt la chute, les huit cents francs en étaient acquis à notre bonhomme qui savait dresser une note mieux que personne (2). Puis l'assurance lui versait encore ce qui lui revenait, non sur le

(1) Cet individu a tenté de monter une échoppe de savetier ; comme les affaires ne marchaient pas, il s'est livré à l'aviation. J'indique ce fait parce qu'il est typique et montre ce que sont en général les créateurs d'écoles au rabais.

(2) Qu'on puisse se convaincre par l'aperçu de quelques prix : un montant de *sapin* de $2^m \times 0{,}10$ revenait à l'élève à 30 fr. et coûtait 0,50 à 1,00 à l'Ecole. L'heure d'ouvrier était comptée à 4 fr., mais l'artisan était employé au salaire de famine de 1 fr. 50 l'heure, les heures de travail étant seules comptées à l'ouvrier. — Le dépôt de casse fixé à 800 fr. n'a jamais été rendu à aucun élève !

bris de l'appareil, mais sur diverses questions à côté, soit le double. C'était presque une semaine de bonne, l'autre devait amener son pain. Ne croyez pas que cet apôtre songeait à se cacher de son industrie, c'était tout ce qu'il y avait de plus ouvert: chacun travaille à sa façon, les uns peinent, les autres profitent de leurs semblables ; la nature nous réserve de pareils exemples, puisqu'il y a les animaux qui s'imposent de tenir leur pâture du combat, quand d'autres, comme l'hyène, se contentent de ronger les morts.

Les accidents causés par ce malfaiteur n'ont jamais été graves,mais jamais il n'a cherché à éviter qu'ils le fussent. Je n'irai pas jusqu'à affirmer, comme de nombreux témoins, qu'il ménageait la catastrophe; je me contente de constater qu'elle arrivait avec régularité et que les profits en étaient très réels. Je vous le demande : si un élève s'était tué sous les auspices de cet être, faut-il en induire que l'aviation est une course à la mort ? Je suis en mesure d'affirmer que l'avion sur lequel cet individu prétendait donner le baptême de l'air à des passagers le dimanche était dans un état d'entretien si précaire que,sur la piste,les autres pilotes suivaient chacune de ses sorties avec anxiété, et savez-vous qui ce brave homme forçait à conduire sa « guillotine, » suivant le nom qu'on lui avait donné ? Son propre fils, âgé de 18 ans à peine ! Quoi d'étonnant alors ? Dans cette école, tous les procédés étaient bons pour faire rendre gorge aux malheureux innocents pris au filet. Les notes, conservées par chacun d'eux comme un souvenir cuisant, sont particulièrement édifiantes. L'une d'elles, qui avait été affichée un dimanche sur la porte du hangar par un infortuné « opéré », fut arrachée en toute hâte dès que son auteur se fut aperçu de la chose. Le chantage était encore parmi les instruments favoris de l'école; on tenta même d'agir de ce procédé contre le ministre de la Guerre !

Cette école est définitivement terrassée; pour avoir voulu trop gagner,le tenancier n'a plus rien : c'est justice. Mais il y en a d'autres du même genre, d'autres qui naissent chaque jour sur les cendres de celles qui meurent. Dès qu'un pauvre diable a les 1.600 fr. nécessaires pour acquérir un ensemble de bois et de toile, il monte une école. Ses offres sont toujours plus extraordinaires que celles de son voisin, le prix de l'apprentissage descend de façon formidable : je connais un éta-

blissement de ce genre où l'on peut apprendre depuis 50 fr. ! Il est convenu que ce sont seulement des escroqueries et que les dépouillés ne vont pas se vanter de s'être laissé prendre en réclamant leur argent à hauts cris. Voici une histoire édifiante : Une maison de photographie avait acquis un monoplan inutilisable pour le vol et s'en servit longtemps de motif pour ses portraits : on juchait dans la coque les bonnes et les militaires en goguette, ravis de se faire portraicturer ainsi. A la liquidation le monoplan fut racheté, transporté sur un aérodrome et devint le centre d'une école qui ne comptait pas moins de 15 élèves : vous jugez de ce qu'ils purent faire ! Le moteur manquait des pièces essentielles à sa marche. On dira que c'était justice et que la niaiserie des dupés devait être ainsi punie. Mais il faut avouer que ces filous usent de tant d'artifices que les plus défiants sont parfois aussi trompés.

Nous sommes loin, semble-t-il, de notre but primitif, mais cette parenthèse était utile, et d'ailleurs le sujet est encore très présent. S'il arrive que d'aventure un de ces avions se soulève du sol, cela lui suppose assez de force pour tuer son homme. En ces jours chacun d'entre nous est inventeur, chacun se sent père d'un appareil nouveau. Mais, comme la mise en œuvre absorbe des capitaux, que le système soit merveilleux ou déplorable, il faut une source bienfaisante, et l'on crée une école. En sorte que neuf fois sur dix il arrive qu'un élève monte sur un engin qu'on a à peine mis sur la piste, dont on ignore tout, et qui, souvent, est absolument contraire aux données les plus élémentaires de la science.

Là encore il y aurait lieu, pour une Société vraiment active autant qu'officielle, de surveiller et d'interdire peut-être. Il y aurait lieu notamment de visiter les appareils, de les réceptionner ou de les écarter avant qu'un « conducteur bénévole », pour une satisfaction purement personnelle, puisse faire se tuer des innocents qui prennent confiance des titres qu'il s'octroie. Mais à ce sujet on peut constater les lacunes grossières qui existent dans l'organisation de notre Aéronautique : les sociétés s'octroient d'elles-mêmes un pouvoir discrétionnaire, qu'on admet sans discussion, comme par servilité ; devient constructeur qui veut, pilote qui le désire, sans que jamais on ait pu voir la preuve évidente de la supériorité de telles assemblées — parfois on sent le contraire — le sérieux de tel

inventeur, ou les connaissances de tel aviateur ! Doux pays que celui où les titres s'acquièrent à si bon compte.

De sorte que si je dois terminer l'examen de cette classe spéciale d'accidents par un conseil, ce sera par celui-ci : on reconnaît le sérieux d'une école à ce fait : qu'elle possède un matériel suffisant et utilisable ; qu'elle est dirigée par un homme qui chaque jour s'entraîne et suit les élèves dans leur entraînement ; qu'elle dispose d'un matériel de réserve complet et d'un personnel compétent et nombreux, préposé aux réparations ; qu'elle forme des pilotes en un temps très restreint et que ses élèves ne s'attardent pas pendant six ou dix mois à rouler ou à voleter sur des avions de rebut. La forme la meilleure a été adoptée par les grandes maisons de construction, que ce soit Farman, Bréguet, ou surtout Astra qui s'occupait de l'enseignement général d'une façon utile. Notez que vous ne paierez pas plus cher chez eux qu'ailleurs, au contraire, et comme le matériel est bon, que ces écoles soutiennent une firme, vous aurez toujours toute satisfaction. Là, point de chutes graves à constater, point de ces accidents mortels, à quelques exceptions près, — car il faut tenir compte de ce fait que les élèves usent souvent de trop d'audace. Il faut en toute chose chercher l'intérêt premier de ceux qui ont un rôle : ici les constructeurs doivent faire le plus possible de bons pilotes, dans le meilleur espace de temps, avec le minimum d'incidents, ce qui est une garantie supérieure pour les candidats.

Une fois sortis du nid, les jeunes pilotes désirent alors voler. Les uns, qui ont de la fortune, commandent des appareils neufs. Les autres, qui n'en ont point, achètent des engins d'occasion. Tous vont faire ou tenter de faire du Tourisme. J'admets, pour un instant, qu'ils soient d'excellents pilotes, je leur concède toutes les connaissances nécessaires, c'est que je veux examiner la part qui revient à l'appareil de tourisme dans les accidents mortels que nous pleurons chaque jour.

Ici la matière devient délicate ; il va être nécessaire de porter des jugements beaucoup plus sévères, beaucoup plus terribles, à ce point que je prie ceux qui liront de croire que je n'avance rien qu'en mon âme et conscience je ne sois certain de pouvoir avancer. Je vais essayer de procéder avec toute la netteté nécessaire, en laissant à des raisonnements le soin de parler pour moi et mieux que moi.

On a sans doute été frappé du prix considérable des avions : 25.000, 30.000,40.000 francs semblaient des sommes de début qui devaient baisser avec le temps. Il n'en fut rien. Aussi est-ce avec quelque étonnement, et quelque surprise, qu'on voit des constructeurs comme F. Champel, par exemple, l'aviateur bien connu, recordman du monde de l'altitude avec passagers, qui vous propose des biplans excellents réputés pour leur rapidité, leur légèreté, leur solidité à des prix qui n'atteignent pas toujours le dixième des autres firmes. Si vous consultez Champel, il vous dira, en souriant dans sa barbe brune, « qu'il ne fait pas de publicité, qu'il n'a d'autres frais que son hangar et ses hommes, et qu'en donnant ses appareils au prix qu'il a désigné il gagne largement sa vie ». Comment expliquer cet écart fantastique entre deux appareils qui présentent tous deux les mêmes qualités de construction, la même résistance et la même force ? Faut-il admettre qu'ici, comme pour les affaires de mode, c'est le nom qu'on paie ? Peut-être cela ; mais surtout l'avidité, presque nécessaire, — de ces constructeurs qui ont des frais énormes, qui doivent les couvrir, et qui ne peuvent le faire autrement en considération de la rareté des commandes.

Ce n'est pas nous écarter de ce sujet que de faire cette parenthèse. Ce nom qu'on paie, on le veut brillant, connu, réputé. Il arrive alors que telle firme dont on parle beaucoup sera en effet surchargée de besogne. Ses ouvriers, comme tous les ouvriers qui se respectent, saboteront et, pour peu que par ladrerie le patron cherche à gagner davantage encore, on vous donnera des appareils pour des prix très élevés qui seront loin de la perfection ; malfaçons d'artisan, matière de qualité médiocre : deux raisons d'accidents terribles, raisons imputables uniquement à la construction et qui sont de nature à donner une singulière opinion de l'homme ! Il y a des exemples que je n'ose pas donner tant ils sont scandaleux.

Pour sa défense, un des constructeurs les plus régulièrement atteints disait : « Il n'est pas étonnant que je sois presque le seul à tuer mes clients, puisqu'il n'y a presque que mes appareils qui volent. » Parole doublement remarquable par sa fausseté, et un cynisme à toute épreuve. Je citerai plus de quatre marques égales, sinon supérieures à la sienne, qui fournissent autant d'appareils au Tourisme et à l'armée et qui ont les

3/4 en moins de morts sur la conscience. Il m'a été donné de consulter plusieurs des anciens ouvriers de la maison, qui m'ont tous raconté, sans qu'ils aient pu tenir les uns des autres mon enquête, des faits concordant parfaitement dans l'ensemble et qui sont scandaleusement effroyables. Dans telle grande maison européenne, les pièces sont marquées P ou C : pilotes ou clients. *Pilote*, c'est-à-dire employé, dont la vie est assurée et dont la famille peut venir réclamer une légitime et trop modeste compensation financière; c'est encore un nom, souvent connu, attaché à une marque, et qui la frappe terriblement si l'on parle d'accident : il convient donc de donner au pilote des appareils à toute épreuve. *Client*, c'est l'inconnu, l'ignoré, l'amateur dont on chargera la maladresse si l'accident est trop notable. *Pilote* cela veut dire : pièces de choix, matière éprouvée, appareil revu et corrigé, mis au point dans le plus grand détail. *Client*, c'est l'avion de pacotille aux longerons de rebut, aux toiles avariées, l'avion dont on est sûr juste au moment de la réception, et encore ! Le directeur de la maison en question interdisait au pilote qui faisait évoluer l'appareil devant l'acquéreur de monter trop haut ou de sortir de l'aérodrome. Est-il nécessaire de citer le nom et la nationalité de cet honnête commerçant ? Je ne crois pas. Mais je dois dire qu'il m'étonne que de grandes et honorables firmes comme les plus grands noms de France : Farman, Nieuport, par exemple, en Angleterre les Bristol, en Allemagne les Etrich, n'aient pas fait savoir, en une campagne serrée autant que révélatrice, ce qu'elles connaissent mieux que moi de leurs concurrents peu loyaux. La crise de l'Aviation, qui existe à n'en pas douter, tire son origine de ce que chacun chuchote, sans qu'on ose le dire bien haut. Dégoûtés de la concurrence qu'ils rencontrent, les Esnault-Pelterie préfèrent se retirer, tandis que les Farman ou les Nieuport, qui l'emportent de haute lutte par l'excellence de leur construction, se tiennent sur leurs positions et prétendent démontrer qu'on ne fait pas que de la camelote. En attendant, il y a partout des acquéreurs, qui sont menés directement par les entrepreneurs d'avions en gros à la remise « *clients* », et, prenant livraison, commencent leur course à la mort.

Veut-on une preuve éclatante de ce que j'avance ? L'autorité militaire dans tous les pays impose au cahier des charges

une visite des appareils par les commissions *avant l'entoilage*, c'est-à-dire avant qu'on ait pu dissimuler sous la toile les pièces de seconde ou même de dernière qualité; on marque chacune de ces pièces d'une empreinte spéciale qu'il faudra retrouver au moment de la réception et de la livraison. A quoi serviraient ces mesures de suspicion si l'on n'avait eu l'occasion de relever des indélicatesses, qui pouvaient devenir la cause d'accidents mortels? N'y a-t-il pas eu d'ailleurs, en certain pays, des constructeurs rayés pour un temps donné des marchés de l'armée à la suite de constatations de ce genre? Ce sont là des faits qu'on ne saurait nier, que beaucoup de techniciens connaissent, qu'on tait souvent parce qu'on trouve qu'il est hideux de découvrir la vilenie humaine. Moi, je pense qu'il est bien plus hideux, si l'on connaît ces choses, de ne point les rendre publiques en permettant ainsi aux futures victimes de prendre leurs précautions.

Dès que le constructeur eut admis l'idée de faire des bénéces colossaux sur son entreprise, on ne connut bientôt plus de borne. Il y eut des appareils vendus 25.000 et 30.000 fr. qui coûtaient net 4 ou 5.000 fr. à mettre sur pied : soit un bénéfice de 20.000. Ceux qui travaillent encore pour la gloire de leur nom ne faisaient point de si magnifiques affaires, mais on ne lisait point leur nom dans les martyrologes de l'Aviation. Je me propose de dresser un jour cette liste, en indiquant le nom du pilote, la cause de sa chute et le nom du fabricant de son appareil : ce pilori sera curieux pour ceux que mes arguments n'auraient point encore convaincus. Dans le même semestre on trouve sept morts causées par suite de *rupture d'ailes* dont cinq, — je dis *cinq!* sur avions de même marque! C'est un record qu'on ne lit pas dans le prospectus ou les annonces! L'armée peut se défendre, mais le client le peut-il? Souvent il est absolument ignorant des détails de la construction : à peine sait-il se tenir en l'air et vous voulez lui demander des connaissances techniques! Non, mais il y a — et vous le pensez comme moi — des commissions spéciales qui pourraient réceptionner pour des particuliers les appareils qu'on leur livre. Ce serait trop beau. Il y a bien des commissions pour la réception des bateaux, mais point pour les aéroplanes, et de jour en jour les accidents continuent à anéantir les pilotes.

Les journaux qui sont bienveillants disent que « pris dans un remous l'appareil a été précipité sur le sol » ; ceux qui sont indifférents disent qu'on ne connaît pas la cause de l'accident ; d'autres enfin, moins informés, donnent des raisons bizarres. Le public, dans ce dédale, ne tire qu'une conclusion : que c'est décidément un sport acrobatique, et que ceux qui s'en sortent ont bien de la chance. Sophisme ! le principal danger de l'Aviation, c'est l'appareil saboté, et surtout celui que deux classes d'individus souvent divisées cependant, patrons et ouvriers, se sont spontanément unies pour saboter. Dans le monde de l'Aviation, c'est une chose bien connue, et souvent condamnée ; celui qui viendrait à me contredire aurait la vue courte, ou peut-être un intérêt à le faire ; mais je ne crains pas la contradiction.

Notez que je ne veux pas prétendre non plus qu'il n'y ait jamais d'accidents dus au hasard malheureux. L'aéroplane est une machine avant tout, et la meilleure machine est sujette à bien des imperfections involontaires. Une paille dans une masse d'acier ne saurait être découverte bien qu'on dispose de moyens spéciaux pour l'éviter ; et le génie de l'homme, qui a pu percer bien des mystères, reste encore arrêté par beaucoup de choses insondables. Le Hasard ici comme ailleurs est maître de bien des choses. Qu'un frein se rompe dans une auto, qu'un pneu éclate, qu'un rocher déchire la coque d'un bateau, ou qu'une cheminée nous tombe sur la tête, cela reste dans le domaine des incidents possibles : nous n'irons pas pour cela dire que l'auto, la navigation ou la marche sont du domaine de l'acrobatie. J'ai vu des moteurs neufs se détruire à leur première sortie, des hélices se rompre, des longerons se briser qui n'avaient point encore subi d'efforts bien considérables. Une commande peut inopinément se trouver hors de service, les torons d'un câble d'acier, qui s'éliment si facilement, peuvent, sans qu'on s'en aperçoive, compromettre la résistance de ce câble. Il suffit de la moindre cause pour produire des effets souvent désastreux, mais ni plus ni moins dans l'air que sur le « plancher des vaches ». Ce dont on doit se convaincre, c'est que c'est *l'exception* tout comme, en automobile, c'est une exception de capoter à la suite d'une crevaison de pneu.

Prenons un fait entre autres. Les ailes sont entoilées,

comme chacun sait, de façon qu'on ne peut contrôler sous la toile l'état du squelette de bois. A la suite d'un atterrissage malheureux, trop brusque, ou en terrain un peu rude, un longeron s'est fêlé ; il est impossible de s'en rendre compte. Dans la suite, au moment d'un vol plané, l'aile se rompt, l'appareil et le pilote s'abîment sur le sol et l'accident n'est imputable à personne ; à peine pourrait-on reprocher à la science actuelle de n'avoir pas trouvé encore le procédé qui permettrait une vérification prompte avant chaque départ.

On a expliqué l'accident qui faillit tuer les frères Morane au début de leur carrière, d'une façon qui pouvait sembler logique. Je dis pouvait, car je n'ai pas eu à ce sujet de document précis, bien que de nombreux témoignages se soient offerts à moi spontanément. Il paraîtrait qu'au départ une petite boîte (on a dit aussi un bidon) serait venue caler la direction entre les jambes du pilote de telle sorte qu'il lui fut impossible de manœuvrer comme il le devait faire. Ce serait un cas analogue. Je crois qu'on peut dire en principe que la mort d'un pilote de carrière, éprouvé, « connu », tient plutôt à un accident de cette catégorie qu'à aucune autre circonstance. Il arrive, comme arrive tout accident, au moment le moins attendu ; c'est le revolver qui se décharge à l'insu de celui qui le tient, c'est la tuile qui vous assomme juste à l'instant où vous passez ; si l'on veut condamner l'Aviation sur ces raisons, plaider davantage serait inutile et se heurterait au parti pris ; il y a des gens, nés sous une mauvaise étoile, dont la destinée est d'être toujours infortunés ; ne cherchons point à faire rejaillir leur misère sur ce qu'ils touchent.

§

Mais nous voici parvenu à la troisième catégorie, qui semble la plus considérable, bien qu'il n'en soit rien, parce qu'on peut la charger impunément des maléfices des deux autres. C'est la classe de ces accidents dus aux circonstances extérieures indépendantes du pilote et de l'appareil, fortuites et qui sont déterminées soit par l'atmosphère, soit par les contingences terrestres — on est oiseau, mais on redevient homme ! — soit enfin, et surtout presque, par des tiers.

L'évidence des assauts livrés par l'élément déchaîné est telle que je ne veux pas y revenir. Si l'avion se trouve pris dans la tourmente, si un remous plus violent que les autres détruit son

équilibre de façon brusque et inattendue, sa situation est périlleuse, parfois la partie est perdue. Mais il faut se souvenir que ce sont des faits très rares ; interrogez des pilotes aguerris ils vous le diront comme moi. La barque n'est pas toujours broyée par les flots sur la côte et la tempête cède souvent sa place au calme plat. Ici encore je veux répéter que les ruses atmosphériques sont surtout décelées dans les formules de reportage.

Les contingences terrestres sont plus souvent nocives. Elles assaillent le pilote à son arrivée sur le sol. Nous avons déjà eu l'occasion de le voir, l'atterrissage réserve parfois des surprises : ou bien un sol qui semblait plat est tout coupé de rigoles, ou bien il est couvert de hautes herbes quand il paraissait porter un gazon bas ; tantôt on le trouve plus resserré qu'il n'apparaissait et tantôt vallonné de façon nuisible. Les arbres viennent arrêter trop brusquement l'essor, les moissons, en se prenant dans les haubans, arrachent les ailes, ou la manœuvre de l'arrivée est entravée par des obstacles qu'on n'a pu suffisamment apprécier avant d'approcher. Que sais-je enfin ? Ferber se tua en capotant dans un caniveau comme il roulait sur le sol ; Madiot fut étranglé presque par son casque et ne put atterrir comme il faut ; les exemples à citer seraient nombreux encore.

Il se trouve que de nombreux accidents sont dus à des tiers : je veux écarter d'avance la malveillance, d'abord parce que ce fait est rare, puis parce que souvent l'auteur de ces désastres peut être appelé à en souffrir aussi et qu'il semble que la résolution froide de la suffragette qui se jette à la bride d'un cheval au Derby restera longtemps encore un exemple unique. Non, c'est à l'inconscience de ces gens, ou, quand ils nous accompagnent, c'est à leur effroi, qu'il faut attribuer les causes d'accidents graves, peut-être mortels. Je veux, par deux anecdotes personnelles, fixer les esprits à ce sujet :

Je devais voler à Châteauneuf-sur-Charente sur une piste très incommode ; je crois d'ailleurs qu'il n'y en a pas d'autres dans la région. Le terrain était mauvais, les abords semés d'obstacles infranchissables et la foule, attirée par le spectacle, constituait un écueil de plus. Si l'on ajoute que le départ et l'atterrissage devaient se faire dans un vent latéral, on aura je crois tout ce qu'il faut pour réaliser vraiment la plus mauvaise

des pistes. Tout cependant pouvait être conjuré; j'avais fait le matin un vol de reconnaissance, pas brillant, mais concluant dans sa chétivité. A l'heure dite, le moteur ronfle, l'oiseau part. Il roule, sautille sur ses roues, décole, mais à ce moment précis j'aperçois un photographe — l'inévitable photographe! — campé à 10 m. de moi, la jumelle aux yeux et que je devais nécessairement atteindre en passant. Dix mètres à 90 km. à l'heure, vous voyez ce que cela représente de temps. Dans cet éclair je pus envisager toutes les solutions et m'en tenir à celle qui me faisait « ramasser la bûche » la plus colossale en évitant l'inconscient. Toutes les conditions étaient requises pour que l'accident fût mortel et je m'en étais rendu compte ; par un effet miraculeux, j'eus à peine quelques écorchures. Tant il est vrai que j'avais raison de refuser la classification admise précédemment des accidents mortels ou bénins.

Une autre fois, j'emmenais comme passagère la femme d'un aviateur étranger. Tout me portait à croire à son sang-froid et je comptais lui faire les honneurs de nos environs, quand, sur la ville, à trois cents mètres de hauteur environ, cette jeune femme, prise d'effroi, m'immobilise les bras en serrant mes poignets. Vous comprenez l'instant : toutes manœuvres étaient impossibles, c'était la chute, et la chute irrémédiable, quand je vins à bout de ma charmante, mais vigoureuse camisole de force et pus reprendre le cours de mon vol; ce fut pour regagner le nid, et au plus vite ! L'accident fut évité cette fois, mais la lutte avait été chaude et la perspective de ce ridicule « enterrement » n'avait rien eu pour me séduire. Si deux morts s'étaient produites cette fois, sous deux images plus ou moins authentiques, on aurait dans les feuilles accusé les remous ; or, je vous prie de croire qu'il n'y en avait eu que dans l'esprit de ma déplorable compagne !

§

Je ne puis, au moment de m'arrêter, me dissimuler que tous les cas ne sont pas analysés ici. Je n'ai voulu prendre que les principaux sans entrer dans plus de détails. Le martyrologe des aviateurs morts au combat est significatif à cet égard ; c'est ainsi que je n'ai pu parler de ceux qui se sont tués en expérimentant des systèmes nouveaux souvent contraires aux règles les plus élémentaires de la mécanique ou de la construction ; ou de ceux qui, dans la plénitude de leurs moyens, sur

un appareil de construction parfaite, ont tenté d'accomplir des acrobaties très folles, que sais-je enfin ?

Mais de toute cette étude il faut qu'on tire cette conclusion : l'Aviation n'est pas une locomotion dangereuse ; seules les circonstances qui l'entourent peuvent en faire une guillotine ; mais il en est de même de tout. Dans cette étude, qui peut sembler une longue suite de « J'accuse », j'ai voulu surtout mettre en garde les pilotes de l'avenir contre ce qu'on ignore trop souvent et qui constitue les écueils les plus dangereux de l'Aviation. Dès qu'on aura réglementé le sport — et cela de façon sérieuse, technique, et non bouffonne, — la liste des accidents diminuera sensiblement. Ce qu'il faut, c'est une règle dûment étudiée et complète. Les vieux, moins enclins au mouvement, et qui font précéder tout de réflexions mûres, diront alors : « Il est jeune, cette ardeur lui passera », tandis que les jeunes, pleins d'enthousiasme et d'ardeur, penseront : « Ce vieux qui veut nous imposer des lois ! » Ces deux partis auront peut-être raison. Cependant, je crois sincèrement à l'avenir de l'Aviation, à sa diffusion dans les milieux où l'automobile s'est imposée ; ne faut-il pas, pour cela, qu'on se convainque de mes raisons ?

Alors peut-être qu'en haut lieu, après avoir pris l'avis des personnalités compétentes du monde militaire qui ont si bien su régler leur propre organisation, on établira des commissions et des jurys officiels de techniciens dont l'absence devient un scandale depuis que leur nécessité s'impose et qui ne seront plus les membres d'une coterie.

JEAN BOUCHOT.

A PROPOS
DE
QUELQUES POÈTES MODERNES

—

On s'occupe beaucoup des nouveaux poètes depuis quelque temps. Les enquêtes et les études se multiplient. Chacun a son mot à dire et veut être entendu. Gagnés par un zèle estimable, des écrivains étrangers consacrent d'abondants articles à la poésie française, et voici que plusieurs anthologies ont paru hors des frontières (1). Tout serait pour le mieux si nous avions toujours affaire à des esprits compétents, de bonne fo et bien informés. Malheureusement, il en est rarement ainsi. Il ne se passe pas de semaine sans que nous puissions lire, à propos de poésie moderne, les pires sottises sur quelque poète ou quelque groupe de poètes. Nous assistons au plus triste chaos qui se soit jamais vu et l'absence de tout critérium précipite la confusion des valeurs. Quand on voit un esprit aussi fin et avisé que M. Henri Ghéon étudier avec complaisance les hilarantes théories et les pauvres poèmes de méchants poétaillons, des écrivains comme Henri de Régnier, Pierre Mille, etc., donner leur suffrage à des jeunes gens vaniteux et sans intérêt, on maudit son époque, puis on se console en pensant qu'il en a toujours été ainsi et qu'au reste le temps remet toutes choses en place.

Mais on ne niera pas que le temps a parfois besoin d'être aidé. C'est pourquoi j'entreprends de dénoncer ici quelques-uns des jugements erronés qui furent portés sur des poètes d'aujourd'hui. Je n'ai choisi que quelques-uns de ces poètes parce que, je ne crains pas de le dire, ils me paraissent les

(1) L'anthologie russe de Valère Brussov.
— allemande de Erna et Otto Grautoff.
— anglaise de J. Bithell.
— espagnole de Diez Canedo et Fernando Fortun.
De plus, 3 anthologies : tchèque, polonaise, américaine, actuellement en voie d'exécution.

plus intéressants et même les seuls qui apportent vraiment quelque chose de nouveau. On ne manquera pas de me reprocher encore de ne parler que de « mes amis ». Je répondrai que ces poètes ne sont « mes amis » que parce que je les aime et les admire plus que les autres. Parler d'eux est l'aboutissement logique des sentiments qu'ils m'inspirent.

Et j'aborderai tout de suite un des points importants de cette étude.

BAUDELAIRE OU WALT WHITMAN ?

Des critiques, récemment, soit pour les louer, soit pour les moquer, rangèrent quelques poètes sous l'appellation de « Whitmanistes ». Ce qui leur en donna surtout le prétexte fut un livre de Georges Duhamel : « Propos critiques », livre dans lequel il ne cachait pas la vénération que quelques jeunes hommes d'aujourd'hui ont pour le grand poète américain. S'emparant aussi d'une phrase de Charles-Louis Philippe, « maintenant, il faut des barbares », pour l'inscrire dans sa profession de foi, Duhamel nommait Walt Whitman comme un de ces barbares auxquels nous devions penser.

Les critiques ne manquèrent pas de s'écrier : « *Ce sont là de faux barbares. Et puis assez de ces poètes qui vont chercher leurs maîtres ailleurs que chez eux.* » Je crois que seule une mauvaise interprétation des mots a permis ce malentendu. Duhamel, en reprenant la phrase de Charles-Louis Philippe pour lui donner un destin, n'a pas voulu dire qu'il fallait maintenant écrire comme le poète-pâtissier... ou comme M. Marinetti. Il a voulu dire qu'il fallait renoncer à l'art d'inspiration livresque et donner le récit de notre propre expérience. Il n'a pas dit que notre esprit et nos sens devaient oublier ce que trente siècles leur ont appris. S'il a nommé Whitman (j'avoue que j'aurais choisi Arthur Rimbaud, ce qui eût empêché tout malentendu), c'est que Whitman répond à des préoccupations présentes, qui ne sont pas qu'américaines, mais bien : universelles.

Quand j'aurai dit qu'une nation qui eut des maîtres comme Ronsard, Villon, Racine, Hugo, Baudelaire, Verlaine, n'a pas besoin d'aller en chercher à l'étranger, je pourrai ajouter qu'un grand poète a le droit de déborder de son pays. Il appartient à l'humanité. Homère, Dante, Shakespeare, Gœthe,

Hugo et Whitman sont des maîtres à vénérer dans tous les pays.

Personne n'a songé à appeler : Hugoliens, Verlainiens, Baudelairiens, Mallarméens, les poètes de qui je parle ici. Il est pourtant de toute évidence qu'ils doivent autant, et pour la plupart beaucoup plus, à Baudelaire, à Verlaine et à Mallarmé qu'à Whitman. Je veux même tenter de prouver qu'ils sont beaucoup plus près d'un poète de leur race, comme Baudelaire, que de Walt Whitman, et qu'ils continuent bien cette poésie essentiellement de France, et non celle du grand barde américain. Quelques-uns, parmi les nouveaux poètes, ont certainement été touchés par la poésie robuste et si humaine de Whitman, qui leur a été révélée par l'admirable traduction que nous en a donnée Léon Bazalgette. Il y a dans Whitman une pureté et une violence originelles. Il vit de la vie des autres hommes. Il partage leurs peines, leurs soucis, leurs joies et leurs aspirations. Aucun uniforme de parade ne le désigne à l'attention. Les mots qu'il emploie sont ceux des autres hommes. Au milieu de la tribu, il n'est que celui qui a reçu le don de la parole. Il est le verbe qui exprime l'angoisse ou la joie communes. Il assouvit, en parlant, un besoin que tous ont en eux. Il dit lui-même :

Je ne dis pas ces choses pour cent sous ni pour tuer le temps en attendant le bateau,
(C'est vous qui parlez ainsi tout autant que moi-même, je fais l'office de votre langue,
Qui reste liée dans votre bouche, tandis que dans la mienne elle commence à se délier).

Il est bien l'homme rude et ardent du matin du monde. Il est heureux avec son corps et avec son âme. Ses yeux ne se rassasient pas de la merveille qui l'entoure.

Ecoutez-le :

Je ne pleurniche pas comme ceux qui vont geignant par le monde que tous les mois sont emplis de néant et que la terre n'est que fumier et pourriture.
— Je sais que je suis solide et sain,
Vers moi, les objets de l'univers convergent en un flot perpétuel,
Tous portent pour moi des mots écrits et je dois déchiffrer le sens de ce qui est écrit.

Il communie avec tout. Il est au centre du monde et en reçoit sans fin le présent, non comme un monarque assis, qui regarde, d'un œil ennuyé, défiler les cortèges, mais comme un homme qui marche au milieu des autres, serre toutes les mains, s'enquiert du souci de chacun, rit, chante et se lamente avec autrui. Cet homme tient sa place comme un fil dans la tapisserie que tisse la vie des millions d'êtres. Il est de toute humanité.

Le petiot dort dans son berceau,
Je soulève la mousseline et regarde un long moment, et sans rien dire je chasse les mouches avec la main.

Il est le chantre de la confiance et de la satisfaction. Il n'est pas de poète moins amer... et plus optimiste. Ce monde est bien pour lui le meilleur des mondes et l'univers : un tout sympathique à lui-même.

La pression de mon pied fait jaillir de terre les affections par centaines.

Et il parle ainsi de l'homme qu'il entend être :

Partout où il va, hommes et femmes l'accueillent et le désirent. Ils désirent qu'il les aime, les touche, leur parle, demeure auprès d'eux.

Il est sensuel, affectueux, mais point sentimental. Il connaît souvent la douleur, presque jamais la mélancolie. Il est *défendu contre les rêves*, comme dit Claudel. Il est vraiment celui qui prend part.

Il nous est difficile de juger en toute justice un poète dans une traduction, aussi parfaite soit-elle. Comme un parfum ou une précieuse liqueur laissent fuir le meilleur de leur spiritualité quand on les transvase, un poème perd son goût le plus subtil en passant dans une autre langue. Pourtant, ce qui nous arrive de Whitman dans cette savante traduction est suffisant pour que nous puissions juger de sa puissance, de son ampleur, de sa noblesse.

Ecoutez ce fragment du *Chant de moi-même :*

— Je suis le poète du Corps, et je suis le poète de l'Ame,
Les plaisirs du ciel sont avec moi, autant que les tortures de l'enfer,
Les premiers je les greffe sur moi et m'en accrois, les seconds je les traduis en une langue nouvelle.
— Je suis le poète de la femme aussi bien que de l'homme,
Et je dis qu'il est aussi grand d'être femme que d'être homme,
Et je dis qu'il n'y a rien de plus grand que la mère des hommes.

— Je chante le chant de l'expansion et de l'orgueil,
Nous avons assez baissé le front et assez imploré,
Je montre que la grandeur n'est que développement.
— Avez-vous dépassé les autres? Êtes-vous le Président?
C'est une bagatelle, chacun doit parvenir plus loin que cela et continuer encore.
— Je suis celui qui chemine avec la nuit tendre qui tombe,
Je crie vers la terre et la mer, à demi enveloppé par la nuit.
— Serre-toi bien fort contre moi, nuit au sein nu, serre-toi fort, nuit magnétique et nourrissante !
Nuit des vents du sud, — nuit des grands astres,
Nuit silencieuse qui me fait signe — nuit d'été folle et nue.

Whitman, à l'encontre de Baudelaire, est un poète abondant, avide de dire et de dire encore, comme si, dans son amour gigantesque, total, il avait le dessein d'énumérer toutes les présences du vaste monde. D'où que beaucoup de ses poèmes ressemblent à de ferventes nomenclatures. Il y a une grande beauté dans ce désir véhément de nommer tous les êtres, tous les pays, toutes les choses de sa connaissance sans en rien omettre... et de dresser un palmarès où le plus humble a son prétexte pour figurer. « *Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire* », prétend Boileau. Mais Whitman n'écrit pas, il s'exclame, il crie que tout est une merveille et, penché sur le monde comme Dieu lui-même, ébloui par leur nombre, il nomme éperdument toutes les créatures.

La traduction nous permet de voir que le poète des « Feuilles d'Herbe » est moins soucieux de chanter, pour le seul plaisir de chanter, que de revendiquer et de dispenser le conseil ou le blâme. Il est sain. Il possède le libre exercice de ses facultés... et des vues nettes sur l'humanité. Il formule des lois, il énonce des vérités, avec des paroles fières et magnifiques. Il est clairvoyant et serein. S'il chante les organes de son corps, son esprit vigilant saura n'en omettre aucun.

Tout est parfait et digne de sa louange.

On ne peut se lasser d'admirer sa lucidité, sa santé, sa robustesse. L'absence presque complète d'art ajoute à sa force, lui donne de l'aisance et lui permet une efficacité incomparable. De lui à nous, rien ne nous sépare. Il n'est retranché dans aucune esthétique. Il n'affecte aucune attitude. Il est votre camarade, il pose la main sur votre épaule et boit dans le même verre que vous.

Il semble bien que le privilège des grands poètes soit de

nous retenir tour à tour, exclusivement, quand nous nous confions à eux. Si nous ouvrons l'adorable Verlaine, il n'y a plus que lui, tous les autres sont oubliés. Si nous le fermons pour ouvrir Rimbaud, au bout de quelques instants il n'y a plus que ce génial enfant. Whitman possède cette vertu. Pourtant, avec lui, je l'ai ressenti du moins, et d'autres avec moi, nous souffrons d'une absence. Si nous trouvons bien le choc, le soulèvement qu'espérait notre attente, nous ne sommes pas absolument rassasiés. Je répète qu'il est impossible de se faire une idée exacte d'un poète dans une traduction, mais il semble bien que Walt Whitman ait trop méprisé l'art. Toutes les œuvres que le temps a conservées valent autant par leur forme que par ce qu'elles contiennent. Un poème vaut par le sentiment et l'idée qu'il exprime. Il vaut autant par la façon dont ce sentiment et cette idée sont exprimés. Les grands poètes de France ont tous connu le charme ensorceleur qui peut naître d'une simple succession de mots. La rencontre de certains mots, leur poids, leur courbe, leur durée peuvent faire qu'un vers s'attache à jamais à celui qui l'aura entendu ou lu une seule fois. Quel charme étrange nous pénètre quand nous lisons un vers, comme celui-ci, d'Arthur Rimbaud, dans « le Bateau ivre » :

La mer dont le sanglot faisait mon roulis doux.

Dans ce vers, la simple courbure du rythme et la suite des sons suffisent à éveiller en nous de mystérieuses sympathies.

Tout le poids de cet alexandrin porte sur le dernier mot du premier hémistiche :

la mer dont le sanglot...

Il décroît ensuite jusqu'à s'évanouir complètement avec le dernier mot du second hémistiche :

... faisait mon roulis doux.

Quelle emprise immédiate exerce sur nous un vers comme celui-ci de Baudelaire, si plein, si long, qu'il semble interminable.

Et les grands ciels qui font rêver d'éternité.

Ceux-ci :

Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne,
O vase de tristesse, ô grande taciturne.

Celui-ci encore, toujours de Baudelaire :

Infinis bercements du loisir embaumé.

Je pourrais multiplier les exemples et ne pas choisir seulement des alexandrins. Je pourrais surtout puiser chez les nouveaux poètes. Le vers libre leur a permis des harmonies, des rythmes, plus nuancés et plus subtils encore.

Leur vers a gagné en finesse ce qu'il a perdu en solidité — ou en monotonie.

On sait le prix que Baudelaire attachait au seul choix des mots. Il s'est toujours impitoyablement refusé l'emploi de mots discordants, techniques ou trop neufs. Tous les grands poètes français s'imposèrent cette exclusion. Les poètes actuels s'efforcent de continuer cette tradition et, par là déjà, ils ne sont pas les barbares que certains disent. S'ils ont quelquefois consenti (autrefois surtout) à charger leur vocabulaire de termes sans beauté, c'était dans le louable désir d'employer le mot propre. Leurs efforts présents tendent à plus d'harmonie, donc à plus d'art. Qu'on compare à leurs anciens poèmes ceux qu'ils font maintenant. Les mots qui font bosse ou tache, les mots qui brisent l'heureuse ondulation du rythme ont presque complètement disparu.

Lisez leurs meilleurs vers à voix haute, vous aurez un bruit mesuré, harmonieux, tremblé et saccadé même quelquefois... mais toujours continu et sans brisure irréparable. Ce souci du rythme et de la beauté des mots me paraît avoir hanté rarement Walt Whitman.

Qu'on lise maintenant une ode de Romains, une chanson de Vildrac, on verra que ces poèmes ne sont pas non plus l'échappement désordonné d'un flot exubérant. Si l'inspiration en décida bien l'existence, des puissances, qui sont celles de l'ordre, de l'équilibre (de l'art encore) en disposèrent les parties et en réglèrent le concert en vue d'un ensemble harmonieux et doué de mystérieuse action. Un lecteur profane ne peut savoir ce qu'un poème de Charles Vildrac coûte de peine à son auteur.

Je peux dire, moi, quel soin ce poète prend à inscrire, avec le plus de concision et d'harmonie possible, l'idée ou l'émotion qu'il s'est proposé d'exprimer. Ce que je dis pour Vildrac, je pourrais le dire pour les autres poètes qui m'occupent ici. L'im-

provisation n'est pas leur fait. Whitman ne s'est guère donné semblable peine. Et par là encore les poètes actuels sont bien loin de lui. La concision est une qualité de premier ordre pour un poète. L'abondance prodigieuse, mais souvent chaotique de Whitman fit dire, à un poète qui fut un pur artiste, un soir qu'on le lui révéla, *c'est le Niagara !* Mais Jean Moréas, c'est de lui qu'il s'agit, a peut-être connu le défaut contraire.

Pour beaucoup d'autres raisons, moins importantes et qu'il serait oiseux d'énumérer ici, les poètes modernes me paraissent plus près d'un maître comme Baudelaire que de Walt Whitman. Je sais que, pour des gens, il y a dans Baudelaire un sentiment qui a un peu vieilli, un goût de spleen, quelque chose de morbide qui lui fut surtout particulier et qu'il cultiva. Sans doute, il y a quelquefois aussi chez lui de l'outrance et une pointe d'affectation qui choque un lecteur même sympathique. Mais nous ne pouvons oublier que nous trouvons dans ses poèmes au moins autant d'humanité que dans ceux de Whitman, le sanglot le plus pur et le plus profond qu'ait jamais trouvé le désespoir des hommes, la sensibilité la plus aiguë qu'on puisse imaginer et un amour de la perfection qui révèle le dieu dans l'homme.

Qu'on ouvre « les Fleurs du Mal » et qu'on relise la pièce qui a pour titre « Crépuscule du matin ». Il y a dans ce poème une émotion si profonde, une vision si ample, si poignante, qu'il semble bien, après l'avoir lu, qu'on n'ait plus rien à apprendre sur la poésie. Ne tient-elle pas toute en ces quelques vers ? Aussi est-ce moins de poésie que j'entends parler encore que des « moyens poétiques » employés par quelques poètes.

ART POÉTIQUE

La poésie a toujours été au-dessus de toute discussion, à peine peut-on oser quelques propos touchant l'Art poétique ou les idées dont se réclament des poètes. J'ai dit plus haut en quelques mots la place que tient l'Art dans l'esprit des poètes qui me retiennent ici. Je voudrais parler maintenant des sources diverses de leur inspiration, des sujets poétiques qu'ils affectionnent, des inquiétudes qui les hantent. Je voudrais insister aussi sur la qualité de leur sensibilité.

La poésie, pour les vrais poètes, fait partie de leur vie et en est l'une des manifestations. Elle n'est qu'un jeu pour les fai-

seurs de vers et les bureaucrates des lettres. Ces messieurs ne sont que des simulateurs. Certes, ils réussissent très souvent à s'imposer à l'attention publique et pour un long temps quelquefois. Les poètes ne doivent pas trop s'en inquiéter. Leur tour vient toujours.

Nous voulons bien qu'il soit doux aux poètes d'être écoutés et aimés, nous ne voudrions pas apprendre qu'ils pensent, en créant, au suffrage de leurs contemporains. Avant d'être une tentative sur autrui, un poème est la pure exhalaison d'un être visité par une puissance mystérieuse.

Il y a cent et mille sujets et formes de poèmes. Tous permettent de réaliser des chefs-d'œuvre. Il n'y a que de bons et de mauvais poètes. Avec des parcelles souvent, Verlaine sut faire des poèmes éternels. Il ne faut proscrire aucune source d'inspiration, aucun moyen d'expression.

Après avoir accordé ceci, puis-je dire qu'une poésie purement descriptive me paraît difficile aujourd'hui ? Et de même une poésie uniquement didactique ? Nous ne pourrons accepter la description d'un paysage ou la relation d'un événement que si le poète *s'ajoute*, dirai-je à mon tour après d'autres, s'ajoute à ce paysage, à cet événement. Nous voulons que son destin collabore étroitement avec le sujet de son poème. Sa présence doit y être effective et quelquefois prépondérante. Il doit être plus un acteur qu'un spectateur. Plus il aura donné de soi-même, plus il aura été saisi, ému, plus il aura chance de nous émouvoir. Et s'il sait traduire avec des mots pleins et décisifs, avec un mouvement sans défaillance, l'émotion qu'il aura ressentie, il sera assuré de la victoire.

Verlaine a porté un coup fatal à l'esprit de littérature. Il a rendu désormais impossibles les ridicules discours en vers, les manuels versifiés d'histoire et de morale, et tout ces poèmes éloquents et creux, à jet continu, dont nous inondèrent tant de poètes atteints de dysenterie verbale. Les coups de gueule et les effets de torse de la rhétorique sont méprisables.

Verlaine encore nous a rappelé quelle sincérité, quelle nécessité devaient présider à la naissance d'un poème. S'amuser à combiner un sonnet à la manière de... est un jeu puéril et assurément peu respectueux. Il s'attache à cette vilaine action quelque chose de blessant pour le poète qui est parodié.

Beaucoup qui font profession de vénérer un maître et de l'exalter au-dessus de tous les autres n'ont pas souci du tort qu'ils lui font en montrant leur visage jusque dans son écuelle.

Pour imiter, il faut plus d'adresse que d'âme, plus d'intelligence que de cœur. Tout grand poète traîne derrière soi une petite troupe d'imitateurs, qu'il ne faut pas confondre tout à fait avec les disciples. Le disciple est mû par une ferveur réelle et il ajoute souvent quelque chose à l'art ou aux idées qu'il aime et dont il est plein. Son accent peut différer sensiblement de celui du maître qu'il a choisi. Et même : nous pouvons le voir porter plus loin l'effort de ce maître.

A qui donc, me dira-t-on, accordez-vous le titre de poète? Je répondrai : peut-être à trop d'hommes encore. Si l'on considère le peu de noms de poètes que la mémoire des hommes a conservés et le grand nombre de ceux qui retiennent dans le présent l'attention publique, on est bien obligé de penser qu'il est fait un emploi abusif de ce vocable prestigieux. Le public, mal guidé il est vrai, manque vraiment par trop de discernement.

Voici un exemple, qui n'est même pas pris parmi les plus étonnants. Quelques milliers de personnes ont découvert, récemment Albert Samain, qui est bien sûr un poète et un bel artiste, mais qui n'ajoute rien à Baudelaire et à Verlaine. Si l'on jette un coup d'œil d'ensemble sur l'évolution de la poésie française, le visage de Samain s'enfonce dans les brumes du second plan. On ne devrait l'aborder qu'après s'être nourri de tout ce qu'offrent Baudelaire et Verlaine, mais le pourrait-on encore? Bien des gens, pourtant, connaissent à fond Samain, qui n'ont jamais fréquenté assidument ni Verlaine, ni Baudelaire.

La tâche des poètes actuels est pleine de péril. L'on peut se demander comment ils osent prendre la parole après qu'ont parlé tant de génies considérables, au long des derniers siècles. Et, sans nul doute, il leur faut pour cela une confiance peu ordinaire en eux-mêmes, un amour profond de la poésie et surtout une belle candeur. L'avenir seul décidera si leur audace ne fut pas trop téméraire et si, après Ronsard, après Villon, après Hugo, après Verlaine, Mallarmé, Rimbaud et d'autres, ils surent retenir les hommes par des chants encore inouïs.

Je voudrais éclairer le lecteur sur certaines de leurs intentions, m'étendre sur leur idéal poétique qui varie sensiblement avec les différentes personnalités qui le servent.

DES ÉCOLES

C'est une habitude courante de classer les poètes par groupes et par écoles. La tâche des critiques pressés et légers s'en trouve ainsi facilitée. Et comme on sait que cela plaît rarement aux intéressés, on n'a garde d'y manquer. Combien de fois a-t-on accolé aux noms de certains poètes l'épithète « d'unanimistes ». Que Jules Romains, même, ait fondé « l'Unanimisme » et exposé sa doctrine au long de plusieurs articles, cela, à la vérité, m'est indifférent. Il n'y a que les œuvres qui comptent. Quand j'ouvre au hasard *la Vie Unanime* et que je tombe tout de suite sur des vers comme ceux-ci :

Il buvait des liqueurs en agitant des cartes ;
Ses doigts croyaient tenir de grandes aventures,
Et l'odeur du hasard remué lui donnait
Une ivresse légère où s'égarait le temps...

et sur l'admirable poème qui a pour titre : *Ville*, et qui se trouve deux pages plus loin, quand j'ouvre les *Odes* et que je lis une strophe comme celle-ci :

Comme une bête marine
Qui se déroule en plongeant,
Je trouverai ma patrie
Aux dernières profondeurs...

je suis rassuré ; je sais que j'ai affaire à un poète original, profond, et d'une richesse extraordinaire. Est-ce que je songe encore à ses théories? Non, bien sûr. Elles ne m'importent guère.

Je peux tenter la même expérience avec Georges Chennevière, par exemple, qu'on a dit, plus que tout autre, être un disciple de l'unanimisme. J'ouvre « le Printemps » et je lis, page 157 :

Ce cœur d'enfant que j'ai gardé, je te l'apporte
avec des yeux craintifs et des bras fatigués,
tandis que, peu à peu, le feu couvert de cendre
que j'avais su entretenir jusqu'à présent,
s'effondre sans s'éteindre et brûle sans flamber...

On entend crier les journaux du soir.
Chacun pense à lire et redevient seul.

La rue va se vider un peu, pendant qu'on mange.
C'est alors qu'on commence à chanter au fond de soi,
avec amour, mais tristement,
parce que le départ du matin fut trompeur
et que l'on est déçu sans être détrompé :
on allume pour soi la lampe.
Quelques-uns, en marchant, se forcent à siffler.
On regarde le faîte des toits.
C'est l'heure où naît le souvenir premier :
On sent une joie de ville s'éteindre
et l'on revient.
Et l'heure se resserre et l'enfant se souvient
qu'il lui reste encore des devoirs pour lundi.

N'y a-t-il pas là un accent très différent de celui qu'on trouve chez Romains ?

On peut étendre ces remarques aux autres poètes dont il est question ici. Il y a beaucoup de points communs entre Vildrac et Romains, il n'y a évidemment pas identité. On trouve, chez le poète de « la Vie unanime », une sorte de mysticisme tout à fait étranger à Vildrac. S'il y a chez ces deux poètes une même expérience quotidienne de la vie, on peut aussi trouver chez eux des interprétations différentes du sens de la vie. Une idée religieuse gouverne toute l'œuvre de Jules Romains. Un besoin humain d'affection et de concorde inspire presque toute celle de Vildrac. Même les préoccupations de la forme sont autres chez ces deux poètes. Alors que Romains semble s'arrêter maintenant à un vers plein, égal, cadencé, Vildrac, au contraire, recherche des rythmes de plus en plus souples et délicats. Nous trouverions les mêmes différences entre Romains et Duhamel, entre Paul Castiaux et P.-J. Jouve. Il y a, chez Duhamel, moins de rigueur dans le concept. Il aime s'abandonner à des soucis d'ordres divers. Les choses ne le sollicitent jamais en vain. Il est toute variété et plutôt qu'une route en ligne droite son œuvre est un rayonnement qui connaît un progrès constant.

Après avoir insisté sur les différences qu'on remarque chez ces poètes, je voudrais parler de ce qui nous paraît, à d'autres et à moi, les réunir.

C'est d'abord, chez tous, comme je l'ai déjà dit, la ferme volonté de rejeter tout art d'inspiration livresque et d'esprit littéraire, de rejeter de même l'esthétisme et toutes les affecta-

tions. C'est encore l'intention de ne pas considérer l'art comme un moyen de donner satisfaction à sa petite vanité.

Tous ont le souci de parler pour dire quelque chose et ils s'efforcent de s'énoncer le plus brièvement possible. Ils s'expriment en hommes s'adressant à d'autres hommes et qui ne s'accordent aucun privilège parce qu'ils ont reçu le don de la parole. Ils affirment qu'en toute vie il peut y avoir quelque beauté. L'un d'eux, Georges Duhamel, dit dans *Propos Critiques* (1), parmi les pages qu'il consacre à *l'Introduction à la vie poétique :*

Que les hommes soient introduits à la vie poétique et nous verrons s'il est urgent de les introduire en outre à la vie vertueuse.

Le fait de faire entrevoir à l'âme la plus modeste les grandeurs, les beautés, les grâces de son existence propre est peut-être d'une nécessité plus pressante que toute autre édification.

. . . . . .

Faire que chacun aime sa vie, la pénètre et l'accroisse, c'est pour le lyrisme une tâche non contraire à son essence. C'est un destin qu'on ne saurait entrevoir sans bonheur.

Soucieux de ne pas recommencer de funestes expériences, ils veulent parler un langage connu. Aux plus doués, il sera donné de révéler le sens profond et caché de quelques apparences. Des choses opaques deviendront transparentes à leur contact. Ils seront vraiment ces lampes soudain allumées dans les chambres noires.

Ces poètes sont tous, plus ou moins, des lyriques. Je ne crois pas qu'il puisse y avoir de grande poésie sans lyrisme; mais bien entendu il ne faut pas confondre le lyrisme avec le flux verbal. Il est certain lyrisme à coups de plume qui ne coûte guère. Il y a un grand lyrisme et point d'éloquence dans ce vers d'Arthur Rimbaud :

L'aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes.

Le lyrisme, dans la poésie des poètes modernes, tend à devenir de plus en plus intérieur. Dans la crainte des gestes de théâtre et aussi, croirait-on, dans le désir de ne pas régner avec trop d'impudence sur le silence, ces poètes recherchent un lyrisme discret, contenu. Leur poésie dédaigne les parures trop voyantes, les effets catalogués et :

Tout cet ail de basse cuisine,

(1) Figuière et Cie, éditeurs.

comme a dit Verlaine. Ils s'évertuent vers plus de tact et plus de vérité. Enoncée en termes mesurés, plus précis que métaphoriques, leur émotion apparaît plus pure. Elle est aussi plus contagieuse.

L'ÉTAT LYRIQUE

La pure poésie, le pur lyrisme, ne seraient-ils pas dans ce chant d'un homme qui, naissant brusquement de lui-même, aurait besoin de dire des mots pour se délivrer de quelque chose? Prévoir un poème, le porter longtemps en soi, puis l'écrire lentement en ne négligeant aucune des ressources de l'art demeurera toujours le droit du poète. Mais combien plus nous paraît faire œuvre de pure poésie celui qui, entrant tout à coup en état de lyrisme, en état de grâce, dirai-je, conçoit tout le poème auquel le temps futur n'ajoutera que l'ordre et les secrets de l'art. Appliquer ses dons et son savoir de poète au développement d'un sujet choisi est déjà quelque chose qui ressemble à une besogne. C'est l'utilisation du drame quotidien de sa propre vie. Comme je l'ai dit plus haut : le poème, avant d'être une tentative sur autrui, est une confidence désintéressée, un aveu à soi-même, un épanchement irrésistible.

Voici un homme. Il porte, comme tous, sa charge de souvenirs, faits de tristesse et de joie. Il existe... sans même y penser. La vie, plus grande que lui, le dépense presque à son insu. Il pense et sa pensée n'est qu'un échappement parallèle à son indifférence. Tout à coup, quelque chose se révèle en lui. Sa faculté de voir et de comprendre s'exagère, il lui semble que des yeux s'ouvrent dans son âme et que son esprit est soudain doué d'un pouvoir fugitif et surnaturel ; ce qui faisait depuis longtemps l'objet de ses méditations se résout sans effort. Tout son être atteint soudain un dénoûment inespéré. Alors une joie, à nulle autre comparable, l'envahit comme un afflux. Il souffre d'un excès de son « moi ». S'il a conservé assez de jeunesse, il pourra danser et crier tout seul. Pendant un temps plus ou moins long, il sera un autre homme, imprévu et étrangement vivant, né de lui-même. Et c'est seulement dans cet état de vie exceptionnel, triste ou joyeux, qu'il pourra vraiment être un poète. Il n'aura même pas besoin d'écrire pour cela. Dès que le porte-plume intervient, les puissances de la poésie reculent dans les ombres.

Il est donné à peu d'hommes de connaître dans leur vie un tel événement. Combien meurent, qui n'ont jamais connu que les gestes habituels et les émois prévus ! Leur vie est pareille à celle d'un triste fleuve qui reflète le ciel et l'ignore, qui se hâte vers l'embouchure sans jamais se permettre la moindre inondation sur les pays qu'il traverse, sans jamais lancer un petit affluent curieux et furtif dans les belles vallées qu'il franchit sans les voir.

Cet état lyrique, qui est un véritable paroxysme de l'état conscient, a été si bien défini par Paul Claudel que je ne puis résister au désir de le laisser s'exprimer un instant à ma place.

Voici ce qu'il dit dans *l'Ode aux Muses:*

Que je ne sache point ce que je dis ! Que je sois une note en travail !
Que je sois anéanti dans mon mouvement ! (rien que la petite pression de la main pour gouverner).
Que je maintienne mon poids comme une lourde étoile à travers l'hymne fourmillante !

Ecoutez encore comment il parle du poète :

O toi, qui comme la langue résides dans un lieu obscur !
S'il est vrai, comme l'eau jaillit de la terre,
Que la nature pareillement entre les lèvres du poète nous ait ouvert une source de paroles,
Explique-moi d'où vient ce souffle par ta bouche façonné en mots.
Car quand tu parles, comme un arbre qui de toute sa feuille
S'émeut dans le silence de midi, la paix en nous peu à peu succède à la pensée.
Par le moyen de ce chant sans musique et de cette parole sans voix, nous sommes accordés à la mélodie de ce monde.
Tu n'expliques rien, ô poète, mais toutes choses par toi deviennent explicables.

Tout le rôle du poète n'est-il pas exprimé là ?

LE VERS LIBRE

Je ne puis prétendre à définir, en quelques pages, ce qui est tout un mouvement poétique. Je voudrais pourtant, une fois de plus, nommer quelques-unes des raisons qui ont conduit les meilleurs des poètes d'aujourd'hui au choix du vers libre. Il faut y voir un besoin impérieux de dire le plus exac-

tement possible ce qu'on peut avoir à dire, et un souci de sincérité rythmique, si j'ose m'exprimer ainsi. Le vers classique, avec son nombre fixe de pieds, avec ses rimes, avec sa coupe, porte mille servitudes qui n'ont que de très lointains rapports avec la poésie.

Il a fait prononcer aux plus grands poètes bien des mots accidentels. Il exige la cheville et le remplissage.

Quand nous rencontrons, même dans Baudelaire, un vers se terminant par le mot : *dictame*, nous sommes à peu près sûrs de trouver à la fin du vers suivant les mots *flamme* ou *âme*. Qui oserait affirmer que le poète n'a pas été hypnotisé par ce mot nécessaire, au point de lui subordonner tout le contenu, tout le sens de son vers ? Cet art poétique, qui se substitue à l'inspiration au lieu de la servir, n'est-il pas le plus défectueux ?

Ouvrons le divin Racine, ce maître parfait entre tous, et voyons si la rime ne put rien contre lui.

Dans la première scène d'Andromaque nous trouvons :

....dans ce désordre extrême
....et perdre ce qu'il aime.

L'adjectif *extrême* me paraît avoir été inspiré à Racine plutôt par le besoin de rimer que par le désir de s'exprimer exactement.

Je veux en avoir le cœur net et je cherche les rimes en *aime* et ème. Au bout de quelques minutes, j'arrive à ce résultat :

....cette fureur extrême
....vous n'êtes plus vous-même *Andromaque* (acte III).

...dans ce désordre extrême
...fût-ce Oreste lui-même (*Andromaque*, acte V, scène II).

...moi dont l'ardeur extrême
...n'aime en lui que lui-même (*Bérénice*, acte I).

...une douceur extrême
...dans un autre lui-même (*Bérénice*, acte I).

Par quel bonheur extrême
...vous l'entendrez lui-même (*Phèdre*, acte II).

...à sa fureur extrême
...et se perdre elle-même (*Phèdre*, acte III, dernière scène).

...en ce péril extrême
...un père qui vous aime (*Phèdre*, acte V, scène I).

...de ma faiblesse extrême
...de l'accuser lui-même (*Phèdre* acte V, scène, VII).

Je suis bien obligé de penser que : ce désordre, cette douceur, cette ardeur, ce bonheur, cette fureur, etc..., ne sont extrêmes que parce que la rime l'exige et je suis mécontent au fond de moi qu'un poète comme Racine ait été dupe à ce point d'un funeste usage.

Il est amusant et pénible à la fois de constater jusqu'où l'emploi du vers rimé a pu conduire les poètes.

J'ouvre au hasard un livre de vers paru récemment. Il est d'une poétesse que couronna l'Académie Française. Mes yeux tombent sur ces deux vers :

> Et puis le rossignol qui sanglotait tout seul
> Entre le clair de lune et le vent du tilleul...

Déjà : sangloter entre le clair de lune et le vent du tilleul, est bien étrange, mais passons... *qui sanglotait tout seul*, puis au vers suivant : *et le vent du tilleul* : DU TILLEUL, vous lisez bien. Je suis tout disposé à croire que l'auteur a dit la vérité et que le vent venait spécialement de ce tilleul. Mais peut-on s'empêcher de penser que si le vent était venu d'un marronnier ou d'un des nombreux arbres qu'on trouve dans les jardins, l'auteur n'aurait pas eu de rime à *seul* ? Avouons qu'il faut avoir une vraie chance personnelle pour réussir dans une poésie qui exige tant d'heureuses circonstances.

Ne riez pas de cet exemple, il en est de plus drôles. Un jeune poète actuel, qui jouit d'un certain prestige dans trois ou quatre petites revues et qui partage avec Auguste Angellier l'admiration d'Emile Faguet, termine dans un poème un vers par le mot : *ténebres*.

Vous n'imagineriez jamais ce que l'impérieux besoin de rimer lui fit dire au vers suivant. Il lui fallait une rime à *ténèbres*.

Voici ce qu'il trouva :

> Leurs chevaux se cabraient parfois comme des *zèbres*.

On ne trouve pas de pareilles sottises chez les vrais poètes, cela va de soi. Mais on a souvent lieu de regretter qu'ils aient accepté des lois discutables.

Me voici arrivé au terme de cette étude consacrée à des poètes sans avoir pu, comme je l'aurais voulu, parler longuement de chacun d'eux.

Et je n'ai prononcé les noms ni d'André Spire, ni de Paul

Fargue, ni de Théo Varlet, ni de Georges Périn, ni de Guy-Charles Cros, ni de beaucoup d'autres qui ont tant de titres à notre respect.

Une étude complète dépasserait de trop les dimensions d'un article de revue. Je la réserve à un prochain livre.

RENÉ ARCOS.

POÈMES

—

IDÉAL

Idéal, idéal où es-tu ?
Les peuples se battent, se volent.
Les hommes dépouillent les hommes.
Les femmes tuent pour pouvoir voter,
Et papotent dans les Congrès.
Où êtes-vous, damoiselles
A l'amble sur vos haquenées ?,

Enthousiasmes spontanés,
Les Panamas nous ont appris
Pour quelles sommes on vous fabrique ;
Et, Patrie, sous ton beau nom,
Quels trafics et quelles pratiques
Combine, cuisine, politique
Notre-Dame Publicité.

Fumées, nuées, chaumières, fées,
Anges, chansons, héros, amis,
Monde immense, nos cœurs débordent !
Et notre Barthou, sur la corde,
Glisse, sautille, séduit, agite
Trois petites couleurs égoïstes ,
Maurras nous offre un roi sans fiches et sans fils ;
Bergson un imprévu baptisé libre-arbitre,
Et un Dieu qu'il n'ose nommer.

NUAGES

Ciel blanc, ciel bleu, ciel gris,
Ciel balafré,
Nuages
Qui, des risées du lac jusqu'aux cimes de pierre,
Connaissez toutes les feuilles et les failles des monts,
Pourquoi avons-nous fui l'oppression des villes
Pour élever vers vous nos têtes et nos mains ?
Portez-vous des secrets que vous puissiez nous taire ?
Quelle alliance nous annoncent vos arcs-en-ciel ?
L'infini de vos soirs pleins de soleil brisé
Est-il cet infini que notre esprit désire,
Et votre Dieu qui tonne
Est-il le Dieu des hommes ?

HAUTE VALLÉE

La sauterelle stridule,
Le torrent roule,
Le faucheur bat sa faux.
Soleil, chauffe les prés,
Les chalets, les fenils,
Les poseuses angéliques
Qu'un rien de vent agite !

Le torrent roule du granit.
La cascade à la voix pointue
S'apaise dans un bosquet de hêtres
Où l'épine-vinette rougit ;
Sur les roches chaudes et plissées
Les sapins s'élancent et chantent.

La sauterelle stridulante
Enfle et désenfle son bruit ;
Une fillette brune et carrée
Mange des framboises au buisson.

Les nuages promènent leur ombre ;
Les aulnes distillent leur âcre odeur ;
Le transformateur bourdonne ;
L'émouchet p ane,
Les poulets piaillent ;
Le chien courant rapproche... lance,
Et le lièvre passe, éperdu.

VORWAERTS

Assis sur la clématite
Qui dépiaute ses lianes can lées
Parmi les pierres ébou ées :

Nymphes, qui glissiez en cascades
Le long des rousses parois,
Nymphes nageuses, qui, de vos vagues,
Sautiez sur les armes parlantes
Des gentilshommes de ces bords,
Ne lissez-vous p!us vos claires chevelures ?
Où sont vos gorges et vos bras,
Et vos chants, que je devrais craindre ?

— Comment entendrais-tu nos voix ?
Les trains roulent, passent, repassent.
Les carriers poussent leurs tarières
Pour nous lancer leurs faux tonnerres.
Ecoute la scie circulaire
Et l'éternuement des autos !

— Je les entends ; je m'en amuse.
N'êtes-vous donc que le Passé ?
Je les supporte ; je les aime.

— Et les chanteurs napolitains ?
Sous les platanes des terrasses

Ces vins sans alcool, ces réformmantels;
Ces feutres, ces piolets, ces roucksacks, ces bandes,
Ces gros souliers sur le fousswég !
Et dans nos eaux bleues comme des yeux,
Ces files de ventres qui se mirent !

PERSONNALISME

Monde, choses,
Ils vous prêtent une âme !
Ils osent parler de vous comme s'ils parlaient d'eux-mêmes,
D'eux, les hommes mesquins !
Et vous leur ressemblez !
Ah ! ils vous donnent une pauvre âme humaine,
A vous, et à leurs Dieux !

Vous ! une Ame ! un Je ! un Moi !
Un Je pense ! un Je veux !
Vous des désirs et des sexualités, comme eux-mêmes !
Et puis, un cœur sans doute,
Et des yeux, et des bras, et des mains, et des doigts !
Et pourquoi pas des bagues ?

Toi, rocher, éternel, immobile,
Et vous terres, plantes, vagues, torrents,
Et toi vent, et toi foudre,
Soleil, étoiles, matière, forces ineffables, incomparables,
Toutes puissantes puissances,
Eclatez au milieu de ces sottes cervelles !
Et par vos chocs,
Et vos affinités, et vos attractions,
Vos mélanges, vos bruits, vos soulèvements, vos écroulements,
Vos étincelles, vos flammes, votre lumière,
Manifestez votre être !

ANDRÉ SPIRE.

L'AMOUR FARDÉ

Amaroû, au nom de colombe, était un poète indien de la caste des brâhmanes. Il vivait, croit-on, au vi^e^ siècle. Les uns prétendent qu'il fut roi ; d'autres assurent qu'il était brâhmane... à quoi un troisième parti riposte qu'un brâhmane pouvait être roi. Tant d'incertitude autour de la personne d'Amaroû ajoute à la perfection de ses poèmes et les rend plus complètement indiens. L'Inde, grande courtisane des dieux, n'est-elle pas le pays du mystère ?

Amaroû fut-il contemporain de Kalidaça ? A notre avis, son œuvre est postérieure à Sakountalâ. Amaroû dut venir au monde à une époque où les Indiens, moins tourmentés de luttes, s'adonnaient aux jeux irisés de la dilection. Il savait, ce lettré, que les premiers Hellènes avaient emprunté aux anciens de sa race leur langue, leurs dieux — et le plus frénétique de tous : Bakkos, aimé des panthères... Demandons-nous si Amaroû, qui avait entendu psalmodier les chants de Sapphô, n'a pas voulu rivaliser avec la Lesbienne et donner à l'Inde, plus ciselées encore, plus flamboyantes, les parures d'amour qu'elle ne possédait pas. Depuis longtemps, Scylax de Caryanda avait poussé ses rouges trirèmes jusqu'aux sables du Guzerate. Depuis longtemps, le beau guerrier au casque d'or, le jeune rêveur solaire, Alexandre, avait soumis les radjahs du Pendjâb et semé sur son passage une pléiade d'Ioniens, de « Yavânas » chanteurs, sculpteurs, architectes, qui allaient épurer la tumultueuse richesse de l'art aryâ...

Les poèmes d'Amaroû restèrent longtemps inconnus. Ils reposaient dans ces immenses bibliothèques que gardent encore les brâhmanes. En 1808, à Calcutta, l'un d'eux publia une centaine des strophes du poète, qui furent traduites du sanscrit par Apudy. Depuis lors, çà et là, et plus récemment, à Hyderabad, on a découvert non seulement l'œuvre complète d'Amaroû, mais aussi une suite de commentaires du texte initial — véritables contrepoints lyriques — résultat des travaux du poète lui-même ou de ses copistes. Et c'est *l'Amour Fardé*... joyau entre les joyaux.

GABRIEL BOISSY.

SUR UNE FEMME

Le regard de cette jeune épouse est plus troublant que

celui de la gazelle blessée à mort. Ses seins sont déjà gonflés de la douce ambroisie qui coulera pour les libations du sacre de l'Amour.

ROUDRA

La lune bleuit l'espace, et l'oie sauvage est un grand lotus qui vole...

LE POÈME

Si j'avais le talent de Valmikî, j'écrirais un poème dont ma bien-aimée serait l'héroïne. Les dix premiers chants seraient consacrés aux dix doigts de ses mains qui ont tissé le voile dans lequel j'ai roulé mes anciennes amours, et les dix autres, je les consacrerais à chanter les dix nuits que nous passâmes à Mabhahât.

LE ROSSIGNOL

Grande fut ma surprise de voir qu'il ne s'envolait pas à mon approche, ce rossignol qui chantait dans le buisson! J'étendis le bras et cueillis la musicale fleur qui s'était tue... Ce rossignol avait une aile brisée!

O Damatyvâ, malgré la blessure que tu m'as faite, je chante encore ta beauté!

LE MENSONGE

L'onguent de tes jours est intact, la poudre de santal n'est pas tombée de tes seins, le hinnah de tes yeux n'est pas effacé, le fard ne s'est pas dilué sur le coussin de tes lèvres... Pourquoi me dis-tu que tu viens d'aimer? Ton époux, belle nonchalante, ne serait-il qu'un enfant?

LA PLUIE

O pluie, je te remercie! Sa tunique adhérait à son corps, et le tissu miroitant d'eau dessinait sa forme parfaite. Tu étais comme nue, Sanabavî! Mais tes petits seins frissonnants, qui les a réchauffés, lorsque l'arc-en-ciel a fleuri?

LES NUITS

Ma tendre amie Sodâra regagne toujours sa demeure après le coucher du soleil. Noumadavî, qui est gardienne du Temple, m'abandonne dès que brille l'étoile Asvâ, et je dors toute seule sur ma natte de roseaux.

Trop peu souvent je rêve que Noumadavî est restée et me caressera jusqu'à l'aurore!

L'INONDATION

Le fragile pont de bambous qui reliait les rives du Malâgawa, non loin de la demeure de ma bien-aimée, le pont du Malâgawa a été emporté par l'inondation. Et maintenant, ma bien-aimée est bloquée dans une île, car, de l'autre côté de sa demeure, le fleuve est infranchissable. Son père a-t-il assez de bois, assez de riz? Hélas! la pluie continue... Chaque soir, je gravis la colline d'où j'aperçois la petite lueur tremblotante qui me désigne la maison de Gautâmi. Elle brille, dans la nuit mouillée, comme un regard voilé de larmes...

LETTRE

Je t'écris dans la lumière de la lune. Mes amies m'ont appelée, mais j'ai voulu rester dans cette chambre, où tu es toujours. Voici que je pleure encore... Pour oublier ma peine, j'ai regardé le jardin baigné de brise. L'ombre d'une feuille de bambou traçait sur le sable bleu un mot inconnu, qui devait être ton nom...

LE TRÉSOR

— Le maladroit! s'écria Naratî.

— Le sot! fit Pritha.

Et elles éclatèrent de rire.

Mais ce que Rohinî ne leur dira pas, c'est qu'il a quinze ans, les plus beaux yeux du monde et une bouche que les merles doivent becqueter quand il s'est endormi dans un jardin...

TON CŒUR

Sous l'étang paisible et blanc de ta poitrine, ton cœur est un lotus parfumé.

LE COUREUR

Toi qui bondissais à la lisière de cette forêt, où allais-tu? O flèche humaine, était-ce l'amour qui venait de te décocher, et volais-tu vers la demeure de ta bien-aimée? Le sol te rejetait comme le tambourin rejette la balle.... Peut-être, ivre d'immatérialité, essayais-tu de t'arracher de ton corps!

LA QUERELLE

— Alors, tu l'aimes?

— Précisément.

— Ignores-tu que je l'aime aussi?

— Je le craignais... Mais, comme cela, nous sommes deux à l'aimer et, si l'une de nous meurt, il ne restera pas sans maîtresse.

— Toi... mourir! s'écrie aussitôt Ampatî, sans pouvoir retenir ses larmes.

— On ne sait pas...

— O Sadahî, lumière de mes jours, tu n'as donc pas compris que je t'aime et que je suis jalouse?

LE MYSTÈRE

Bhavanî et Ardjounî se parlent à l'oreille... Que se disent-elles? Voici que Bhavanî s'éloigne en courant... Où va-t-elle? Déjà, vous n'entendez plus les clochettes de ses bracelets.

Regardez, là-bas... Deux jeunes filles se griffent le visage, et un jeune homme effeuille une fleur.

L'ÉDUCATION

Elle m'enseigne tous ses secrets. Par exemple, elle m'apprend qu'il est préférable de délayer dans de l'eau de neige le bétel que nous étendons sur nos joues. Elle m'apprend aussi que la racine du nénuphar, réduite en poudre, donne aux dents une blancheur incomparable et que rien n'est meilleur, pour raffermir les seins, que le suc des framboises encore vertes.

Mais, me dira-t-elle comment je pourrai oublier celle qui m'a entendu pleurer derrière sa porte, pendant toute une nuit?

LE TEMPLE

Lorsque ta chevelure s'écroule et submerge tes épaules, je pense à la forêt de Viçamadytâ, qui abrite le temple doré de Misrakésî.

LE MATIN

Déjà la lune a disparu derrière les montagnes, déjà l'Orient se colore des premiers feux du soleil, déjà les oiseaux chantent dans le jardin, et tu le vois, cruel Amour, je pleure encore!

HYMNE AU FEU

Toi, le dieu le plus puissant après Indrâ! Toi, la fièvre de la nature! Toi qui fais des libations de somâ, ô Agni, Agni, Agni! Toi qui jaillis de la montagne couverte de neige! Toi qui ruisselles des astres, en bolides éblouissants! Toi qui tords le

fer comme un jonc! Toi qui danses sur les étangs, en mille lotus de lumière! Toi qui flambes dans le sang du danseur éperdu, et dans le sang de la gazelle que le chasseur poursuit! Toi qui convulses les bras des amants qui s'enlacent, ô Agni, Agni, Agni!

LE VISAGE DE L'AMOUR

Ce matin, le visage doré de l'Amour luisait entre les feuilles d'un jeune bananier.

— Bonjour, bourreau de ma vie! m'écriai-je.

Et Sitâ me répondit en riant :

— J'allais te dire la même chose...

LA JOIE

Peu m'importe de savoir que je ne verrai jamais les mille jardins et les mille palais de marbre d'Hastinâpourâ, puisque Mayâ (1), sous les traits de Parwatî, s'est installée dans ma demeure! Peu m'importe de savoir que je ne verrai jamais le sourire de Siddhartâ, dans le temple de Souddhodâna, puisque le sourire de sa mère me sourit dans celui de Parwatî!

Et ma joie est inébranlable comme le mont Merû!

L'INJUSTICE

Ton amour pour moi, ô Gayatrî, est plus inconstant que n'est mobile le reflet d'un latanier dans l'eau d'un lac sillonné de barques.

Bien que le lac redevienne un miroir quand toutes les barques se sont éloignées, ton cœur reste encore soupçonneux quand tu m'as pardonné.

LE CHANT DE LA DANSE

Nous ne sommes que trois, mais nous sommes quatre, puisque l'Amour danse avec nous!

Il fait déjà nuit, mais les seins de Naranî nous éclairent... Les lambânas ont refermé leurs pétales, mais l'haleine de Privâ tournoyante passe sur nos joues...

Arahâ! Sur cette mousse que nos pieds mordent si voluptueusement, dansons, mes sœurs, nos danses les plus secrètes! Ecarte cette mèche de cheveux qui obscurcit ta gorge, Naranî! Et toi, Privâ, rapproche-toi de nous...

(1) Déesse de l'illusion suprême.

Amour, voici nos corps brûlants! C'est Naranî, Privâ et Domihî qui s'aiment et que rien ne séparera, pas même tes appels, ô Nuit couchée dans la forêt, Nuit qui voudrais que nos plaintes s'ajoutent au grand murmure que tu berces... Arahâ! Nous danserons jusqu'à l'aube violette! Alors, seulement, nous emporterons dans notre demeure l'ardente Privâ dont nous boirons la sueur parfumée. Arahâ! Ton ventre, Naranî, ondule comme un étang sous l'orage... Pourquoi danses-tu déjà la dernière danse? Tu sais bien que l'aube attend toujours, derrière la porte de l'Orient? Et toi, Privâ, Privâ...

O Nuit, nous venons!

LA DERNIÈRE FOIS

Etendue sur sa couche, elle jouait avec un collier de coquillages. Elle nous parlait des fleurs, et ses mains avaient la transparence d'un pétale de rose fanée. Elle nous parlait des oiseaux, et sa voix nous attristait comme le chant du karahou nocturne. Elle nous parlait du soleil, et ses yeux, ses immenses yeux, qui avaient été deux soleils, n'étaient plus que deux humbles flammes rongées par l'ombre de la Mort.

LES AUGUSTES RAVAGES DE L'AMOUR

Je l'attends. Pourquoi n'arrive-t-elle pas?

Je soupire, je regarde la route. Mon calame trace des vers mélancoliques... Je me consume comme un buisson de masourâ qui brûle dans le calme du soir en parfumant la campagne.

LE LEVER DU SOLEIL

Les Géants, qui règnent aux extrémités de la Terre, avaient mis toute la nuit à emporter, de l'occident à l'orient, la balle d'or du soleil. Et ils jouaient avec elle... Comme chaque fois, l'un d'eux l'a lancée trop haut!

L'ÉCHANGE DU PLAISIR

Exténuée, mais encore ardente, ton amie tourne vers toi ses beaux yeux cernés du fard bleu de la volupté. Sa chevelure est éparse, dans un aimable désordre; une rosée de sueur parfumée emperle ses tempes, et ses bras te retiennent...

Dis-moi, que demandes-tu de plus aux dieux?

L'AMANT HARDI

— Bien que ton époux ne soit pas encore arrivé, voici la douce nuit venue... Que je meure, dès l'aube, si je souhaite que le soleil reparaisse! Dans cette nuit divine, chacun pense à son plus cher désir : le chasseur à tuer la gazelle, Rahoû (1) à dévorer la lune, Civâ à foudroyer l'Amour, et l'Amour rêve de supplanter l'époux.

LA BELLE CHANSON

Comme une branche plie sous le poids d'un oiseau, je fléchis sous le poids de ton amour. Mais, lorsque tu me quitteras, je n'aurai pas la force de me détendre, comme la branche... Qu'importe, ô ma fauvette-vydiâ! Continue de me chanter ta belle chanson... J'oublie qu'elle s'arrêtera bientôt et que je ne l'aurai pas retenue, parce que je rêve.

LA TRISTESSE

— Le nombre de jours que devra durer mon absence, détermine-le en clignant tes yeux autant de fois.

— Aujourd'hui encore il m'est possible d'abaisser mes paupières, mais je sens bien que je n'aurai plus la force de les relever, quand tu seras parti...

— Ne dois-je pas revenir? Le soir de mon retour, je te le jure, je frapperai à ta porte.

— Ceux qui pleureront sur mon cadavre te remercieront.

— Enfant que tu es...dis-moi, que pourrai-je te rapporter?

— Un peu d'eau puisée aux Etangs Sacrés (2).

L'IRRÉPARABLE

— J'en suis certaine! elle sera châtiée par les dieux irrités... Tu ne l'as pas vue, toi, sourire à cette tache rose que je lui montrais sur sa tunique! Tu n'as pas entendu son rire moqueur! Dire qu'elle va l'aimer peut-être, ce scélérat!

— Tu le connais?

— Hélas! Comme il me bravait, je l'avais mis au défi d'aller me tromper! Et il a choisi celle que j'aime plus que ma vie, celle que j'ai su toujours préserver des hommes...

(1) Le monstre qui dévore la lune pendant l'éclipse.

(2) Le mot sanscrit est *Thirthâs*. On appelait ainsi de larges étangs, alimentés par l'eau du Gange. Quelques-uns jouissaient d'une très grande célébrité. Chaque *Thirthâ* était consacré à une divinité particulière. On regardait comme un immense avantage de pouvoir laver le corps des morts avec de l'eau provenant d'un *Thirthâ* célèbre.

— Tu lui achèteras une autre tunique...

— A ton tour, tu te moques ! Pour moi, maintenant, Ambalikâ n'est plus qu'une fleur sans parfum, un oiseau sans chansons ! Ah ! c'est aussi notre amour qui a saigné sur sa tunique... Je m'étonne, à présent, de ne pas l'avoir vue toute rouge !

LE COURAGE

— Elle vient de m'abandonner ! Mais je serai courageuse... On ne s'apercevra pas de mon désespoir. Tu vois, Pradoumnyâ, je souris...

— Ton sourire est triste comme la première aube sur un village incendié !

LES BAGUES

— Ton nom ?

— Vadihâ.

— Tu es jolie.

Menue et tremblante, elle souriait.

— Veux-tu ? dit-il.

Elle murmura :

— Je t'aime...

Il l'emporta. Elle était aussi légère qu'une brassée de fleurs.

— Que fais-tu ? Que fais-tu ? crièrent les convives. Laisse-nous Vadihâ !

Elle leur jeta ses bagues tièdes.

LE LOTUS ROUGE

Où cours-tu, belle aurore ? Réveiller Naurâ ? Il y a longtemps qu'elle ne dort plus, car un songe funeste l'a visitée. Elle a rêvé que j'aimerai bientôt une autre femme, et je cherche le lotus rouge, cet introuvable talisman ! Mais, que vois-je ! Tous les lotus s'empourprent... Merci, aurore !

L'ILLUSION

Pour regarder la lune, la jeune fille mélancolique vient de s'asseoir sous un pommier-cannelle. Des soupirs gonflent sa gorge, elle pleure, puis elle cède au sommeil. Mais la brise, qui s'est levée, fait pleuvoir sur ses joues les fleurs du pommier-cannelle... et il lui semble qu'une main chérie essuie doucement ses larmes.

LE TENTATEUR

— J'ai peur d'avoir trop chaud, doux ami!

— Ma maison est au bord d'un ruisseau, et une éternelle fraîcheur la baigne...

— Si je vais chez toi, on me verra, doux ami!

— Ma maison est dans la forêt. Les orchidées, seules, te verraient passer...

— L'orchidée le dirait à l'abeille,et l'abeille le dirait à l'oiseau-parleur, qui répète tout!

— Après ton passage, les orchidées resteraient longtemps muettes d'extase...

— Peut-être... Mais ma mère, à mon retour, verrait ma chevelure défaite!

— Tu te recoifferais dans mon miroir... Il garderait l'image de ton radieux sourire...

— Je t'aimerais, doux ami, et je ne saurais plus sourire!

ROUDRA

Tison sous la cendre, cœur sous la peine, maison sous la neige. La nuit.

LA GUIRLANDE

Avec les fleurs jaunes d'un cotonnier, les fleurs rouges d'un grenadier et les fleurs blanches d'une clématite, j'avais fait, pour Bhavanî, une guirlande qu'elle allait suspendre au cou de marbre du dieu Vidayâ. Le jour finissait. Dans la lumière veloutée elle s'éloignait, et un bout de sa guirlande balayait derrière elle la poussière. Bientôt elle ne fut plus qu'une nef qui traînait sur la mer écumeuse son amarre rompue...

JE TE DISAIS...

Je te disais : « Je saurai te rendre heureuse... » Je te répétais les éternels mots qui endorment l'inquiétude des femmes, et tu me souriais comme un petit enfant sourit à son sommeil.

HYMNE

O Mort au visage d'aurore! O Mort couronnée de fleurs et ivre d'avoir tenu dans tes bras, depuis le commencement du Temps, tous les hommes et toutes les femmes! O Mort aux lèvres scellées! O Mort servante de la Trimourthî! O Mort sourde aux supplications des danseurs atterrés,mais charitable aux supplications des Bouddhâs!

O Anéantissement créateur! O Mort au visage d'aurore!

LE CRÉPUSCULE

A la tombée de la nuit, les paons, qui faisaient la roue, ont rabattu leurs plumes et se sont éloignés... Il nous a semblé qu'ils emportaient dans leurs traînes les derniers feux du soleil et les dernières lueurs de notre amour...

AMAROÛ.

Traduit du sanscrit par FRANZ TOUSSAINT.

L'ART POUR LA VIE

—

Il n'y a pas encore cinquante ans qu'un ou deux hommes de génie, suivis de nos jours par une vingtaine d'hommes de talent, plus bruyants, à la voix plus perçante, prêchèrent une théorie de l'art nouvelle en ce pays, offensante pour nos préjugés d'alors et importée de quelques artistes français et d'un philosophe allemand. C'était la doctrine de l'art pour l'art. Baudelaire avait écrit : « La poésie... n'a d'autre but qu'elle-même ; elle ne peut en avoir d'autre, et aucun poème ne sera aussi grand, aussi noble, ni aussi digne du nom de poème, que celui qui a été écrit entièrement pour le plaisir d'écrire un poème. » Whistler, ce papillon des lettres, qui avait emprunté à la guêpe son aiguillon, le darda avec un gai désespoir contre la face de granit du public britannique. Rossetti et, avec certaines qualités, Pater illustrèrent la théorie par leur pratique, ainsi que Whistler le fit aussi, et Wilde, un peu plus tard qu'eux remarque : « Tout art est entièrement inutile », et : « Il n'est point de telle chose qu'un livre moral ou un livre immoral. Les livres sont bien écrits ou mal écrits. C'est tout. »

Cette doctrine de l'art pour l'art ne nous satisfait plus maintenant. Nous y objectons, non point pour la « moralité », contre laquelle elle fut en partie dirigée, ni pour la « nature », mais pour l'art, dont elle limite, plus qu'elle ne les glorifie, les fonctions. Nous avons vu l'école de l'art, si toutefois nous pouvons parler d'une école de l'art, qui portait la bannière sur laquelle ces mots étaient écrits, s'épuiser et disparaître en même temps que le dix-neuvième siècle tirait à sa fin ; jusqu'à maintenant la bannière en loques avec ses mots presque illisibles ; est portée seulement par un écolier qui se joignit tardivement au cortège et continue sa marche, ignorant que la parade est terminée, qu'il marche seul, et que personne ne le regarde. Cependant la démonstration fut pleine de succès ; ses promoteurs qui cousirent la bannière avec gaîté, espoir et provo-

cation, peignirent et écrivirent eux-mêmes de jolies choses, et des hommes travaillent aujourd'hui dont le travail aurait été impossible si, au cours de sa marche, ce petit cortège audacieux n'avait pas tourné sept fois autour d'une cité de Jéricho et fait retentir ses trompettes d'argent sous ses murs.

Certains cris de bataille ne sont rien de plus qu'un bruit sans rapport, mais excitant. La plupart, cependant, se rapportent à ce pour quoi on combat (Saint-George ! et Merry England !), à ce qui, on l'espère, dirigera la bataille (Dieu soit avec nous !), ou à ce que l'on combat (A bas Marat !). Le chevalier qui criait : « Deux roses rouges sur la lune ! » par un jour étouffant quand

> ... La bataille était dispersée de colline en colline
> Du moulin à vent jusqu'au moulin à eau...
>
> (WILLIAM MORRIS)

pouvait être incompréhensible à ses ennemis, mais n'était pas incompréhensible à lui-même, et « l'Art pour l'Art ! » il y a quarante ou cinquante ans, phrase surprenante, plutôt ridicule, aux oreilles des premiers Victoriens qui survivaient alors, était quelque chose de très différent aux hommes qui combattaient pour détruire une attitude mentale pétrifiée vers l'art en général. Nous devons d'abord comprendre ce qu'ils combattaient avant que nous ayons le droit de parler de la signification de leur cri de bataille.

Ils combattaient, en premier lieu, une évaluation morale de l'art. Ils combattaient, en second lieu, la « nature »... c'est-à-dire une conception crue du rapport entre la nature et l'art ; ou, pour exprimer cette conception crue dans sa forme la plus crue, la supposition que celui qui regarde un tableau peut trouver quelque chose dans le monde externe, dont la ressemblance avec le tableau lui permette de le juger. Ce serait un devoir des plus agréables de montrer que la trop fidèle imitation des choses externes est un obstacle aux plus hautes fonctions de l'art, et, d'un autre côté, que l'imitation en une certaine mesure, à un certain degré, est une partie essentielle de cette fonction. Mais je ne veux pas être amené à discuter les rapports réels entre l'art et la nature, bien qu'une solution de ce problème doive se présenter peut-être d'elle-même à ceux qui liront cet essai jusqu'au bout. Je m'intéresse principale-

ment ici aux rapports entre l'art et nous-mêmes. La Nature pour l'instant est en dehors de la discussion, bien que, pour rendre justice aux artistes pour l'art, je doive faire remarquer que leur révolte ne fut pas contre la « moralité » seule. Quand nous entendons la joyeuse proclamation de Wilde : « La Vie imite l'Art beaucoup plus que l'Art n'imite la Vie », nous devons avoir soin de prêter l'oreille aussi à Whistler qui, plus sérieux, dit que « la Nature contient les éléments, en couleur et en forme, de tous les tableaux, comme le clavier contient les notes de toute la musique », et que l'artiste « dans tout ce qui est gracieux et adorable... trouve des idées pour ses propres combinaisons, et ainsi la Nature est toujours sa ressource et toujours à son service, et elle ne lui refuse rien ». Nous ne devons pas nous imaginer que la révolte fut simplement un amusement.

Contre la « nature » et contre la « moralité ». A une époque où le peintre du « Jour du Derby » assistait Ruskin en disant qu'il ne pouvait « rien voir de la vraie représentation de l'eau et de l'atmosphère dans le tableau de « Battersea Bridge », ils soutenaient la supériorité de l'art sur la « nature ». A une époque où Dickens était loué pour ses réformes des pénitenciers, et blâmé pour son amour de la vie basse, où les romanciers étaient jugés d'après les actions, ou plutôt non, d'après les manières des personnages de leurs romans, où les poètes étaient jugés d'après leur vie privée, ils protestèrent contre l'inapplicabilité de toutes ces choses à la question en jeu, qui était de juger si une œuvre d'art était bonne ou mauvaise. Nous ne devons pas blâmer leur profession de foi, mais les idées contre lesquelles elle fut dirigée, pour les mauvaises manières, la moralité qu'ils espéraient voir considérer comme immoralité, pour les vices privés impubliables, qui étaient les excès après la victoire.

La question, qui n'était plus : comment conquérir, devint : comment profiter de la victoire, et nous eûmes le spectacle commun de vétérans et de suiveurs d'armées retirés essayant de conformer leur vie au cri de bataille de leur jeunesse, et, impuissants à s'affranchir de l'habitude de leurs excès, commettant ces excès avec de moins en moins de goût et de plus en plus d'adresse. Mais l'adresse, même ainsi acquise, n'est pas sans valeur. Le cri de bataille, après avoir ouvert un

« chemin de primevères » (1) aux charlatans, après avoir tourné la « moralité » en « immoralité » comme un spectre régnant sur l'art, reste le stimulant d'une technique perfectionnée, une scrupulosité, une économie d'effet, une délicatesse dans le maniement du sujet, un soin de la mélodie et du contrepoint, une intolérance de travail négligé, pour lesquels pendant longtemps ce sera notre privilège d'être reconnaissants.

L'art cependant ne peut vivre par la seule perfection de la technique, ni même par la répétition d'excès qu'on se rappelle. Une nouvelle génération d'artistes, travaillant dans un nouvel entourage, inspirée par de nouveaux buts, et effrayée par de nouveaux dangers, réclame une nouvelle formule, ou une révision de la vieille. Ces artistes de notre génération regardent la lumière fanée avec des restes de révérences, ou, dans leur haine des fautes qu'elle rendit possible, avec un soupçon de mépris. Dans la turbulence des évaluations de ce siècle, dans les attitudes différentes, nettement définies des hommes sur des questions telles que la propriété, le travail, le capital, la position des femmes dans l'Etat, le mariage, l'éducation ou l'Eglise, ils voient une horde de moralités en conflit les unes avec les autres. Impliqués dans l'un ou l'autre de ces conflits, peut-être dans plusieurs, ils ne peuvent faire autrement que croire, soupçonner ou espérer que l'art aussi doit parler pour ou contre, comme tribun ou comme patricien, comme ecclésiastique ou comme laïque, et, si le conflit leur est important, l'excellence d'un artiste semble être déterminée, du moins en partie, par les vues qu'il exprime. Comment alors l'art peut-il « n'avoir rien à faire avec la moralité »? Ils sont, toutefois, suffisamment critiques pour voir qu'il est possible qu'une œuvre d'art puisse être bonne pour un démocrate, mauvaise pour un aristocrate, et, cependant, très souvent bonne par elle-même. Y avait-il quelque chose, après tout, dans « l'Art pour l'Art »?

Des hommes dont j'ai cité les noms dans le premier paragraphe de cet essai, l'un avait fondé ses vues sur celles d'un philosophe, et ainsi, quel que puisse avoir été son rang parmi ces dogmatistes, nous pouvons examiner le fond de raisonnement sur lequel il établit ses propres exposés dogmatiques.

(1) Le chemin de primevères qui conduit à l'enfer.
WILLIAM SHAKESPEARE.

C'est dans ce raisonnement, et non dans les railleries joyeuses du champ de bataille que nous pouvons apprendre comment il arriva que la formule de « l'Art pour l'Art » peut être justifiée, et comment il se fait que la formule est, à sa base, insuffisante. La proclamation de Baudelaire, la pratique de Pater, les dards aux plumes bleues et aux extrémités d'argent de Whistler ne nous indiquent aucune analyse. L'analyse qui rendit possibles les paradoxes de Wilde est exposée à notre compréhension dans les pages de Kant.

Maintenant, Kant dit que ce qui était appelé beau était l'objet d'un délice à part de tout intérêt, et montrait que le charme, ou une référence intime à nos propres circonstances ou aux circonstances possibles, loin d'être un critérium de beauté était une influence gênante sur notre jugement. Sur notre jugement de quoi? Le beau. Combien de crimes ce mot a-t-il commis, combien de discussions a-t-il rendues obscures, combien en a-t-il terminées au moment même de leur fertilité? La moindre de ses fourberies n'a pas été cette substitution d'une condition de l'art à la fonction de l'art, qui, ainsi que j'espère le montrer, est la vie elle-même. Une œuvre d'art suggère l'accomplissement du beau. Ça peut être son but immédiat. Ce n'est pas son but extrême. Ça peut être une condition essentielle. Ce n'est pas une fonction. L'art pour l'art signifie la substitution de la condition à la fonction, et, comme le beau ne peut jamais être une fonction de quelque chose, la négation implicite que l'art n'a point de fonction. « Tout art est entièrement inutile. »

Mais ce n'est pas ce que nous croyons. Et la raison pour laquelle les théoristes de l'art pour l'art avaient à la fois tort et raison était qu'ils ne voulaient pas l'art pour quelque chose d'inapplicable au phénomène artistique, mais manquaient quelque peu de générosité dans leur interprétation de ce phénomène. Ils virent que les moralités, les vies privées, les réformes, les intérêts n'avaient rien à faire avec l'accomplissement tenté de la condition du beau, mais, ayant vu cela, ils oublièrent, dans leur précipitation vers la bataille, que l'œuvre d'art persiste au delà de cet accomplissement ou de cet accomplissement tenté; ils oublièrent que, qu'il le veuille ou non, l'œuvre d'un artiste ne peut que porter la marque de sa personnalité, et ils oublièrent que, de ce fait, toutes les choses

qu'ils désiraient écarter de la discussion y avaient leur place légitime.

La question reste : quelle est leur place légitime? Et pour y répondre nous devons d'abord nous convaincre de la nature du phénomène artistique.

Une œuvre d'art est une collaboration entre deux artistes que, pour mieux les distinguer, j'appellerai le causeur et l'auditeur. Mais avant d'être une collaboration, une création nouvelle, forme sous laquelle nous la connaissons le mieux, c'est un acte indépendant exécuté pour le causeur seul. Lui, comme premier créateur, isole une partie du flux des impressions dans lequel il vit. Il semble qu'il veuille arrêter ce flux, et en retarder momentanément le cours. Il suspend le soleil et la lune dans leur cours, et, pendant un instant, le monde est immobile autour de lui, personnifié par les impressions dominantes prouvées à l'artiste par un simple moment de l'existence du monde et de la sienne. Il sépare cet instant de tous les autres ; le monde, l'univers, à ce moment, ce n'est pour lui qu'un souvenir, plus clair que la vie, et qui doit cette clarté à son refus de lui permettre d'avoir un avant ou un après, un au-dessus ou un au-dessous, autres que ceux qu'il implique lui-même. Il isole ce moment avec les implications de ce moment. La clarté résultante est comme s'il avait arrêté subitement les courants contraires d'un cours d'eau, et comme si ce cours d'eau, perdant l'opacité de son mouvement embrouillé, était devenu d'une transparence de cristal. Il isole ce moment en l'entourant de sa propre conscience, tandis que d'autres moments passent, emportant avec eux quelques fils de ce voile déchiré, rien de plus... Il y a un choix de moments, et parce que le choix n'est pas raisonnable, mais déterminé par le moment lui-même, le causeur se sent inspiré. Ce qui l'attire, ce qui le séduit, ce qui l'oblige à s'en saisir à l'instant précis où il passe et à le retenir, au lieu de le laisser s'échapper et re joindre les myriades d'autres avec leurs trophées sans valeur d'incomplète compréhension, est un moment dont les impressions se présentent comme mélodie, geste, paroles, forme, ou couleur ordonnée, ou comme la promesse de telle ou telle de ces choses. Deux mesures se font entendre quand il passe, un bras signifiant sort du torrent, un fatras de mots, comme d'une personne qui dort, frappe son cerveau, le fantôme d'un tableau

imaginaire éveille ses yeux... Ces choses sont des gages. Il s'en saisit et, prudemment, de crainte de les perdre, écoute la fin de la mélodie, tire avec soin du torrent la figure dont le geste lui a semblé être le moment lui-même, assemble les mots fragiles et dessine le tableau en son cerveau. Il permet au moment de reprendre le gage qu'il a donné, son souci étant de ne pas le retarder en anticipant sa réapparition par quelque chose de contradictoire au fragment original, quelque chose que le caractère de ce fragment n'ait pas déterminé. Il cherche seulement d'être fidèle à la promesse originale, et on reconnaît le bon artiste à ce fait qu'il est impossible de dire avec quoi il commença, le mauvais artiste au fragment qu'il a entouré de métal inférieur qui ne sonne pas également ou au fantôme dont il a souillé la vitalité en la recouvrant de chair non fécondée par sa vitalité particulière.

Le procédé du causeur dans la première création d'une œuvre d'art est un procédé de découverte. Il s'emploie à *connaître* jusqu'à la moindre induction du fragment d'impression qu'il a tiré du flux de la vie inconsciente ou demi-consciente. Il fait sienne la totalité de cette impression par la connaissance profonde, complète, qu'il acquiert. C'est pourquoi l'artiste ne peut jamais comprendre ces gens, qui ne sont pas artistes, qui lui demandent comment il peut préférer l'art à la vie ; l'imitation à la chose réelle. Il ne peut croire que de tels gens pensent ce qu'ils disent. Dans son humilité, il suppose qu'eux aussi ont la modestie de s'avouer que leur vie est inconsciente ou demi-consciente, et il croit que ce procédé de *savoir*, de devenir conscient, est la forme la plus intense de vivre qui soit.

Alors, quand l'œuvre d'art est telle que nous la connaissons, nous, l'auditeur, nous collaborons avec cet autre artiste, le causeur, et de ce qu'il a dit, en pierre, en musique, en peinture ou en paroles, essayons de reconstruire le fragment de vie qu'il s'est approprié et d'en partager sa connaissance. Exactement parlant, ceci est impossible. Nous devenons conscients d'un moment de vie différent du sien. Nous ne pouvons donner à ses paroles l'atmosphère précise qu'elles avaient pour lui, nous ne pouvons voir avec ses yeux exactement, ou entendre avec ses oreilles, nous sommes dépourvus de son souvenir particulier ou individuel. Nous ne pouvons être que

des traducteurs inexacts. Nous pouvons, cependant, percevoir, d'une manière incertaine, qu'il a réussi à permettre à un moment de vie de reprendre le gage que ce moment lui avait donné, que son œuvre ne se contredit pas, et est ainsi fidèle à l'inspiration originale qu'elle revêt ou qu'elle abrite. Et cette perception nous fait songer que, si c'était possible, nous trouverions, certainement, ce que nous croyons déjà, que sa part dans la collaboration est parfaite. Nous disons alors qu'une œuvre d'art est belle ; l'ardeur avec laquelle nous disons cela parfois, les larmes qui parfois obscurcissent nos yeux quand nous fermons un livre ou quittons un tableau que nous croyons être beaux, et la tristesse qui a souvent été associée au nom de beauté, tout cela est dû au savoir à demi conscient que notre part dans la collaboration est imparfaite, puisque nous ne pouvons jamais nous tenir exactement où il se tenait.

Notre jugement du beau dépend alors de notre supposition que, si certains faits inaltérables s'altéraient dans la constitution de l'univers et de nous-mêmes, nous partagerions une expression parfaite, c'est-à-dire une expression en unité parfaite avec elle-même. L'art alors pour l'art, perfection d'expression d'abord. Mais quelle est cette expression en parfaite unité avec elle-même sinon un moment de vie consciente, isolé de tout le reste, soulevé du flux inconscient et qui nous est donné — pour vivre ?

Qu'on nous permette d'écrire la formule à demi oblitérée. Qu'on nous permette d'écrire maintenant : l'Art pour la Vie, et d'élever un cri de parti de son utilité momentanée dans une fière suggestion de la noble fonction de l'art. Cette fonction n'est pas simplement de nous enseigner comment agir, ainsi que le supposaient les vieux critiques, qui recommandaient Homère pour l'héroïsme de ses héros, bien que, ainsi que nous le verrons, ils n'aient pas entièrement tort, ou encore de nous enseigner comment ordonner notre vie, bien qu'il puisse le faire par suggestion. L'art est la vie elle-même. Sa fonction est d'accroître notre connaissance de la vie, de nous rendre plus que sages ou sensitifs, de nous transformer, nous, êtres accablés par le courant puissant de la vie inconsciente, en êtres dominant ce courant, de nous changer, nous, objets sur lesquels agit la vie, en collaborateurs joyeux de cette réaction. Grâce à lui nous devenons conscients de ce que

nous gagnons par l'activité productrice de la vie. Ne cachant plus nos visages à cet ouragan boueux qui, du futur au passé bouleverse tout sur son passage, mixture de figures confuses babel de cris de joie, de rire, de tristesse, de peine, par lui nous levons notre tête, et, apprenant, de l'isolement des moments dans l'éternité, à imaginer l'isolement de tous ces moments, nous vainquons cet ouragan, et acceptons la peine, la joie, le rire ou la tristesse, avec une égale gratitude, dans notre désir continuellement réalisé de nous sentir vivre.

Examinons de ce point de vue la querelle fondamentale entre les théoristes de « l'Art pour l'Art » et les moralistes. Quelles sont leurs croyances respectives ?

Le Moraliste. — La plus noble fin d'exister c'est d'être bon. Toutes les activités humaines doivent servir cette fin ou elles sont pernicieuses. L'art, le plus éloquent, le plus puissant des plaideurs, ne peut, sans violer la confiance que l'humanité met en lui, devenir l'avocat du diable. Qu'un artiste soit aussi habile artiste qu'il le peut, mais qu'il fasse un juste emploi de son excellence. En temps de paix, nous ne demandons rien de plus d'un bon tireur qu'il vise la mouche d'une cible. Mais nous vivons en temps de guerre entre les armées du bien et du mal. Le combat est à mort, et nous admirons le bon tireur s'il fait feu des rangs des anges, et le craignons si nous croyons que son adresse est au service de nos adversaires, qui dans la bataille éternelle se sont montrés forts et sans merci.

L'Artiste pour l'Art. — La moralité en art est un accident d'aucune importance. Nous connaissons la bataille dont vous parlez, mais nous n'y prenons point part, bien que nous prêtions l'oreille parfois à la musique de ces trompettes lointaines et voyions la lueur rouge qu'elle projette sur le ciel. Mais la moralité concerne nos circonstances, ou nos circonstances possibles, et, de ce fait, n'a rien à faire avec le beau, qui est le seul intérêt de l'art. L'art ne doit pas être limité aux sujets édifiants. Il n'y a rien qui ne puisse devenir beau entre les mains d'un artiste. L'église et le lupanar, l'ange et la courtisane sont d'égale valeur à ses yeux. Ils sont un matériel, rien de plus, et il ne tolérera pas que la moralité l'entrave en dictant le choix ou l'emploi de son matériel. Une œuvre d'art est indépendante de la moralité.

A ces deux nous répondons, croyant que l'art est pour la

vie. — Quant un homme vous dit que son œuvre d'art n'a rien à faire avec la moralité, demandez-lui : Avec quelle moralité n'a-t-elle rien à faire ? Il sera obligé d'admettre que la moralité qu'il sous-entend est la moralité qu'il attribue à quelqu'un d'autre. La moralité est un code de valeurs, différant chez chaque individu, et dicté à chaque individu par son caractère et son entourage. Aucun artiste, aucun être humain, n'échappe à la moralité, et le code de valeurs qui est le sien sera l'une des influences déterminantes sur la vision de la vie d'un artiste. Si, par hasard, il est aussi en dehors des règles de la critique que de croire qu'il n'a rien à faire avec la moralité, cette croyance s'emploiera d'elle-même, pour sa part, à donner à son œuvre une valeur morale. Il n'y a point moyen d'échapper à la moralité en art. Si, en conséquence, nous préférons nous considérer comme faisant partie d'une bande de gens dont les moralités sont plus ou moins similaires, et considérer leur moralité moyenne, leur code de valeurs moyen comme important, nous serons parfaitement justifiés en jugeant l'art par ce que nous supposons être son effet sur cette moralité moyenne. Mais nous ne devons pas oublier que nous considérons alors les artistes comme un régiment dans lequel nous nous employons à remarquer les traîtres et les soldats loyaux — et que c'est un régiment dont l'intérêt immédiat n'est pas la guerre, un régiment qui ne sait pas qu'il est enrôlé.

Considérons maintenant la nature de l'influence morale que le causeur exerce sur l'auditeur. Il n'y aura rien de surprenant si nous trouvons qu'elle a une portée directe sur le point de discussion.

L'artiste dont l'acte de vie consciente est l'œuvre d'art ne peut altérer sa personnalité sans félonie envers le moment de vie qui, entre ses mains, simultanément devient conscient et devient expression. Sa personnalité, et avec elle sa moralité, est déjà engagée ; toute malhonnêteté obscurcit sa vision, et le cristal dont la clarté sans cesse croissante faisait ses délices devient à jamais opaque. Là, et nulle part ailleurs, devons-nous trouver l'origine de la défiance de l'artiste envers la moralité. Il n'entend point parler par ce mot de la « moralité », mais de toute moralité autre que la sienne au moment où commence sa création, ou *connaissance* artistique. Une œuvre

d'art est toujours l'expression d'*une* moralité, la moralité de son créateur au moment où il commence sa création, une moralité qui a cessé d'exister dès que son créateur a été changé, à un degré plus ou moins grand, par le fait même de sa création. Reprenant notre métaphore du causeur et de l'auditeur, nous pouvons dire que l'auditeur, qui essaye autant que possible de partager le moment de vie consciente qui était celui du causeur, de se placer où il se plaçait, et de penser ce qu'il pensait, partage, dans la contemplation de l'œuvre d'art, jusqu'à un certain point la moralité, cette moralité momentanée que nous avons décrite, d'un autre homme.

En outre de cette moralité fondamentale d'une œuvre d'art, elle peut contenir d'autres moralités qui ne sont pas non plus sans leur influence. Les codes de valeurs peuvent eux-mêmes être le matériel d'une création artistique. Un code de valeurs étranger au causeur peut entrer dans le moment de vie consciente qui est son œuvre d'art. Platon et Socrate étaient des hommes différents avec des moralités différentes. Le Socrate des dialogues de Platon, bien que platonisé, n'est pas Platon, et, aussi bien que la moralité fondamentale de ces dialogues, la moralité de ces discours qui sont supposés être socratiques a son influence séparée sur nous. Anatole France joue avec l'abbé Jérôme Coignard, et avec Jacques Tournebroche, et, en plus de la moralité de *la Rôtisserie de la Reine Pédauque*, nous offre ces autres moralités qui sont comprises dans celle-ci et gouvernées par elle.

Il semblerait y avoir peu de chose autre que la moralité en art, et son influence semblerait être si grande qu'elle paraîtrait presque entièrement morale. Mais observez ce qui arrive actuellement. Avez-vous remarqué, en lisant un livre, que vous choisissez insensiblement et offrez à votre digestion celles de ses moralités accidentelles qui semblent être cousines des vôtres? Vous vous attardez sur les propos de Coignard, si vous sentez que d'une façon ou d'une autre vous auriez pu les tenir. Vous acceptez avec gratitude les folies, les humeurs de M. Bergeret, si vous reconnaissez en lui un parent, bien qu'éloigné, de vous-même. En écoutant une pièce vous prenez parti, du moins de la plus simple façon, pour le personnage dont le code de valeurs s'approche de celui par lequel vous avez coutume de peser vos actions et celles des autres. Ces jugements de

second ordre sont indépendants de votre jugement de l'œuvre d'art, bien que là aussi un instinct similaire vous porte à préférer ces artistes chez lesquels vous reconnaissez, laissez-moi le dire, le développement complet de quelqu'une des possibilités que contient votre personnalité. Et, puisque notre tempérament choisit ainsi parmi les moralités offertes par l'art, parce qu'il est comme l'alchimiste de Paracelsus, situé dans l'estomac de l'homme, digérant la nourriture qui est bonne pour lui et rejetant le poison, l'art ne change pas tant notre moralité qu'il n'en accroît notre connaissance. C'est une influence individuante sur la moralité essentiellement hostile à la généralisation moyenne des codes de valeurs. Elle cherche la particularité plutôt que l'impunité, et aussi ne dispense pas tant ses moralités de tous côtés qu'elle n'entretient et ne fait croître jusqu'à leur pleine maturité les moralités qu'elle trouve parmi pour ses auditeurs. Avec cette phrase les moralistes et les artistes l'art arrivent à une entente.

Laissant maintenant de côté la question de son influence morale, laissez-moi vous donner un exemple, de la plus simple nature, qui montrera ce que je veux dire par la vie consciente qui est l'art. J'en trouve un dans l'exquis poème suivant : *l'Enfant Heureux*, par William Davies ; *mais tout autre poème en pourrait servir aussi bien.*

Je vis aujourd'hui de douces fleurs devenir épaisses,
Mais aucune comme l'enfant cueillit.

J'entendis les chiens domestiques dans le parc vert,
Mais pas un comme l'enfant entendit aboyer.

J'entendis aujourd'hui, un à un, les oiseaux,
Mais pas un comme l'enfant a entendu.

Une centaine de papillons vis-je,
Mais pas un comme l'enfant vit voler.

Je vis les chevaux se rouler dans l'herbe,
Mais aucun cheval comme l'enfant vit passer.

Mon monde aujourd'hui a été adorable,
Mais pas comme ce que l'enfant a vu.

Rossetti croyait que la « Poésie devait paraître à l'auditeur avoir toujours été présente à sa pensée, mais n'avoir jamais été entendue auparavant », et l'affirmation que cela été accompli (l'instinct populaire étant parfois juste) est la louange la plus

commune accordée aux œuvres d'art individuelles. Beaucoup parmi les lecteurs de Mr Davies, auront dit justement, mais critiquement parlant, avec une justesse imparfaite : « Voilà qui exprime ce que j'ai toujours senti. » Ils auraient dû dire « Voilà qui me permet de sentir ce que j'aurais toujours pu sentir. » Car ils ne l'ont jamais senti en réalité. Ce moment de désir, de regret, maintenant articulé, fut entraîné hors de leur portée dans le flux général d'une vie incomplètement consciente. Ils soupçonnaient une possibilité de sentir quelque chose de connaître ce qu'ils sentaient confusément, mais elle les évita dans les courants enchevêtrés du flux, et ils ne la retinrent pas, ne la *connurent* pas, et n'en firent pas part d'eux-mêmes. Mr. Davies ne lui a pas permis de s'échapper ainsi; il la saisit prudemment dans les filets de son sentiment de conscience, l'apprit correctement et entièrement, et écrivit ce poème, l'isolant ainsi à jamais de l'inconscience. Et nous, en lisant ces mots, nous collaborons avec lui à la création nouvelle de l'œuvre d'art pour la notation de laquelle ils servent, et avec nos souvenirs derrière nous, et non les siens, nous-mêmes nous tirons du fleuve de l'inconscience un moment, différent un peu du sien, le nôtre, rempli délicatement de notre vitalité, et qui nous donne, pour la vitalité que nous lui avons donnée, une conscience accrue de la vie qui est en nous. La vie consciente de l'art n'implique pas une impuissance embarrassante à oublier non pas ses yeux à soi, mais ceux des autres. Elle implique une nouvelle traduction de l'ordre delphique : γνῶθι σεαυτόν. Cela ne veut pas dire : Connais tes opinions seulement, mais : Connais ta vie, non pas ta biographie, mais ta façon de vivre, tes innombrables actes de vie.

J'ai pris mon exemple dans un court poème d'une extrême simplicité, et, comme j'ai parlé et reparlé dans cet essai des « moments » de vie consciente, un lecteur scrupuleux pourrait très bien conclure que je ne me suis occupé que de ce qui est connu sous le nom d'art lyrique, ou que je devrais avancer aussitôt une preuve de la théorie de Croce : tout art est essentiellement lyrique. Je suis d'accord avec Croce et j'irais même plus loin que lui en croyant, pour des raisons dont je ne veux pas alourdir encore cette discussion, que tout lyrisme en art est dramatique, qu'il nécessite une conception dramatique de lui-même par l'auteur. Son souci est que sa création sera

entièrement déterminée par un moment, et non une série, et, pour cette raison, il est obligé, tandis qu'il travaille, de se reporter continuellement à lui-même tel qu'il était à ce moment. Car si une œuvre d'art devait être représentative de plus d'un moment, elle serait représentative de plus d'un homme. Elle ne serait plus homogène et ne pourrait être belle. Ceci ne s'applique pas seulement à une chanson ou à un tableau, mais encore à ces œuvres d'art qui sont en apparence des plus élaborées, des moins uniformes, des moins déterminées par un seul moment. Une pièce, dont la lecture ou la représentation peut demander des heures, pendant lesquelles un certain nombre de personnages que nous acceptons provisoirement comme humains, comme des entités séparées, vivent des vies imaginaires devant nous, est, tout autant qu'une chanson, le résultat de devenir complètement conscient d'un seul moment. La durée de la lecture n'est en aucune façon affectée par la durée du moment de vie qui fit jouer l'auteur avec ses marionnettes. Un moment de vie qui, pour un poète, deviendrait articulé dans une chanson, peut réclamer d'un auteur dramatique qu'il se le représente en personnes parlant entre elles, en un conflit de personnalités, en un brisement de personnalités par la destinée, en une série d'événements explicables en eux-mêmes, ne ressemblant à aucun moment de sa vie, mais en leur ensemble, représentant ses moyens de *connaître* un moment, et les moyens qu'il nous offre par cela, autant que cela nous est possible, de partager cette connaissance. Quand une pièce n'est pas la connaissance par l'artiste d'un moment de sa propre vie, ce n'est qu'un simple échafaudage, ressemblant à une construction dans l'ombre, ou à première vue, mais qu'on découvre aussitôt être vide et frauduleuse, et qu'on abandonne avec mépris à l'oubli. Passage de temps, complication de construction, apparente multiplicité de vies imaginées ne changent en rien la question.

John Masefield (1) ne conçut pas, par un soudain effort de génie, « Nan », scènes, personnages et dialogue, en un moment. Un moment, cependant, détermina sa conception, et impliqua tout ce qui est dans la pièce. Permettez-moi, avec déférence, de supposer ce qui a pu arriver. Il entendit conter

(1) Dramaturge et poète anglais, auteur de la *Tragédie de Nan*, *Pompée le Grand*, etc.

une histoire qui lui causa un mélange d'émotions. S'il n'avait pas été artiste, il n'aurait probablement fait que répéter à d'autres l'histoire telle qu'elle lui avait été dite, et en se demandant oisivement si elle produisait en eux le même mélange d'émotions. Au lieu de cela, il s'arrêta sur elle, et laissa le flux inconscient continuer son cours inaperçu tandis qu'il méditait sur ce seul moment exceptionnel, devenant de plus en plus clairement conscient des émotions qu'il contenait tout en les représentant, dans le travail formatif de son esprit, par des personnages, des faits et des paroles. Son esprit ne créait pas, mais découvrait, suivant les inductions du moment émotif original, ayant soin seulement de lui rester fidèle, et rejetant les représentations offertes à cause seulement de leur inexactitude. Son habileté s'exerça seulement dans le soin qu'il prit que dans le flot des représentations aucune de ses parties n'en contredise une autre, n'empêche la réalisation complète de ce moment : sa grandeur se montre dans la profondeur avec laquelle il réalisa ce moment, et celle jusqu'où il put suivre ses inductions.

Là, d'ailleurs, se trouve exprimé le critérium de grandeur contenu dans la formule de l'art pour la vie. La théorie de l'art pour l'art laissait ses supporteurs sans réponse devant la question : « Un homme n'est-il point plus grand qu'un autre, si ses œuvres sont belles, s'il est un artiste également habile ? » Ils savaient qu'il l'était, mais leur théorie ne pouvait leur dire pourquoi, et ils devaient se réfugier dans le cynisme. La théorie de l'art pour la « moralité » n'était pas plus satisfaisante. Elle supposait que le plus grand artiste était celui qui prêchait le plus de bien, et laissait ses supporteurs en une muette difficulté devant une comparaison de Rossetti et du Dr. Watts (1). La théorie de l'art pour la vie a une réponse claire, et offre un sûr moyen d'épreuve. Cet homme est le plus grand artiste qui nous rend le plus profondément conscient de la vie. Shakespeare est placé au-dessus de Herrick, qui fut un meilleur technicien, et Léonard de Vinci au-dessus de Murillo, qui peignit plus de sujets religieux, raisons au sujet desquelles les hommes, ni comme artistes ni comme moralistes, n'ont besoin de se quereller.

L'Art pour l'Art était un cri de bataille, et, pour le com-

(1) Auteur de vers pieux.

prendre, nous devions comprendre ce que combattaient ceux qui l'employaient. L'Art pour la Vie est aussi un cri de bataille, bien qu'il comprenne dans ces quatre mots une idée non seulement de la fonction de l'art, mais de sa nature. Passons en revue les ennemis que nous attaquons avec ces mots sur nos lèvres. Contre quoi combattons-nous ? Quelles sont les incompréhensions qui, à notre époque, encouragent la production d'un art faux, secondaire, et obscurcissent l'excellence du plus beau?

Nous combattons d'abord contre une évaluation politique de l'art, qui suppose la poésie, la peinture et la musique des auxiliaires dans la reconstitution ou la conservation de l'état, et les juge d'après leur influence comme des pamphlets politiques.

Nous combattons, deuxièmement, contre une évaluation éducative de l'art, qui juge les œuvres d'art d'après l'authenticité des faits qu'il leur arrive de réaliser, l'exactitude des tableaux qu'elles reproduisent de cette forme de vie ou de cette autre, la clarté avec laquelle elles illustrent les généralisations.

Nous combattons, troisièmement, contre l'évaluation de l'art d'après son habileté technique, d'après la beauté qui est une condition universelle de son existence. Ces choses ne peuvent permettre une échelle de comparaison pour les œuvres d'art, mais seulement une garantie qu'elles sont dignes de jugement. Nous ne combattrions pas contre cette évaluation si elle se montrait, dans la pratique, capable d'un office aussi utile. Elle n'est pas, cependant, suffisamment sélective, mais se laisse tromper par des choses construites en imitation de parfaites constructions, choses dont la forme n'est pas identique à leur contenu, choses qui manifestent plus d'habilité que de vitalité. Celle-ci, notre ancienne alliée, puisqu'elle rendait possible notre bataille, est maintenant notre plus subtile ennemie.

Notre bataille est loin d'être facile, car nous ne combattons pas pour tuer, mais pour faire captif, et il est plus facile et plus sûr de combattre pour tuer. Nous combattons non pas pour détruire ces évaluations, mais pour détruire leur prééminence. Reconnaissant : 1° qu'une œuvre d'art a une influence politique comparable à son influence morale; 2° qu'elle réalise

toujours le savoir; 3° qu'elle n'est rien si elle n'éveille pas en nous le sentiment que nous sommes près de l'achèvement du beau, nous ne voulons nier aucun de ces faits, mais empêcher que l'un ou l'autre soit pris comme la base d'un critérium d'art. Nous voulons leur imposer un critérium d'art qui les contiendra tous. Au-dessus de la technique, au-dessus de l'opinion, au-dessus de l'information, nous plaçons la vie, du genre spécial décrit ici, dont la vitalité consciente est à la vitalité inconsciente ce que vivre est à exister.

Que demandons-nous, alors, après avoir expérimenté une œuvre d'art?

Nous demandons une chose seulement, bien que, peut-être, sous différentes formes: Nous a-t-elle donné une connaissance accrue de la vie, ou a-t-elle simplement eu en vue l'une ou l'autre de ses évaluations dont nous rejetons l'autorité suprême? Réclame-t-elle le nom d'Art simplement parce que c'est une illustration d'une doctrine qui a pris la place de la doctrine qu'elle illustre, ou simplement parce qu'elle nous a donné une idée précise de la façon dont certaines gens vivent, ou simplement encore parce qu'elle a une apparence superficielle d'unité? Ou bien est-ce un morceau de vie consciente, séparé soigneusement du flux de la vie, un morceau de *connaître* apporté par l'artiste et qu'on autorise à partager? Nous donne-t-elle une possession nouvelle en nous faisant connaître quelque chose que nous possédons? Nous ne demandons pas à un artiste des opinions, des faits, de l'habileté seulement. Nous avons le droit de demander plus. Nous lui demandons nous-mêmes; nous lui demandons la vie. « La poésie enrichit le sang du monde » par la pratique qu'elle nous procure de vivre consciemment. Le vain savoir, l'opinion, l'habileté l'appauvrissent. Nous demandons à un artiste des opportunités de vie consciente qui, acceptées telles qu'elles viennent, multiplient les possibilités de leur retour, nous changent en artistes et nous aident à contracter l'habitude de vivre.

ARTHUR RANSOME.

Traduit de l'anglais par GEORGES-BAZILE.

LA LEÇON CONSOLANTE DE LA CRISE ORIENTALE

La crise d'Orient a assez duré, assez évolué, engendré assez de péripéties diverses et de conséquences inattendues; elle a assez préoccupé la diplomatie et démenti assez de prévisions, — celles qui étaient en apparence les plus raisonnables et les mieux fondées, — pour qu'on la puisse considérer maintenant dans son ensemble. Il est des moments où s'imposent les retours en arrière, où les grandes lignes apparaissent sous la complexité des faits, et où les premières conclusions se dégagent de l'enchaînement des combats et des négociations. On n'a pas tout dit, lorsqu'on a confronté l'état des Balkans au début de 1912 et la nouvelle structure balkanique à la fin de 1913. On a versé dans la phraséologie banale, — encore qu'elle se justifie à plusieurs égards, quand on a dénoncé la mauvaise foi qui caractérise la politique et aussi la stratégie des alliés dans la première lutte, l'action de la Bulgarie tout spécialement dans la seconde. On a satisfait au besoin d'humanité ou d'humanitarisme (et il est au surplus notre honneur) — qui s'affirme en chacun de nous, quand on a déploré tant de sang répandu, tant de cruautés « d'un autre âge », tant de sacrifices plus ou moins stériles, tant d'incendies, de destructions et de pillages. Mais on n'a pas, — tous ces développements terminés, tiré la leçon consolante, l'enseignement rassurant et fécond à la fois de cette courte, rapide, tragique histoire. Je voudrais montrer ici pourquoi ceux qui croient à la durée, à la stabilité de la paix entre les grandes puissances européennes, ont le droit d'invoquer cette crise balkanique elle-même, pour légitimer leur confiance et leur optimisme. A première vue, il y a là un simple paradoxe, une distraction de l'esprit. Quoi! c'est parce que 200.000 ou 250.000 hommes viennent de tomber dans les plaines de Thrace et sur les plateaux de Macédoine, c'est parce que cinq ou six peuples ont donné le plein

de leur effort belliqueux et se sont entregorgés sans ménagement, que vous voulez soutenir cette thèse bizarre ? c'est parce que la guerre s'est propagée à l'Orient, que vous affirmez la solidité de la paix occidentale? Quel extraordinaire besoin d'aller à l'encontre des idées communément admises! Quelle opiniâtreté à chercher la thèse piquante, irritante et erronée!

Il s'agit, tout d'abord, d'établir ici deux points précis.

1° La guerre balkanique, aux yeux de beaucoup de gens, n'est que le prélude d'une conflagration générale et où seront entraînées, avec les deux grandes combinaisons qui se partagent le Continent, Triple alliance et Triple Entente, les Etats de second ordre, qui aspireraient plus ou moins à se soustraire à tous risques, mais qui n'échapperont pas à leur sort. Cette opinion, vous l'entendez répéter un peu partout. Le péril tourne autour de nous depuis des années : maintenant il est à nos portes. C'est à grand'peine que nous avons pu encore l'écarter cette fois, mais cette fois est la dernière, et il ne faut plus compter renouveler le prodige de 1913. C'est cette opinion que je vais m'efforcer de combattre, et je m'autoriserai de l'extrême gravité du danger que nous avons couru, pour conclure que l'avenir doit nous apparaître beaucoup moins sombre.

2° Il était entendu, jusqu'au mois d'octobre 1912, et même jusqu'à une date beaucoup plus proche, que toute crise orientale dégénérerait en crise intégrale. Comprenez par là que tout choc — soit de deux Etats chrétiens d'Orient entre eux — la Serbie et la Bulgarie, par exemple, — soit d'un ou de plusieurs Etats chrétiens avec la Turquie, provoquerait le heurt de quelque vingt ou vingt-cinq millions d'hommes sur les champs de bataille du Rhin, de la Vistule, de la Méditerranée, de la Mer du Nord, etc... En principe, rien ne paraissait plus raisonnable que cette sinistre prévision. Chaque fois qu'il y avait eu crise Orientale dans le passé, en 1828, en 1854, en 1877, en 1886, toute l'Europe s'était ébranlée ; — nulle puissance ne croyait pouvoir rester indifférente au sort de la Turquie. Toutes les chancelleries se préoccupaient de la protection de Constantinople ou de leurs propres et traditionnelles ambitions sur cette ville unique, et l'on ne concevait pas que la cité du Bosphore pût avoir un régime différent de celui de la Thrace et de la Macédoine. A plus forte raison, toute secousse en Orient

devait-elle, de nos jours, engendrer un bouleversement total, puisque l'Autriche-Hongrie et la Russie avaient pris, dans les Balkans, des attitudes antagonistes; que l'Allemagne et l'Angleterre avaient des intérêts égaux à défendre dans l'Empire ottoman, que la France et l'Italie y possédaient d'importantes clientèles, et que, par suite, toute intrusion d'une des grandes puissances dans une affaire quelconque devait susciter l'intervention des cinq autres. Au fond, ceux qui voyaient par avance la crise européenne se greffer sur la crise balkanique n'étaient ni des ignorants, ni des illusionnistes, ni des insensés. Ils avaient raison, dans l'ordre de la pure dialectique : mais les faits leur ont donné tort, et c'est parce que l'événement a déjoué leur prédiction; c'est parce que l'incendie s'est localisé et n'a pas franchi les limites de la presqu'île, que l'on est en droit d'envisager les lendemains sans nourrir une inquiétude caractérisée. Le lecteur discerne maintenant pourquoi les déductions des pessimistes se retournent contre le pessimisme lui-même, et pourquoi je dégage une leçon consolante d'une série de drames si poignants et de péripéties si sauvages.

Que tous les éléments d'un véritable cataclysme se soient accumulés au cours des dix mois écoulés d'octobre 1912 à août 1913 : c'est là une réalité que nul ne contestera. Au surplus, il est juste, le péril étant passé, de les évoquer dans leur gravité.

Dès les premiers jours de la première guerre, la Turquie, qu'on proclamait prête et assurée du succès, est vaincue de tous les côtés. Elle recule en Thrace devant les Bulgares, et livre, presque sans coup férir, le sandjak de Novi-Bazar et la vallée du Vardar aux Serbes, aux Monténégrins et aux Grecs. Or le gouvernement ottoman, depuis de longues années, depuis le fameux voyage de Guillaume II à Constantinople et en Palestine, entretenait de si bonnes relations avec le cabinet de Berlin, que le mot d'alliance paraissait presque approprié. Imaginez que l'Allemagne se fût séparée des autres chancelleries, qu'elle eût voulu exploiter certaines paroles prononcées ailleurs : maintien du *statu quo* balkanique, intégrité de la Turquie, refus de reconnaître le fait accompli. Imaginez qu'elle eût mis au service de cette armée ottomane, qui avait été formée et éduquée sous sa tutelle, de cette diplomatie ottomane qui prenait si volontiers conseil de la Wilhelms-

strasse, son influence, et eût jeté sa menace, le poids de son autorité militaire dans la balance. Que fût-il advenu ? A coup sûr elle se fût érigée en provocatrice. Dans une Europe qui avait déclaré s'en tenir à la non-intervention, elle eût manqué à cette attitude solidaire, mais elle eût pu dire aussi que l'Europe abandonnait les principes affirmés solennellement dès le début. Un geste de M. de Bethmann-Hollweg, un mot de M. de Jagow, le successeur de M. de Kiderlen-Waechter, eussent armé l'une contre l'autre les deux coalitions européennes. Cette initiative redoutable de l'Allemagne en faveur de la Porte, elle n'apparaissait pas à tous comme contraire à la vraisemblance. Elle ne s'est pas produite. Le cabinet de Berlin laissa écraser la Turquie jusqu'au bout, et ce fut le premier grand péril éliminé.

Le rôle de l'Autriche-Hongrie pouvait n'être pas moins grave. Tandis que l'Allemagne n'avait qu'un intérêt indirect, qu'un intérêt de prestige à la solution de la crise orientale, le grand empire danubien était atteint, dans sa politique vitale, par le succès des orthodoxes. Au fur et à mesure que progressaient les Bulgares, les Serbes, les Grecs et les Monténégrins, son programme d'action s'écroulait morceau par morceau ; il voyait se briser ses desseins conçus de longue date, tandis que les alliés s'avançaient vers la mer Egée, et interposaient, entre Salonique et la frontière Bosniaque, la masse de leurs contingents sans cesse accrus. Depuis trente-cinq ans, il avait abandonné toute idée de revanche, toute pensée de retour dans l'Europe centrale. Renonçant à désagréger par la force ou autrement l'Allemagne unifiée, il s'était constitué son allié fidèle et ne visait plus qu'à conserver une tutelle de premier ordre sur les provinces ottomanes, pour en hériter le jour où s'ouvrirait définitivement la succession de l'Homme Malade. Toute sa tactique diplomatique était commandée par ses visées macédoniennes, et si ses rapports avec la Russie s'étaient envenimés depuis 1908, c'est que son activité s'était fortement accentuée dans les Balkans. L'annexion de la Bosnie-Herzégovine, qui donna le premier coup à la solidité de la Turquie rajeunie et qui fut, il est vrai, compensée par la restitution plutôt inattendue de Novi-Bazar à la Porte, marqua nettement le plan austro-hongrois. Le cabinet de Vienne attendrait, avec plus ou moins de pa-

tience, le moment où Salonique lui reviendrait et où il étendrait son autorité sur toute la vallée du Vardar. M. d'Ærenthal avait légué au comte Berchtold ce projet très ample et très simple: ni l'un ni l'autre n'avait compté sur un brusque écroulement de l'Empire ottoman, sur une subite expansion des royaumes balkaniques, qui jetteraient à terre leurs conceptions en apparence fortement mûries. Mais il était dit que l'Autriche-Hongrie serait toujours en retard. Elle fut surprise par des événements, qu'aucune diplomatie d'ailleurs, hormis la russe, et pour cause, n'avait prévus. Elle s'était imaginé que la Turquie offrirait une résistance sérieuse à des agresseurs, quels qu'ils fussent, et cette résistance se révélait illusoire et nulle. Elle avait pensé qu'une entente balkanique demeurerait toujours dans le domaine des utopies et des chimères, et cette entente se réalisait sous ses yeux, au point qu'elle déjouait toutes les combinaisons arrêtées à la Ball-Platz. Et il arriva que les Alliés enlevèrent tout le domaine que le cabinet de Vienne s'était réservé, y compris le sandjak de Novi-Bazar, qu'il avait rendu, et dont il avait toujours proclamé la haute valeur stratégique.

Il était, de l'avis général, le grand vaincu de la guerre balkanique. Accepterait-il cette défaite, — mieux — ce désastre, sans frémir ? Permettrait-il qu'on lui enlevât des conquêtes escomptées et qu'on ruinât son influence en Orient ? Durant l'hiver 1912-1913, beaucoup de personnes appréhendèrent une brutale entrée en ligne des armées de François-Joseph. L'état-major austro-hongrois s'agitait, réclamait une exécution immédiate de la Serbie, insistait sur la facilité, l'opportunité et même l'urgence de l'entreprise, et l'archiduc héritier passait pour être complètement acquis au parti militaire. L'empereur mobilisait les réserves, concentrait un million d'hommes, autorisait en somme toutes les mesures préliminaires d'une guerre. Or cette guerre, chacun le savait, ne se serait pas cantonnée à proximité de Belgrade. Derrière les Serbes, les Austro-Hongrois eussent rencontré les Russes. L'écrasement des Serbes eût été le prélude de l'accomplissement du grand programme viennois, — par suite un échec irrémédiable pour le slavisme, dont le centre est à Pétersbourg. L'intervention de l'Autriche eût déchaîné le cataclysme européen. Mais les masses de soldats rassemblées, au prix de centaines de millions, sur le Bas

Danube, en Bosnie, en Dalmatie et en Galicie, restèrent l'arme au pied. Le comte Berchtold se contenta des satisfactions, peu tangibles d'ailleurs, que lui tendit l'Europe. Le deuxième péril fut de la sorte conjuré.

Après avoir appréhendé le danger allemand et le danger austro-hongrois, l'Europe se trouva devant le danger russe.

Le gouvernement tsarien porte, pour une part qui n'est point minime, la responsabilité de la première lutte balkanique, car il a été l'instigateur et le négociateur à la fois de la Quadruplice : Bulgarie, Serbie, Grèce, Monténégro. Sans diminuer le rôle de M. Venizelos qui, de l'aveu des personnes les plus compétentes, a fait figure de grand homme d'Etat, on peut dire que cette Quadruplice n'eût point été constituée, si le cabinet de Pétersbourg n'y avait prêté les mains; et elle eût même été une invention d'une rare habileté, — et un instrument de haute valeur pour ce cabinet, si elle n'avait été frappée d'une tare initiale : la persistance, sous l'accord conclu, des vieilles rancunes et des antagonismes traditionnels. La Russie ayant réussi à provoquer un rapprochement, qui lui semblait durable, entre les orthodoxes des Balkans, ne pouvait tolérer la moindre atteinte à l'indépendance de leurs allures. Dès que le gouvernement de Vienne commença à marquer son impatience, le panslavisme, qui est une force diffuse, mal organisée, mais puissante cependant, entreprit une campagne d'agitation. Quand Vienne mobilisa, les panslavistes, qui ont leurs grandes et leurs petites entrées dans les administrations russes, exigèrent une concentration parallèle. Il y eut des moments où ils soufflèrent un véritable esprit belliqueux, et où ils crurent que l'heure du grand épanchement slave était arrivée,—où ils se proclamaient certains d'arracher la démission des ministres qui contrecarraient leurs vues. Leurs menées—ce n'est un secret pour personne —inquiétèrent tout autant les cabinets de Paris et de Londres que le travail souterrain de l'état-major austro-hongrois et que les intrigues de la camarilla du Belvédère. Le ton de la polémique était devenu plus haut à Pétersbourg qu'à Vienne. Et ce fut encore un merveilleux effet du hasard, que le panslavisme se heurtât à des résistances plus vigoureuses que sa propre activité, car il profitait des moindres incidents pour revendiquer la rupture et tout lui paraissait bon pour stimuler les haines de race.

Lorsqu'on mesure à leur juste valeur les trois périls qui, simultanément ou successivement, ont menacé la paix de l'Europe occidentale et centrale, lorsqu'on considère que cette paix a pu triompher des chances multiples qui s'offraient aux fauteurs de conflits sanglants, — le mécontentement et la déception allemande, l'irritation autrichienne, l'exaltation panslaviste —, on se reprend vraiment à espérer en l'avenir. Car si le gouvernement allemand avait les moyens de dissiper, en s'appuyant sur la volonté des masses et en faisant appel à la discipline des catégories sociales dirigeantes, les sentiments qui s'exprimaient outre Rhin, les partis militaires avaient bien plus beau jeu en Autriche et en Russie, où ils exploitaient les divisions mêmes des hommes au pouvoir et invoquaient des politiques devenues traditionnelles.

Si donc la guerre n'a pas éclaté entre les deux grands groupements politique, c'est qu'elle est contenue, à l'heure actuelle, par d'énormes forces répressives; c'est qu'en dépit des armements ininterrompus et croissants, des frictions qui se manifestent entre les grands Etats, du choc des impérialismes, elle n'apparaît point comme une solution désirable. On dirait presque qu'elle est un objet d'effroi, non seulement pour les peuples, mais aussi pour ceux qui conduisent les affaires publiques, et que nul, même parmi les tenants du militarisme à outrance, n'y recourrait, sans y être strictement contraint. A la vérité les risques sont trop grands; — et ils sont trop grands parce que la structure de l'Europe contemporaine est telle, les rapports des gouvernements entre eux sont si complexes que toute localisation de la catastrophe se révèle, pour l'avenir, chimérique.

Plus on réfléchit, et plus on aboutit à cette conclusion que si le canon n'a pas tonné cet hiver, dans ces contrées où l'emplacement des champs de bataille a été comme fixé de longue date, c'est que l'Europe ne veut pas la guerre. Le pacifisme qui s'exprime ici ne repose pas sur des sentiments personnels, sur des thèses *a priori*, mais sur des constatations de fait, qui ont une autre valeur, — étant toutes objectives.

Au surplus, je ne rechercherai pas longuement pourquoi les chancelleries des grandes puissances n'envisagent qu'avec réserve les possibilités de conflits armés. Ce serait la matière d'un autre article et leur attitude se pourrait expliquer par des

considérations d'ordres très divers. Elles redouteraient l'impopularité de campagnes, qui n'apparaîtraient pas plus que justifiées par la sauvegarde des existences nationales. Elles se demandent comment l'on ferait face au coût financier d'une défensive ou d'une offensive, qui exigerait quotidiennement des millions et des dizaines de millions, alors que l'ouverture des hostilités équivaudrait à la proclamation d'une véritable grève générale, et que tous les ressorts de la production seraient soudain brisés. Elles hésitent devant le problème vital de l'alimentation publique : comment un pays se nourrira-t-il quand nul ne cultivera plus son sol, quand toutes ses fabriques seront désertées, et qu'autour de ce pays tous les autres, jetés dans la même tourmente, incapables de pourvoir à leur propre subsistance, deviendront impuissants à exporter des grains ou des viandes ? Quelles seront les répercussions intérieures, ici d'une défaite, et là d'une victoire ? Quelles secousses n'auront pas à appréhender les gouvernements établis, soit qu'éclate une grande crise sociale et que le régime de la propriété soit mis en cause, soit qu'une armée triomphante se saisisse du pouvoir, soit qu'un monarque paye un échec de son trône ? Cette formidable lutte, qu'on nous annonce depuis tant d'années et dont la menace permanente obscurcit notre horizon, ne serait pas moins dangereuse pour un Empire militaire que pour une République, et c'est pourquoi, en dernière analyse, tous les Etats, quelle que fût leur structure, ont reculé devant l'initiative d'un ultimatum.

Les affaires d'Orient ont mesuré leurs hésitations, donné la preuve de leur prudence, qui n'est pas seulement instinctive, mais aussi calculée. Jamais autant de prétextes de rupture ne s'étaient offerts à des chancelleries qui eussent voulu courir le risque suprême, en suggérant aux peuples l'impression que des intérêts collectifs, des aspirations nationales étaient froissés. La carte des Balkans a pu être remaniée du tout au tout sans que l'Europe s'entredéchirât. La Turquie a pu être chassée de la plupart des positions qu'elle occupait encore sur notre continent, spoliée des provinces qui servaient de barrières protectrices à Constantinople, sans que nul tirât le sabre en sa faveur et, ce qui est plus étrange encore, nul n'a profité des conjonctures, du désordre général pour élever des prétentions sur l'Anatolie ou sur la Syrie, pour y saisir des gages, pour

entamer le partage des vilayets d'Asie. Ce n'était point indifférence, ni générosité, ni abandon de velléités et d'ambitions traditionnelles, mais crainte de complications trop graves, qui eussent abouti infailliblement à la mêlée totale.

Il convient d'ailleurs de discerner, dans la crise récente, un élément qui a sa valeur et qui revêt une portée grandissante, au fur et à mesure qu'on le considère de plus près. Ni l'Autriche-Hongrie, ni la Russie, et pour cause, n'ont tenu un rôle pondérateur, pacificateur au cours de ces événements, et c'étaient justement ces deux Etats qu'il était nécessaire, à chaque instant, de calmer, de rappeler au sens des réalités. L'Italie elle-même était encore trop engagée en Lybie et nourrissait trop d'espoirs plus ou moins fondés, plus ou moins confus dans la mer Egée, pour qu'elle contribuât à apaiser les esprits échauffés. Mais trois puissances se sont associées pour faire prévaloir les solutions moyennes, pour tempérer les passions exaspérées, pour opposer les intérêts collectifs de l'Europe — qui étaient en l'espèce ceux de l'humanité — aux intérêts particuliers. Ce furent l'Angleterre, la France et l'Allemagne. Que l'une des trois eût manqué à cette rencontre, et les pires catastrophes fussent devenues quasi-inévitables. Tandis que la France et l'Angleterre contenaient la Russie et contrebalançaient, à Pétersbourg, l'influence et les revendications du panslavisme, l'Allemagne contrecarrait, à Vienne, les excitations de parti militaire. Je ne rechercherai pas ici à quels sentiments Guillaume II, M. de Bethmann-Hollweg et M. de Jagow on cédé, en soutenant une politique qu'il ne nous appartiendrait pas en tout cas de blâmer. Car, je le répète, je me borne à mettre en lumière certains aspects, satisfaisants si l'on peut dire, de la dernière crise. Toujours est-il que la collaboration franco-anglo-allemande, en dépit des dissidences temporaires et des lenteurs évidentes, a été, au premier chef, un facteur efficace de pacification. Nul ne se fût attendu, à la veille du conflit balkanique, — et d'un conflit surtout qui, par la force des choses, allait de semaine en semaine affecter davantage les intérêts de la Triple Entente et ceux de la Triple Alliance, — à cette communauté, on écrirait volontiers à cette solidarité, d'action diplomatique. La conférence de Londres, dont on a beaucoup médit, et dont les résultats positifs ont été loin d'être nuls, ne devenait possible que si le Foreign Office et la Wilhelmstrasse,

avec le quai d'Orsay en plus, s'accordaient sur un minimum de principes. Cet accord s'était hautement réalisé dès le début, et sa réalisation même attestait que l'antagonisme anglo-allemand n'était pas une cause permanente de conflagration.

On comprend maintenant pourquoi,— de l'étude de la crise balkanique, de l'examen des tractations auxquelles elle a donné lieu et des rapprochements un peu imprévus qu'elle a provoqués, — des déductions optimistes peuvent ressortir. Non seulement cette crise ne s'est pas développée au delà de certaines limites, mais encore elle a engendré des coopérations, dont la valeur indicative n'est pas douteuse.

A coup sûr, et telle est bien la pensée de celui qui écrit ces lignes, des risques de conflits continuent à peser sur le monde : les impérialismes demeurent aux prises : les convoitises économiques adverses, qui se lient aux structures sociales, sont loin de s'atténuer, mais nous savons par expérience qu'il existe des forces répressives de la guerre, et que ces forces ont mesuré leur puissance.

La liquidation de la lutte balkanique, en dehors de tout cataclysme européen, apparaît dès maintenant comme une grande étape historique. Les nations du centre et de l'ouest du continent ont pu franchir, sans autre dommage que quelques affaissements financiers, cette phase troublante et dont l'approche inquiétait les esprits. Peut-être même le monde est-il moins divisé au lendemain de cette liquidation que dans la période immédiatement antérieure, car des pourparlers sont noués.

En tout cas, si la question d'Orient n'a pas déchaîné le conflit universel cet hiver, elle se révèle désormais moins grosse de dangers futurs. Les nationalités balkaniques, longtemps contenues et frémissantes, se sont dotées de la plénitude de leur expansion. Elles n'ont plus rien à enlever, ni peut-être même à demander à la Turquie. La Bulgarie, qui visait à l'hégémonie, et, qui devenue prépondérante, eût marché sur Constantinople, a été vaincue par une coalition qui a instauré un équilibre approximatif. L'Autriche-Hongrie sait qu'elle doit renoncer à Salonique et que, pour reprendre sa poussée vers l'Archipel, il lui faudrait non seulement vaincre la Serbie, le Monténégro et la Grèce, mais encore rompre avec la Roumanie et briser ses liens diplomatiques avec l'Allemagne. Le pansla-

vismé russe a subi des échecs qui lui imposeront une prudence salutaire, une retraite prolongée.

La crise orientale devait mettre le feu à l'Europe : il se trouve que, cette crise terminée, l'Europe éprouve des déchirements moins profonds et perçoit mieux les avantages de la paix. C'est le suprême péril qui lui a suggéré une sagesse moins vacillante, une appréhension plus durable de la guerre. Telle est la leçon consolante de ce moment.

PAUL LOUIS.

LA HOUDAN

—

A Gustave-Louis Tautain.

Au bout de huit mois d'élevage de poules, M. Médéri se trouva à la tête de vingt-huit volailles : d'abord les cinq primitives, base de sa basse-cour, la Houdan, la Sauvage, la vieille Jaune, la jeune Jaune et la Noire ; puis dix poussins d'une première couvée de la vieille Jaune ; neuf d'une seconde de la jeune Jaune; et quatre d'une troisième de la Sauvage, qui, à cause du caractère difficile de celle-ci, avait mal réussi. Comme dans toutes ces couvées le nombre des coqs dominait, il posséda du coup treize coqs. Ce qui fait que, sauf la Noire qui, n'ayant pas couvé, continuait à égrener chaque matin son chapelet d'œufs avec une régularité mathématique, les couveuses ayant cessé d'égrener le leur depuis plus de trois mois qu'elles vaquaient aux soins de leur fausse maternité, les jeunes poulettes ne pondant pas encore, et la Houdan, vieille poule acariâtre et maniaque, s'entêtant à ne pondre qu'au 14 juillet et aux jours fériés, il en résulta qu'avec ses vingt-huit volailles M. Médéri put à peine disposer d'un œuf quotidien, ce qui lui fit penser qu'il vaudrait mieux en venir un de ces jours à manger la plupart de ces jeunes coqs, et celles de ses poules restées improductives, pour lesquelles il se donnait de la peine inutilement.

D'autant que, comme la graine renchérissait cet été-là, le sarrasin et le blé étaient hors de prix, et l'avoine elle-même se tenait sur les hauteurs de vingt-huit sous le boisseau, cela constituait, malgré les déchets de viande, de légumes et de pain qu'il leur donnait, une dépense de plus d'une vingtaine de francs mensuels, que l'œuf de quinze centimes de la Noire compensait insuffisamment. C'était une perte sèche de plus de quinze francs qui, pour un petit employé en retraite, vivant de modestes économies à la campagne, obérait gravement son

budget. D'où la conclusion que ce n'était pas un de ces jours, ainsi qu'il le pensait d'abord, qu'il vaudrait mieux manger la plupart de ses jeunes coqs, et celles de ses poules restées improductives, mais au plus tôt.

Il n'existait nulle raison d'attendre plus longtemps. Les deux premières couvées avaient atteint toute leur croissance, lui offrant d'excellents poulets de grain.

D'autre part, tout en gardant une certaine longanimité, à cause de leur pseudo-maternité, à l'égard des trois couveuses, dans l'espoir qu'elles repondraient incessamment, il restait un fait certain, c'est qu'en ce qui concernait la Houdan par exemple, — avec sa plaisanterie sus-mentionnée, et celle plus étonnante encore de lui indiquer chaque matin du bec l'œuf en plâtre et son étiquette, dans le but de lui faire croire que c'était à elle qu'il les devait, — elle constituait dès maintenant une excellente poule au riz ou au pot.

Il fallait en conséquence la semaine suivante, le dimanche par exemple, jour où il avait coutume de recevoir le ménage Paul, se décider entre cette vieille Houdan et l'un des six coqs de sa première couvée, le Rouillé, le Chiné, le Coq blanc, Perdreau, Patapouf ou Lorgnon.

Certes, c'était une décision pénible pour M. Médéri.

Car, bien qu'on ne choie ses enfants en bas âge que pour mieux les envoyer promener plus tard, il lui semblait quand même dur de se dire que lui aurait choyé tous ces petits poulets si délicats, si fins, si jolis, caressé leurs duvets, admiré leurs yeux intenses et humides de vie, les laissant sauter sur ses genoux, ses épaules, son dos, lui becqueter les dents qu'ils prenaient pour des grains de blé, monter au sommet de sa tête de leurs ailes escaladeuses, courant en hâte les séparer lorsqu'ils tombaient en arrêt l'un devant l'autre, ces chères réductions d'épéistes, cous hérissés, mignonnes crêtes en bataille, ou s'attardant à écouter leur ramage nocturne, leur délicieux ramage de nid, gazouillis léger, ténu, aérien, trilles fins, fins, fins, comme de la dentelle fine, pour maintenant... de tous ces pauvres petits cocos... en faire des rôts !

Même en ce qui concernait la Houdan, malgré ses farces et sa méchanceté notoire vis-à-vis de ses congénères, elle était tellement heureuse et jacasse « Cacaracaca... Cacaracaca... Racaca », lorsqu'aux fêtes nationales ce n'était plus un œuf

en plâtre qu'elle pondait, mais un tout frais, que c'était bien pénible de se la représenter pot-au-feu !

Pourtant, c'est le sort commun de ces volatiles !... Il devait se faire une raison !... se plier aux exigences de l'existence !.. Quelque amère que dût lui sembler la première bouchée de leur chair, il lui fallait refouler ses regrets, avec les bouchées suivantes, au fond de son gosier.

Il conclut donc qu'il se déciderait le dimanche suivant entre ce Rouillé, ce Chiné, ce Coq blanc, Perdreau, Patapouf, Lorgnon ou cette Houdan.

Même le samedi ou le vendredi, car il est bon que les chairs se reposent. Cela leur ajoutait, selon l'expression de Mme Paul, une « tendreté » toute particulière, et elle et son mari s'en pourlécheraient.

Les lundi, mardi et mercredi, il se répéta que ce serait pour le vendredi ou le samedi !... que c'était entendu !

Le jeudi, il eut un sursaut, en s'apercevant qu'il n'avait pas encore songé à qui il donnerait à tuer qui il aurait choisi.

Ça ne pouvait être à la vénérable Victoire, sa femme de ménage, à cause de son asthme et de sa maladie de cœur.

Pas à ses voisins Sanséri non plus, qui le comblaient déjà d'incalculables plants de choux et de laitues, et à qui, comme l'on ne doit abuser de nulle obligeance, il ne pouvait tout demander.

Il ne restait guère que Mme Mijaud, son épicière, qui, si elle opérait poules et poulets de la vie, comme elle avait la réputation justifiée de les opérer de la pépie, ferait à peu près son affaire.

Il alla donc trouver cette commerçante, et, d'emblée, convint avec elle que le lendemain vendredi après-midi, il lui apporterait son sujet.

Au retour, comme c'était l'heure du troisième repas des poules, il se dirigea, sac de graines en main, vers le poulailler.

Juste, ces hurluberlus de Rouillé et de Chiné lui sautèrent au bras, se mettant à manger goulûment, à même le sac, selon leur détestable habitude.

C'étaient surtout ces deux-là, bien qu'ils eussent les mêmes yeux intenses et humides de vie, et autant de droit ma foi de profiter de celle-ci que leurs frères, qu'il guignait.

Car pour le Coq blanc, il lui était un peu plus attaché, de-

puis qu'il lui avait fait des excuses, le jour où il avait failli lui briser une patte en marchant dessus. De même pour Perdreau, presque un familier, un ami de la maison, avec sa façon de faire si gentiment claquer son bec, lorsqu'il lui caressait la tête. Pour le pouffant Patapouf, si comique quand il accourait à son appel, jambes écartées. Pour Lorgnon, espoir du poulailler, qui, à deux mois, « cochait » déjà sa mère.

Il regarda avec attention ce Rouillé et ce Chiné, allant des yeux fous de jais noir du premier, de ses barbes et de sa crête de coquelicot, au second, resté plus poulet et qui devait avoir le ver solitaire, tant il mangeait sans profiter. Au bout de répétées et successives comparaisons, songeant que le Chiné avait plutôt l'allure d'un candidat à la maladie de poitrine, tandis que les ailes et la queue vernissées du Rouillé seraient des cadeaux très offrables à faire à Mme Paul pour son chapeau, il se dit que ce serait sur ce Rouillé que s'arrêterait finalement son choix ; et, du coup, relançant les deux coqs dans la basse-cour, il contempla les vingt-six autres volailles, en train de taper de leurs vingt-six becs la graine par terre, heureux de leur conserver la vie.

Mais le lendemain vendredi, jour désigné pour le sacrifice, comme, au premier repas des poules, il éloignait de la main ce malheureux Rouillé, détournant par tact les yeux de lui, de peur qu'il ne lût son projet homicide dans son regard, voici que le Chiné, en se précipitant sur son bras, creva le sac, que toutes les graines se répandirent sur le sol, et qu'il eut une peine infinie, luttant avec tous ces becs qui n'entendaient plus les lui laisser, à venir à bout de leur goinfrerie. Ça lui donnait mal à la tête de se baisser ainsi ; et il pensa qu'il devenait fou de se séparer de ce beau Rouillé, destiné, qui l'en empêchait, à un noble avenir reproducteur, quand l'auteur de l'accident, dûment plumé et rôti, représenterait aussi bien que lui.

Il décida donc de procéder d'urgence à un second et sévère examen des deux concurrents.

Les prenant chacun d'une main, têtes en bas, il chercha à se rendre compte si vraiment la différence de l'un à l'autre était si marquée. Et constatant qu'à quelques grammes près le Chiné pesait autant que le Rouillé, il conclut que ce serait tant pis pour le chapeau de Mme Paul, mais que, sur un plat,

avec du cresson autour, ce candidat à la maladie de poitrine ferait aussi bonne figure que son frère, et qu'il n'y avait nulle raison de ne pas s'en contenter.

Mais, à leur second repas, un peu avant midi, comme il revenait encore avec son sac de graines, évitant par tact encore de porter la vue du côté du Chiné, de crainte qu'il ne devinât à son tour les projets homicides qu'il couvait à son encontre, voici qu'il s'aperçut avec fureur que cette vieille Houdan, sans doute ce jour-là en crise de méchanceté, faisait endurer aux petits poulets de la Sauvage le supplice cruel qu'il avait dénommé « les chevaux de bois », s'amusant à les faire giroyer deux ou trois fois à toute vitesse et les rejetant contre un mur.

Indigné de ce raffinement envers de minuscules êtres sans défense, surtout qu'elle faisait giroyer à ce moment une délicieuse petite poulette, qu'il avait tout d'abord prise pour un coq et nommée Chocolat, puis que, s'étant aperçu que ce serait une poule, il avait féminisée en Chocolatte, il se jeta sur elle, lui ravissant l'infortunée victime.

La pauvrette avait une foule de plumes arrachées, et, sous ses petites ailes, sa mignonne chair violet pâle saignait.

— Misérable Houdan !... fit-il, ne pouvant plus se contenir... C'est ainsi que tu me tues mes poulettes !... Eh bien, ça ne sera ni le Rouillé, ni le Chiné, comme je l'avais successivement décidé, qui y passeront tantôt chez la mère Mijaud !... Ça sera toi !... Et je me demande même comment, après tous tes méfaits, j'ai pu hésiter un instant !

Il saisit un de ces grillages ronds dénommés mues, qui servent à parquer les petits poussins, afin de la mettre sous cloche les derniers quarts d'heure qui lui restaient à vivre.

L'étonnante bigarrée blanche et noire ne fit aucune difficulté pour y pénétrer, et s'y carra tout de suite debout, avec un air de lui dire, sous le petit point saignant de sa crête et sa huppe : « Ah !... Tu me mets là !... Ce que je m'en fiche !... » sans bouger.

Il ne lui donna même pas de grain. C'eût été du grain perdu, puisqu'elle serait bientôt réduite à l'état de souvenir.

Il n'avait plus à en perdre.

Et il prononça seulement, encore indigné :

— Voilà !... Tu jeûneras avant de mourir !... Pour te punir !

Puis, il rentra déjeuner, lui.

De temps en temps, il se levait, allant à la porte-fenêtre de la salle à manger, regarder de loin la condamnée à mort.

Elle ne bougeait pas, toujours avec son air impassible, sous sa crête et sa huppe.

— C'est bien fait, ma vieille!... lui lançait-il... Fallait pas toucher à Chocolatte!

Il revenait continuer son déjeuner. Mais le besoin de savoir ce qu'elle faisait le reportait, au bout de quelque temps, vers la porte-fenêtre.

Elle restait toujours sans bouger, avec un air presque de ricaner à présent.

— Fiche-toi de moi, va!... Ne te gêne pas!... Rira bien qui rira le dernier!

Il retournait s'attabler, pour revenir encore, et la retrouver toujours impassible.

Il termina son repas, et, quittant la salle à manger, se dirigea vers la buanderie, où il avait un certain nombre de planches à raboter, pour faire une nouvelle porte aux poules.

Les planches équarries et assemblées sur son établi, il les joignit fiévreusement par des traverses, faisant sur un côté du rectangle ainsi formé deux entailles avec son ciseau, et y forant six trous pour y placer à l'aide de clous à vis deux charnières.

Rentrant ensuite dans le poulailler pour fixer celles-ci contre le montant du cadre où il voulait accrocher la porte, il termina, à l'aide de nouvelles entailles et de nouveaux trous, son opération.

Mais voici qu'en s'en retournant avec son attirail d'instruments, boîte à clous, marteau, rabot, scie à main, vrille, tournevis, il buta juste dans la mue de la condamnée à mort, qui, impassible, obstinée, n'avait pas bougé.

Une sorte de pitié le prit. Il se dit qu'il avait peut-être tort de la laisser ainsi partir. C'était malgré tout une vieille pensionnaire. Il lui devait un viatique pour son voyage. Le petit verre de rhum et la cigarette de ceux qu'on oblige à mettre leur tête dans la lunette. Un peu de blé et de mie de pain pour qu'elle ne lui en voulût pas trop au moment de le quitter.

Or, comme il revenait lui verser blé et mie de pain à travers le grillage, il remarqua qu'imperturbable elle les laissait tom-

ber autour d'elle, de même que si elle ne les avait pas vus.

Il commençait à se sentir troublé devant cet accès de renoncement imprévu chez une poule, d'invraisemblable stoïcisme.

Cloquait-elle, sans qu'il s'en fût aperçu, demandant à couver?

Etait-elle malade?

S'entêtait-elle pour réclamer sa liberté?

Il enleva la mue, afin d'en avoir le cœur net.

Mais tandis que les autres se précipitaient sur ce qu'il avait jeté, il constata avec un ahurissement se transformant en une sorte d'inquiétude anxieuse qu'elle restait debout à la même place, comme si elle n'avait pas remarqué qu'il venait d'enlever la mue.

Elle devait plutôt flairer l'affreux sor qu'il lui réservait, s'évertuant, par cet entêtement, à lui en témoigner son blâme!... sa réprobation!

Qu'il allait être gêné, quand il faudrait la porter chez la mère Mijaud!

Il regarda sa montre.

Cinq heures.

Juste le moment assigné par l'épicière.

Plus à tergiverser. Il fallait monter chercher le panier, l'y placer.

Il monta, le redescendit, rouvrit la porte du poulailler.

Plus encore que pour le Chiné et le Rouillé, il détournait avec soin le regard de celle vers qui il s'approchait, tâchant surtout de ne pas rencontrer son regard à elle, dont il n'eût pu oublier ensuite l'expression peut-être indignée, vengeresse.

Puis, par un adroit stratagème, dépassant furtivement l'endroit où elle continuait à ne pas bouger, et feignant d'aller chercher quelque chose plus loin, il virevolta et la happa, l'enfouissant dans le panier.

Contre son attente, elle n'eut nul sursaut, nulle révolte de cette brutalité première, révélatrice des dernières.

En chemin, il nota que, bien qu'il eût buté deux ou trois fois contre des pierres et failli tomber, elle continuait à l'intérieur à ne point sembler s'en apercevoir.

Il eut un frisson en songeant qu'au retour, alors que la mère Deibler pour poules à qui il la confiait l'aurait exécutée, elle ne bougerait pas davantage.

Il arrivait face à la boutique. Près du comptoir, des gens parlaient bas. Ils ne parurent point remarquer son entrée.

Comme au bout de quelques instants l'épicière n'arrivait pas :

— Madame Mijaud n'est pas là ? hasarda-t-il...Les causeurs s'arrêtèrent.

— Non... Dans sa chambre... finit par dire l'un deux.

— Ah?

— Dans son lit... ajouta un autre.

— Ah?

— Rapport à sa congestion... pas...

— Rapport à sa.. ? Alors ma poule... Elle ne pourra pas me... ? Mais se reprenant... Ce n'est pas grave?... Ce n'est pas grave, au moins?

— Oh!... Non!... Elle n'a plus sa connaissance...Mais peut-être qu'elle ira encore jusqu'à demain matin comme ça...

— Jusqu'à demain matin? Mais c'est épouvantable!... Je reviendrai savoir des nouvelles!... je reviendrai!

Dehors, il restait atterré.

Penser que c'était juste au moment de tuer sa Houdan que cette infortunée commerçante était elle-même frappée !... Sinistre coïncidence !... Lugubre renversement des rôles !...Des paroles de l'Ecriture lui revenaient. Ceux qui veulent frapper par le fer périront... par autre chose!... Il était tout secoué!.. ému!... Qu'est-ce que de nous !... Triste humanité!

Il rentra chez lui, continuant à s'attrister de plus en plus, songeant au peu de fondement de nos décisions, à la fragilité, à l'infirmité de nos desseins.

A un moment, il vit le panier, qu'il venait de poser en face, sur sa table.

— Qu'est-ce que de nous!... se répétait-il en soulevant le couvercle... Triste... Triste...

Mais aussitôt :

— Cacaracaca... Cacaracaca... Racaca... jacassa la poule sautant sur le rebord, le dardant d'yeux ronds incroyablement sarcastiques, sous le petit point saignant de sa crête et sa huppe.

Il comprenait, traduisait :

— Tu as voulu me faire tuer... Cacaracaca... Tu n'as pas pu... Cacaracaca... Je ne te pondrai donc que des œufs en

plâtre, avec leur étiquette... Racaca... Et il faudra que tu attendes le 14 juillet... Raca... pour que je m'en fende d'un frais... Caca...

Elle l'insultait.

On verrait qui aurait le dernier.

Avec ou sans le concours de l'épicière, il allait, afin de prendre un engagement formel, irrémissible avec lui-même, écrire au ménage Paul, qu'il la lui offrirait, quoi qu'il arrivât, le dimanche suivant.

Il prit du papier, un buvard, une plume,de l'encre, écrivit la lettre, mit l'adresse, plia, cacheta, alla jeter la missive dans la boîte en face, pour qu'elle partît par la dernière levée de dix-neuf heures cinquante-cinq... tandis que la poule, sur le rebord, continuait ses assourdissants Cacaracaca... Racaca... Caca...

Elle avait beau triompher, il s'en tiendrait à cette décision de ne plus continuer à jeter ainsi l'argent par les fenêtres ; de commencer par elle l'hécatombe nécessaire, méthodique, logique, des têtes inutilisables de son poulailler. C'était une conclusion fatale, inéluctable. Impossible de s'y soustraire. La moindre hésitation, la plus passagère faiblesse en entraîneraient d'autres. Au bout de peu de temps, il se trouverait en déficit, non plus de quinze, mais de trente francs.

Non !... Elle ne pouvait rester davantage à la narguer, de ses yeux ronds de vieille chipie, sous le petit point saignant de sa crête et sa huppe !... Ce serait non seulement ce petit point-là, mais tout son corps qui bientôt, logiquement, méthodiquement, saignerait ! Cependant à défaut de l'épiciére, où trouver quelqu'un à présent, pour la faire saigner ?... Il ne pouvait guère s'adresser au facteur. Pas davantage au boulanger, au laitier. Pas même à cette insupportable rétameuse, qui venait sans cesse sonner à sa porte, lui quémandant de l'ouvrage. Elle n'aurait qu'à la rétamer, par habitude, au lieu de la tuer. Pourquoi n'y avait-il pas d'exécuteur banal dans le village, comme un four banal dans d'autres, pour cuire le pain ? Tous les gens qu'il solliciterait à tour de rôle lui répondraient : « Merci infiniment de vouloir nous faire tuer votre poule!.. mais ce n'est pas nous que ça regarde!.. C'est vous ! »

Lui !... Lui !... La bonne farce,par exemple !

Il ne savait pas la manière de s'y prendre d'abord !

Il ne pouvait pas !

Toute sa vie antérieure, ses idées, ses convictions, sa sensibilité naturelle, son horreur instinctive du sang versé lui interdisaient de se livrer à cet exercice !

Ça serait bien assez de l'offrir, le dimanche suivant, avec quels haut-le-cœur, à la sauce blanche ou au riz, aux Paul !

Et puis, s'il procédait à l'exécution de cette Houdan, à qui il ne pouvait en somme reprocher que sa regrettable conduite vis-à-vis de Chocolatte, il n'y aurait plus de raison pour ne pas procéder ensuite à celle de ces six malheureux jeunes coqs, espoirs de leur race, orgueils du poulailler, qui cochaient déjà toutes les vieilles poules, ce dont légitimement, puisque c'était de règle chez eux, — de même chez la presque totalité des adolescents ! — il ne pouvait que les féliciter ! Six jeunes coqs dont les barbes et les crêtes en étendards avaient l'air chaque jour, lorsqu'elles étaient réunies à la grille de la basse-cour, non plus seulement d'un bouquet de coquelicots rutilants, mais de pivoines, de géraniums, d'œillets, de roses, oui, c'était cela, de roses de chair rouges, ponceau, cramoisies, écarlates, lui chauffant le cœur, le tiédissant, l'attendrissant indéfiniment. Six jeunes coqs qui voulaient vivre !... qui le voulaient de toute leur ardeur ! de tout leur sang ! de tout leur droit !... Et qui l'avaient ce droit ! Puisque c'est celui, primordial, de tout être !...De même que son devoir, à lui, était de respecter leurs vies, faisant partie de la belle vie, de la surprenante, superbe et miraculeuse vie !... Surtout, de ne pas aller les tuer lui-même, en bas boucher, en odieux massacreur d'innocents !

Après la Houdan, qui pouvait être acariâtre évidemment, comme caractère, puis... comme goût,... il n'allait pas se mettre à occire à tour de rôle tous ces jeunes espoirs à têtes de pivoines, de géraniums, d'œillets, de roses trémolantes, palpitantes, ne demandant qu'à fleurir. Il n'allait pas infliger à leurs corps si débordants de sève, si fragiles, d'une sève et d'une fragilité de jeunes gazons, l'affreuse chair, c'était le cas de le dire, de poule, au lieu de les laisser librement, sous leur chaud et épais duvet, dans la paille d'or du poulailler, s'accoupler avec les vieilles cocottes de leur rêve, en plein soleil. Ce n'était pas pour en arriver à ces exécutions, qu'il n'avait pas cessé de les appeler depuis leur naissance : « Mon joli

coco ! Mon beau toto ! » Pas pour cela qu'il leur caressait la tête, tandis que leurs fins becs en battaient un rappel perpétuel ! Pour cela qu'il les avait menés jusqu'à cet âge où ils commençaient à lancer des cocoricos étourdissants, en l'air, en bas, enroués, aigus, muants, déchirés, conquérants, des cocoricos répondant déjà à ceux qui forment de longs rubans sonores tout autour du globe, des cocoricos criant aux étoiles là-haut : « La terre va bien !...La terre va bien !... Les coqs chantent ! »

Certes, il avait bien mangé du poulet jadis, comme tout le monde, avant de se trouver en face de cette perspective de tuer lui-même ses poulets à lui, nés chez lui, élevés par lui. Mais des poulets préparés, plumés, ficelés, avec prix dessus, dont il ne voyait ni les pattes, ni la tête, dont il ne savait pas la couleur, dont il ignorait la physionomie. De même, il avait mangé des biftecks, sans se douter de l'ex-bœuf au régiment duquel ils appartenaient. Des côtelettes, sans présumer qu'eût jamais vécu l'ex-mouton, commandant leur compagnie de côtelettes. Biftecks et côtelettes ayant tous une individualité bien à part, séparée, tranchée. S'il les savourait, il ne s'imaginait pas les yeux dont leurs auteurs eussent pu le regarder de leur vivant. Tandis qu'il n'aurait pas besoin de se les imaginer, mais les verrait tout le temps, leurs yeux à eux intelligents, animés, futés, méchants, forcenés, tout doux, colères, vivants. Leurs yeux qui étaient des yeux de personnes, reflétant des passions de personnes. Tellement de personnes et de personnes vues et connues, hélas ! que, rien que penser, dans un but comestible, à éteindre ces veilleuses de lumière, ça serait de l'anthropophagie.

D'ailleurs, au point de vue pratique, il n'avait vu tuer que des lapins. Et chez les lapins qui n'ont cependant pas ces physionomies caractéristiques, tranchées, des poules et des coqs, c'était déjà répugnant.

Les saisissant par les oreilles et les pattes postérieures, on étire leurs corps, cœurs, reins, foies, rates, toute leur pauvre fressure, comme on étire la guimauve des marchands forains. On les étire jusqu'à en faire craquer tendons, jointures ; et aussitôt, v'lan, un abominable coup de poing derrière la tête !... re-v'lan, un coup de couteau pointu jusqu'au fond de l'œil, pour faire, pendant qu'il est encore chaud, pisser le sang !

Ce n'est pas long !... Il y a des professionnels qui les tuent et les dépiottent, comme des gants qu'on retourne, en trois minutes !... Et avec ça, Madame ?... vous désirez ?

Mais les poules, il faut les saigner vives ces trois minutes !... Leur enfoncer le couteau, où cela, d'abord ?... dans la gorge ?... le bec ?... l'œil ?... où cela ?... maintenir dur comme fer leurs ailes croisées d'une main, en même temps qu'on enfonce de l'autre !... A chaque instant, elles voudraient s'envoler, les malheureuses !... Elles voleraient peut-être très haut, plus haut qu'elles n'ont jamais volé, dans les nuages, plus haut que les nuages, afin d'échapper à ce couteau les labourant. Elles iraient rejoindre ces aéroplanes qu'elles regardent avec tant de passion, se figurant, non sans raison, qu'ils appartiennent à une espèce de poules encore plus lourdes qu'elles, ayant tout de même réussi à s'envoler !

Plus il y réfléchissait, moins il se reconnaissait le droit de clôturer lui-même ces existences.

Il n'était pas un Fouquier-Tinville décrétant : « Une telle mourra aujourd'hui !... Telle autre demain ! », se payant des charrettes de volailles à défaut de charrettes d'hommes !... Y a-t-il si loin, du meurtre d'un poulet à l'assassinat d'un homme ?... Allons donc !... Simple histoire de se faire la main !... L'on pouvait rire tant qu'on voulait de ses scrupules, de sa sentimentalité, de sa faiblesse !... Il est une vérité !... Ce sont les fauves qui mangent les autres !... Nous aurons beau nous taxer de tous les grands sentiments, humanité, bonté, solidarité, nous ne sommes que des fauves si nous attentons à cette loi qui nous défend de verser le sang !... Ah ! Triste race humaine !... race dégradée !... race marquée du sceau infamant !... qui, dans son orgueil, prétend concurrencer la vie, et ne produit qu'immobilité !... qui est arrivée à se croire Dieu, mais n'en est que contrefaçon sinistre, ridicule, Napoléon ! .. Joseph Prudhomme !... bon Dieu de champs de bataille !... bon Dieu de poulaillers !

Il n'était pas Napoléon !... Il ne serait pas Joseph Prudhomme !... Tant pis pour les quinze francs de perte sèche qu'il subissait mensuellement ! Il continuerait à économiser tant qu'il pourrait sur sa nourriture, son tabac, son journal, son apéritif, sa partie de billard du dimanche, sa visite trimestrielle à une rue tiède de la sous-préfecture voisine, mais il n'étein-

drait pas, d'un geste que rien ne justifiait, la belle flamme de leurs yeux partant pour la vie !

Il en était là de ses réflexions, lorsqu'il s'aperçut que la nuit était venue, et que, par la fenêtre ouverte, dans un ciel enamouré, gris-perle, une lune délicate, argentine, luisait. Il regarda longtemps cette lune amène et de bon augure, rêvant parmi les rayons de miel légers qui en émanaient.

Il revint ensuite à la poule.

Elle était toujours là, sur le rebord du panier, accroupie maintenant, tête sous l'aile, dormant dans les rayons opalisés. Rien ne troublait son sommeil pacifié, tranquille. On eût dit que, du débat angoissant qu'il venait d'avoir à son sujet, elle n'avait perçu nul écho, que la mort venue rôder près d'elle ne l'avait pas effleurée. Un petit vent régénérateur venait lui frisotter les plumes. Des phalènes voltigeaient. Des odeurs d'héliotrope montaient.

Il se rapprocha, penchant la tête, retenant sa respiration.

Elle restait confiante, incroyablement, inexprimablement confiante, comme si elle savait que, loin d'avoir rien à en craindre désormais,... et pourtant... là... tout à l'heure encore... il la protégeait.

— Ah !... fit-il n'y tenant plus, d'une voix secrète, imperceptible, afin de ne point l'effrayer, de ne point troubler ce sommeil consolant... ma pauvre Houdan !... ma pauvre Houdan !

Et glissant peu à peu à terre, jusqu'à tomber presque à genoux devant elle... Tu vois... continua-t-il... pas plus que mes coqs, je ne suis capable de te tuer, ma cocotte !... Pas plus pour eux que pour toi, je ne suis ce que j'appelais tout à l'heure un bon Dieu de poulailler !... Je suis ton frère, ma sœur !... ton frère pas beaucoup supérieur !... un peu seulement !... et encore !... Car, en somme, si tu n'as pas inventé le téléphone, moi non plus, n'est-ce pas !... Inutile donc de me glorifier !... Ton frère pas trop inférieur, tu permets ? Egal, mettons !... Identique !... A la plume près !... Ainsi, dors, vieille cocotte,... poupoule,... sœusœur !... Si tu as été un peu méchante avec Chocolatte, qui est-ce qui n'est pas méchant ici-bas !... J'allais bien l'être, et plus irréparablement, en t'envoyant dans le paradis de nos sœurs !... Mais je vois qu'à ton exemple, je ne suis pas fait pour l'irréparable !... Ce n'est pas

notre rôle à l'un ni à l'autre de nous servir des ciseaux qui coupent les fils des destinées !

Il se releva plus discrètement encore, usant de mille précautions, plein d'un respect croissant pour cette vieille petite vie respirant en un tel abandon à côté de la sienne. Et passant avec une sveltesse inouïe, en une caresse éperdue, la main sous son ventre de duvet, il la prit toujours accroupie au creux même de cette main, la portant devant lui, saisi d'une sorte de reconnaissance religieuse, en la voyant si doucement dormir, quand elle eût pu être déjà morte.

— Cacaracaca... murmurait-elle maintenant en un souffle évanoui, tête légèrement sortie de dessous l'aile, ouvrant un œil rond. Mais, rencontrant son œil à lui, son œil où brillait la bonté, elle remit sa tête sous l'aile, tranquillisée.

Il ouvrit sans bruit, descendit le perron, s'engagea dans le jardin, entra à pas de loup dans la basse-cour, et là, entre la Noire et la vieille Jaune, toujours suivi des rayons de lune, tandis que, mi-réveillés, les petits poulets de la Sauvage faisaient entendre mille pépiements, trilles, roucoulades, tels de minuscules oiseaux-mouches dans une volière, il la déposa sur son perchoir.

Au retour, il redisait à cette lune lègère, sa seule partenaire à présent que les poules étaient couchées :

— Tu vois, la lune !... Il n'y a pas à dire !... Je ne suis pas un bon Dieu de poulailler, tels mes frères les hommes !... un méchant bon Dieu de poulailler !

Il rentra, soupa, monta à sa chambre, se coucha ; et à travers les vitres, regardant les rayons opalisés filtrer sur la campagne environnante, sur son lit aux draps frais sentant la lavande, en son âme évangélique, il s'endormit.

Par malheur, lorsqu'à la suite d'un sommeil ininterrompu, sans cauchemars, il se réveilla le lendemain samedi, le ciel s'était voilé de gros nuages gris. Des rafales coupées d'averses soufflaient. On entendait la mécanique du moteur à gaz de la blanchisseuse, avec laquelle cette sinistre commerçante coule son linge, le lave, le tord, le sèche, mais, par un oubli impardonnable, ne le raccommode pas.

En allant faire son tour hygiénique dans le jardin, il vit à travers le treillage ses voisins Sanséri, presque aussi sinistres que cette blanchisseuse, mettre avec assiduité au long d'une

planche de tomates le crottin tout chaud qu'ils venaient de courir subtiliser sous la queue du cheval de la boulangère, au moment où la sage-femme et l'agent d'assurances, qui brûlaient chaque matin de le ramasser avant eux, se disposaient à le leur souffler.

— Bonjour, monsieur, madame... prononça-t-il.

— Bonjour, monsieur Médéri... répondirent les Sanséri.

Ils avaient beau jouer aux gentilshommes campagnards avec les plants de choux et de laitues dont ils le comblaient (en échange du reste de tous ses meilleurs bigarreaux, prunes et abricots), il était bien aise de voir, une fois de plus, combien ils restaient serrés, terre-à-terre, dans leur avidité à tout ramasser : tas de cailloux, légumes des champs, crottin des routes, pour en doter leurs allées rectilignes, leurs carrés à salades, leur trou à fumier. Il observait la commissure de leurs lèvres sèches, qu'ils avaient l'air de mâcher sans cesse, comme des cigares en large.

— Mauvais temps hein ?... On n'aurait pas dit ça hier ?... reprit-il avenant.

— Mauvais temps !... firent-ils remâchant leurs cigares... Vent !... Pluie !... Les pommes de terre seront pourries !

Il suivait leurs fronts étroits, obtus, dont le seul idéal était la culture de ces pommes de terre, dûment engraissées de la manne inespérée du crottin, si providentielle, en outre, pour remplacer l'avoine des poules.

Mais malgré son mépris croissant pour ces élèves-croquants, n'ayant pas d'autres interlocuteurs, il attaqua avec eux le sujet qui l'obsédait :

— Figurez-vous qu'hier soir j'étais presque sur le point d'en finir avec la Houdan !

— Non !... s'exclama le mari... Vous vous décideriez enfin à la tuer... Félicitations, monsieur Médéri... Re-félicitations... Voici assez longtemps qu'elle vous berne, avec son unique œuf par an !

— Oui... j'étais décidé hier soir... Seulement, aujourd'hui voilà... j'ai réfléchi...

— Comment ?.. Vous avez réfléchi ?...interrompit la femme... Puisque nous ne cessons de vous répéter que toutes ces poules, c'est une sale race !... Qu'elles sont d'une méchanceté, d'une

cruauté abominables !... Est-ce qu'on s'attendrit à leur sujet ! Faut-être sérieux !

— Evidemment...

— Du moment qu'elles ne pondent plus, une seule solution !... Comme dit Arthur... les sacquer !... Mettre d'abord vos coqs dans une épinette !... Vous savez, l'instrument que nous vous avons montré, avec une série de cases où on les enferme leur vie durant, sans qu'ils puissent plus jamais remuer, se tourner, se gratter, se pouiller de leurs infects petits poux rouges, mais uniquement allonger le cou par une minuscule ouverture, devant laquelle se trouve en un récipient, la pâtée !

— Sans doute.

— Et quant aux poules... reprit le mari... les re-sacquer ! Dès qu'elles atteignent un an et demi, deux ans, leur introduire le doigt...

— Arthur... interrompit Mme Sanséri...

— Le doigt !... Quoi !... pour vous rendre compte si elles n'ont pas encore leur chapelet d'œufs accroché à l'intérieur... Et si elles ne l'ont pas, nulle raison de les nourrir !... Comme les coqs !... Même pas d'épinette !... Et aïe donc !

— Vous croyez.

— Nous ne sommes pas plus méchants que d'autres !... reprit l'épouse... Nous sommes même bons !... très bons !... Nous ne versons jamais de sang inutilement !... Mais puisque celui-là est utile !... Qu'on a coutume de le verser !... Pas besoin de chercher midi à quatorze heures !... Suffit de tenir un livre !... Par doit, avoir !... Ce qui rapporte l'y coucher ! Ce qui ne rapporte plus, l'y biffer !... Ce n'est pas de la cruauté !... C'est de la comptabilité !

— Sûrement.

— Du courage !... Je sais que ça vous peinera d'abord... C'est évident... Moi aussi, ça m'a assez peinée les premiers temps... Mais puisqu'il faut le faire !... Et qu'une fois fait c'est si bon !... Allez vite nous chercher votre vieille cocotte ? Passez-nous-la par-dessus le treillage ?... En cinq secs, comme à l'écarté, Arthur vous montrera..., oh, mais là, gentiment... proprement... comment faut lui faire sa petite affaire !... Et demain après l'avoir plumée, vous m'en donnerez des nouvelles, au riz ou à la sauce blanche, avec des quenelles ou champignons.

— Je ne dis pas...

— Allez, monsieur Médéri !

— Oui...

— Nous vous attendons !...

— Mais...

— Vous hésitez ?... Vous préférez garder vos vingt-huit volailles ?... sans toucher encore à une ?... Dame ! Si vous en avez les moyens !

— Moi...

— Vous êtes libre !... Seulement, si vous faites des couvées l'année prochaine, ça sera le système décimal !... décimal !... nous vous en prévenons !

Ils filèrent.

— Le système décimal !... ruminait-il les quittant... Alors, si je les garde, ça m'en fera deux cent quatre-vingt l'an prochain !... Dans deux ans, deux mille huit cent !... Dans trois, deux cent quatre-vingt mille !... Dans quatre, deux millions huit cent mille !

Vingt-huit volailles me coûtent quinze francs le mois, cent quatre-vingts francs l'an !... Je paierai dans un an dix-huit cents francs !... Dans deux, dix-huit mille !... Dans trois, cent quatre-vingt mille ! Dans quatre, un million huit cent mille ! Pendant qu'ils y sont, au lieu que ce soit moi qui mange mes poules, qu'ils les fassent donc monter jusque dans mon lit, me manger !... Qu'ils me découpent en morceaux !... me distribuent en « médériose », comme dirait mon fabricant de pâtes à faire pondre !

Et se dirigeant vers la maison :

— Un million huit cent mille !... Parce que je me refuse à leur en laisser saigner une !... à leur permettre d'exercer leur joli talent d'égoutteurs de sang, ne tachant jamais le tissu de leur robe, l'empois de leurs manchettes !... Ils sont d'une bonté !... Mais oui !... Excellents voisins !... Je l'admets tout le premier !... Avec de nouvelles couvées, mes vingt-huit volailles ne diminueront pas !...Au contraire !...Elles augmenteront !... Mais pas dans la proportion que vous me faites l'amitié d'indiquer !... Je saurai les en empêcher !... faire cadeau de certaines !... en vendre d'autres !... Et ce ne sera qu'au bout de quatre ou cinq ans que, grâce à cette méthode, et aussi à

mes économies, à mes privations, j'arriverai peut-être à atteindre le double de ce que je dépense aujourd'hui !

Il pressa le bec de cane de la porte :

— Qu'est-ce que je dis ? Le double ? Cent quatre-vingts plus cent quatre-vingts égalent trois cent soixante ?... Mais avec mes revenus qui seront loin d'avoir doublé, eux, comment combler cette somme représentant deux mois de mon budget ?... Ça sera la ruine !... la faillite !... Impossible, pas plus dans quatre ou cinq ans qu'actuellement, d'y faire face !... Je n'aurai qu'éloigné l'échéance fatale, irrémédiable !... que reculé pour mieux sauter ! Pourquoi ne point me résigner à ce qui doit arriver, comme tous les possesseurs de basses-cours se résignent ?... Un poulailler n'est pas qu'un passe-temps !... C'est parfois aussi une peine !... Pourquoi ?

Il rentra, refermant avec fracas.

— Parce que je ne veux pas !... je ne veux pas !... Parce que je ne suis pas plus un partisan de la peine de mort pour bipèdes à plumes que pour bipèdes sans plumes !... que j'ai horreur de verser le sang !... Parce que aujourd'hui sera encore un jour de gagné !... demain, un jour de gagné !... après-demain, un jour de gagné !... Et que c'est de ces successifs jours de gagnés, peu à peu, minute à minute, heure par heure, grain à grain, qu'est faite la vie des poules comme celle des hommes, la vie qu'on ne nous a pas seulement donnée pour la vivre, mais aussi pour à chaque instant la prolonger, la renouveler, la fabriquer, la faire, la créer !... Et que si je continue par ma volonté, mon énergie, ma patience, à créer toutes les vies bruissant autour de moi, dont j'ai la garde, j'aurai accompli mon devoir d'homme, qui est d'empêcher de se fermer les yeux chers, verts, noirs, gris, jaunes, oranges, bleus comme ceux des enfants, roses comme ceux des lapins, marrons comme ceux des Houdans !

Il frappa du poing sur la table :

— Je ne veux pas !... Je ne veux pas !... Je ne veux pas !... Je ne veux pas !... Je ne suis pas un boucher !... un bourreau !... un bon Dieu de poulailler.

A ce moment fulgurèrent devant lui le buvard, l'encrier, le porte-plume dont il s'était servi la veille pour écrire aux Paul.

La lettre qu'il leur avait envoyée par le dernier courrier de dix-neuf heures cinquante-cinq ressurgit.

— Ma lettre !... hurla-t-il... Et moi qui leur y assurais, prenant un engagement formel, irrémissible avec moi-même, que je leur offrirais sans faute la Houdan demain dimanche, quoi qu'il arrivât !... Sinon au riz ou au blanc, du moins sous forme de poulet chasseur, au vin, aux lardons, aux champignons !... Comment revenir sur ma promesse, ma parole formelles ?... Comment les tenir, à présent que la mère Mijaud est sûrement décédée ?... que j'ai stupidement envoyé promener ces imbéciles de Sanséri ?... que pas plus cette vieille folle de mère Victoire, que ces crétins de facteur, de boulanger, de laitier, de rétameuse, n'auront l'intelligence de venir ici pour l'office que les premiers voulaient me rendre de leur plein gré ?

C'est que je dois les tenir, cette promesse, cette parole, du moment que je m'y suis engagé !... Du moment que j'ai dit que je ferais une chose, quelle que soit ma répugnance, je dois la faire !... Je suis un homme d'honneur !... Je ne peux me déshonorer !

Pourtant, puisque je suis sûr de rester cet homme d'honneur, quoi qu'il advienne, ne pourrais-je me prêter aux concessions auxquelles se prêtent les hommes d'honneur de mes amis ?

Qui m'empêche d'aller à la ferme du bas de la côte acheter une vieille poule, de la maquiller habilement, de la faire passer pour celle que je veux tuer?.... Tandis que je la rapporterai plumée et prête pour la casserole, d'enfermer celle-ci dans ma cave, avec le vin et les eaux minérales, jusqu'à ce que ces Paul soient partis ?

Mais, en faisant emplette de cette remplaçante, et de remplaçants chaque fois que je voudrais manger un de mes coqs, atteindrais-je à la façon pratique d'équilibrer mon budget ?

Non !... seulement de redoubler encore mes dépenses !... Même plus cent quatre-vingt plus cent quatre-vingt égalent trois cent soixante !... Trois cent soixante plus trois cent soixante égalent sept cent vingt !... Quatre mois de vivres !.... Le tiers d'une année !... L'ignoble système décimal arrivant à grandes enjambées !

J'aurai beau me laver les mains du meurtre de cette pseudo-Houdan, comme notre maître à tous, Ponce-Pilate, se lavait les siennes, puisque c'est moi qui en aurai fait emplette, ce

sera toujours à cause de moi et de moi seul, qu'elle sera tuée !

La loi première, capitale de nos sociétés, fondement de toute morale, dominant tous Codes, Jurisprudences, « de ne jamais mettre les points sur les *i* », ne m'empêchera pas, en omettant, à l'instar de mes concitoyens, de les y mettre, d'être malgré tout la cause directe, immédiate de son trépas !

De même que j'ai été la cause directe, immédiate, du trépas de toutes les bêtes que les marchands tuèrent pour ma consommation !

Auraient-elles été tuées, si des consommateurs et moi n'avaient existé ?... Bien que ce fussent des bras d'inconnus qui les frappassent, ne fut-ce pas comme si ç'avait été mon bras?

Combien de centaines, de milliers, en extermina-t-on depuis que j'existe ! Quelle hécatombe !... Quel dépeuplement !... Quelle dévastation !

Et ce cimetière d'innocents que, quoi que je fasse, je porte en moi-même !

Alors, puisque, j'aurai beau faire, je suis ce cimetière d'innocents, pourquoi continuer à feindre de ne pas m'en apercevoir ?

Vais-je rejouer quotidiennement la ridicule comédie de la pitié ? continuer à dévorer les viandes sanguinolentes, et hurler à tous les échos, tels les membres de cette inouïe société qu'on appelle « protectrice des animaux », que c'est une ignominie de verser leur sang ?

Recommencer la pastorale abêtissante du désintéressement en matière d'alimentation ?... M'entêter à cacher ma cruauté foncière, fatale, sous mille façons anodines de parler, d'être, mille atténuations d'habitude, de politesse, mille raffinements, mensonges de civilisation ?

Assez !... Assez de cette comédie !... de cette duplicité !... de cette palinodie !... De la logique !... De la vérité !... De la justice !... Je me suis trop jusqu'ici, comme trop de mes semblables, payé de mots !... C'est le moment tardif, mais mieux vaut tard que jamais, de savoir enfin ce que je fais !... de jauger la valeur de mes actes !... de prendre mes responsabilités !

Je vis depuis huit mois à la campagne !...J'y apprends chaque jour davantage ce qu'on cherche de plus en plus à perdre de vue à la ville, que tout ce dont j'ai besoin ne se trouve, malgré les progrès, pas tout fait !... et que si je veux me repaî-

tre de chair, c'est à moi, si personne n'est là qui me remplace, à en faire de la chair morte!

Pour me nourrir, je suis acculé, condamné à faire avec de la chair vivante de la chair morte!... C'est ma fonction!... ma vocation!...mon rôle!... Et si ceux qui m'ont élevé avaient été conséquents avec eux-mêmes, c'est le meurtre dans la vie, et non la géométrie dans l'espace, qu'ils m'auraient enseigné à l'école, le meurtre qui, puisqu'il me faut d'abord manger pour vivre, est le *sine quo non* de tout!

Eh bien, puisqu'on a omis de me donner cette leçon indispensable du meurtre à l'école, qu'on m'a rendu un être incomplet, falot, désarmé devant la première des nécessités, si je n'ai été jusqu'ici qu'un bourreau inconscient, l'heure a sonné enfin d'y voir clair, de me transformer en bourreau conscient!

— Va!... fit-il se dirigeant vers la porte... godiche!... fumiste!... qui prétend ne s'être pas aperçu, depuis qu'il mange de la viande, que c'est pour lui qu'on la découpe en morceaux!... Plus godiche, fumiste, que tes Sanséri, que ta blanchisseuse, qui eux au moins n'y mettent pas tant de gants!... Va faire le bourreau comme eux!... l'assassin comme eux!... souffler les yeux étincelants de lumière, puisque c'est pour les souffler que tu es né!

Il reprit, poitrine soulevée, sursautante :

— Marche, Médéri!...Samson!... Deibler!... Tu vois bien que tous les hommes sont comme toi!... qu'ils jouent vis-à-vis du reste de la création les rôles du Temps avec sa faux, du Destin avec son sablier, de la Parque avec ses ciseaux!... que leurs estomacs sont sacrés! qu'ils commandent!... et que leurs estomacs, c'est la société!

Affolé par ces virements et sursauts successifs, il songea que, puisqu'il était en l'occasion le délégué au ravitaillement de cette société, de même l'exécuteur des hautes œuvres le délégué à sa défense, il devait revêtir, pour l'acte décisif qu'il allait commettre, un costume analogue à celui de ce délégué.

Son chapeau haute-forme et sa redingote lui parurent trop officiels, trop portés par les ministres de la République, ses conférenciers.

Une longue lévite noire, une barbe rousse, qu'au lendemain d'un procès célèbre il s'était fait faire pour je ne sais quel bal

costumé, lui revinrent en mémoire. Il les jugea plus conformes à sa fonction de représentant du Destin.

Ayant donc été les décrocher dans la penderie où ils moisissaient solitaires, il se revêtit de l'un et de l'autre, et, se raidissant pour se donner courage, se dirigea, tandis qu'à l'arrière-plan retentissaient les « poum! poum ! » du moteur à gaz de la blanchisseuse, vers le poulailler.

Or, voici qu'à sa vue coqs et poules, qui s'effarent du moindre changement de costume, puisqu'ils ont l'habitude de n'en changer jamais, se mirent à voler éperdument de droite, de gauche, en haut, en bas, se déchirant crêtes et ailes aux grillages, poussant des cris d'assassinés !

A chaque tentative des bras demesurés de sa lévite pour leur faire entendre raison, ils volaient encore plus haut, semant l'air de leur duvet, de leurs plumes, dans une épouvante grandissante.

Il avait beau réitérer. Ils s'épouvantaient encore plus.

Au bout de quelques minutes, ils se turent enfin, tassés l'un contre l'autre, au fond d'une encoignure, sous le pondoir.

Aussitôt s'avançant :

— Il y a ici quelqu'un qui va mourir! leur clama-t-il... quelqu'un qui va mourir!

Les piaillements repartirent.

— Il y a ici quelqu'un qui va mourir!.. quelqu'un qui va mourir!.. répéta derrière lui un écho.

Il reprit devant l'interruption, autoritaire :

— Il y a ici quelqu'un qui va mourir!... quelqu'un qui va mourir!

L'écho répéta :

— Quelqu'un qui va mourir!.. quelqu'un qui va mourir!

Qu'avait cet écho, qu'il ne se rappelait pas avoir jamais entendu, à se mêler à sa conversation?... Il n'y reconnaissait plus sa voix!.. On eût cru celle d'un autre !... De qui?... Elle semblait émerger de sa propre maison!.. De plus haut que sa maison!.. Du grenier!... Des nuages plombés roulant en moutons noirs au-dessus de sa tête!

Qui s'était embusqué derrière ces nuages de moutons noirs? Quel berger de moutons noirs lui répétait d'une voix aggravée que, parmi tous ces oiseaux qui se trouvaient là, en face de lui, dans son poulailler, il y en avait un qui allait mourir ?

Puisque c'était à lui de juger péremptoirement, en dernier ressort, de donner l'ordre d'exécution?

Il allait voir ce berger présomptueux, qui s'amusait ainsi à le contrefaire, du milieu de ses nuages funèbres !

Oh !... Si c'était un berger plus puissant encore, plus maître encore de tout, qu'en ce moment lui-même !.. Le berger Destin même, intervenant comme la veille vis-à-vis de la mère Mijaud !.. désignant, parmi ces oiseaux, un nouvel.... oiseau !... décrétant, tandis qu'il épouvantait coqs et poules en leur criant qu'il y en avait un qui allait mourir, que ce ne serait plus eux, mais lui... lui qui succomberait!

— Mon Dieu !... suffoqua-t-il.

Et s'effondrant dans une encoignure, en face des volailles blotties :

– C'est moi !... C'est moi !... J'ai voulu faire le Destin ; il se venge !..J'ai voulu décider de l'existence ; elle décide de moi !.. J'ai voulu affirmer ma force ; arrive le trépas !

Un mouton encore plus d'enterrement que ses frères s'avança :

— Pitié !... Pitié !... gémit-il au comble d'une soûleur, d'un effroi indicibles.

Le mouton plana :

— Pitié !...

L'atmosphère s'alourdit. Le ciel de plomb devint un ciel de suie. Les « poum ! poum ! » du moteur à gaz terrifièrent.

Une à une, les poules se décidaient pourtant à quitter leur encoignure en face de la sienne. Elles retraversaient le poulailler, naturelles, insoucieuses, re-picorant de droite et de gauche, comme si rien ne s'était passé.

Même l'une apercevant devant elle une sorte de harde étrange, de paquet noir affalé à terre, sauta dessus, tirant sur les boutons de la lévite, les poils de la barbe.

— Non !... Non !... C'est toi !... C'est toi !.. éclata-t-il sarcastique, reconnaissant la Houdan.

Il s'élança, l'accula vers la porte. La violence de son geste fit s'ouvrir celle-ci. Jetant des cris suraigus, la bête s'envola.

— C'est toi !... c'est toi !... hurlait-il.

— Poum !... Poum !... réitérait le moteur à gaz de la blanchisseuse.

— C'est toi !... C'est toi !

Par tout le potager, d'un poirier en quenouille à un autre poirier en quenouille, aux sons des « poum ! poum ! » s'exaspérant, toujours sous sa lévite, il haletait :

— C'est toi !

Par tout le potager, d'un pommier en coupe à un autre pommier en coupe, toujours sous sa lévite, il râlait :

— C'est toi !

« La lutte ne pouvait plus durer d'abord !... Tu m'aurais mangé, si je ne te mangeais pas !

« J'étais forcé de te tuer !... On doit en venir à suivre la loi de vie, qui est la mort des autres !

« J'ai toujours été, trop été d'une bonté ridicule !... absurde !... Je n'ai jamais fait de mal à personne !... Je finirais par être tué par cette bonté, si je ne t'assassinais pas !

« D'ailleurs, on ne se promène pas dans la vie, mais dans une immense maison centrale, un immense bagne !... Tous ceux qu'on y rencontre ont les bras teints de sang !... Il me faut bien avoir les bras teints comme eux !... comme eux !...

« Leurs demeures de tranquillité, leurs jardins de délices, recèlent des endroits cachés, des réduits sombres où l'on égorge, des bosquets d'ombre où l'on tenaille et charcute les suppliciés !

« Et comme tous n'ont pas le génie d'être de champs de bataille, tuant et supprimant leurs frères par le fer, le feu, ou les martyrisant à la dérobée, sans en avoir l'air, moralement, leur arrachant une à une toutes leurs si douces raisons de vivre, il faut bien que je me contente d'être, comme ceux à qui ont les a arrachées, de poulailler !... de poulailler !... de poulailler ! »

Il saisit frénétiquement la poule, juchée sur un suprême poirier :

— Regarde !... fit-il tandis qu'elle hurlait, lui indiquant un sécateur oublié au-dessous... Le sort le veut !... C'est fini !... Voici l'instrument de ton supplice !

Il l'emporta dans un coin, regardant s'il n'était vu de personne, car quand on tue, on cherche un coin où l'on ne soit vu de personne, — lorsque Caïn tua Abel, il chercha un coin où il ne serait vu de personne ! — et là maintenant :

— Tu es coupable !... coupable!... Tu as fait du mal à Chocolatte !... Lève ton cou que je l'incise !... Je ne te dirai que le mot de la justice à ceux dont elle a décidé de se débarrasser : « Tu n'es pas intéressante !... Tu ne m'intéresses pas ! »

Mais tout à coup :

— Dieu !... s'arrêta-t-il... Dire que par ce seul geste je vais éteindre tes deux yeux, pour qui la vie était tout, comme pour les miens !... Et que, le rideau de théâtre une fois baissé, le spectacle, qui était le même pour eux que pour les miens, sera fini pour les tiens !

Se reculant :

— De quel droit est-ce que je baisse ce rideau pour les tiens ?... De quel droit est-ce que je dis que tout va être fini pour toi quand je traiterais de bourreau qui le dirait pour moi ?... Tu es aussi attachée à la vie que moi?... Tu as autant de raisons d'y vivre ?... Tu as peut-être une petite âme, comme la mienne,comme celle du petit poussin qui mourut la semaine dernière, comme celle du petit lapin qui le suivit ?

« C'était un pauvre petit poussin Malines,tu te rappelles, qui avait presque tous ses pauvres petits boyaux arrachés !... Alors, il ne pouvait plus manger, n'est-ce pas ?... Pourtant, il ne s'arrêtait pas de crier : « Piou ! Piou ! Piou ! Je veux vivre ! Moi ! Je veux vivre! » Il vécut ainsi un premier jour, poussant toujours ses « Piou ! Piou ! Piou ! »; un second, marchant à peine, buvant, buvant sans cesse pour se donner des forces!... Et il avait tellement bu,tellement fait de « Piou ! Piou ! Piou! », de « Je veux vivre ! Je veux vivre ! », que le matin du troisième jour, il réussit à manger une première fois dix grains de millet, une seconde fois dix grains, une troisième fois vingt grains. Et il courait avec ses ailes, en petit halluciné, en petit fou, se croyant guéri, sauvé, lançant des « Piou ! Piou ! Piou ! » éclatants, stridents, de victoire, comme lorsqu'on sent sa volonté triompher de tous les obstacles, de toutes les embûches, quand, en grattant avec ses pattes, ainsi qu'elles font toutes, sa mère, sa bonne mère, l'envoya rouler derrière elle, lui arrachant du coup tout le reste de ses boyaux. Et il demeura sur le flanc, sans mouvements; et je dus le relever, le porter près du fourneau de la cuisine, pour lui conserver un peu de chaleur,tandis qu'il sentait sa vie s'en

aller et ne poussait plus que de tout petits « Piou ! Piou ! » de déception, de dépit, de tout petits « Piou ! Piou ! » qui s'amoindrissaient de plus en plus... où presque imperceptiblement il disait : « C'est dommage !...C'est dommage !... J'aurais pourtant fait un si beau Malines !... un si beau Malines ! »

« Et c'était un pauvre petit lapin, qui avait dû manger de cet affreux mouron rouge qu'on trouve accroché aux fanes des petits pois. Et ce pauvre petit lapin ne remuait plus, se ramassant sur lui-même, comme sous le coup d'une angoisse indicible. Soudain, le mal éclata, le projetant comme l'autre sur le flanc, le faisant, sans qu'il bougeât, lancer ses jambes en galop effréné, tandis que sa pauvre petite tête, renversée sur l'échine, se cabrait sous l'action d'un mors invisible. Après la crise, il demeurait sans mouvement, sans vie, sinon celle réfugiée au fond de son œil de prunelle bleue, me regardant. Et moi aussi je le regardais, ne sachant que faire pour lui alléger sa souffrance, lui caressant avec d'infinies précautions la tête, pendant qu'il clignait doucement de la paupière au-dessus de cet œil bleu. Puis, la crise le ressaisissait, plus violente, sauvage, et il galopait de plus en plus éperdument sur place, tête de plus en plus cabrée sur l'échine, vers un but qui sans cesse se rapprochait. Et à la suite de cette crise, son pauvre œil de prunelle me regardait encore, me disant qu'il fallait que je ne parte pas, que je reste là, afin de lui alléger sa souffrance. Et une autre crise plus terrible le ressaisissait. Et l'œil de prunelle continuait à me regarder, me recommandant de ne pas partir, de rester toujours là. Et une autre encore, encore plus terrible. Et une autre. Et une autre. Et à un moment, sans qu'il cessât de me regarder, je constatai que son bel œil de prunelle, si profond, si velouté, si bleu, était devenu vitreux et comme fripé.

« Alors, caressant une dernière fois sa petite tête avec plus de précautions encore qu'avant, je murmurai simplement : « Pauvre petit frère ! Pauvre petit frère ! Va !... » à ce pauvre petit compagnon de souffrance, dont la toute petite âme, comme celle du petit Malines, avait été un instant si semblable à la mienne, si près de la mienne, et je pensai que, de toute vie, si infime soit-elle, chaque vivant est solidaire et répondant.

« C'est pour cela que de ta vie aussi, de ta vieille vie, Hou-

dan, de ta vie affolée et ballottante ainsi qu'une feuille entre mes mains, je sens que je suis solidaire!... répondant!... que je ne peux pas la supprimer !... que ce n'est pas possible!... que je ne le dois pas!... que je ne le peux pas!

« Allons!... Allons!... Vas-tu en finir bientôt?... Vas-tu en finir!... Deviens-tu fou !

« Ce n'est pas vrai!... C'est possible!... Je le peux!... Je le dois!... Il me faut bien faire comme les autres!... Je suis pris dans un engrenage!... Il y a une main qui dirige ma main!... un bras qui mène mon bras!

« Une Houdan!... Est-ce que ça existe d'abord!... Il n'y a que la race humaine qui existe!... la race dont la science prétend qu'elle n'occupe pas le centre du monde, mais qui sait bien pourtant que c'est pour elle que ce monde a été créé!... pour elle que toutes les bêtes sont nées!... que les myriades d'infusoires doivent se faire écraser sous ses pas!... que les pléïades de planètes, d'étoiles, de nébuleuses doivent attendre qu'elle ait trouvé le moyen de les faire sauter à distance!... de les pulvériser!... de les tuer!

« Force m'est bien d'être de cette race!... de faire ce que mes ancêtres ont fait!... de rentrer dans ma lignée d'assassins, dont j'avais la folie de vouloir m'évader!... de passer mon baccalauréat de sang!

« Sans cela, tous mes odieux voisins me guettent derrière leurs treillages, la blanchisseuse avec son moteur, les Sanséri aver leur crottin, la sage-femme, l'agent d'assurances, tous ces apprentis et élèves-croquants, plus croquants encore que les paysans de ces campagnes d'épandages, regardant béatement, mains au ventre, avec des lueurs de louis d'or aux yeux, — la voilà, la solution de la pierre philosophale! — les projections de leurs robinets et de leurs canaux d'infection, faisant prospérer leurs légumes!

« Pas moyen d'échapper à leur évangile, qu'il n'y a que le ventre dans la vie!... et, au-dessus de la vie, le produit du ventre!

« Le rejeton Sanséri me le crie.

« Son père vient de couper la tête d'un canard de sa hache. Le sang a coulé. La tête est tombée. Le rejeton, « sansérisé » aux moëlles, se précipite sur cette tête, l'enfile victorieusement au bout d'un bâton, cavalcade par le jardin, la bran-

dissant en face de moi, de l'autre côté du treillage. Et, la cognant et la recognant à terre, avec des hurlements d'Indien Siou : « Hou !... Hou !... Sale canard !... Sale canard !... Papa t'a fait ta petite affaire, hein !... Papa t'a fait ta petite affaire ! » — « Crie un peu moins fort, chéri !... » intervient de loin sa maman... « amuse-toi avec ton canard plus gentiment ! »

« Et je serais inférieur au rejeton Sanséri ! »

M. Médéri comprima davantage sa poule, se raidissant, s'arc-boutant, la calant entre ses jambes, lui empoignant la tête, tandis qu'elle ne poussait plus que des cris étouffés, commençant à inciser.

Aussitôt un jet rouge, fumeux, gicla sur les feuilles, les mousses, l'herbe verte, les fleurettes. Il eut beau se reculer, tout le bas de sa lévite en fut imprégné. Ça giclait !... giclait !... On eût dit que toute la vie du ciel et de la terre filtrait par cette blessure entr'ouverte. Puis le jet diminua, s'amincit. Ce ne fut bientôt plus que quelques gouttes qui gouttèrent. Quelques gouttelettes. Et la tête raidie, presque déjà jaunie et cireuse, retomba sans force sur la main de son bourreau, s'y appuyant sans plus vouloir la quitter, comme sur celle d'un ami.

Et le jet ayant fini de couler, et la poule ne remuant plus, n'étant plus qu'un pauvre cadavre comme tant d'autres, une loque sans forme et sans raison, ainsi que tous les « décrochez-moi-ça » de la vie, de l'histoire, César, Charlemagne, Napoléon, M. Clémenceau, toutes les Houdans ! une pauvre chose qu'on dirait qui n'a jamais existé, il la dressa tout à coup, frénétique, terrible, entre ses mains sanglantes, face à lui :

— Oh !... Avant qu'ils ne se ferment complètement, tes yeux, tes yeux que j'ai martyrisés,... s'écria-t-il,... laisse-moi,... laisse-moi y lire ce que je cherche depuis tant de temps... ce que je me consume de ne pas comprendre... le secret... la raison de l'existence, Houdan ?... Pourquoi, réponds-moi, je t'en conjure, brûlons-nous sans cesse de nous élever, et sommes-nous forcés de descendre ?.. Pourquoi nous agenouillons-nous devant la vie, et sommes-nous contraints de donner la mort ?... Pourquoi disons-nous : C'est mal de tuer !... et aussitôt le faisons-nous ?... Qui a mis dans nos têtes cette idée que c'était mal, et dans nos bras cette force qui nous oblige à agir contre

notre idée ?... Est-ce que nos idées seraient plus hautes que la vie !... Est-ce que nous serions plus hauts que Dieu ?.. Mais alors, prouvons que nous sommes plus hauts que lui !... qu'elle !... Imposons nos idées au monde, au lieu de les laisser perpétuellement enfermées dans nos cerveaux !... Car, hélas ! elles n'ont jamais existé nulle part ailleurs !... Tout ce que nous voyons chaque jour en nous, autour de nous, ne cesse de nous démontrer que rien n'y répond !... La nature, l'histoire, la société, les démentent !... De quelle divinité inouïe sommes-nous les jouets ?... De quelle gageure infernale, l'enjeu ?... Qui les a implantées dans nos têtes, si c'est pour nous condamner à agir contre elles sans arrêt ?... Allons-nous bientôt les en faire jaillir, pour établir que c'est la vie, la vie seule, qui est fausseté, mensonge, illusion, et elles, seules réalité, solidité, vérité !... Allons-nous les imposer à l'avenir !... Allons-nous refaire le monde à notre image !... à l'image de nos idées !

« Un drapeau ?... Un drapeau ?... Je veux un drapeau pour aller crier que les idées des hommes sont plus hautes que la vie, et qu'il faut que la vie change désormais, pour se conformer aux idées des hommes ?... Je veux un drapeau, un drapeau de lumière, un drapeau de diamant, pour aller crier que l'idée de bien par exemple, l'idée de juste, l'idée de vrai, bien que nous ne les rencontrions nulle part autour de nous ! nulle part ! nulle part !... jamais ! jamais !... donc qu'elles sont innées en nous !... vont être fondées sur le roc et dominer l'existence ?... Je veux un drapeau d'arc-en-ciel et de flamboiement, pour crier que le monde des idées est né ?... que c'en est fini de nous donner tort, honteusement, affreusement tort, et que, fondateurs d'une vie telle que nous la concevons, nous allons enfin être d'accord avec nous-mêmes ?.. avec nos idées ?... Un drapeau ?.. Un drapeau ?.. Un drapeau ?... Un drapeau ?.. Je veux un drapeau pour le brandir frénétiquement, éperdument, et en recréer la terre ?

« Oh ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! Je le vois ! Je ne suis qu'un homme !... un pauvre homme !... Mes idées ne seront jamais que des grelots tintant dans ce triste hochet de tête !... Jamais le vrai, le bien, le juste n'en sortiront davantage que les grelots ne sortent des hochets des fous et des enfants !... Jamais

ils ne se répandront comme des fleurs de douceur sur la terre rajeunie !... Et mon seul drapeau, le drapeau que je réclame, croyant transformer l'univers, ce ne sera jamais qu'un cadavre, le cadavre d'une vieille poule, d'une vieille Houdan, qu'en cherchant à m'élever au-dessus de mes frères j'ai tuée comme mes frères tuent !... j'ai tuée !... j'ai tuée !...

MAURICE BEAUBOURG.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

XXXIIe Lettre à l'Amazone.

Vous le voyez bien, mon amie, que mes suppositions se réalisent presque toujours, puisque vous avez retrouvé dans un bureau de poste le paquet de lettres auquel vous ne vouliez pas croire. Mais rien ne m'a mieux prouvé la solidité de votre amitié et la sûreté de votre caractère. Qu'aurais-je dit, moi, d'un tel silence? Je vous aurais accusée, j'aurais été fâché. Mais une femme comme vous ne perd jamais confiance en soi-même. Le manque de *self-reliance* est un de mes plus grands défauts. Il me semble que j'arrive toujours à la vie. Je n'ai aucune expérience. Je crains toujours de perdre ce que j'ai conquis et cette crainte, au cours de mon existence, m'a rendu très malheureux. Votre Emerson a écrit sur cette maladie de l'esprit quelque chose de très bien ; je ne me le rappelle plus, quoique j'aie, dans le temps, essayé de mettre ses conseils en pratique. Mais c'était bien inutile. Ce n'est pas une lecture qui peut réformer un caractère. Pourquoi ai-je travaillé dans ma vie? Pas pour l'argent, dont je ne suis pas avide; pas pour la gloire, de laquelle je ne suis pas dupe. Je n'ai jamais pensé qu'à me faire plaisir et je n'y ai guère réussi. Le doute m'a poursuivi jusqu'en dedans de moi-même.

Mais c'est peut-être une volupté, et une volupté égoïste, car c'est encore une manière de s'occuper de soi. Il y a un mysticisme sadique, qui étonne chez les autres, et dont chacun connaît au moins les éléments, selon la qualité de son âme.

Mon amie, je suis interrompu par le soleil, qui vient me chercher, puisque je ne puis aller à lui sur la route et parmi les clairières. Ce soleil de l'automne, comme ses roses, est plus qu'un autre exquis. Il n'a pas les perfidies de celui du printemps, il n'est pas meurtrier, ainsi que celui de l'été. Il est calme, profond et continu, comme un amour heureux, dont il a la brièveté et le sourire un peu mélancolique. Bien qu'on ait dit cela cent fois et mille fois, peut-être avec les mêmes mots, la matière en est toujours neuve. Pas plus que les cœurs féconds, la nature ne s'épuise pas, mais elle se renouvelle et les cœurs, si parfois ils se rajeunissent, ce n'est qu'en soubresaut, ils n'ont qu'une saison, et elle a beau se prolonger, elle marche vers la

nuit, et elle le sait. Voilà-t-il pas encore des choses bien nouvelles ? Mais redire les choses déjà dites et faire qu'on croie les entendre pour la première fois, c'est tout l'art d'écrire, mon amie, comme tout l'art de vivre est de revivre, comme tout l'art d'aimer est d'aimer encore.

Le miracle est que tous les actes humains se ressemblent et qu'ils soient en même temps différents, qu'une personnalité marque tous ces gestes au fond identiques, qu'il y ait autant de mondes qu'il y a de pensées distinctes et même autant qu'il y a de phases successives dans l'évolution d'une même pensée. Il ne faut pas nous révolter contre cette diversité, mais, au contraire, l'accueillir avec joie et nous plier volontiers à ces changements de nous-mêmes, et il est bon que nous en ayons pleinement conscience, pourvu qu'en même temps nous ayons conscience de notre unité fondamentale. Si peu qu'il en reste, il en reste toujours assez dans un esprit sain pour lui permettre de comparer le présent au passé et de mesurer les modifications de notre âme à travers la vie. Ils me semblent toujours singuliers, et peu attentifs, ceux qui disent de bonne foi : « Je n'ai jamais changé.» Cela signifierait peut-être que, n'étant rien, ils sont devenus rien, la vraie personnalité vivante étant faite de couches successives, à peu près comme un oignon de lis ou comme ces objets pétrifiés qui se sont recouverts d'un voile de silice, plus épais chaque jour. J'aime assez cette dernière comparaison, car la vie n'est-elle pas nécessairement une lente fontaine pétrifiante ? Voilà ce que je crains, et qu'elle ne dessèche peu à peu nos fibres vitales et qu'un jour vienne où, ayant encore les apparences humaines, nous n'en ayons plus que les apparences.

On s'aperçoit un jour de je ne sais quelle raideur dans les articulations de l'esprit. Le sentiment n'est plus perçu que sous les espèces de l'intelligence. On met à le comprendre tout le génie qu'il faudrait pour le sentir comme un parfum. Oui, il y a un jour où l'on se met à vouloir comprendre les parfums et c'est la fin de la sensibilité, sans laquelle l'homme perd la moitié de son agilité et s'enfonce lentement dans les sables mouvants. D'ailleurs, c'est moins peut-être une question d'âge et de durée qu'une question de construction moléculaire. Il est mauvais d'avoir cherché trop tôt à comprendre la vie. Outre que c'est difficile et qu'on y arrive rarement, on n'en serait pas plus avancé d'avoir résolu le problème, car dans tout problème, ce n'est pas la solution qui est la plus importante, c'est la méthode. Or, la méthode intellectuelle est particulièrement stérile. Elle ne livre que les apparences, elle ne permet d'étreindre que les ombres. La vie est d'abord physique, elle s'appuie sur des puissances physiques, elle se développe par des moyens physiques : elle ne se conquiert que par des armes physiques, et ne livre son secret que sous

des pressions physiques. Une fois en possession de ce secret, on peut le traiter par des réactifs intellectuels, mais il faut l'avoir arraché d'abord du milieu de l'organisme qui le détient.

Voyez la théorie de l'amour, de Schopenhauer, comme sa base physique lui donne l'odeur même de la vérité. Toute métaphysique doit être physique d'abord pour être autre chose qu'une rêverie. Voyez comme la seule religion qui ait conquis les races intellectuelles s'appuie sur des solidités physiques : virginité, union sexuelle, grossesse, naissance, mort, résurrection et ascension physiques, miracles thérapeutiques, tout le poème naturaliste de la chair, joies et douleurs de la chair. Ce n'est que plus tard qu'on a brodé une métaphysique sur cette physique et quand on y a agrégé des symboles, ce furent des symboles physiques et qui se mangent : le poisson, l'agneau ; le dieu même est festin ; il réconforte les corps et saigne dans les bouches ! Essayez de toucher à la physique de la métaphysique chrétienne et tout croule : ce n'est plus qu'un jeu prétentieux et maladroit de vieillards platoniciens.

Où suis-je parvenu, mon amie ? Voilà où conduit la logique, quand on la laisse faire. Vous me direz si cela vous a amusé. Pour moi, j'y ai pris grand plaisir.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Pierre-Jean Jouve : *Parler ;* Georges Crès et Cie, 3 fr. 50. — Tristan Derème : *La Flûte fleurie ;* nouvelle édition nouvelle. — Henri Thuile : *La Lampe de Terre ;* B. Grasset, 2 fr. 50. — Stephen Mac Say : *Révoltes et sanglots ;* Lenclos et Delnaud, 2 fr. 50.

Voici la troisième fois qu'en moins de deux ans Pierre-Jean Jouve me donne l'occasion de commenter à cette place ses nouveaux ouvrages poétiques. Cette fécondité, chez un jeune écrivain qui ne néglige aucun des grands genres littéraires, atteste un labeur opiniâtre, heureusement secondé par des dons incontestables. Pierre-Jean Jouve s'est essayé déjà dans le théâtre et dans le roman ; il exerce son sens et son style critiques en donnant une chronique régulière aux *Bandeaux d'or ;* il consacre enfin à la poésie, et spécialement à la poésie lyrique, un effort suivi dont la plus récente manifestation est ce livre intitulé **Parler**.

J'éprouve une certaine difficulté à classer les impressions que me laissent plusieurs lectures successives de cet ouvrage. La poésie de Pierre-Jean Jouve est d'un abord ardu, ce qui ne laisse pas de la rendre profondément intéressante. Elle réserve des surprises et des écueils, elle abonde en beautés confuses et, malgré la sécheresse des divisions, donne souvent le spectacle d'un pathétique désordre. Elle

fait songer, longtemps encore après les premières explorations, à un monde enseveli dont on a peine à soupçonner l'architecture. Elle s'évertue dans un abîme où les coups de sonde de la critique s'égarent parfois et, parfois aussi, provoquent d'importantes découvertes. Elle mérite de retenir l'attention qu'elle saura tour à tour récompenser et tromper.

Une chose m'apparaît désormais certaine, c'est la vive, la presque trop vive intelligence de ce poète, ou plutôt sa trop vive passion d'intelligence. J'écris cette phrase non sans débats : il n'est pas dans mes habitudes de médire de l'intelligence. Mais, ayant ainsi laissé deviner ce que je sens d'excessif dans la ferveur intellectuelle que Pierre-Jean Jouve apporte à la poésie, je ne suis que plus libre pour honorer son exceptionnel désir de comprendre, j'entends de *comprendre poétiquement*.

Nous sortons d'une époque littéraire où l'on s'est montré plus qu'injuste envers l'intelligence. Après avoir dit que cette rare vertu était inutile au musicien et nuisible au peintre, on a volontiers admis qu'elle ne pouvait jouer que de mauvais tours aux poètes. Il y a quelques années, on pouvait presque assommer un poète en disant de lui qu'il était « trop intelligent ». L'intelligence a bien failli passer à l'antipode du vrai, de l'absolu génie lyrique. C'était, de la part des fanatiques de l'intuition pure, une tactique hasardeuse; c'est merveille qu'elle n'ait pas fait la fortune d'un grand nombre d'imbéciles.

On a trop parlé de la candeur de Verlaine et de la divine naïveté des plus grands... Mais allons donc! Verlaine, qui ne fut heureusement jamais un *intellectuel*, fut à coup sûr une des plus subtiles et des plus pénétrantes intelligences poétiques de son époque. Rimbaud fut spécialement grand par l'intelligence. Et faut-il encore parler de Gœthe ou de Hugo?

Comprendre! Prendre ensemble les choses, les réunir par l'autorité de l'esprit pour les comparer ou les expliquer réciproquement, n'est-ce pas là le privilège même de la poésie, le sacré devoir du poète?

Je reviens à Pierre-Jean Jouve en disant que son livre marque une tentative ardente pour *comprendre* le plus de choses possible et les *exprimer*. Ces deux actes, chez le poète, ne sont pas contemporains, ni même immédiatement consécutifs: ils sont séparés par une période de temps plus ou moins longue pendant laquelle il s'opère une mise au point, et un choix. Considérant les poèmes de Jouve avec un grand désir de faire un acte critique susceptible de conséquences, je me demande s'ils doivent leur émouvante imperfection à l'acte de la compréhension ou à celui de l'expression. Autrement dit, je cherche si ce poète s'exprime avec une véhémente difficulté, ou s'il ne fait

pas tout simplement effort pour appréhender des choses trop lointaines, et surprendre des rapports trop ténus. Question difficile, à laquelle je ne saurais faire qu'une réponse ambiguë.

Pierre-Jean Jouve me semble capable d'éprouver dans le même temps les émotions les plus nombreuses et les plus complexes. Il les traduit dans une langue colorée, mobile, hardie, qui demeure parfois impuissante sans vouloir perdre les apparences de la force, et qui supplée à la précision par une sorte de colère.

Ce poète a d'ailleurs le temps de rechercher et d'atteindre cette simplicité d'écriture qui est en général le bénéfice de la patience et des longs travaux. Il s'est réservé jusqu'ici à d'autres conquêtes. Je souhaitais, il y a un an, que, rassasié de sensations, il découvrît le monde des sentiments. Il a, je veux le reconnaître, consacré les meilleurs poèmes de son dernier livre à cette découverte. Il a détourné, pendant de longues heures, son regard des aspects du monde matériel pour reporter ce regard sur des hommes. Cette contemplation a mûri son âme; le timbre de sa voix en est souvent changé, il est plus sourd, plus vibrant, plus profond.

Je tiens à citer ici un fragment plus démonstratif que tout commentaire :

Je t'appelle dans la confession de l'ombre :

Toi qui portes les yeux clairs
Et les cheveux clairs du Nord,
Ingénu dans un paysage
Où s'enfuit ton ombre mince,

Toi, dont le regard trop bleu
Donne la révélation
De la ville boursouflée
Autour de ta barbe noire,

Et toi, petit et rieur,
Mais le front bombé d'images
Qui dorment dans ton œil nu
Et font traîner ta parole,

Et toi aussi, visage bon
Plein de l'anxieuse lumière
Et parlant d'une chair chaleureuse,
Et souriant à larges lèvres,

Et d'autres que j'aime!
Toi que je connais à peine,
Furieuse solitude,
Qui travailles face à la mer...

Vous m'avez vu tremblant et dépouillé
Avec des regards qui renonçaient,
Et des mains que je ne possédais plus.

Vous m'avez vu trahi et soumis à moi-même,
Certains soirs où les roues criaient à la pluie.
Il est grand temps que vous me voyiez véritable !
Venez dans la noirceur où je suis descendu,
Où ma face reluit d'un miracle trop lourd !

J'avoue que par ailleurs, malgré la connaissance que j'ai des tentatives de Pierre-Jean Jouve et malgré mon attentive sympathie, j'erre dans l'obscurité où me rejettent des strophes obscures et tourmentées. Je veux bien en accuser mes facultés de lecteur. J'en souffre de toute façon, car j'aime la volonté que Jouve apporte à être un homme et un poète. Je lui reproche d'autant plus vivement ses fugues hors des frontières de la vérité que j'approuve sans réserve ses incursions dans ce qui n'est que l'inconnu... Je ne lui fais pas grief d'avoir retenu quelques-uns des accents dont s'enrichit la voix fraternelle de Jules Romains, car je sens qu'il saura faire en temps utile le départ des vertus qui lui appartiennent en propre ; et c'est encore par souci de la sincérité que je donne cette indication.

Je ne reçois pas, dans toute mon année, six ouvrages qui aient la valeur profonde de celui de Jouve ; c'est envers les poètes auxquels j'accorde le plus de confiance que je me sens aussi le plus d'obligations, c'est pourquoi j'ai voulu juger ce livre avec la plus constante rigueur.

§

Il y a quelques mois, M. Tristan Derème a fait paraître une petite plaquette de vers sur laquelle j'ai écrit une page presque élogieuse. Je ne sais quoi, me dit que M. Derème, habitué sans doute à de plus éclatants succès, ne s'est pas trouvé satisfait de ma critique. Je ressens donc quelque embarras au moment de juger l'ouvrage que m'envoie aujourd'hui M. Tristan Derème, et qui s'appelle **la Flûte fleurie**. Ce titre, malgré l'allitération, me paraît insuffisant, étant donnée l'invention dont fait couramment preuve M. Derème. Mais passons...

La Flûte fleurie est un recueil composé pour la plus grande partie des meilleures pièces publiées par M. Derème dans ses précédents opuscules. Encore que ces petits poèmes me fussent pour la plupart connus, j'ai cependant lu d'un bout à l'autre l'ouvrage de M. Derème ; et j'avoue que ce n'est pas uniquement par devoir professionnel. Il me semble pourtant que je viens de faire là un aveu des plus flatteurs.

Mon opinion sur M. Derème n'a pas changé. J'ai déjà dit que ce jeune écrivain avait de l'habileté et même de l'esprit ; je l'ai jugé comme un poète léger et parfois charmant. Je l'estime toujours comme un léger et parfois charmant poète. Et s'il faut donner des

arguments à l'appui de cette proposition, je ne saurais faire mieux que citer au hasard une page de *la Flûte fleurie :*

Tu parus. Mais les doigts posés sur le loquet,
tu t'arrêtas avec un air interloqué.
Puis devant les papiers qui encombraient la table,
tu dis : « Cette maison devient inhabitable ! »
Et ton sautoir frémit dans ses cent trois maillons.
Voici bientôt deux mois que nous nous chamaillons,
voici deux mois bientôt que je t'ai rencontrée
et que je sais ton goût natif pour l'eau sucrée,
les pommes vertes, les promenades, les sous-bois en octobre et les romans à quatre sous.
Tu grondes, mais je sens, dans nos pires querelles,
quand bondissent les mots comme des sauterelles,
que tu n'es pas fâchée et qu'au fond tu souris
en ton cœur plus léger qu'une dent de souris.

Si M. Derème souhaite passer pour autre chose que ce qu'il est si naturellement, je dirai que rien n'est plus humain, mais je ne changerai pourtant pas d'avis. M. Tristan Derème a choisi des maîtres qui, comme lui, cultivèrent l'humour et l'ironie. M. Derème n'a pas encore la réelle profondeur de ses maîtres, de Laforgue par exemple, mais il a le temps devant lui et peut attendre. Nous attendons bien nous-même.

Pour le moment, l'auteur de *la Flûte fleurie* peut s'estimer heureux de nous faire tantôt rire et tantôt sourire. Les gens qui font rire sont toujours les plus forts, l'histoire de l'art et de l'humanité en fait foi... Le malheur veut que leur plus chère ambition soit souvent de faire verser des larmes.

§

J'ai de la sympathie pour ce thrène que M. Henri Thuile appelle **la Lampe de Terre**. Si l'on n'avait pas abusé du langage musical pour parler de la poésie et des poètes, je dirais que ce petit livre est tout entier écrit dans une tonalité mineure; rien ne serait plus juste, car, quoique M. Thuile se soit uniquement servi de l'alexandrin pour composer ce chant funèbre, il a su souvent retirer à ce vers superbe son éloquence et son brillant.

Parce que tu dormais dans le vallon des chênes,
par delà le ruisseau que la colombe atteint,
comme l'été pleurait aux gorges des fontaines,
j'ai su que ce bonheur ne serait plus le mien.

Que m'importent l'oiseau, la source et la colline,
l'aube d'argent mouillée aux feuilles du jasmin,
plus bas que le cyprès aux rugueuses racines
de l'accablant sommeil tes larges yeux sont pleins !

M. Henri Thuile a divisé son poème en fragments dont chacun est rigoureusement composé de deux strophes de quatre alexandrins; cette discipline formelle l'a contraint à la sobriété; j'avoue de bon cœur qu'elle ne l'a pas conduit à la monotonie et que la demi-teinte dans laquelle se déploie cette sombre guirlande est bien telle que l'a souhaitée le poète.

§

Si M. Stéphen Mac Say publie, comme je le crois, son premier livre de poèmes, je dirai qu'il fait dans la poésie une entrée bruyante. L'ouvrage est copieux, il porte un titre un peu sonore : **Révoltes et Sanglots**, il est orné de poèmes qui, tant en vers libres qu'en vers réguliers, font valoir un talent prodigue, déjà très sûr de soi-même. Le style de M. Stéphen Mac Say est enrichi de néologismes, de mots rares et d'images trop ambitieuses. Malgré cela, je sais gré à cet auteur de multiplier les recherches rythmiques et de ne pas méconnaître l'exemple de Verhaeren. Les défauts de M. S.-M. Say sont de ceux que le temps efface, heureusement, et j'ai lieu de croire qu'un prochain livre de cet auteur pourrait nous réserver de réelles satisfactions.

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

Binet-Valmer : *La Créature*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Paul Margueritte : *Les Sources vives*, Plon, 3 fr. 50. — Georges Delaquys : *Le Beau couchant*, Plon, 3 fr. 50. — Mathilde Alanic : *Au soleil couchant*, Plon, 3 fr. 50. — Henri Ardel : *La Nuit tombe*, Plon, 3 fr. 50. — Jean de la Poulaine : *Par l'énergie et le travail*, Plon, 3 fr. 50. — Willy : *L'implacable Siska*, A. Michel, 3 fr. 50. — Félicien Champsaur : *Le Mal de Paris*, E. Fasquelle, 3 fr. 50. — Maurice des Ombiaux : *Les Manches de lustrine*, E. Figuière, 3 fr. 50. — Louis Texier : *Amour stérile*, A. Messein, 3 fr. 50. — J.-D. Pinelli : *Corsica de Piétrasanta*, E. Figuière, 3 fr. 50. — Comtesse de Pesquidoux : *Le Menhir*, Sansot, 3 fr. 50. — Jeanne Landre : *Le Doigt dans l'œil*, L. Michaud, 3 fr. 50. — Louis Sonolet : *Les Ilots d'amour*, Edition Paris, 3 fr. 50.

La Créature, par Binet-Valmer. Dans le monde bourgeois, il y a de cela une vingtaine d'années, on appelait *créature* la fille où la femme de mauvaise vie. Encore maintenant, des gens du peuple traitent quelquefois de *créatures* les enfants qui tournent mal. Mais je ne pense pas que le titre de ce roman signifie autre chose que le produit tout nu de la création, de la nature, la femelle aux instincts brutalement manifestés. S'il s'agissait seulement de l'étude sincère d'une hystérie librement développée, ce livre aurait peut-être moins de ragoût. Malheureusement (ou heureusement, car il faut songer à la mode) il a une terrible tendance à l'exotisme qui nous infeste depuis l'invention de *la tournée*. Tournées de la *Comédie*, tournées du conférencier et des gens de lettres exhibitionnistes. Binet-Valmer a cinglé les *Métèques* de quelques vigoureux coups de cham-

brière; pourtant il leur garde un certain faible et, s'il ne les aime guère, il en met partout. Les deux héros de cette histoire, d'une grande complication psychologique, sont les nommés Batchano, un Roumain mal marié dans son pays,et Périclès Avrinos, un Grec. Ce médecin un peu charlatan, et ce journaliste, très besogneux,se meuvent au milieu d'un cercle de jolies névrosées (éther, cocaïne,opium. comme vous diriez : orgeat, limonade, bière !) dont les névroses auraient déjà suffi à les inventer s'ils n'existaient que fort douteusement. Le Batchano possède la beauté fatale du beau ténébreux de jadis. Aujourd'hui un beau ténébreux bien français est trop vite percé à jour.Quand il est Roumain ou Grec,on a au moins la chance de ne pas le découvrir fils de concierge,ce qui est toujours autant de pris sur l'ennemi. Batchano, introduit chez une actrice des plus célèbres, y entreprend la cure intellectuelle de sa fille, une pauvre créature démente ou simplement livrée à ses propres impulsions. Il souhaitait devenir le précepteur d'un fils de roi, il se fait le valet de chambre d'une âme assez vulgaire enrobée d'un physique charmant. Il lui arrive tout naturellement ce qui doit arriver à tous les domestiques conviés au secret déshabillage ; mais beaucoup moins fort qu'un domestique bien stylé, il succombe, perd tout son prestige, tourne au bouffon tout en ergotant comme un théologien.

Ce jeune homme est-il honnête ou toqué ? Je ne me permets pas de le juger, parce qu'un caractère roumain ne me semble pas déchiffrable. S'il était seulement le fils d'un concierge, je sais bien ce que j'en penserais, mais peut-on dire crûment les choses à un Roumain doublé d'un ami grec!... Pour notre dignité nationale, il vaut mieux rester poli. Et puis ces enfants des petites patries que la littérature exotique mit à la portée des jeunes filles riches sont des innocents. Il ne convient pas de leur faire de la peine. Je ne comprends rien à leur jargon et je suis bien certain qu'ils sont peut-être aussi dénués de véritable intelligence que les oies blanches ou noires qu'ils soignent. A quoi bon ce bagout pour faire son petit saint Jean devant le riche mariage et refuser en somme une réparation due à la créature mise à mal par lui, lâchée en plein vice à cause de son manque de poigne? On nous laisse suspendu sur des sommets que voilent trop de nuages. On perd pied devant ces secrètes intentions d'amour pur aboutissant à la plus ordinaire des chutes.Il n'épouse pas parce qu'il est pauvre, mais il aurait volontiers marié son ami grec à son élève, et le Périclès est encore moins riche, sinon moins scrupuleux. Enfin ça fait une belle histoire à tendance mélodramatique, très touffue,très fouillée,où l'on rencontre des types qu'on n'aimerait pas à recevoir chez soi sans avoir au préalable serré l'argenterie, mais qui font plaisir lorsqu'on les effeuille — un peu, beaucoup, passionnément — dans un bouquin bien écrit. Un jour qu'un de ces médecins pour affections

intimes... de l'âme des mondaines me demandait si j'usais des *divins poisons* (?), avec un de ces airs bien *snobs* qu'on voudrait gifler, je lui répondis tout à trac en le regardant droit dans les yeux : « Non, cher Monsieur, mais je possède une petite boîte remplie de *mort aux rats d'hôtel* et que si vous désirez y goûter ! » Le monsieur n'est jamais revenu. C'était un Grec... né de parents périgourdins. Allez donc dire ça au Batchano si noble... et qui vient de si loin ! Batchano, c'est un apôtre. Il croirait en Dieu s'il voulait. Or il ne veut pas ! Au fond, est-ce qu'il sait nettement ce qu'il veut ? Je trouve la *créature* beaucoup plus forte que sa création, ah ! oui !

Les Sources vives, par Paul Margueritte. Un pauvre banquier ruiné, de cœur et de bourse, des enfants égoïstes et une femme persuadée qu'un homme doit gagner non sa vie mais son luxe. Quand on se retrouve dans l'intimité de la misère, on a des remords et on commence à s'aimer. Je me permets de faire une remarque : les gens dans la misère ne trouvent jamais de places de 400 fr. par mois, seraient-ils fils ou fille de banquier ruiné ! Les fins psychologues ne doivent pas ignorer ces choses-là et comme on les lit attentivement, ils pourraient leurrer de braves gens peu au courant de la mesquinerie des existences vécues. On a une tendance à exagérer certain chiffre dans les études de mœurs. Ou l'on ne mange qu'un morceau de pain sec, ou on trouve la place modeste de 400 fr. par mois. Hélas ! Ni cet excès d'honneur ni cette indignité. On rencontre même des honnêtes gens qui demeurent pauvres, honteusement pauvres, toute leur vie.

Le Beau couchant, par G. Delaquys. Un savant d'un certain âge et une vieille aimable fille correspondent en se cachant avec soin leur extrait de naissance. D'un galant marivaudage ils en arrivent à un amour sincère et chacun éprouve l'impérieux besoin d'une confession. Le vieux monsieur et la vieille demoiselle, aussi érudits l'un que l'autre, aussi timides mais également épris, se verront sans déception, parce que leur cœur est encore plein d'une jeunesse inemployée. Agréablement contée, cette histoire n'a rien de la monotonie du roman par lettres, généralement si difficile à lire.

Au soleil couchant, par Mathilde Alanic. Une femme de lettres, désespérée de vieillir, se décide à se terrer dans un coin de province où elle se surprend à penser au bonheur des autres et, le soleil de la gloire une fois couché, elle aura, pour rafraîchir ses yeux fatigués, le rayon de la lune de miel d'une jeune amie dont elle aura fait le mariage sans trop le savoir. Je remarque que cette femme de lettres écrit avec une plume d'or. Malgré sa notoriété, ça pourrait bien être l'amateur. Vit-on jamais femme de lettres abandonner une plume aussi précieuse ?

La Nuit tombe, par Henri Ardel. Drame intime qui se passe

entre la conscience amoureuse et l'amour d'une femme. Se sachant condamnée à mourir d'une horrible maladie, Viva préfère se refuser au bonheur d'épouser son amant pour ne pas l'accabler du fardeau de ses dernières souffrances.

Par l'énergie et le travail, par Jean de la Poulaine. Le journal curieux d'un ancien élève de l'atelier de Corot, qui fut tour à tour peintre, portefaix, professeur de dessin, répétiteur de français chez les Anglais et aussi quelque peu philosophe. Satires des mœurs anglaises amusantes souvent.

L'Implacable Siska, par Willy. Lucien et Alfred sont les deux âmes damnées des maisons de jeu. Ils combinent des choses naïvement louches pour s'assurer, sinon la matérielle, au moins les bonnes grâces de Mlle Siska. Si j'en juge par la peine que j'ai eue à suivre dans leurs calculs ces joueurs enragés, je crois comprendre qu'il s'agit d'un roman moral. Rien ne semble plus fastidieux que cette série de hauts, et de bas, de rouges et de noires, de bons tuyaux et de mauvais tuyaux, de caresses payées en baisers volés ; mais le dénouement est plus drôle. Alfred s'aperçoit que la trahison de son inséparable Lucien lui permet de recueillir l'héritage attendu, quoique écorné.

Le Mal de Paris, par Félicien Champsaur. La couverture nous représente une Madame Janus à la fois brune et rousse et, sous la couverture, nous trouvons une Arlésienne transformée en Parisienne d'un coup de baguette, une Arlésienne sans accent probablement. Le midi, quand il bouge, est capable de tout. Le mari lui-même ne reconnaît pas sa femme et nous assistons à la traditionnelle orgie, le souper qui descend du ciel avec, autour, différentes danses du ventre.

Les Manches de lustrine, par Maurice des Ombiaux. L'administration belge est tout aussi routinière que l'administration française et elle a ses légendes amusantes ; par exemple l'histoire de la collection de faïences qu'on n'arrive plus à retrouver pourrait avoir pour pendant le monument de Zola qu'on avait perdu aux Beaux-Arts.

Amour stérile, par Louis Texier. Un brave garçon, un peu niais, fait une cour des plus respectueuses à une jeune personne de mœurs légères, qui demeure cependant inabordable pour lui. Un jour, il s'aperçoit que cette indifférence a des causes très en dehors de la nature. Espérons que cela le guérira de l'amour respectueusement mal placé.

Corsica de Piétrasanta, par J.-D. Pinelli. Une intrigue à la fois politique et amoureuse se terminant par l'inévitable catastrophe de la vendetta.

Le Menhir, par la comtesse de Pesquidoux. Sous une pierre sacrée gît un trésor. En se renversant, le roc tue ceux qui s'opposaient

au bonheur de l'héroïne et découvre le trésor, en partie symbolique, dont on fera une richesse universelle.

Le Doigt dans l'œil, par Jeanne Landre. De joyeux contes, des histoires gauloises et beaucoup d'esprit. Un décolletage du genre de celui qu'on inaugure sur l'image de la couverture : un singe très malin qui broderait. C'est quelquefois un peu raide, mais c'est toujours drôle avec un air bon enfant tout plein.

Les Ilots d'amour, par Louis Sonolet. Il y a de jolies gravures et des pastiches de XVIIIe siècle amusants. Ce n'est peut-être pas tout le temps convenable, mais l'inconvenance vous y a un petit air vieille France qui vous engage à tout pardonner.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Edouard Maynial : *La Jeunesse de Flaubert*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, « Mercure de France ». — Laurent Tailhade : *Quelques Fantômes de jadis*, 1 vol. in-18, 3 fr., Albert Messein. — Laurent Tailhade : *Plâtres et Marbres*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Figuière. — Maurice Donnay : *Le Cœur et la Tête*, 1 vol. in-12, 1 fr., Sansot. — Paul Hervieu : *La Chasse au réel*, 1 vol. in-12, Sansot.

M. Edouard Maynial étudie **la Jeunesse de Flaubert**. C'est à Rouen, écrit-il au seuil de son livre, qu'il faut cultiver Flaubert : sa ville natale, qu'il faisait profession de mépriser, nous donnera, malgré lui, « le secret de sa vie et le sens de son œuvre». Certes, l'impersonnalité de l'écrivain était pour lui plus qu'un dogme : « c'était l'essence même de son art »; mais, se demande M. Maynial, cette impersonnalité est-elle aussi rigoureuse qu'il l'aurait voulu, et dans quelle mesure peut-on retrouver dans *Madame Bovary*, dans l'*Education sentimentale*, même dans *Bouvard et Pécuchet*, « les souvenirs, les sentiments, les idées de celui qui les a écrits » ? C'est une question très discutable, mais ce qui est hors de discussion, observe M. Maynial, c'est le caractère autobiographique des premiers écrits de Flaubert : *Novembre* et la première *Education sentimentale*. Dans ses premières œuvres, ainsi que dans sa correspondance de cette époque, Flaubert nous apparaît « comme un enfant romantique, enthousiaste de verbes sonores et de beaux rêves ». Il écrit :

Ah ! je voudrais vivre en Espagne, en Italie ou même en Provence ! Il faudra quelque jour que j'aille acheter une esclave à Constantinople. Je crois que j'ai été transplanté par les vents dans un pays de boue et que je suis né ailleurs, car j'ai toujours eu des souvenirs ou des instincts de rivages embaumés, de mers bleues. J'étais né pour être empereur de Cochinchine... Je n'ai rien que des désirs immenses et insatiables.

C'est toujours le rêve de ces conquérants normands qui se taillèrent des royaumes dans le monde; mais ce goût, cet instinct de conquête, Flaubert l'a transposé en littérature.

Ce romantisme de conquête fut, en effet, le mal incurable de ce grand écrivain réaliste, et il semble que, dans *l'Education sentimentale* et même dans *Bouvard et Pécuchet*, il s'est douloureusement moqué de lui-même et de son « bovarysme ». Ces rêves, ces désirs immenses et insatiables, Flaubert les a mis dans ses premières œuvres, surtout dans la *Tentation* de 1849, qui est déjà, écrit M. Maynial, non pas certes ce qu'elle sera en 1872, mais ce que Flaubert a voulu la faire; « elle est même, beaucoup plus que la version définitive, l'expression de son tempérament, de ses rêves et de ses idées. » Flaubert a mis à peine seize mois pour écrire 541 feuillets, il en emploiera cinq ou six uniquement pour réduire son œuvre de moitié et il lui faudra près de trois ans pour terminer les 134 feuillets de son œuvre définitive.

Voici l'épisode de la fille du questeur Martiallus, auquel Flaubert n'a pas renoncé sans regret, puisque, dans le manuscrit de 1856, on en a retrouvé sur une feuille à part une version abrégée :

Dans la salle où tu marchais, il y avait deux torches de cire, au chevet d'un lit d'ébène ; au pied du lit, dans un trépied d'airain, la myrrhe fumait; sur la couche un grand voile blanc, jeté, couvrait quelque chose de maigre, se creusant au milieu, avec la courbe molle d'une vague qui s'efface ; il se relevait doucement vers le haut, d'où, bombés par ce qu'il cachait, ses plis, droits ensuite, coulaient jusques à terre ; blanche comme la cire des cierges, une main pendait entr'ouverte... A force de promener tes yeux dessus, il te parut par moment que le drap d'un bout à l'autre frissonnait dans sa longueur, et tu fis trois pas pour voir la figure ; d'une main plus lente que celle d'une mère qui ouvre un berceau, tu levas le voile et tu découvris sa tête : la couronne funèbre à nœuds serrés entourait son front d'ivoire, ses prunelles bleues pâlissaient dans la teinte laiteuse de ses yeux caves, elle semblait dormir la bouche ouverte, car, sur le bord des dents, la langue passait. Et tu te disais qu'hier encore elle vivait pourtant, qu'elle parlait ; qu'à quelques heures de là ce corps avait remué, cette main avait étreint, ce cœur immobile avait battu ; joyeuse, elle avait passé le seuil, et les murs dans leurs angles gardaient encore de la nuit les mots entrecoupés, les mots endormis. Alors tu t'imaginas son époux, tu pensas que tu aurais pu l'être, que tu l'avais été ; tu sentis sous tes doigts trembler sa ceinture, et une bouche qui montait à tes lèvres. Tu la regardais : sur son cou du côté gauche, il y avait une tache rose ; le désir, comme la foudre, courut dans tes vertèbres, une seconde fois tu étendis la main... Ha ! ha ! ha ! dans un myrte l'alouette cria, — les mariniers sur le fleuve reprirent leur chanson et tu te remis en prières.

Flaubert depuis son enfance fut toujours hanté par l'Orient ; en 1842, écrivant à Ernest Chevalier : « Est-ce que jamais, se demande-t-il, je ne marcherai avec mes pieds sur le sable de Syrie, quand l'horizon rouge éblouit, reverrai-je jamais les nécropoles embaumées où les hyènes glapissent sous les momies des rois, quand le soir ar-

rive, à l'heure où les chameaux s'asseoient près des citernes ? » Il y a dans ces plaintes d'un jeune homme de vingt ans, observe M. Maynial, beaucoup d'auto-suggestion et un peu de littérature, des souvenirs de lectures. Mais quand Flaubert s'est trouvé directement en présence de cette nature qu'il n'avait connue qu'à travers son imagination, cette vision réelle ne fit qu'amorcer sa curiosité passionnée et insatiable : « Eh bien, oui, j'ai vu l'Orient, écrit-il à Ernest Chevalier, et je n'en suis pas plus avancé, car j'ai envie d'y retourner. J'ai envie d'aller aux Indes, de me perdre dans les pampas de l'Amérique et d'aller au Soudan voir la chasse aux nègres et aux éléphants. De toutes les débauches possibles, le voyage est la plus grande possible; c'est celle-là qu'on a inventée quand on a été fatigué des autres... La vue du Sphinx a été l'une des voluptés les plus vertigineuses de ma vie... »

§

M. Laurent Tailhade nous évoque **Quelques Fantômes de jadis** : Paul Verlaine, « le plus grand poète du XIXe siecle, sans excepter Victor Hugo » ; et nous donne de l'auteur de *Sagesse*, cette silhouette : «... il faisait paraître une charpente vigoureuse, encore qu'il semblât vieilli, plutôt que vieux, informe, presque, moins par l'effort du temps que par les troubles d'une vie ardente, calamiteuse et discréditée. Il marchait, coiffé en lampion d'un feutre mou, éternellement cravaté d'un cache-nez gris sale, dont les bords pendaient sur les épaules à la façon d'un steinkerque. La jambe défaillante et courbé sur un bâton de trimardeur, il faisait involontairement songer à ces rôdeurs champêtres qui, sans labourer ni moissonner en aucune saison, courent les foires et les marchés, s'avinent à l'auberge et, de Pâques à la Saint-Martin, dorment à l'ombre des meules ou dans l'herbe en fenaison. Mais le visage d'une laideur à la Socrate, populacière et divine, avec son beau crâne pareil à la coupole d'un temple, son front dévasté par le génie et la souffrance, avec, aussi, le clignotement goguenard des yeux obliques, démentait ce que l'homme pouvait avoir de rustique et de falot. » C'est ce Verlaine socratique qu'admira Auguste Rodo de Niederhausern, qui nous en a laissé l'image que l'on connaît. M. Tailhade nous dit ici avec quel amour le sculpteur chercha à exprimer la divinité du visage verlainien, qui bientôt allait s'éteindre.

Voici encore le fantôme de Vigny, dont M. Tailhade évoque les tragiques amours. Les lettres à Marie Dorval, c'est, à coup sûr, dit-il, le plus bel ouvrage qu'il ait écrit en prose. Auprès de ces pages, les plus brûlantes effusions et les épîtres mêmes d'Héloïse manquent de flamme et de couleur : « Ici, plus de retenue et de convention, de morgue littéraire ou d'emphase académique. La passion y parle toute pure. C'est un désir fougueux, désespéré, une sorte de *Canti-*

que des Cantiques à la manière noire, traité avec le sérieux et la profondeur, avec cette conscience que mettait dans tous ses ouvrages le probe et grand Vigny. » C'est, dit-il, la trahison de son amante qui a épuré la tendresse de Vigny, amplifié son inspiration, « amené dans sa conscience le règne du pur esprit ». Alors, Vigny composa *les Destinées*.

Dans un autre volume : **Plâtres et Marbres**, M. Laurent Tailhade nous évoque encore Aristide Bruand, Edouard Dubus ; puis voici de très curieuses pages sur la torture et le masochisme où l'auteur relate, avec une indignation complaisante, la sensualité morbide des tortionnaires, la volupté des fustigations religieuses ou vénériennes, les pamoisons et les extases des flagellants.

§

En une introduction à ces pensées choisies de M. Maurice Donnay : **Le Cœur et la tête**, M. Georges Oudard nous dit la philosophie indulgente et souriante de M. Donnay. C'est l'amour qui tient le principal rôle dans l'œuvre de M. Donnay, l'amour moderne, comme l'appelle M. Oudard : « De cet amour moderne, écrit-il, M. Donnay a su extraire les plus essentiels conflits et il fut peut-être celui qui en parla le mieux. En déclarant « que l'on a toujours le tort de faire intervenir dans les choses sentimentales la question de durée, de temps », il ne faisait que constater que, dans notre société actuelle, la fidélité est une admirable exception, mais une exception. En amour, dit-il très spirituellement, « et pour les hommes surtout, il n'y a d'intéressant que la conquête et la rupture ; le reste est du remplissage. » Sur le simple ton de la conversation (d'ailleurs ce sont ici fragments de comédie), M. Donnay énonce des réflexions très sages et plus graves et plus vraies qu'elles ne le paraissent. Voici un conseil nietzschéen : « Aimer, avoir des maîtresses, c'est encore exercer sa volonté de puissance, c'est un signe d'activité, d'énergie. Il y a des hommes qui n'entreprendraient jamais de nouvelles affaires s'ils n'avaient pas un roman, une aventure, une femme dans la vie : C'est ça qui leur donne le goût, l'élan, l'enthousiasme nécessaire ; autrement on se tiendrait tranquille. » C'est un charmant petit volume.

En un autre petit livre de la même collection des *Glanes françaises*, M. Henry Malherbe nous donne **La Chasse au réel**, pensées choisies de M. Paul Hervieu. M. Hervieu prononce, sur un ton beaucoup plus sérieux que M. Donnay, des pensées de cette importance : « N'avez-vous jamais remarqué que les points d'interrogation tels que l'on en trace le signe ont la forme que l'on pourrait prêter à des crampes de l'âme ? » Mais pour montrer l'enfantillage de cette littérature sentimentale, voici quelques lignes concernant la mort et l'au-delà : « Comment les hommes civilisés, en leur ignorance absolue des phénomènes au-delà de la vie, ont-ils l'audace de

rejeter comme de viles substances, aux entrailles de la terre, les personnes qui leur ont été le plus chères ? de les murer dans des fosses, loin de ce qu'elles ont préféré parmi l'existence, dénuées de tout ?... Au moins, les peuplades sauvages, sur des tertres aériens, entourent les défunts de leurs armes aimées, de leurs parures coutumières, des poteries où ils avaient plaisir à se désaltérer. » Alors, les morts, les laisser dans leur hôtel, dans leur appartement, dans leur maison, dans leur chaumière : leur apporter des jouets, des gâteaux. Ils deviendraient vite encombrants.

« Asseyez-vous au chevet du mort chéri, jusqu'à ce que les règlements l'arrachent à votre affection... Ne fermez pas ses yeux, ne couvrez pas son visage, car qui sait si les morts ne continuent pas d'entendre et ne voient pas ? Parlez-lui comme si rien de grave ne lui était survenu, comme à une personne simplement alitée. Ne le traitez pas ainsi qu'une personne devant laquelle on peut tout dire. Pour convenir des horribles préparatifs, mettez-vous à l'écart... que quelqu'un l'occupe constamment, lui lise les poèmes préférés, l'entretienne de projets en l'y associant. Les morts doivent se faire encore tant d'illusions. »

On admirera aussi l'aisance de ce style, sa souplesse, ses métaphores neuves, et ce rythme si musical !

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Emile Ollivier : *L'Empire libéral*, tome XVI, Garnier frères, 3.50. — *Mémoires du Prince Frédéric-Charles de Prusse*, publiés par le capitaine Wolfgang Fœrster, traduits et résumés par le commandant Corteys, Flammarion, 2 volumes, 15 fr. — Elie Peyron : *A propos du Siège de Metz*, P.-V. Stock, 1 fr. 50. — Général Bourelly : *La Guerre de 1870-1871 et le Traité de Francfort*, Perrin, 3 fr. 50.

On peut dire qu'Emile Ollivier est mort à temps, quoique dans un âge très avancé, car, en mettant le point final à ce tome XVI de **l'Empire Libéral**, il avait épuisé toutes les raisons qu'il avait de se survivre. Le plaidoyer touche ici à son terme. C'est bien, sous des formes historiques, le plus extraordinaire plaidoyer *pro domo* que l'on puisse enregistrer. La péroraison est digne du reste : « Le renversement du ministère du 2 janvier, dit Emile Ollivier après avoir exposé les circonstances de cette chute, a été une catastrophe nationale. Si on lui eût laissé le temps, il eût réparé nos revers ; il n'aurait pas permis à l'insurrection de s'organiser paisiblement pendant trois semaines ; il n'aurait pas envoyé une armée démoralisée s'engloutir entre trois armées victorieuses. Lui debout, il n'y aurait eu ni Sedan, ni 4 Septembre. »

Assertion d'un intérêt médiocre. Ce que dit là Emile Ollivier est, en fait, indifférent. Comment discuter cela ? Durant cette affreuse

période, la discussion peut s'exercer sur d'autres assertions d'Emile Ollivier, sur celles relatives à son rôle lors de la déclaration de guerre, par exemple, et, pour notre part, nous nous sommes essayé à une telle discussion, dont l'intérêt n'était, hélas ! que trop certain, quand l'occasion nous en fut offerte (1). Mais maintenant? Pendant les journées qui précédèrent la déclaration de guerre, Emile Ollivier, c'est avéré, n'existait déjà plus qu'à moitié, politiquement, puisque ses maladresses et ses fautes eurent précisément pour principale cause la faiblesse de sa situation politique. La peur de Rouher fit qu'il poussa à la guerre, malgré son libéralisme. La guerre éclatée, les premiers désastres survenus, ce fut la disparition, le néant instantané, complet, irrévocable. Jamais plus léger fétu de paille dans ouragan plus irrésistible. On s'explique mal, après cela, l'intérêt trouvé par Emile Ollivier à sa propre chute. Pour que sa discussion à cet égard fût intéressante aussi bien pour les autres, il faudrait démontrer que son ministère avait la moindre chance et le moindre motif de survivre. Or, ce qu'on pourrait demander à cette histoire, c'est si une voix, une seule voix s'éleva alors en faveur du gouvernement d'Emile Ollivier : pas une seule. Schneider ? Si appui il y eut de ce côté (ce qui est insuffisamment démontré), ce fut bien fugace, puisque, très peu de temps, après, ce même Schneider demanda à Emile Ollivier sa démission. Aussi est-il relativement indifférent de savoir comment, par qui, par la majorité impérialiste ou par d'autres, le ministère fut renversé. Ceci ne modifie pas, autant qu'on pourrait le croire, l'histoire de la chute de l'Empire et de la révolution du 4 Septembre. Dans une dissolution complète et de toutes parts égale, il est superflu de chercher quel a pu être l'agent le plus dissolvant. Tout ce que dit, dans cet ordre d'idées, Emile Ollivier est quelque peu entaché de subjectivité.

Mais que cette histoire en son ensemble ait eu, dans ce livre, un historien aussi irréductiblement subjectif qu'Emile Ollivier, c'est ce qu'on ne regrettera pas toutefois sous d'autres rapports. Sa subjectivité a pu parfois être bien avisée et informée, et ainsi détruire d'autant plus décisivement certaines légendes, celle du manque de préparation matérielle à la guerre, par exemple. De plus, l'âme de toute cette histoire, avec un interprète tel qu'Emile Ollivier, se fait particulièrement sentir : cette âme fut la haine, et l'homme qui, à tort ou à raison, encourut une part accablante de cette haine était bien fait pour la raconter. Oui, il a bien vu cet inexpiable temps de haine ! Haine partout, partout, excepté chez l'Empereur. Républicains, Impérialistes, Royalistes se valurent tous sous ce rapport. Et puisque ce sont les Républicains, aujourd'hui, à qui leurs haines ont réussi, ils feront

(1) *Mercure de France* du 16 août 1909, Article sur le tome XIV de l'ouvrage.

d'autant mieux de passer vite, désormais, sur l'histoire *compromettante* de leurs exécrations.

La partie militaire de ce volume a été fort louée. On peut trouver très remarquable, de la part du vieillard qui écrivit ce livre, la lucidité de son exposé, la précision de son information. Le récit de la bataille de Wœrth (ou de Frœschwiller) est une belle chose. Celui de la bataille de Forbach présente une nouveauté : la discussion du rôle de Bazaine, discussion favorable à ce dernier. Frossard prétendait avoir demandé des secours au Maréchal dès le matin. Or, d'après Emile Ollivier, ce n'est qu'à une heure de l'après-midi que Frossard annonça le commencement de la bataille, et ce n'est qu'à cinq heures qu'il réclama des secours directs. La responsabilité de la défaite de Forbach retomberait donc sur le seul Frossard. Mais il reste à savoir ce qu'Emile Ollivier pensait du rôle de Bazaine durant la campagne autour de Metz et pendant le blocus.

Il faut remercier M. le commandant Corteys d'avoir traduit et résumé les **Mémoires du Prince Frédéric-Charles de Prusse**, publiés en Allemagne par le capitaine Wolfgang Fœrster, du grand état-major allemand. Dans un tel ouvrage, les Allemands de 1848, 1866 et 1870 nous sont montrés à l'œuvre par un de leurs chefs les plus haut placés et les plus capables. On sait, notamment, que le Prince Frédéric-Charles commandait, en 1870, la IIe armée, et que ses opérations amenèrent le blocus de Metz. Troisième fils du roi Frédéric-Guillaume II et frère du futur Guillaume Ier, il fut, dans la première partie de sa carrière, que marqua sa participation aux deux guerres contre le Danemark (1848 et 1864), l'un des éducateurs influents de l'armée prussienne. Militaire avant tout, il se prépara par une étude et une pratique incessantes au rôle qu'il assuma en 1866, dans la guerre contre l'Autriche, et surtout en 1870, dans la guerre franco-allemande.

Le tome II est tout entier consacré à celle-ci. On ouvre avec un sentiment de vive curiosité ce volume. On est admis de la sorte, après des années, aux confidences d'un des principaux conducteurs de cette guerre. Le dessous des cartes allemand apparaît en quelque sorte, des cartes du moins dont joua, non sans de vives inquiétudes et quelques erreurs, le chef de la IIe armée. En somme, il ressort de cette partie des Mémoires et de leur commentaire autorisé que la période vraiment critique, et très critique, de la guerre, pour les Allemands, fut celle des opérations en Lorraine, qui aboutirent, on le sait, par le mouvement tournant sur la rive gauche de la Moselle, par les batailles de Borny, de Rezonville et de Saint-Privat, au blocus de Metz. Frédéric-Charles avance d'assez pauvres raisons, des raisons de style en quelque sorte (les derniers coups de canon tirés par lui), pour se persuader qu'il fut vainqueur à Rezonville. On ne

peut s'empêcher de trouver que Bazaine eut la partie belle, et l'on arrive mal à comprendre qu'il n'ait pu éviter le désastre stratégique qui consista à se replier sous Metz.

On conçoit de même malaisément que le blocus n'ait pas été marqué, de la part du Maréchal, par des tentatives de sortie plus considérables que ne le furent la marche du 26 août, la bataille de Noisseville, les combats de Peltre et de la Maxe et les sorties des 2 et 7 octobre. Certes, il est facile, après coup, de se dire cela. Toutefois, pour les Allemands eux-mêmes, Bazaine se trouvait loin d'être réduit à l'impuissance. Le Journal de Frédéric-Charles retient trace, à cet égard, d'inquiétudes qu'il n'est pas exagéré de dire poignantes. Il écrit, le 6 septembre : « Ma mission en avant de Metz est peut-être la plus difficile qui se soit jamais présentée dans l'histoire militaire... A toute heure je dois m'attendre à une bataille. » Quant au côté politique de la situation, à cette espèce de rôle de Connétable de la Défaite, qui, un moment, a pu s'indiquer à Bazaine s'avisant d'apporter à un gouvernement d'ordre, impérial ou autre, l'appui de son armée, Frédéric-Charles s'en préoccupe surtout au point de vue militaire, en ce qui concerne le Blocus : « A mon avis, dit-il, ce que j'apprends ainsi m'impose certaines obligations un peu en contradiction avec mon devoir de général. C'est peut-être ce que veut Bazaine. » Peut-être, en effet, et le calcul n'était pas si mauvais, s'il était démontré que la question militaire proprement dite (la sortie offensive) était alors irrémédiablement résolue. Mais l'était-elle ? A côté des cuisantes inquiétudes que nous venons de rapporter, le Journal du prince Frédéric-Charles a des retours d'optimisme : « Même si Bazaine s'ouvre un passage quelque part, il est perdu. » Il tombe dans le vide, et cela Bazaine dut se le dire aussi. Quelle opinion adopter entre ces deux sentiments contraires de Frédéric-Charles ? D'après le premier, Bazaine peut se sauver. D'après le second, Bazaine est perdu. Il est clair que nous avons ici surtout des impressions. En voici donc encore : lors de la capitulation, Frédéric-Charles est très ému par l'aspect de nos troupes, et il dit : « Ces troupes avaient un aspect incomparable. Celui qui, avec elles, n'a pu combattre et même se frayer un passage en est responsable devant sa conscience. On pouvait tout demander à de pareils hommes. » Puis encore, après un entretien avec Bazaine, Frédéric-Charles le juge un « homme absolument usé ». Et c'est, peut-être, toute l'explication de l'affreux drame de Metz. Les attestations du Prince, lors du procès de Trianon (« Je déclare que je garde une profonde estime pour le maréchal Bazaine... »), sont pures choses de style. Les militaires ne se mangent pas entre eux, surtout quand l'un d'eux a défait l'autre. Mais les lignes suivantes paraissent traduire la véritable opinion de Frédéric-Charles : « Bazaine fut-il un traître ? La vanité

nationale de son peuple réclamait une victime. Ce fut lui que l'on choisit. »

La fin de ces intéressants Mémoires se rapporte à la campagne sur la Loire et aux dernières années, de 1871 à 1885. Seize cartes hors texte accompagnent le récit des opérations de 1866 et des campagnes de Lorraine et de la Loire.

Puisque nous sommes amenés à parler de l'ex-maréchal, mentionnons le dernier écrit de M. Elie Peyron, qui, depuis déjà longtemps, s'est donné pour mission, on le sait, de traiter à fond la question Bazaine, en vue de faire réviser le jugement de Trianon. Ici, **A propos du siège de Metz**, M. Peyron veut répondre à M. Edouard Driault, qui se demande comment une armée de 173.000 hommes a pu capituler, etc. M. Peyron examine les principaux points en litige : tentatives de sortie de Bazaine, état moral et matériel de l'armée de Lorraine, situation de Bazaine au point de vue du droit militaire, notamment en ce qui concerne l'analogie de la situation de Bazaine avec celle de Trochu à Paris, d'Uhrich à Strasbourg, etc. Suivant le général Changarnier, qui prit part aux négociations de la capitulation, « les soldats de l'armée de Metz étaient plus malheureux que ceux de Gênes ». Et de son côté, le colonel A. Grouard, ancien professeur à l'Ecole de guerre, dit : « A mes yeux, fin septembre 1870 à Metz, la question militaire était réglée. » Dans cette appréciation autorisée,— en faisant abstraction des éléments politiques qui ont pu se mêler à la situation, — la question de l'armée de Metz se trouve, selon nous, parfaitement posée. « Fin septembre... » Mais jusque-là ? Discutant les tentatives de sortie qui se produisirent durant ce laps, M. Elie Peyron croit pouvoir démontrer que, de toute façon, il était impossible à Bazaine de forcer le Blocus. On doit reconnaître que M. Peyron ne s'est pas contenté des documents qui furent produits, à cet égard, à Trianon, et qui, parfois, en effet, furent insignifiants, ridicules, comme le procès-verbal du Conseil de guerre de Grimont, le 26 août. Il a cherché plus loin. En ce qui concerne la décision négative arrêtée dans le Conseil de guerre de Grimont, par exemple, il précise avec sagacité l'influence déplorable du directeur de l'artillerie, le général Soleilles. Toutefois ses hypothèses, tout en serrant la vérité, laissent dans l'ombre le fait prodigieux que nous révélait l'autre jour M. Jean Norel, d'après l'ouvrage de M. Bapst sur le Maréchal Canrobert : bureaucrate invétéré, le général Soleilles considérait les munitions de Metz comme inexistantes parce que « les feuilles d'expédition manquaient ». Ceci se rapporte au soir de la bataille de Rezonville; mais le fait a pu très bien se renouveler le 26 août. Si bien que M. Norel s'est demandé si Bazaine et Soleilles, dans la pensée commune de rester sous Metz, n'étaient pas compères. On peut être sûr que M. Elie Peyron ne s'arrêtera pas à cette supposition, et il aura raison, en ce

sens que nous devrons à la constance de son ardeur aussi studieuse que généreuse quelques-uns des éléments qui permettront d'examiner avec une impartialité véritablement objective la question de Metz. Mais ceci est l'œuvre des historiens. Quant à une révision juridique du Procès, il nous faut bien dire qu'elle nous paraît bien difficile (1).

En rédigeant ces pages condensées sur **La Guerre de 1870-1871 et le Traité de Francfort**, M. le Général Bourelly n'a évidemment pas voulu, lui, défendre la conduite de Bazaine. Il s'en faut. Les premières pages de ce récit sont, sans atténuation aucune, un réquisitoire contre le chef de l'Armée du Rhin. La discussion d'Emile Ollivier ne figure point parmi les « derniers documents » utilisés ici, et quand on a lu cette discussion, on peut faire quelques réserves touchant les reproches du général Bourelly en ce qui concerne le combat de Forbach. Pour le reste, pour la période de Metz, on retrouve, résumées et appréciées par un homme du métier, les accusations habituellement portées contre Bazaine : lenteur à prévenir le grand mouvement tournant des Allemands sur la rive gauche de la Moselle; retraite sur Metz après Rezonville et Saint-Privat ; faiblesse des tentatives de sortie ; intrusion de la politique dans les affaires militaires. L'auteur analyse ensuite l'histoire des opérations sur la Loire, autour de Paris, dans le Nord et dans l'Est ; il s'applique à dégager les causes de la défaite, d'après les études qui furent inaugurées par les historiens militaires dès le lendemain de la guerre ; enfin il conclut par quelques pages sur le traité de Francfort et la libération du territoire. Ce livre se recommande comme un lucide abrégé.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Jules d'Auriac : *La Nationalité française; sa formation*, Flammarion, 3 fr. 50. — Fernand Boverat : *Patriotisme et paternité*, B. Grasset, 3 fr. 50. — Georges Rossignol : *La Chance suprême : des lois de fer ou la mort*, Imp. Maltzheim, Chateauroux. — Paul Gemahling: *La Décroissance de la natalité et l'avenir de la France*, 0 fr. 15, M. Rivière. — Paul Bureau : *La Restriction volontaire de la natalité et la Défense nationale*, Science sociale, 56, rue Jacob, 2 francs.

Le livre de M. Jules d'Auriac, **la Nationalité française, sa formation**, est d'une importance telle qu'il faudrait un gros article de fond pour en discuter la donnée. On sait que Fustel de Coulanges avait renouvelé toute l'histoire de nos origines en rattachant la féodalité à l'état social gallo-romain et en réduisant du coup presque à néant la part de l'apport germanique dans notre civilisation natio-

(1) M. Alfred Duquet, l'éminent historien de l'Armée de Metz, a commencé, dans *le Journal* du 4 octobre, une série d'articles sur la question Bazaine.

nale. Depuis près de quarante ans nous vivions sur cette croyance, et voilà que M. d'Auriac s'attaque à elle en reprenant à son compte la thèse de Boulainvilliers et de Montesquieu : la Gaule vraiment conquise par les Francs et ceux-ci formant jusqu'à nos jours la caste dominante. Il diffère toutefois de ses devanciers en cela que, pour eux, tout avait été admirable et fécond dans cette conquête, dans l'établissement de la féodalité, dans la constitution de ce Moyen âge « énorme et délicat », où la Chevalerie et l'Eglise se prêtaient un mutuel appui pour le plus grand bien du progrès général, tandis que, pour lui, la conquête de la Gaule par une série de hordes teutonnes a été un malheur pour l'humanité, que la décadence n'a fait que s'accentuer jusqu'à la Renaissance, que la domination de la noblesse féodale appuyée seulement par le clergé a été toujours haïe et combattue par le peuple, par la bourgeoisie, par la royauté héritière du vieil esprit politique de l'Etat romain, que la Révolution n'a été que la crise décisive de cette réaction, et qu'aujourd'hui encore l'antagonisme subsiste entre les restes de l'ancienne noblesse fermée à toute idée de travail et de progrès et la bourgeoisie qui poursuit contre elle et son alliée l'Eglise le même combat qu'au XIVe siècle. On le voit, c'est toute notre histoire passée, toute notre société moderne, tout notre avenir qui est mis en question, et l'on comprendra que je me contente simplement de signaler ce livre qui bouleverse tant d'idées, en ouvrant d'ailleurs des vues d'une nouveauté hardie, par exemple sur les Templiers, sur Jeanne d'Arc, sur Napoléon...

§

Plusieurs ouvrages parmi lesquels celui de M. Boverat : **Patriotisme et Paternité**, rappellent l'attention sur la question la plus importante qui soit pour nous, celle au regard de laquelle toutes les discussions pro et anti-démocratiques, ou pro et anti-socialistes ne sont que gargouillades. Avant de philosopher, il faut vivre, dit le vieux proverbe, et il s'agit justement de savoir, avec le taux décroissant de notre natalité, si la vieille mère France vivra. Je sais bien que le dernier recensement vient de nous apporter l'heureuse surprise d'un excédent de 92.000 naissances en 1912, mais comme cela tient à la diminution des décès, il n'y a pas de quoi monter au Capitole. Je n'ignore pas davantage que l'Allemagne commence à voir fléchir son taux d'accroissement annuel, mais d'abord ce n'est qu'un simple fléchissement, et anodin en comparaison de notre descente à pic, ensuite ce peu amical pays a déjà pris sur nous une avance formidable qu'il gardera, et en troisième lieu, on peut être sûr que lorsqu'il trouvera que la situation constitue pour lui un danger national, il y remédiera efficacement, étant données ses qualités de méthode, d'esprit pratique et de ténacité, alors que nous serons encore à nous demander si la femme qui se fait avorter a droit ou n'a pas droit de le

faire. Essayons pourtant de voir comment on pourrait engager la lutte contre ce fléau social, en supposant acquis que la dépopulation mérite ce nom et en renonçant d'avance à convaincre ceux qui sont d'un avis différent. M. Georges Rossignol, reprenant, dans sa brochure : **La Chance suprême**, une expression de M. Paul Margueritte, demande *des lois de fer;* c'est beaucoup dire, et je crois qu'on pourrait obtenir de meilleurs résultats encore avec des lois d'or et d'argent, métaux plus aimables. Mais cet or et cet argent, il faudrait bien, avant de le distribuer aux méritants, se le procurer chez les autres, et la chose n'est pas facile pour des contribuables qui, payant chaque année à l'Etat et aux communes 6 milliards sur les 22 ou 24 au maximum qu'ils touchent, semblent ne pas pouvoir supporter le moindre faix d'impôts supplémentaires.

Il est vrai qu'il y a d'abord les mesures qui ne coûteraient rien à la population, et j'entends par là les remaniements d'impôts et les sanctions ou concessions de faveurs : 1° d'abord, modification de la cote mobilière qui devrait rester telle pour les pères de trois enfants, mais être diminuée d'un tiers par enfant en plus et être augmentée d'un tiers par enfant en moins. Cela arriverait à doubler la cote actuelle du célibataire et à supprimer celle du père de six enfants, Rien de plus juste ; 2° ensuite, modification de tous les traitements de fonctionnaires, et si possible plus tard de tous les employés privés, en ce sens qu'à partir d'un minimum qui resterait invariable, 2 à 3.000 je suppose, bien humble *standard of life* tout traitement serait accru d'un tiers à partir du quatrième enfant et diminué d'un tiers au-dessous du troisième; un fonctionnaire touchant 6.000 aujourd'hui ne devrait en toucher que 3.000 s'il n'avait pas d'enfant et en toucher par contre 9.000 s'il en avait six ; 3° en troisième lieu, modification dans le même sens du taux des pensions ouvrières. Actuellement ce taux est trop faible pour celui qui a dû élever une nombreuse famille et n'a pu ainsi économiser comme le célibataire ou l'homme marié sans enfants; il faudrait, ici aussi, fixer un minimum qui pourrait être assez bas, si faibles sont les besoins des vieillards, et l'augmenter d'un sixième par enfant de façon à doubler la pension viagère de ceux qui ont donné six défenseurs à la mère patrie ; 4° avantages décisifs en matière militaire pour tout père de famille nombreuse, j'entends par là passage dans l'armée territoriale quand on en aurait six ; ce ne serait qu'appliquer chez nous le mot connu de l'empereur Guillaume II : « Je ne veux pas de pères de famille dans mes armées de première ligne »; 5° toutes les faveurs civiles possibles pour les mêmes familles nombreuses : décorations, bourses scolaires, places d'administration publique, etc. L'ingéniosité d'un chacun pourrait ici se donner libre cours. Puisque l'Etat a voulu avoir des chemins de fer, pourquoi ne donnerait-il pas gratuité de transport aux

enfants à partir du troisième et ne demanderait-il pas aux Cies privées de suivre son exemple ? 6° répression, sans excès de sévérité mais sans qu'un cas échappe si possible, des pratiques abortives qui aujourd'hui nous coûtent peut-être 200.000 naissances par an ; il suffirait, pour avoir raison de ce fléau, de quelques francs d'amende pour les mauvaises mères et de quelques mois de prison pour les sages-femmes, herboristes ou, hélas ! médecins, coupables. Ceci n'irait pas d'ailleurs sans quelques dépenses, car il faudrait créer un réseau de surveillance attentive sur tout le territoire, même dans les campagnes, mais avec quelques spéciales brigades mobiles, l'effet cherché serait obtenu ; c'est la certitude de l'impunité qui a enhardi faiseurs et faiseuses d'anges ; 7° surveillance aussi, mais non répressive, purement hygiénique, des maladies vénériennes auxquelles sont dues les neuf dixièmes des stérilités, ou des infirmités s'opposant à une seconde parturition ; je ne fais qu'indiquer la chose sans entrer dans les détails.

Passons aux remèdes qui coûteraient à l'Etat : 1° les primes à la maternité : toute femme qui met au monde un enfant devrait avoir droit à un secours de 100 fr. pour le premier, 200 pour le second et ainsi de suite jusqu'à 500, chiffre invariable ; toutes ces primes seraient payées par quart annuel de façon à intéresser les parents cupides à l'élevage de leur progéniture jusqu'à la troisième année. Cela représente, à 750.000 naissances par an, un débours de 185 millions qu'on peut arrondir à 200 en escomptant le relèvement de la natalité ; 2° les secours aux familles nombreuses, celles de plus de trois enfants : une allocation annuelle de 10 fr. par enfant de moins de 16 ans, constituant un boni fort appréciable pour les pauvres gens, de 70 fr., je suppose, pour une famille de sept gosses ; cela ferait, avec les chiffres des statistiques actuelles, un peu plus de 100 millions. Il n'y aurait d'ailleurs aucun inconvénient à doubler ces chiffres : 20 fr. par enfant, soit 80 fr. pour une famille de quatre mineurs, et ainsi de suite ; coût 200 millions. D'où aussi, par conséquent, l'obligation de trouver chez le malheureux contribuable 400 millions de plus par an !

On y pourvoirait par le troisième genre de mesures législatives, celles qui rapportent à l'Etat et qu'il faudrait lier étroitement et indissolublement aux précédentes, dût-on pour cela instituer un budget annexe et une Caisse autonome des primes familiales. Pas d'ailleurs de taxes gênantes ou risibles comme l'impôt qu'on propose sur les célibataires. Un simple remaniement, mais radical, des droits de succession suffira : suppression de tous droits pour les familles de trois enfants et davantage ; pour les autres, considérées comme fautives de n'avoir pas donné à la mère patrie ce que celle-ci pouvait espérer en compensation : la fortune du défunt partagée entre trois, comme s'il

y avait trois enfants et le fils unique n'héritant que d'un tiers, les deux fils des deux tiers, la mère patrie prenant le reste. Pour adoucir cette rigueur et prévenir les évasions, à ce tiers ou à ces deux tiers en pleine propriété, l'Etat joindrait l'usufruit du reste, et il restituerait même la nue propriété, si le taux normal des naissances était rétabli à la seconde génération, par exemple si les deux fils avaient neuf enfants, ce qui n'est pas extraordinaire en vérité. Donc, dans l'état actuel des choses, étant donnée la faiblesse de la natalité, surtout dans les classes riches, on peut penser que, sur une annuité successorale de 40 milliards, 5 à 6 milliards de nue propriété viendraient chaque année à l'Etat, constituant vite un fonds de réserve suffisant pour remplacer les taxes abolies et pour servir les 400 millions de primes. Il faudrait sans doute prendre quelques précautions pour éviter une baisse trop rapide des valeurs ainsi réalisées, et pour prévenir un achat trop hardi de nos biens par les capitaux étrangers, mais cela pourrait se faire sans grosses difficultés. D'ailleurs, ce régime-là serait transitoire, et sa rigueur s'adoucirait dès que le taux des naissances serait redevenu normal, 1 million par an environ. Mais du moment qu'il n'est aujourd'hui que des trois quarts de ce chiffre, et que celui des décès est égal ou supérieur, il y a là un danger énorme et auquel il faut remédier à tout prix. Encore une fois, tout le reste, en comparaison, est sans importance, même la loi de trois ans. Mais il faudrait, pour le voir, pour le dire et pour agir en conséquence, des hommes d'Etat de la grande espèce. Il ne semble malheureusement pas que MM. Poincaré et Barthou le soient.

Memento.— Joseph Odelin, ancien conseiller municipal de Paris : *Casse-Cou. Victoire balkanique. Défaite française.* Jouve, 3 fr. 50. L'auteur regrette le régime bachibouzouk pour l'ancienne Turquie d'Europe, et considère la victoire des peuples balkaniques comme un malheur pour la France et pour l'Eglise. Pour la France, il est vraiment permis de ne pas être de son avis, et la confédération balkanique, quand elle se formera — et elle se formera — sera forcément l'ennemie de la triple alliance et non son alliée, comme l'était le Grand Turc. Quant à l'Eglise, en vérité y avait-il beaucoup de conversions au catholicisme, avant la dernière guerre? Je crois au contraire que le Saint-Père se serait grandement honoré en faisant chanter un *Te Deum* dans cette basilique de Saint-Pierre où le conquérant de Constantinople se flattait de venir faire manger l'orge à son cheval sur le maître autel. A ce propos je relève, dès la première page de M. Odelin, une phrase bien amusante : « Le dernier empereur de Byzance, en fuyant devant les soldats de Soliman II, en 1453, s'écriait: « Plutôt le Croissant que la Tiare! » A cela près que cet empereur n'a pas fui, surtout devant Soliman II, et qu'il était partisan de l'union avec la « tiare », l'assertion est rigoureusement exacte. — Manuel Devaldès : *La Chair à canon.* Edition de la Génération consciente. L'auteur aura fait la grimace s'il a lu ma chronique, ce mois-ci. — Félix Klein : *Mon filleul au jardin d'enfants; com-*

nent il s'élève, A. Colin, 3 fr. 50. L'auteur, un des membres les plus sympathiques du clergé parisien, poursuit son étude de la psychologie enfantine et des méthodes nouvelles d'éducation. Assurément, le « jardin d'enfants » est un bon commencement, et il est très important de bien commencer quand on se fait une âme. Mais ce n'est qu'un début et la vie n'est pas, hélas ! un jardin. L'éducation sous la conduite des prêtres a trop souvent un caractère paternaliste qui a bien ses mérites, mais qui a aussi le défaut de ne pas assez tremper les caractères. — Mgr Germain Breton : *Le Droit d'enseigner*, Bloud, 0,60. Ce prélat, recteur de l'Institut catholique de Toulouse, réclame le « droit d'enseigner » pour l'Église, ce en quoi il a raison, mais le reconnaît-il à d'autres qu'à l'Eglise?... Il y a là-dessus dans son livre une phrase qui commence très bien : « Non, l'Eglise ne se reconnaît pas le droit de s'emparer de l'enfant, de disposer souverainement de son éducation comme le fait l'Etat, l'Eglise respecte la liberté de l'âme humaine. » Mais la phrase se termine ainsi : « L'Eglise n'intervient dans l'éducation de l'enfant que pour lui assurer la pleine possession du droit qu'il s'est acquis par le baptême d'être élevé chrétiennement. » Et ceci est vraiment trop habile. Veut-on dire que les parents n'ont pas le droit, s'ils ont fait baptiser leur enfant, de l'envoyer au lycée?

HENRI MAZEL.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

Petits pains phalliques. — M. Caroef : *Contes et Légendes de Bretagne*, Paris, L. Messein, 3 fr. 50. — Hugues Lapaire : *Le Paysan berrichon*, « Les Cahiers du Centre », n° 51, Moulins et Paris, E. Figuière, 1 fr. — Paul Sébillot : *Le Folk-Lore ; littérature orale et Ethnographie traditionnelle*, « Encyclopédie scientifique », Paris, O. Doin, 5 fr.

Je dois faire amende honorable : M. le Dr Celos m'a envoyé un argument si frappant qu'il est définitif ; il est, en outre, comestible, ce que j'apprécierais fort, n'était que je suis collectionneur. Donc, j'ai reçu, couché sur un lit de copeaux, un **petit pain phallique** de Caen, et la forme en est si parlante, le seigneur s'accompagne si bien de ses deux dames d'honneur, que je rends les armes. Il suffira de consulter le *Pain Brié*, p. 64, et *le Pain brié en Vénétie*, p. 40, pour savoir de qui je parle. « C'est, comme me l'écrit le Dr Celos, la meilleure réponse » à mes critiques du « Mercure de France ».

Petits pains et pains de gruau reçoivent cette forme à Caen. Le problème demeure : Pourquoi cette forme insolite, et non d'autres ; même de petits détails sont délicatement indiqués sur ces pains, ce qu'on ne voit pas bien sur les photographies. D'ordinaire, ils sont accolés par deux, par six ou par huit, tout comme, en Savoie, certains petits pains ovales. Le Dr Celos me promet des brioches vénitiennes (*pane di piave*). Pour l'Italie, j'aurais moins de craintes : même de nos jours, les amulettes et figurines, de toutes matières, phalliques ou ithyphalliques y sont encore en honneur — je crois

qu'il y en a une bonne série au Musée Ethnographique de Rome - de sorte que les pains vénitiens peuvent être des survivances dire tes. Mais la confection de cette sorte de pain à Caen surprend. Fau il y voir d'anciens pains de mariage qui auraient perdu leur se primitif et seraient tombés dans le domaine public? Ou bien cet forme y a-t-elle été importée par quelque boulanger d'origine étra gère, peut-être italienne, mais peut-être aussi flamande? Car l symboles phalliques, et même la représentation très naturaliste d actes sexuels n'a jamais effarouché les Flamands, ni les Hollanda du bon temps. Aujourd'hui, ils sont devenus pudiques, ce qui prouve rien pour leurs vertus, domestiques ou autres.

§

M. Paul Berret, préfacier du **Recueil de Contes et Légen des de Bretagne** de Mlle M. Caroef, méprise les folkloristes « Estropiées par la vanité pédante des lettrés, nos légendes local courent le danger d'être condamnées à n'être plus que des spé mens fossiles dans le Musée des bibliothèques. » Suit l'histoire d'u pauvre jeune homme qui proposa à un éditeur des légendes arra gées, mais démunies d'appareil bibliographique, et se vit refuser c admirable manuscrit. « Ne laissons pas les classificateurs co cher nos vieilles légendes dans le cercueil de leurs boîtes à fiche C'est pleines de vie et de grâces, et parées de toutes leurs fleurs qu nos Légendes doivent se présenter dans le livre. »

Mlle M. Caroef a donc conservé avec soin cette vie, ces grâces, c fleurs à ses légendes; elle y a même ajouté la vie de son âme, l grâces de son corps et les fleurs de son jardin, pour faire bonne m sure : « Au fond d'une haute avenue de chênes, dans une vallée sol taire de Saint-Gildas-des-Bois, la silhouette grise du manoir de Ke mor se détachait hardiment sur le fond d'un bois sombre qui l'en vironnait; pourtant le temps avait commencé là son œuvre destru trice; les toits étaient rongés par la mousse, la tour du colombie sur laquelle tout un peuple de pigeons roucoulaient au soleil, éta lézardée; dans le clocher à jour de la chapelle, la cloche manquait. Et cela continue du même ton.

Evidemment, ça c'est du style, ou le « pédant vaniteux » que suis n'y connaît rien. Evidemment, plus qu'évidemment même, c'e de la poésie, et de la meilleure.

Mais quant à être populaires, ce ton-là et ce style-là, ah mais no Je n'en veux pas personnellement à ces deux auteurs. Mais ils exp ment naïvement ce que beaucoup pensent sans le dire, ou dise avec politesse : que le folklore dessèche ce qu'il touche, que le fol loriste n'est guère qu'un botaniste balourd, et que toute science e meurtrière de poésie et d'art, irrespectueuse des sentiments singulie ou multiples.

C'est un point de vue, sans doute, mais qui montre combien nombreux sont encore ceux qui catégorisent par simplification. C'est l'état d'esprit d'un étudiant qui s'étonnait devant moi que son professeur de chimie, savant célèbre, homme sec et sévère à l'Université, fît plaisir à godailler avec des collègues, pendant les vacances, dans des auberges de campagne. Chimie et vin blanc, situation universitaire et propos gaillards lui semblaient contradictoires.

Mais revenons au folklore. D'abord, un début de conte ou de légende comme « Dans un vieux château, au fond des bois » évoque bien plus d'images et de sentiments que la description citée ci-dessus. C'est justement la force de la littérature populaire, de situer à grands traits en laissant le détail se reconstituer à volonté ; cette littérature est impressionniste ; quelques touches crues et heurtées lui suffisent ; il faut avoir l'habitude pour recréer la synthèse. Et c'est par là qu'elle n'est pas fossile, mais vivante.

Fossile : eh oui, nous faisons de la paléontologie ; mais ne rêve-t-on pas devant ces restes d'animaux et de végétaux disparus, ne sont-ils pas évocateurs de paysages étranges ? Seulement, pour cette évocation il faut savoir beaucoup, il faut avoir préparé à l'imagination des matériaux bruts. De même le folklore, l'archéologie, l'ethnographie apportent d'autant plus d'aliments à l'imagination qu'on les a cultivés plus à fond. Il n'y a pas de science ni de savant possibles sans une faculté considérable de fantaisie créatrice. Pour la plupart, une boîte à fiches est un récipient rempli de papiers semblables ; pour un savant, c'est une carrière de blocs déjà taillés, sculptés même de rinceaux et de grotesques, et qu'il agence en esprit selon toutes sortes d'architectures. Feuilleter ces bouts de papier lui fait voir un palais ou une hutte, évoque des hordes migratrices, des paysannes qui chantent en filant, des cortèges nuptiaux étrangement costumés, des jeunes gens qui, aux veillées, écoutent les vieilles et les vieux.

Et puis, c'est un devoir véritable, que de publier les contes et les légendes tels qu'on les a entendus. Qui donc respecte davantage et mieux le trésor poétique des ancêtres : celui qui se contente du rôle de machine, qui note fidèlement et transmet à tous les autres hommes, exactement, ce que quelques hommes, vivant dans un coin reculé, avaient reçu en héritage et conservaient pieusement, sans y vouloir changer quoi que ce soit, comme s'il s'agissait d'une formule sacro-sainte — ou celui qui emprunte à ces gens leur bien et ne le transmet aux autres qu'après l'avoir arrangé, simplifié, modifié, trituré suivant ses goûts personnels ?

Le savant a du moins une supériorité : c'est le respect du document tel qu'il se présente et le devoir qu'il s'impose de n'y toucher sous aucun prétexte de préférences ou d'opinions personnelles.

Qui aime le peuple, l'aime tel qu'il est, et le montre tel qu'il es
C'est ce qu'ont bien compris les fondateurs des *Cahiers du Centre*

§

Voici déjà le 51e fascicule de cette collection : je me rappelle le
débuts modestes de cette tentative de décentralisation ; aucun
région de France n'a quoi que ce soit d'analogue ; peut-être, auss
serait-il difficile de grouper ailleurs autant d'écrivains jeunes, libres
à l'esprit fin et à l'énergie inlassable. Cette fois, M. Hugues Lapair
nous décrit **Le Paysan Berrichon**. « En général, dit-il, o
connaît mal le paysan. Si on ne l'imagine pas d'après les livres d
Balzac, de Zola ou de Maupassant, on le voit à travers l'*Astrée*, le
pastorales, la littérature florianesque des poètes. » George San
trouve grâce à moitié devant l'écrivain berrichon, qui, dans ce pet
volume alerte, bourré d'anecdotes typiques, de rectifications mal
cieuses, par petites touches — du pointillisme psychologique —
voulu réagir contre, ma foi, disons le « cubisme » des grands écr
vains. J'ai lu pourtant pas mal d'auteurs régionalistes et l'imag
synthétique du paysan français qui s'en dégage doit être assez proch
du vrai. La preuve, c'est que presque paragraphe par paragraphe
j'ai deviné ce qu'allait dire M. Lapaire du paysan de son pays, qu
je connais par quelques bons amis, qui sont, sinon paysans, du moin
de souche paysanne du Berry.

Il y a aussi beaucoup de folklore dans ce petit volume : devinettes
jeux, cérémonies du mariage et des funérailles, rites locaux, du déj
connu et du nouveau. Avec Laisnel de la Salle, auquel M. Lapair
aurait dû « toucher son chapeau » en passant, le folklore berricho
a été l'un des premiers connus. Mais il reste bien à faire : il faudra
une enquête de commune en commune. Peut-être les Berrichon
blonds sont-ils des Celtes, comme le pense M. Lapaire ; peut-êtr
datent-ils de bien plus loin, des Barbares proto-historiques, dont o
n'est pas sûr qu'ils étaient bruns. Ce qu'il y a de certain c'est qu'e
Berry comme ailleurs la race est mêlée et la civilisation rural
complexe.

§

Infatigable, M. Paul Sébillot a publié un petit volume qui n
tend pas à autre chose qu'à être un manuel de **Folklore e
d'Ethnographie traditionnelle**. L'auteur donne d'abord u
aperçu de l'histoire du folklore, qu'il divise en deux sections : litt
rature orale et ethnographie traditionnelle. Il donne aussi de bon
conseils sur la manière de recueillir les documents. Le point de vu
auquel se place M. Sébillot est trop différent du mien pour que j
sois bon juge de son livre : il donne une classification des contes e
légendes fondée sur leurs caractères externes, alors que dans m
Formation des Légendes j'avais cherché à déterminer les élément

internes fondamentaux, par l'étude des facteurs qui conditionnent la création et la transmission des thèmes populaires. De même, en ethnographie, nous tendons à préciser les limites à l'intérieur desquelles la comparaison est permise, en dehors desquelles elle n'est qu'un arrangement quelconque de curiosités et de singularités. En somme, on cherche en ce moment à discerner des « lois », ou, si l'on préfère, des « principes généraux ».

La comparaison de M. Sébillot, qu'il s'agisse de contes, de légendes, de croyances, de cérémonies, d'industries, d'institutions sociales, de manifestations artistiques, ou de divertissements — car tous ces sujets ont été traités par l'auteur dans ce livre — est le plus étendue possible; il lui importe seulement de signaler les parallélismes, quelles que soient leurs concomitances locales. Je sais bien qu'en si peu de pages il était difficile de donner à la fois les faits et leur critique ; l'exactitude des références en note et une bibliographie de treize pages, suivie d'un bon index, rendent maniable ce livre touffu.

A. VAN GENNEP.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Joseph Aynard : *Londres, Hampton Court et Windsor*, Collection des Villes d'art célèbres, Laurens, 4 fr. — Octave Uzanne : *La Locomotion à travers le temps, les mœurs et l'espace*, Ollendorff, 12 fr. — Henri Guerlin : *Le Château de Chambord*, Laurens, 2 fr. — Albert Boulicaut : *Au pays des Mystères*, Plon, 3 fr. 50. — J. Fossey et J. Longnon : *La Haute-Normandie ;* L. Dimier et R. Gobillot : *La Basse Normandie*, Ch. Delagrave, 5 fr. 50 et 5 fr.

A propos du volume de M. Joseph Aynard sur **Londres**, *Hampton Court et Windsor*, publié dans la *Collection des Villes d'art célèbres*, je crois qu'on peut faire les mêmes réflexions que pour nombre d'autres villes importantes d'Europe, — c'est qu'elles ont été trop transformées, trop remaniées et qu'il y reste très peu de ce qui pourrait contribuer à en faire une ville d'art. — Londres, où il subsiste surtout des noms de rues marquant la place des édifices disparus ou leur reconstruction moderne, est cependant une très ancienne ville ; on y garde le souvenir de l'époque romaine comme des invasions danoises et du règne du roi Alfred. La Tour, forteresse très restaurée et refaite, date de Guillaume le Conquérant ; on en fit plus tard une prison et un lieu d'exécution ; c'est maintenant un musée d'armes où se conservent des pièces curieuses comme le casque à visage grotesque, emmaillotté et surmonté de cornes, du bouffon d'Henri VIII (1) ; on y vient voir les joyaux de la couronne, des curiosités comme la tour Beauchamps, où les inscriptions des prisonniers constituent bien un musée spécial, et la Chapelle Saint-Jean, dont les lourdes colonnes normandes forment ambulatoire. — De la même époque est

(1) I. Hewit, *Guide de la Tour de Londres*, Londres, s. d.

Saint-Bartholomew, dans le quartier de Smithfield, qui offre une disposition analogue. Au XIIIe siècle, Londres, couvert de monuments, apparaît d'ailleurs avec une organisation communale et commerciale assez développée et il en reste, d'un moine allemand nommé Fitzstephen, une description enthousiaste qu'on se plaît encore à citer. A ce moment existait déjà le Temple, enceinte close dont les règlements spéciaux demeurent peut-être le seul exemple en Europe d'un privilège de confrérie ; toutefois ce sont surtout des hommes de loi et des collèges d'étudiants qui remplacent les Templiers ; mais on peut toujours voir dans l'enclos, l'Eglise ronde, des tombeaux, le Hall du Temple. — A Londres encore, on montre Lincoln's Inn, qui possède aussi des restes curieux, mais a moins gardé sa population de gens de Loi ; Chaterhouse, ancienne Chartreuse bâtie en 1371, avec des parties de constructions des XIVe et XVIe siècle ; Saint John Gate, dont une porte restaurée du XVIe siècle est un débris du prieuré des chevaliers de Saint-Jean. — Mais l'incendie de 1666 a détruit presque partout dans la Cité ; 89 églises, 13200 maisons et 460 rues disparurent et c'est surtout hors de son tracé que subsistent les édifices anciens ; au Guildhall (1411-1426), qui vit le procès de Jane Gray, tout a été restauré ; de même à Saint-Saviour, où sont encore cependant de beaux monuments funéraires, et à Great Saint-Helen, où se trouve le tombeau de Lord et Lady Crosby (XVe s.).—C'est cet incendie, de plus, qui nous a valu le nouveau Saint-Paul, temple gréco-romain à colonnade circulaire, qui rappelle en partie notre affreux Panthéon et en partie la cathédrade de Mexico. — A l'autre extrémité de Londres, se trouvent l'abbaye de Westminster, dont nous parlions récemment, et le Parlement, édifice gothique moderne, malheureusement dans le style perpendiculaire anglais. Parmi les souvenirs de la vieille ville on peut citer encore les maisons de Staple Inn et le *Magasin d'Antiquités* de Charles Dickens ; l'ancien palais de Whitehall ; le palais de Saint James ; le palais archiépiscopal, encore fortifié, etc. — Restent les musées et collections, qui sont nombreuses et souvent de premier ordre : *British Museum*, *National Gallery*, *Tate Gallery*, musée de *South Kensington*, *Collection Wallace*, etc... Le livre de M. J. Aynard se termine enfin par deux chapitres sur les châteaux et collections d'Hampton Court et de Windsor.

§

Notre époque s'admire elle-même avec une naïveté, une conviction et une suffisance qui me comblent de joie. A écouter la plupart de nos contemporains, c'est d'abord le siècle des lumières, du Progrès, — avec un grand P ; les autres n'ont été que des temps « arriérés » et simplement la préparation de l'époque présente, — qui est une apothéose.— On retrouve ce travers dès les premières pages du livre

d'Octave Uzanne, **la Locomotion à travers les temps, les mœurs et l'espace**, *résumé pittoresque et anecdotique de l'histoire générale des moyens de transport*, — ouvrage assez proche parent de celui de Louis Figuier, *les Merveilles de la Science*, et dont la librairie Ollendorff vient de donner une réédition, — mise au courant des dernières découvertes, comme dit la formule. — Je dois avertir, du reste, qu'il a un tantinet vieilli, y compris nombre de ses vignettes et illustrations, ce qui n'empêchera pas nos contemporains de le consulter avec plaisir et de lui donner, dans la bibliothèque de vulgarisation, une place plutôt honorable. Naturellement il commence par étudier la locomotion dans l'antiquité, — chez les Egyptiens, en Grèce, à Rome, de même que chez les anciens Perses, les Gaulois, etc. Un deuxième chapitre est consacré à la locomotion dans les pays étrangers, — Chine, Japon, Sibérie, dans l'ancienne Byzance, aux Indes, en Turquie, enfin dans les pays de la vieille Europe, — Angleterre, Allemagne, Espagne, Italie. Viennent ensuite les véhicules divers, en France, depuis les origines, pour arriver aux carrosses de gala, aux fiacres, phaétons, aux vinaigrettes, berlines, chaises de poste et soufflets, de l'ancien régime ; aux premières diligences et bientôt aux chemins de fer ; aux vélocipèdes et bicyclettes ; au métropolitain, aux automobiles, — dont l'emploi coutumier a surtout favorisé une des manies de ce temps, la *bougeotte*, le besoin non de voir, de connaître, mais de se déplacer, de galoper dans la poussière des routes. Restait la « conquête de l'air » ; après les ballons, les dirigeables et aéroplanes sont la dernière invention de ce genre, — et qui fournit désormais beaucoup de copie aux journaux. — Et maintenant, ne trouvera-t-on pas que nous en sommes assez rebattus ?

§

Le Château de Chambord, dont parle M. Henri Guerlin dans une des notices de la librairie Laurens, est un de ceux sur lesquels on a le plus discuté. Partisans et adversaires de la Renaissance italienne et de la Renaissance française ont épuisé tous les arguments, et aujourd'hui encore, on peut bien l'avouer, nous n'en savons guère plus sur son véritable architecte. M. H. Guerlin penche pour la version italienne ; mais d'autres, avec autant de raison, ont soutenu l'opinion contraire. — Il est certain du reste qu'à Chambord, les « maîtres maçons » étaient français ; pendant dix ans, on y fit besogner 1800 ouvriers, même au moment de la captivité de Madrid et lorsque le Roi dut emprunter par tout le Royaume ; mais sous Henri II les travaux n'étaient pas terminés ; et l'un des escaliers qu'on construisait sur la cour d'honneur resta finalement inachevé. — Vint Louis XIV, dont l'époque ne concevait que les secs bâtiments de Versailles et qui gâta l'œuvre du XVI^e siècle, transforma les

terrasses, élargit et allongea les fenêtres, massacra les appartements et établit une entrée dans le goût « classique ». Le château passa plus tard à Stanislas Leczinsky, lequel fit combler les fossés à cause des inondations, et ensuite au maréchal de Saxe, qui y mena une vie assez tapageuse, et, paraît-il, fut tué en duel par le prince de Conti. La Révolution le saccagea, comme tant d'autres, voulut le démolir et parla même d'utiliser la pierre en construisant une habitation pour « les pères de famille », — ce qui était bien digne de cette époque féroce, mais de sensiblerie larmoyante. Sous Napoléon, il passa au maréchal Berthier, après avoir été une dépendance de la Légion d'honneur, puis avec Louis XVIII fut offert, par souscription nationale, au duc de Bordeaux, qui en prit le titre de Comte de Chambord, et dont les héritiers le possèdent toujours et l'ont fait restaurer. — Il continue ainsi à mirer dans les eaux calmes de sa rivière sa fine silhouette. Sa grande curiosité, on le sait, est l'escalier à double vis du donjon et la lanterne centrale, curieusement décorée comme toute les parties hautes du château. On y montre encore l'oratoire de François Ier, l'aile habitée au XVIIe siècle par Gaston d'Orléans, puis des escaliers, quelques appartements et galeries, à côté de curiosités comme la statuette équestre du duc de Bordeaux, et un parc d'artillerie ayant servi à son éducation militaire. Il faut surtout engager les visiteurs de Blois à s'y transporter s'ils veulent savoir ce que pouvait être au XVIe siècle, dans le parc immense où les Rois menaient leurs chasses, la vie fastueuse des Valois et contempler, en dépit des ravages du temps et de la stupidité des hommes, un des plus beaux châteaux qui aient été bâtis pour la couronne de France.

§

Si la place ne me faisait faute, j'aurais voulu m'arrêter bien davantage sur le livre extraordinaire donné chez Plon par M. Albert le Boulicaut : **Au Pays des Mystères**, — *pèlerinage d'un chrétien à la Mecque et à Médine*. En menant à bien cette excursion, il a accompli, en effet, un tour de force qui n'avait pas été renouvelé depuis M. Gervais Courtellement, — revenu du reste après la première partie de l'odyssée. M. le Boulicaut, aussi, n'a pu le réaliser que grâce à une parfaite connaissance de l'arabe et du Coran, des mœurs et pratiques des sectateurs de Mahomet, — au point de pouvoir tromper les plus vieux cheiks et saints personnages dans leur haine de « l'infidèle ». Après avoir fait un apprentissage dans les mosquées du Caire, il se fait passer pour un bey égyptien, dont il prend le costume, le teint, l'allure et jusqu'au langage, et se met de la caravane allant à la Mecque. Il débarque bientôt à Djeddah, et donne des détails touchants sur la malpropreté des indigènes. Il se rend ensuite, cahin-caha, dans la ville du Prophète, bariolée, grouillante,

où les fidèles se ruent à l'assaut de la mosquée, — et entre temps achète deux petites esclaves dont il est plutôt embarrassé, — surtout avec l'obligation de ne pas se trahir. La caravane, après des cérémonies diverses, gagne Médine, la seconde ville sainte de l'Islam, et qui garde le tombeau de Mahomet, pour prendre enfin le chemin du retour. — Les mosquées de la Mecque, et surtout de Médine, au rapport du voyageur, contiennent des pièces d'art de toute beauté, — malheureusement inaccessibles aux profanes. Je passe sur les détails peu appétissants du récit, — par exemple sur le séjour auprès d'Arafat, où des bassins jadis d'eau claire, — gardés par des soldats, — servent au bain de la caravane, à laver des linges puants, à jeter des débris de cuisine, — et les résidus de la digestion. On puise ensuite cette eau sainte pour la vendre, et les soldats ne sont là que pour rassurer le service sanitaire. — D'une sensibilité aiguë, l'auteur de ce récit, que nombre de détails, de circonstances, d'événements chagrinent, nous parle dans sa préface d'un réveil toujours possible de l'Islam, qui nous hait et ne rêve que notre extermination; mais, depuis les temps modernes, l'histoire de l'Islam, — et nous venons de le voir par la dernière guerre d'Orient — n'est que celle de sa décadence et de sa régression. Les peuples qui le professent n'ont ni l'intelligence, ni l'activité, ni les ambitions méthodiques qui pourraient les faire craindre; ils ont eu jadis leur page d'épopée, et s'ils nous donnent encore du souci par des sursauts et des révoltes, il est peu probable qu'ils aient maintenant autre chose à faire qu'à se tenir sur les terres qui leur restent, et bientôt à disparaître.

§

A la librairie Delagrave, il a été publié un guide complet de la *Normandie*, rédigé, d'une part, pour **la Haute Normandie**, par MM. J. Fossey et J. Longnon; pour **la Basse Normandie** par MM. L. Dimier et R. Gobillot. En ce temps, où les voyages, déplacements, promenades sont devenus une véritable habitude, on peut trouver que ce travail ne sera pas inutile, — même à côté du Joanne envahi par les renseignements à l'usage des automobilistes aussi bien que par des réclames commerciales — d'autant que les auteurs s'efforcent de donner sur les endroits, villes, sites, ainsi que les personnages qui les hantèrent, des détails nombreux et qui intéressent même à la simple lecture de l'ouvrage. — J'indiquerai cependant ce qui semble à reprendre dans ce travail. Le texte, d'abord, en est trop serré pour être lu hâtivement, en chemin de fer, en route; un artifice de typographie eût été utile pour donner, en caractères différents, l'historique du lieu ou les paragraphes concernant les édifices et les curiosités. — C'est que nos contemporains ne voyagent pas, ou rarement, à la façon des professeurs, qui, d'avance, se rendent compte des choses à voir et les étudient; ils partent hâtivement,

un guide dans la poche, pour les mieux avertis, et tout au plus l'ouvrent sur place. Il faut donc que le renseignement utile leur saute aux yeux. — Je dois dire encore que les plans, surtout des plans de détail, dont s'agrémentent les volumes, auraient gagné, d'abord, à être plus nombreux, ensuite à être donnés avec différentes couleurs pour les villes importantes comme Rouen et Caen. Il n'y a pas non plus de table pour les plans et cartes, ce qui doit obliger, sur le terrain, à des recherches fastidieuses, et à côté du répertoire alphabétique des noms de lieux, une table analytique des matières rendrait aux chercheurs des services appréciables. — De même, ces guides manquent d'indications pratiques : où s'adresser pour telle chose ; le chemin pour gagner telle église ; l'endroit où se trouvent les clefs, etc. — Mais ces corrections pourront être faites dans les éditions prochaines. Il reste malgré tout que l'ouvrage est bien fait, abondant en indications de toutes sortes. J'y ai surtout remarqué certaines descriptions de Vire ; de Rouen, quartier par quartier, rue par rue, — qui donnent l'impression de parcourir soi-même la capitale normande, — demeurée aujourd'hui encore, malgré transformations et massacres, un des plus précieux joyaux de la terre française...

CHARLES MERKI.

QUESTIONS COLONIALES

René Millet, ambassadeur de France : *La Conquête du Maroc. La Question indigène (Algérie et Tunisie)*, Paris, Librairie académique Perrin et Cie, 1913.

A la fin du xvne siècle ou au cours du xviiie siècle, M. René Millet, ambassadeur de France, eût peut-être hésité à consigner dans une œuvre d'ensemble ses jugements sur la politique étrangère du gouvernement, jugements très libres et d'une parfaite indépendance. Il eût plutôt, dans la paix et le recueillement de quelque demeure seigneuriale, occupé ses loisirs à tracer d'une plume désabusée quelques maximes générales sur les mœurs de son temps. La généralité de ces maximes, ainsi qu'il arrive parfois pour La Rochefoucauld ou M. de Lévis, eût vraisemblablement assez mal masqué le souvenir de telle ou telle personnalité les inspirant. Mais l'ancien Régime ne permettait pas à ses hauts fonctionnaires la critique directe de ses comportements. Il avait tort : les Encyclopédistes généralisèrent et firent pis. La troisième République ne s'émeut point pour si peu. Les hommes qui la gouvernent ou font le geste de la gouverner sont assez sceptiques sur la portée des livres, même des livres des anciens ambassadeurs. Ce en quoi, à leur tour, ils ont grand tort et s'avèrent politiques mal avisés. Nos hommes dits d'Etat auraient, en effet, beaucoup à apprendre dans cette littérature, la meilleure, puisque

émanant de gens qui se sont approchés le plus près des faits et ont eu le contact le plus direct avec les réalités. M. René Millet, fin lettré et esprit éclectique, qui, outre de nombreuses études sur la politique extérieure, a publié, dans la « Collection des grands écrivains », un *Rabelais* estimé et prépare actuellement un essai sur *Socrate et son temps*, René Millet vient de faire paraître sous ce titre **La Conquête du Maroc** un très remarquable recueil de notes qui nous font revivre au jour le jour diverses phases de l'imbroglio marocain. Trop souvent déjà, soit à propos de l'ouvrage de M. André Tardieu sur *la Conférence d'Algésiras* (1), soit, plus récemment, à propos de celui de M. Augustin Bernard sur *le Maroc* (2), soit en mainte autre occasion, j'ai entretenu les lecteurs de cette rubrique de la question marocaine, pour m'y attarder longtemps encore aujourd'hui. Qu'il me suffise de dire que M. René Millet a merveilleusement évoqué les diverses phases de la crise internationale grave qui éclata au lendemain de ce que l'histoire appellera vraisemblablement *le coup d'Agadir*. Cette simple appellation constitue la meilleure des flétrissures et un jugement sans appel. Les négociations de l'été torride de 1911 sont là, dans ces notes tracées sous l'impression quotidienne des événements, représentées de la façon la plus vivante, la plus réaliste, et je ne sais pas, pour ma part, de drame plus émouvant. Libre à certains de leur préférer telles pièces boulevardières où l'on voit la femme du monde commander « un demi sans faux-col ». La scène internationale est, à mon sens, la plus riche des scènes subventionnées, la plus fertile en intrigues, la plus féconde en dénouements imprévus, la plus tragique et la plus comique parfois, toujours la plus humaine. Mais, laissons Agadir et Tanger. Nous aurons l'occasion, dans l'avenir, d'en souvent parler. Dans la nouvelle œuvre de M. René Millet, ce qui m'intéresse surtout aujourd'hui, c'est la seconde partie consacrée à **la Question indigène** en Algérie et en Tunisie. La question indigène, je l'ai dit et écrit cent fois, est en effet à la base de notre politique coloniale; elle en est l'élément capital. Or, depuis plusieurs années, il est devenu de mode, dans divers milieux, de condamner sans merci la politique indigène française, d'en signaler en toute occasion les fautes et les tares. Chose curieuse et digne de remarque, on a vu s'exercer à ce sport des hommes qui, en France, soit comme parlementaires, soit comme grands usiniers, bénéficient et tirent des profits scandaleux de l'exploitation de leurs concitoyens de la métropole. Je ne ferai aucune personnalité. Cela rabaisse un débat. Mais il est singulier de constater combien une traversée de vingt-quatre heures suffit à modifier la mentalité de certains capitalistes égoïstes et jouisseurs.

(1) *Mercure de France*, 1-V-1907.
(2) *Mercure de France*, 16-II-1913.

En France, toute revendication ouvrière leur apparaît *a priori* monstrueuse. Ils n'admettent même point la discussion et se réclament sans cesse du principe d'autorité. La mer passée, ils se lamentent sans vergogne sur le régime d'oppression imposé à nos sujets indigènes et approuvent toutes les paroles d'anarchie pourvu qu'émanant d'un « jeune-Arabe » ou d'un « jeune-Tunisien ». Ce thème a été mainte fois développé : « Qui dit colonial dit malfaiteur public et ennemi de la République ! » Tout récemment, le savant M. Aulard, professeur en Sorbonne, à propos même de ce qu'il nomme « l'aventure marocaine », démontrait les méfaits de l'impérialisme colonial (1). Régulièrement, l'organe réactionnaire et conservateur par excellence, *le Temps*, mène campagne contre notre politique indigène en Algérie, en Tunisie. Ah ! si des ouvriers de Fourmies ou de Montceau-les-Mines étaient en cause, le grave journal apporterait plus de réserves à ses dires et les bons pasteurs qui l'inondent de leur prose évangélique sauraient dénoncer les exagérations des revendications ouvrières ! Mais la Méditerranée franchie, Singapour dépassée, tout est permis à nos sujets cuivrés ou jaunes. Indigène, c'est tabou ! c'est là le totémisme à la mode et si quelques forbans annamites à la solde de la Chine ou du Japon lancent des bombes en Indo-Chine, nos bons pasteurs n'ont qu'une préoccupation : « Surtout, que la répression ne soit pas sévère ! Ces enfants lancent des bombes ? En vérité, ils ne savent ce qu'ils font ! Il faut leur pardonner, les décorer, les nommer administrateurs, leur conférer l'égalité des droits politiques, les constituer en collège électoral, etc., etc.» Et tout le flot des bourdes se déchaîne aussitôt ! Lamentable comédie que celle quicon siste à toujours déprécier l'œuvre coloniale française ! Cette œuvre a été néfaste en Tunisie, nous dit-on ? Or, répond M. Millet, en dix ans, le commerce plus que doublé passe de 100 millions à 225, le réseau des chemins de fer, l'un des plus beaux de notre empire colonial, atteint 2.000 kilomètres. Les lois tunisiennes, jusqu'alors livrées à l'arbitraire d'une jurisprudence variable, sont codifiées. Le service sanitaire est partout organisé, le crédit agricole, largement instauré. Tout cela n'est-ce rien ? Ce n'est rien pour qui ne veut pas voir. Ainsi M. Anatole France a fait un voyage en Afrique et a confié ses impressions au *Temps*. Dans l'Afrique française, M. Bergeret n'a rien voulu voir. Les villages marocains, à son gré, sont trop noirs ; leurs habitants pleins de défiance et bien armés. « Comment aller vers ces êtres sauvages, se demande-t-il, et leur donner notre âme ! » Préoccupation bizarre, remarque M. Millet, dans la bouche de M. Bergeret, « qui n'a jamais été bien sûr de l'existence de son âme ». L'administration militaire, il

(1) *Courrier européen* du 1er août 1913.

la condamne : « Les militaires ne désirent que conquêtes et veulent justifier leur action. » Quant à l'administration civile, « l'autorité qui s'établit en pays conquis est toujours l'autorité »! c'est-à-dire une chose détestable au regard de Bonnot, Callemin et consorts. M. Bergeret est cependant partisan des chemins de fer parce que « l'Arabe et le Marocain sont essentiellement nomades » et ne demandent qu'à circuler. « Telles sont, conclut M. Millet, les découvertes que M. Ber- « geret a faites dans un pays cher à Virgile, où le pieux Enée ne dé- « daigna pas de s'attarder. Je me trompe : il a découvert le musée du « Bardo et, fidèle à ses vieilles préférences, il est tombé en arrêt « devant l'incomparable trésor des statues grecques qu'on vient de « repêcher dans les eaux de Sousse... Restez dans les musées, cher « monsieur Bergeret... Il faut à votre regard un peu myope le con- « tour définitif de l'histoire accomplie, des choses mortes... » Evidem- ment... Mais, M. Bergeret, âme tendre, n'a pu contempler sans souf- frir cette population indigène sacrifiée. M. René Millet, à bon droit, nie la réalité de ce sacrifice. Aux indigènes d'Afrique, la France a apporté un bienfait inestimable : c'est la paix. Avant notre arrivée, ils se déchiraient les uns les autres comme font aujourd'hui les tribus marocaines, non seulement races contre races, Berbères contre Bédouins, mais Kabyles contre Kabyles, tribu contre tribu, *sof* contre *sof*. Dans la grande Kabylie, les laboureurs se fusillaient d'un versant à l'autre de la vallée. De plus, la France leur a donné, outre la paix, un autre bien qu'ils ignoraient, savoir, un gouverne- ment qui, au lieu de dévorer l'argent des contribuables, l'emploie en dépenses d'utilité publique. Certains, cependant, assurent que, dans les dépenses d'utilité locale, les indigènes sont considérés comme s'ils n'étaient point. Or, quelles sont ces dépenses? Ce sont celles de la justice de paix, de la police, des postes et télégraphes, des chemins d'intérêt régional ou vicinal, des fontaines, des marchés... Alors il ne plaident pas, n'écrivent pas, ne se promènent pas, ne vont pas au marché, ne boivent pas? On cite un cas, paraît-il, pendable, celui de la commune de Tizi-Ouzou qui dispose d'un budget de 220.000 francs « fournis par les indigènes pour plus des neuf dixièmes ». Cette proportion n'a rien de surprenant, puisqu'il y a dans cette commune de plein exercice 27.886 indigènes contre 1.703 Français. Or, on s'indigne parce que la municipalité ose consacrer 3.755 francs au nettoyage des rues et 12.500 francs à leur éclairage. Hé quoi, la crasse, la boue et l'obscurité, serait-ce ce qui convient aux indigènes?

Pourtant leurs aspirations sont ambitieuses, et ces aspirations M. Millet les caractérise à merveille avec les lignes suivantes : « Depuis les victoires japonaises, il y a certainement quelque chose « de changé dans le monde : non pas que la culture européenne,

« soit moins recherchée qu'autrefois, tout au contraire. Mais les « peuples ont fait cette découverte : que *l'Europe pouvait être « combattue et même vaincue avec ses propres armes*, et qu'il « fallait lui emprunter sa culture intellectuelle aussi bien que ses « procédés scientifiques pour les retourner contre elle. Dans les pays « indépendants, pas de difficulté : en Perse, au Siam et ailleurs, « la réforme se poursuit avec plus ou moins d'habileté et de bonheur. « Mais, dans les possessions européennes, la lutte prend un autre « caractère. Aux Indes, en Egypte et bientôt chez nous, quelques « intellectuels, parce qu'ils sont frottés d'un certain vernis euro- « péen, se découvrent tout à coup des vocations d'hommes politiques. « Ils frondent le gouvernement établi, réclament des droits, pré- « tendent être placés d'emblée sur le même pied que les maîtres du « pays et, si ces derniers sont assez faibles pour leur céder, ils avi- « seront bientôt au moyen de les mettre à la porte. Du reste, ces soi- « disant civilisés s'appuient d'abord sur les éléments les plus fana- « tiques de la population et emploient leur science à flatter les vieux « préjugés. On l'a vu dans l'Inde, et si le résident général n'y avait « mis bon ordre, on l'aurait vu à Tunis. Quelle leçon ! la culture « scientifique devait les dégoûter de l'Islam et leur premier geste « est la formation d'une ligue pour la défense des institutions mu- « sulmanes. » Oui, sans doute, comme le premier geste des Anna- mites auxquels nous avons dispensé la culture française a été de lancer des bombes et de rêver de la constitution d'un Annam indé- pendant. Faut-il s'en étonner ? Vit-on jamais la faiblesse engendrer autre chose que l'émeute et la révolte ? M. Bergeret, ce pauvre vieux rat de bibliothèque qui se donne des allures d'illégaliste, M. Bergeret constate tristement : « L'autorité qui s'établit en pays conquis est l'autorité. » C'est comme cela et il faut qu'il en soit ainsi, sans quoi, inutile de poursuivre nos efforts en vue de l'aménagement des colo- nies, et abandonnons-les délibérément. Il est assez curieux que, dans toutes ces questions de politique extérieure ou coloniale, le senti- ment, en France, l'emporte toujours sur l'intelligence. Il y a des gens qui *aiment l'indigène* comme d'autres aiment les fox-terriers ou les canaris, les chiens ou les chats. C'est une passion : ils ne se demandent point si l'indigène nous déteste et a envie de mordre. Non, ils le caressent et flattent tous ses instincts, bons ou mauvais. Cette folie sentimentale s'est clairement avérée au cours de la guerre des Balkans : Récemment encore, il a fallu la méprisante déclaration du roi de Grèce, Constantin, se réclamant de la culture allemande, pour rappeler notre gouvernement à modérer son amour pour les Grecs. M. Gustave Lanson, rendant compte, dans *le Matin*, de l'ou- vrage de M. René Millet estime que cet auteur « a tort de s'en prendre aux sentiments humanitaires comme à la source des erreurs et des

mécomptes. Des « sentiments humanitaires » il en faut dès qu'on prétend faire autre chose qu'un pillage réglé en pays conquis... Nulle part, je ne le vois s'intéresser au bien-être des Berbères ou des Arabes seulement par les raisons qui font qu'un fermier tient son bétail en bon état... » Hé! hé! monsieur le professeur, cette conception du bon fermier ne serait pas si ridicule et serait assurément moins dangereuse pour les dominateurs et pour les sujets, donnerait aux indigènes « plus de bonheur » que les lamentables et hypocrites fariboles des prophètes de l' « assimilation » ou de l'« association ».

CARL SIGER.

LES REVUES

Le Correspondant : Un projet d'invasion de la France par la Prusse, la Hollande et la Belgique, exposé par Moltke en 1859. — *Revue des Français :* Napoléon au Conseil d'Etat : la prostitution et les jeux. — *La Veillée d'Auvergne :* proverbes d'Aurillac. — *Les Marches de Provence :* poèmes comiques signés O. Zone. — Memento.

M. le général Maitrot revient, dans **le Correspondant** (10 septembre), sur la question de « l'offensive allemande par la Belgique ». Nous lui empruntons ce document détaché de la « Correspondance militaire du maréchal de Moltke ». C'est un mémoire daté de février 1859. La Prusse envisageait alors une coopération avec la Hollande et la Belgique, contre la France. Voici, commenté par le général Maitrot, le « dispositif initial de l'armée » que Moltke proposait au ministre de la Guerre :

« Si la Prusse intervient maintenant dans le conflit provoqué par l'empereur Napoléon, le but de cette intervention volontaire, d'accord avec l'Autriche et l'Allemagne, est d'une façon générale de profiter des circonstances favorables pour repousser l'agression de la France et de placer ce pays dans une situation telle que, dans l'avenir, il doive renoncer à une attaque contre les provinces du Rhin.

« Le résultat d'une guerre heureuse serait déjà par lui-même assez important, seulement il y manque un dédommagement matériel quelconque pour les gros sacrifices que la Prusse aurait consentis de son propre gré. Un tel dédommagement ne peut être obtenu que par la conquête de territoires que l'on ne peut vraisemblablement trouver qu'en France. Mais il va de soi que le territoire que l'on veut garder doit être véritablement occupé à la conclusion de la paix ainsi que ses forteresses, et que la conquête doit être couverte par une force organisée. L'échange contre une portion de territoire, non occupée, plus avantageuse pour nous, mais non conquise et protégée par nos armes, comme il vient d'être dit, présente de grosses difficultés.

« En 1830, la conquête de la Belgique pouvait être envisagée par nous comme le but d'une guerre, mais aujourd'hui il n'est pas de l'intérêt de la

Prusse de l'anéantir. D'ailleurs la situation politique actuelle s'y opposerait peut-être, et *puis la question n'est pas à envisager, puisque la Belgique et son armée marchent avec nous.*

« La guerre devant être conduite avec la coopération de la Belgique et de la Hollande, il nous faut les protéger toutes deux en pénétrant chez elles. L'offensive conduit alors dans la direction de Paris, et, en cas de succès, après de nombreux sièges, à la conquête des départements du nord-est de la France. Mais ceci constitue une conquête à laquelle il est difficile de prétendre. Sans lien direct avec les territoires prussiens, cette partie de l'empire français ne pourrait être attribuée à la Prusse, ni être laissée aux mains d'un Etat aussi faible que la Belgique. La perte de cette frontière, en raison de la proximité de sa capitale, serait pour la France une menace contre son existence même, et l'Allemagne devrait rester en armes pour maintenir la Belgique en possession d'un territoire dont elle ne pourrait jamais occuper les forteresses.

« La seule conquête durable à laquelle la Prusse puisse prétendre en France est constituée par les vieilles provinces de l'Alsace et de la Lorraine, dont la population est encore allemande, bien que portée vers la France par ses sentiments. La France et l'Allemagne atteindraient de cette manière leur limite naturelle, les Vosges... »

Moltke, après avoir parlé de la *reprise* de l'Alsace et de la Lorraine, continue ainsi :

« Indépendamment des opérations en rase campagne, deux grands sièges sont nécessaires, ceux des villes de Strasbourg et de Metz, toutes deux indispensables à la sécurité future de l'Allemagne. Il faut pour le moins admettre que Metz et le Palatinat rhénan reviendront à la Prusse, s'il est donné en échange, à l'Allemagne du Sud, un riche territoire en Alsace et qu'en outre Strasbourg devienne la forteresse de la Confédération (1). Un résultat quelconque ne peut être visiblement atteint que par l'anéantissement de la puissance militaire de la France dans des batailles successives. Quel que puisse être le but recherché par la guerre, l'armée française restera toujours le premier objectif. En conséquence, dans le projet de plan de campagne, il sera fait état de ces deux considérations : qu'il convient de s'assurer la supériorité sur l'armée ennemie et de se ménager l'occupation du territoire que l'on voudra garder. Si donc nous ne trouvons pas l'armée française dans ce dernier territoire, — et c'est le cas si notre offensive se produit par la Belgique, — nous devons avoir deux buts distincts et par suite mettre sur pied deux armées distinctes... »

Le passage par la Belgique conduira les Prussiens tout droit sur Paris par la Sambre ou par l'Oise, et de Moltke ajoute :

« ... Dans cette direction on n'aura pas besoin sans doute de chercher longtemps l'armée ennemie, elle se présentera elle-même. Quelques marches mèneront à la capitale de la France et, comme en 1814, le sort de cette capitale décidera du sort de la campagne... »

Mais Paris a été fortifié depuis 1814, il est devenu la plus grande for-

(1) Pour comprendre ce passage, il faut naturellement, non pas voir l'Allemagne actuelle, mais la Confédération germanique, qui disparut en 1866, après Sadowa.

teresse du monde. Il peut donc être laissé à lui-même et l'armée française n'est plus *obligée* de s'interposer entre sa capitale et l'ennemi.

« Si nous trouvions (reprend de Moltke) l'armée française rassemblée dans la région de Reims, il nous faudrait aussitôt nous détourner de la direction de Paris. Nous attaquerions les Français derrière l'Aisne et, disposant de la supériorité de nombre en notre faveur, nous les battrions et les rejetterions au delà de la Marne, de la Seine, de l'Yonne et enfin derrière la Loire. Alors nous pourrions marcher sur Paris, et il est incontestable que l'impression morale résultant de ces opérations peut être assez grande pour entraîner la capitulation de Paris et la chute de la dynastie napoléonienne.

« En résumé donc, la conquête de l'Alsace et de la Lorraine serait le véritable objectif de la guerre, mais le moyen d'y parvenir serait une offensive sur Paris par la Belgique, offensive au cours de laquelle l'armée française serait l'objectif des opérations.

« Ainsi donc, des considérations d'ordre politique et d'ordre stratégique imposent la concentration initiale de l'armée prussienne en deux masses ; l'une sur le Rhin inférieur, l'autre sur le Mein. L'armée du Mein, plus faible, est destinée à occuper l'objectif de la guerre, l'Alsace et la Lorraine ; l'armée du Rhin, la plus forte, aurait pour mission de rendre cette occupation possible en livrant bataille aux Français et ensuite de la garantir. La frontière française de Belgique n'est pas plus éloignée de Paris que de Cologne. Une grande partie de l'armée française se trouve déjà entre Paris et cette frontière, tandis que notre force offensive doit être mobilisée et dirigée sur Cologne. Nous ne pouvons donc pas promettre de protéger la Belgique sur sa frontière menacée, mais seulement accepter d'entreprendre, avec la coopération active des armées belge et hollandaise, de chasser les Français de la Belgique et de garantir la Hollande. Il faut pour cela que ces armées se concentrent non à Anvers et à Utrecht, mais à Namur, ou à Liège et à Maestricht. Dans ce cas, un corps d'armée prussien doit être rassemblé à Aix-la-Chapelle pour les recueillir... »

De Moltke indique ensuite que, pour surveiller Metz, d'où des forces françaises peuvent déboucher, un autre corps d'armée prussien est nécessaire à Trèves.

Il estime à 300.000 hommes au moins la force de l'armée du Rhin « parce qu'il est d'une importance décisive de s'assurer par le nombre la victoire dès le premier choc avec les forces principales des Français ».

Ces 300.000 hommes sont obtenus de la façon suivante :

5 corps prussiens (Luxembourg, Trèves, Aix-la-Chapelle, Düren, Bonn)	165.000	hommes.
2 corps de la Confédération (Cologne et Coblentz)	70.000	—
Armée belge	60.000	—
Armée hollandaise	20.000	—
Total	315.000	—

De Moltke, estimant que deux corps d'armée complets doivent être laissés sur la frontière de Russie, il ne reste plus pour l'armée du Mein que 3 corps prussiens (l'un à Aschaffenbourg, l'autre à Würtzbourg), soit

60.000 hommes, auxquels pourront peut-être se joindre les 7e et 8e corp de la Confédération, ce qui porterait au chiffre très suffisant de 130.000 hom mes la force de l'armée du Mein.

Nous ne voulons pas pousser plus loin ces citations; du reste, ce qu nous avons dit suffit pour faire juger de l'ensemble du plan. Or on a con statė la similitude qui existe entre ce plan et ce que nous avons appelé *l solution de l'avenir*. La masse principale, concentrée dans les province rhénanes, avec, pour objectif, l'armée française à travers la Belgique, pui Paris, et une armée secondaire observant le front d'Alsace-Lorraine.

§

M. Louis Thomas donne à la **Revue des Français** (20 sep tembre) un fort intéressant travail sur« Napoléon au Conseil d'Etat » Stendhal a remarqué combien l'Empereur montrait d'esprit au séances de la grande Assemblée. On verra, par ce qui suit, la ma nière aisée de Napoléon pour préconiser l'ordre :

Le 5 février 1805, on discute le principe d'un projet de loi sur les jeux

BIGOT DE PRÉAMENEU, rapporteur, lit le projet : Maisons de jeux d hasard défendues.

RÉAL souhaite que le projet puisse réussir, mais il en doute. On jouer toujours.

L'EMPEREUR. — De ce qu'on assassine sur tous les chemins, s'ensuit-qu'il faut donner privilège pour assassiner? Le gouvernement tolère le jeux. Il y a des villes où les commissaires de police en font des spéculation honteuses. Tout cela se fait en mon nom, et mon nom en est déshonoré C'est comme les filles, c'est affreux! Les filles ne devraient point être souf fertes dans les rues. La jeunesse ne peut pas se promener sans être atta quée et entraînée au mal. La police ne devrait pas souffrir un tel scandale Un jeune homme de seize ans, de bonne famille, ne peut pas sortir de che ses parens sans risque d'être pris au collet et conduit en mauvais lieu. Tou les philosophes avec leurs beaux principes nous diront que c'est nécessaire Je ne vous demande pas d'empêcher ces femmes d'avoir une mauvaise vie je ne vous demande pas de refréner le libertinage; je vous demande qu'u homme bien élevé et qui a de bonnes habitudes puisse se promener san être violenté. Qu'elles l'appellent par la fenêtre, à la bonne heure; s'i entre, c'est qu'il le veut bien. Mais je les vois tous les jours dans les rues elles y sont en faction.

Il faudrait que toute femme qu'on arrête dans les rues à raccroche fût condamnée à six mois de prison et de travail.

RÉAL. — Il n'y a déjà pas assez de prisons.

L'EMPEREUR. — Il faut les établir en province dans quelques grand couvents où on les contiendra mieux qu'à Paris. Sûrement vous n'aure pas moins de libertinage, mais au moins vous ne craindrez pas qu'un jeun homme qui quitte son précepteur et ne connaît pas le monde soit au pre mier pas entraîné dans le vice.

RÉAL. — Je demanderai à Votre Majesté de faire les établissemen avant de rendre la loi.

Après cette saillie de Réal, la discussion revient aux jeux :

BIGOT DE PRÉAMENEU, rapporteur : Défendu de tenir des maisons de jeux de hasard.

L'EMPEREUR. — En province, dans les grandes villes, il y a dans tous les théâtres des roulettes où les jeunes gens se perdent.

Plusieurs difficultés s'élèvent sur la détermination des jeux de hasard. Quelques conseillers opinent pour qu'on en fasse l'énumération. On leur observe que le lendemain tous les noms seront changés.

L'EMPEREUR. — Il faut mettre que tout jeu où on peut perdre dans la soirée plus de deux louis est défendu.

RÉAL observe qu'il n'y a pas de jeu où on ne puisse perdre plus de deux louis. Le loto, le domino seront des jeux de hasard.

L'EMPEREUR. — Il ne faut pas se faire tant de difficultés. Mettez : *les maisons de jeux*. Personne de nous ne saura les définir, mais tout le monde les distinguera.

REGNAUD. — Quand on pense qu'il y a à Paris une maison où on peut aller jouer en masque! Le caissier, l'homme public, le père de famille, la femme mariée vont sous le masque, à l'abri de toute honte, jouer leurs fonds ou ruiner leur famille! C'est chez Carchy. Il ne devrait pas y avoir de bals masqués ailleurs qu'à l'Opéra.

§

La Veillée d'Auvergne (septembre) donne, d'après *la Grammaire et les Poètes de la langue patoise d'Auvergne* du félibre Auguste Bauchard, « quelques proverbes en patois d'Aurillac ». Nous en donnons la traduction :

Plus vous serrez l'anguille, mieux elle vous échappe.
Là où il pleut il y a des gouttes.
Les pierres tombent toujours sur les tas de pierres.
Boiteux ni bossu n'ont jamais rien valu.
Un évêque mort ne vaut pas un chien en vie.
Il n'est bon ni pour couver ni pour pondre.
C'est la lessive de Gandilhon, chacun y trouve son chiffon.
Ce qui pèse dure.
Il jette le froment pour garder la balle.
Les hommes trouvent bon le vin ; les femmes ne le crachent point.
Qui fille a, vigne a.
(*Le père d'une jolie fille peut se faire payer à boire.*)
Plus le bouc est bourru, plus la chèvre le lèche.
En pays éloigné les vaches battent les bœufs.
Pour avoir mai vous perdrez avril.
Qui fait l'amour dîne.
Jeter la pierre et cacher le bras.
Faire Pâques avant les Rameaux.
(*Se dit d'une jeune fille qui a fauté.*)
Qui aime de près connaît de loin.
Quand le loup et le berger s'entendent, gare au troupeau !
Un homme est bon tant qu'il peut faire sauter une paille.
De tous poils il y a des juments borgnes.
Bon chien n'a jamais rongé bon os.

Il vaut mieux le charger que l'emplir.
(Se dit d'un ivrogne de grande capacité.)
Rivière claire, montagne obscure, signes de beau temps.
Eclaircie de la nuit ne va pas au-delà du puy.
(C'est-à-dire n'est pas signe de beau temps.)
Bois sec, femme vieille et pain dur tiennent la maison sûre.
(C'est-à-dire solide, prospère.)

§

Les Marches de Provence (3e trimestre) publient des vers très divertissants signés : O.Zone. Il n'est pas assez fréquent que l'on ait à lire des vers comiques sans l'intention de l'auteur.

Ceux-ci nous paraissent bien venus, et d'un philosophe assurément :

COMME

A J.-A. Coulanges, confraternellement.

Tel Phœbus, je me lève au tout petit matin.
Comme Pascal je fais mon lit. Je prends ma tasse
De lait, tel Spinoza. Je flane comme Horace
Non sans blaguer sur tout comme fit l'Aretin.

Ainsi que Pythagore, Héraclite, Augustin,
Je déjeune de fruits. Tel Platon je rêvasse.
Je fume tel encor Spinoza. J'écrivasse
Des lettres comme fit la tante à Rabutin.

Le soir, pernod (Verlaine) et piquet (Fontenelle).
Le soleil se couchant, je prends sur lui modèle,
Dans mon lit, tel le Gange ou le Mississipi.

J'imite en tout, réglant et ma veille et mes sommes
Sur l'Océan qui dort ou Kant qui fait pipi,
Les gestes du Cosmos et la fleur des grands hommes.

MOTS ÉTERNELS

— Maman ; papa ; lolo ; pipi ; caca... Coucou,
— Ah, le voilà ! — Noël — Colombine et Pandore —
— J'ai gagné deux bons points — Aurore — de l'aurore —
— Hibou, caillou, genou, bijou, joujou et pou.

— Tous les cahiers au feu — Vive septembre et août ! —
— Bonjour, cousine — Alors tu m'aimes ? — Je t'adore ! —
— Dis, fuyons, loin, bien loin ! — Oh, oui ! — Encore, encore ! —
— Ah, la gueuse ! — Mon Dieu, c'est la vie après tout.

— Plus que trois, plus que deux, plus qu'un ! — Vive la classe !
— Ah ! C'est dur, de nos jours, de trouver une place !
— La main de votre fille — Enfin seuls ! — Viens, mon rat —

— Hélas ! si j'avais su ! — La vie est bien amère !
— Un fils ! un fils, Monsieur ! Il ressemble à son père !
— Maman ; papa ; lolo ; pipi... et cætera...

§

MEMENTO.— *Les Cahiers de l'Amitié de France* (septembre) : — « Pensées religieuses » de Mme L. Faure-Goyau. — Poèmes de M. L. Pize.

L'Occident (août) : — « Soyons bons pour les écrivains », par M. Raoul Narsy. — M. H. Dérieux : « Dominique de Bray, pardonnez-moi... » — « La Ceinture d'Aphrodite », par M. F.-L. Alibert.

La Nouvelle Revue (15 septembre) : — M. R. La Bruyère : « Les Besoins nouveaux d'une flotte nouvelle. » — M. Louis Thomas : « Chateaubriand en 1820. » — M. E. Daufresne : « Les Noms géographiques français. »

La Revue de Paris (15 septembre) : — M. Georges Rozet : « Une retraite au collège d'Athlètes. » — M. A. Liard : « Un grand port français : Rouen. » — M. Marc Le Goupils : « Huit mois de vacances (1870-71). »

La Revue critique (10 septembre) : M. de Roux : « Emile Ollivier. » — « De Port-au-Prince à la Nouvelle-Orléans », par M. A. Keraguel.

La Grande Revue (10 septembre) commence un beau roman de M. F. de Miomandre : « L'Aventure de Thérèse Beauchamp. » — M. Marcel Sembat : « La Double question. » — La fin de l' « Enquête », de M. Pierre Hamp : un roman admirable. — « Charité Littéraire », par M. Léon Werth.

La Revue hebdomadaire (20 septembre) : « Les Paulistes », par M. Paul Adam. — « Boccace », par M. E. Rodocanachi. — Mme Madgeleine Dufresne : « L'Ecole des Tout petits : une expérience personnelle. »

Revue bleue (13 septembre).—M. L. Maury : « Rünebeerg, poète national de la Finlande. » — Lettres de Béranger aux Lebrun.

La Vie (27 septembre).— M. E.-A. Bourdelle : « Trente jours de grand travail. » — « Souvenirs d'Enfance » d'Henry Houssaye.— M. N. Pichot : « L'Instituteur français. »

Les Entretiens idéalistes (septembre).— M. Fernand Divoire : « Dante en Flandre. »

La Phalange (20 août). — M. J. Florence : « M. Bergson et Renouvier. » — Vers de Léon Deubel, de MM. C. Groz, Henri Aimé, Max Jacob, W. Georges, Simon, B. Zimmer, Jamati. — Prose rythmée de M. Paul Napoléon Roinard, « pour chanter les vers de M. Guillaume Apollinaire ».

La Revue (15 septembre). — M. d'Albola : « Le Conflit des deux Italie. » — « L'Agonie de Venise », poème de M. Paul-Hyacinthe Loyson. — « L'Affaire Lafarge », par M. le docteur Julien Raspail. — M. Jules Bertaut : « La Religion de l'Honneur chez Alfred de Vigny. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Une lettre d'Albert Samain (*Le Temps*, 19 septembre). — D'un Style futur (*La Dépêche*, 14 septembre).

M. Jules Claretie nous raconte dans **le Temps** son pèlerinage à Magny-les-Hameaux, où mourut le poète Albert Samain. C'est M. Raymond Bonheur qui le guide et lui montre d'abord « un cadre

où Eugène Carrière a fixé magnifiquement les traits d'Albert Samain sur son lit de mort ».

Profil émouvant, émacié et superbe, où le cadavre, beau dans sa majesté, évoque avec sa moustache cavalière le visage de quelque *caballero* endormi, et qui, chose étrange, me rappelle, lui, le résigné, Barbey d'Aurevilly, le capitan de lettres. C'est un chef-d'œuvre que cette toile de Carrière et un inappréciable souvenir.

Tout près de la demeure « des Bonheur », une maison retirée et discrète, avec les volets verts qu'aimait Jean-Jacques.

— C'est là qu'il est mort, dit M. Raymond Bonheur.

Le biographe de Samain, M. Léon Bocquet, a conté dans son livre que les deux dernières religieuses de Port-Royal, quasi octogénaires, qui sont là, restées seules dans leur grand couvent vide, vinrent « ensevelir ce poète de l'amour ». Puis on emporta vers Lille le cercueil couvert des fleurs de l'été.

Et M. Claretie nous permet de lire cette belle lettre de Samain adressée à M. Paul Morisse, l'intime ami de sa jeunesse. Elle nous dit quelle conception l'auteur d'*Au Jardin de l'Infante* se faisait de son art, et quelle œuvre il rêvait qu'il n'a pas eu le temps ni la force de réaliser.

Mon cher vieux, je n'ai pas encore répondu à toutes tes bonnes lettres, pour la raison que j'étais en voyage. Je suis parti de Paris, en effet, depuis le 10 août et ne suis revenu qu'il y a quelques jours, le 25 septembre. J'ai passé mes vacances dans un délicieux pays, sur les bords du lac d'Annecy, en Savoie, et je me suis grisé là de sensations de nature. Je ne crois pas encore avoir ressenti à ce point l'ivresse douce des choses épanouies dans une harmonie parfaite, et j'ai des souvenirs de radieuses matinées, vécues de la vie légère et exaltée du rêve, toute l'âme dissoute dans une divine lumière ! Les journées ont filé là-bas avec une extraordinaire rapidité, et me voici de nouveau à Paris, collé devant mon pupitre, sans trop savoir comment cela s'est fait. J'ai reçu tes lettres là-bas. Je me rappelle même que c'est par une journée charmante que je les ai trouvées à la poste. J'avais déjà l'âme heureuse, et tu ne saurais croire quelle douceur y ont ajouté ces petites enveloppes parties pour moi du fin fond de l'Autriche et venant à travers les ricochets de la route me retrouver fidèlement là-bas et m'envoyer au cœur, en les ouvrant dans ce frais et particulier soleil de voyage (je ne sais si tu me comprendras), un pénétrant parfum d'amitié.

Ce que tu m'as dit de mes vers, venant de toi, m'a *profondément ému*, et si ton sentiment pour moi t'a emballé un peu en t'enlevant l'équité froide du critique, j'avoue que je me suis laissé faire, délicieusement grisé un instant par la chaleur jaillissante de tes phrases. La délicatesse aimant qui t'avait dicté l'anecdote de la jeune femme du conseiller ne pouvait manquer non plus, tu le penses, d'éveiller en moi un écho. C'est une des formes les plus exquises que peut revêtir pour un délicat cette chose très élastique, la gloire.

Tu me demandes dans tes lettres que je t'envoie tout ce qui aura paru r *le Jardin de l'Infante*. Jusqu'ici cela se réduit à fort peu de chose. ielques lignes de Philippe Gille dans *le Figaro*, plus un article de Gus-ve Geffroy, dans *la Justice*, un article sensiblement à côté, et dont je ne is en quelque sorte que le prétexte, et qui s'appelle « l'idée en poésie ». n ai été à demi content, parce que, d'après ce que l'on m'avait rapporté Geffroy, je pensais qu'il allait faire du *Jardin* une critique serrée et mpréhensive. A la place, j'ai trouvé toute une dissertation, dont je n'ai ême pas beaucoup goûté l'idée générale, à cause des obscurités de forme i m'ont empêché de la bien saisir. Il est possible, d'ailleurs, qu'à l'occa-on Geffroy relasse, mais alors d'une façon directe et exclusive, l'article 'il n'a fait qu'ébaucher. C'était sur lui pourtant que je comptais le plus, des chroniques lues çà et là m'avaient donné une vive inclination pour n esthétique et pour sa large philosophie.

J'ai reçu par contre de très jolies lettres de Régnier, de Camille Mau-air, de Rodenbach. Maeterlinck ni Mallarmé ne m'ont répondu. En résu-é, je suis très content de m'être débarrassé de ce qui, avec les années, venait pour ma paresse une obsession. Heureusement que l'on m'a aidé, non je crois que je n'aurais jamais eu le courage de fouiller dans toutes es vieilles paperasses pour repêcher les éléments d'un livre. Je ne sais si éprouves comme moi à certains jours (et ces jours se présentent sou-nt) l'horreur des griffonnages anciens où ce qui m'a grisé dans la fièvre la création m'apparaît démodé, décoloré, pâle et pauvre. Que cette im-ession soit exagérée et fausse, je le sais; cela ne m'empêche point de la oir, et je te le dis, à certaines heures avec une intensité de tristesse extra-dinaire.

Cependant, comme il faut que tout en nous soit contraste et complexité, même moi que je viens de te montrer, reculant avec appréhension vant sa pensée et l'enfouissant au cimetière d'un livre, garde une insen-ibilité qui m'a étonné vis-à-vis des appréciations extérieures. Je ne dirai s naturellement que certains éloges ne m'ont pas fait plaisir; mais au ai ce plaisir n'était pas celui qu'on pouvait supposer, et il était falot et de arte durée. Je ne puis pourtant pas jouer au blasé, n'est-ce pas? D'un re côté, le sort *immédiat* de mon livre me laisse presque indifférent, et je vais montrer un orgueil bizarre après la confession que j'ai faite dix nes plus haut de mes découragements. Oui, je puise une sorte d'indiffé-ce un peu hautaine, et en tout cas nullement jouée, dans cette idée qu'il dans ce que j'ai fait une force de beauté, et que cela tiendra, et que doit rester. Arrange comme tu pourras toutes ces contradictions.

Ce qui est certain, c'est que je ne suis pas content tout à fait, c'est que n'ai pas encore fait ce que je voudrais avoir fait. Quoi? Je ne saurais ciser. Quelque chose de grand. Quelque belle création de rêve comme *rodiade*, quelque beau drame de philosophie, de pensée et de passion nme *Axel* — quelque poème de spiritualité éperdue comme les poèmes de ... Ne ris pas de ces aveux. Ils sont l'expression même de mes tris-es, parce que je vois avec les années que les idées d'où pouvaient sortir areilles œuvres ne s'emparent pas assez vigoureusement, assez puis-ment et passionnément de mon esprit pour le féconder. J'ai peur alors

que cela n'arrive jamais et que je finisse ma vie sans m'être exprimé dans quelque œuvre définitive. Et c'est curieux, je sens pourtant qu'un simple prétexte m'étant donné, ou plutôt qu'un cadre m'étant imposé du dehors, les énergies de mon imagination et de ma pensée s'y dépenseraient avec bonheur et aussi peut-être avec puissance...

... Il me semble que j'avais différentes petites histoires à te raconter mais je ne me les rappelle plus. Il s'agissait de Dubus, je crois, qui a été très malade pendant deux mois des suites du haschich qu'il avait absorbé avec excès. Il est bien changé, maigre et triste. Toujours le même violon au fond, mais les cordes bien détendues.

T'ai-je dit, dans ma précédente lettre, les amitiés de Bonheur? Il travaille, mais pour le moment, sans grand, grand entrain.

Je t'envoie mon amitié.

ALBERT SAMAIN.

§

Dans **la Dépêche de Toulouse**, M. Pierre Mille, après avoir constaté que les œuvres d'art littéraire, et surtout la poésie, sont inaccessibles au public ouvrier, se demande si nous n'assistons pas à l'élaboration *d'un style futur* qui remplacerait le langage secret, la rhétorique des littérateurs.

La « rhétorique » l'embête (ce public). Les gens de lettres qui travaillent dans leur cabinet ne comprennent peut-être pas ce que cela veut dire. Les journalistes, les simples et ordinaires journalistes, en quotidien contact avec le lecteur, pourraient sans doute le leur expliquer. Avec ce public tout jeune et tout frais, on peut toujours recommencer par le commencement, et cela même est nécessaire. Mais il ne veut pas qu'on le paye de mots, et de trop de mots, parce qu'alors il s'y perd. Ce qu'il n'aime pas dans ce qu'il appelle « la rhétorique », ce n'est pas le mouvement oratoire — il y est au contraire assez sensible, à condition que la période soit brève — c'est une trop grande richesse dans le vocabulaire, une trop grande nouveauté dans la syntaxe. Il lui faut la langue de sa conversation, les vocables de sa conversation, ni plus ni moins. On a le droit, on a même le devoir, car c'est là, à proprement parler, la véritable tâche de l'écrivain — de préciser cette langue qui reste encore chez lui trop vague et trop indéterminée, et de fixer le sens de ces vocables en les ramenant à leur origine étymologique. Cela il l'admet parfaitement, et même il vous en est reconnaissant, car il a le goût de la clarté.

En somme, il s'agit donc de refaire le même travail qu'accomplirent les grammairiens du dix-septième siècle quand ils allèrent s'informer « au port-aux-foins ». Ils parlèrent pour cela comme les gens du port-aux-foins — mais ils employèrent une langue saine et populaire, décantée, dépouillée de ce que les puissants mais aussi trop savants inventeurs du XVI^e^ y avaient mis de trop. Ceux-ci ne s'adressaient qu'à une élite de cabinet, imprégnée de grec et de latin. Ceux-là souhaitèrent les suffrages d'une clientèle plus étendue et des femmes, qui ne possédaient point, sauf exception, les langages de l'antiquité et trouvaient pédant tout ce qui en portait trop la couleur. J'écris donc courageusement — je dis courageusement, car je

sais qu'on va me traiter de barbare — qu'il va falloir créer un français pour ces primaires, de même qu'on en fit il y a trois siècles pour les « honnêtes gens » qui n'en savaient pas peut-être beaucoup plus long.

Mais il n'y a pas seulement, dans un écrit, l'appareil verbal et la syntaxe ; et même, s'il n'y a que cela, il n'y a rien, il n'y a pas de valeur littéraire. Il y faut encore le rythme. Ici je ne puis malheureusement invoquer que des expériences subjectives. Il m'a semblé avoir la preuve plusieurs fois en causant avec des gens « du peuple » de la littérature contemporaine qu'ils connaissent, c'est-à-dire surtout des contes que leur fournissent aujourd'hui si abondamment les journaux, qu'ils sont très sensibles à une certaine sorte de rythme dont la strophe est assez courte et bien cadencée. Quand il n'y a pas de rythme du tout « il manque quelque chose, disent-ils vaguement, ça ne fait pas d'impression ». Et quand la strophe s'allonge et redonde, « on ne comprend pas ». C'est en tenant compte de tout cela qu'on pourrait arriver à conquérir les lecteurs, en restant un écrivain digne de son nom.

La plupart, que dis-je, presque tous les gens de lettres ne s'en doutent pas. Ils font du verbalisme pour amateurs de raretés, et c'est ce qui s'appelle avoir un style original. On confond ainsi l'originalité, chose magnifique, et la manière, qui n'est le plus souvent qu'une mauvaise manière. Ah! les mauvais tours qu'a joués « l'écriture artiste » à de pauvres diables qui par ailleurs ont une grammaire de Bambara et une syntaxe de Polynésien parlant le jargon *bichelamare!* Voilà sans doute, avec les concetti et la fausse abondance oratoire de certains poètes qui ont pris la queue de nos grands romantiques, ce que le brave ouvrier ciseleur appelait, en évoquant si ingénûment l'ombre de Cambronne, de « la rhétorique ».

On a dit beaucoup de mal du style des journalistes. Et il faut bien reconnaître qu'il est parfois, non seulement incorrect, mais amorphe et inexact. Mais il n'a pas du moins les défauts que je viens de dire, et c'est pour cela qu'il porte. Il faudrait donc peut-être se rapprocher, pour atteindre à ces lecteurs si nombreux, du style ordinaire du journalisme, qui est justement celui de la conversation courante contemporaine, en lui donnant ce qui lui manque : le rythme et la précision étymologique.

Le rythme et la précision étymologique! mais cela suffit, en effet, pour faire un écrivain. Cependant il est bien qu'il y ait des écrivains de luxe, à la syntaxe et aux métaphores un peu secrètes, pour les aristocrates de l'intelligence.

R. DE BURY.

MUSIQUE

Opéra. — *Les Joyaux de la Madone*, musique de M. Wolf-Ferrari. — Notre Opéra et l'art lyrique. — Memento.

Il paraît que **les Joyaux de la Madone** ont eu beaucoup de succès en Allemagne, en Angleterre, en Amérique et sans doute aussi en Italie. N'étaient ces précédents, prometteurs de recettes, on se perdrait en conjectures pour expliquer la présence impromptue de cet

ouvrage sur les planches de notre Opéra subventionné. Les Directeurs de celui-ci ont peut-être eu pourtant l'espérance un peu téméraire. Ils se sont évertués à la réaliser, et ce qui les concernait dans l'aventure mérite de chaleureux éloges. On contempla bien rarement en l'endroit une mise en scène aussi soignée à toutes sortes d'égards. Ces *Joyaux de la Madone* nous ont valu d'abord une stupéfaction peu ordinaire. Les choristes mâles de la maison s'étaient-ils par hasard grimés ? En tout cas, pour une fois, on ne les reconnaissait plus. On cherchait vainement telle lippe moustachue, tel bouc de tout repos, telle panse tonnelée, tel nez fleuri ou tel double menton convaincu, tous et chacun aussi traditionnels et familiers que le lustre et le trou du souffleur. Ils étaient si bien déguisés que, toujours pour une fois, ils avaient l'air des gens qu'ils étaient sensés représenter. Que n'en font-ils autant pour *Tannhaeuser* et *Lohengrin* ? Et, pour comble, ces gens marchaient, remuaient, couraient, gesticulaient. A peine en croyait-on ses yeux. Assurément tout ne fut pas parfait : on ne change pas comme ça notre Opéra en un tournemain. Mais, malgré quelques maladresses, on pouvait presque, par moments, s'imaginer être chez M. Albert Carré. Il y eut au premier acte, et dans un fort joli décor, ma foi ! d'amusants grouillements de foule napolitaine et de non moins amusants cortèges où on était tout étonné de sourire franchement d'un réalisme plus ingénu que caricaturé. L'orgie des Camoristes, au dernier tableau, apparut réglée de façon tout exceptionnelle. La danse s'y mêlait si naturellement à l'action et aux chants qu'on ne remarquait pas l'intervention spéciale du corps de ballet : chose qui n'advint certes jamais à l'Opéra, de mémoire d'abonné septuagénaire. Bref, tout cela formait, dans l'ensemble, un spectacle vivant si inaccoutumé en ce morne édifice que sa nouveauté seule lui garantirait volontiers le succès rêvé par MM. Messager et Broussan. La pièce elle-même, du moins par certains côtés, contribue à cette impression tutélaire. Sans doute, le livret des *Joyaux de la Madone*, inspiré par un fait-divers, reste un fait-divers à la scène. Néanmoins avec son intrigue heurtée et sa brusque psychologie vériste, il n'est pas plus mauvais, en somme, qu'un tas d'autres livrets du répertoire et, par contraste au milieu d'eux, le modernisme de ses costumes n'est peut-être pas moins propre à piquer la curiosité que la singularité de l'ambiance où il nous transporte. C'est bien probablement la première fois que la rampe de notre opulent Opéra éclaira des héros en complet veston, coinçant un humide mégot de cigarette aux lèvres, s'enfilant du macaroni et avalant des demi-setiers. Quoique, surtout au second acte, tout le tragique de l'histoire s'avérât plutôt fastidieux, cet imbroglio de névrose, de crapule et de dévotion n'était pas sans quelque saveur, sous cet aspect, dans la solennité poncive du mausolée Garnier. Le librettiste fut d'ailleurs fort bien

servi par la majorité des interprètes en y comptant les chœurs et figurants, et admirablement par l'un des protagonistes. M. Vanni Marcoux, qu'on regrettait depuis *Mona Vanna*, est un de ces artistes de l'ordre de Jean Périer et Vieuille, qui sauveraient l'honneur dans la pire déroute en assurant une retraite par échelons agrémentée de l'illusion de la victoire. Il a merveilleusement composé une équivoque silhouette d'apache alcoolique et dégingandé, cynique et naïf, menteur et amoureux sincère, canaille et pieux à la Vierge. Avec une belle voix de salon dépourvue de médium, Mlle Andrée Vally, que l'émotion paralysait peut-être un peu, ne s'en est pas trop mal tirée pour ses débuts et a très suffisamment secondé ses partenaires. Les deux autres, à la vérité, n'ont guère pu que défendre des rôles bien ingrats, mais M. Vanni Marcoux est un superbe comédien qu'on ne se lasserait pas d'aller voir et c'est sur lui surtout que repose la pièce. Mise en scène, décors, interprétation, sujet et livret même, à tous ces points de vue on eût évidemment pu, sans invraisemblance, escompter à Paris le succès brillamment remporté ailleurs. Malheureusement, il y a la musique de M. Wolf-Ferrari. J'ai grand'peur que notre public ne l'avale pas sans grimace, et même le public de *Paillasses* et de *la Tosca*. Le programme nous apprenait que M. Wolf-Ferrari fut directeur du Conservatoire de Venise. On se demande avec angoisse ce qu'il y put bien enseigner à ses élèves. Mais un amateur sans talent a pourtant quelquefois des idées. M. Wolf-Ferrari en est aussi dénué qu'il regorge de platitude. Sa musique, si on ose ainsi s'exprimer, est la plus vide et la plus assommante qu'on ait jamais ouïe où que ce soit. Le programme nous révélait encore que M. Wolf-Ferrari, « né d'un père allemand et d'une mère aliénne », cultive aussi la peinture, la poésie, et « s'adonne à la philosophie par amour des hautes pensées ». S'il a tant de cordes à son arc, que n'en décroche-t-il celle de la musique ? Il n'a que l'embarras du choix pour faire sûrement mieux quoi qu'il fasse, et éviter peut-être de se ridiculiser, — du moins chez nous.

§

L'échéance prochaine du septennat directorial attira de nouveau sur **notre Opéra** parisien une attention, grâce à ce terme, périodique. Il est significatif que l'unanimité des réflexions inspirées par cet établissement original ne traitait que des inconvénients qu'il comporte et des moyens d'y remédier. Un grand quotidien, *Excelsior*, en fut même incité à poser nettement la question de savoir si vraiment notre lit Opéra était encore capable de répondre aux besoins de l'art lyrique actuel, et dans quelles conditions celui-ci pourrait s'en servir. Claude Debussy, interrogé, suggéra l'expédient de composer des ouvrages appropriés aux dimensions, coutumes ou exigences du local et de son organisme, et, à cette fin, « d'adapter et rajeunir le vétuste

opéra-ballet de nos ancêtres ou bien de créer une forme lyrique entièrement neuve ». L'idée est intéressante à plus d'un titre. Il est manifeste que, par la vastitude de sa scène, le nombre de son armée de chanteurs, cantatrices, choristes, figurants, ballerines et danseurs évidemment destinés tous à être utilisés, notre Opéra s'atteste construit et agencé pour les pompeux spectacles d'un ancien répertoire qui disparaît de plus en plus de l'affiche, et dont l'artificiel désuet répugne à nos compositeurs et ne pouvait survivre après Wagner. La descendance de Scribe ne saurait plus prétendre désormais qu'à la fortuite aubaine de succès aussi industriels qu'éphémères, quelle que soit la candeur du gros public. Dorénavant, pour constituer une œuvre d'art véritable, l'œuvre lyrique doit s'efforcer d'être un tout homogène où la qualité du poème importe presque autant que celle de la musique. Il est certain, à tout le moins, que nous sommes aujourd'hui plus vivement choqués qu'autrefois d'une disparité excessive entre ces deux facteurs de notre émotion. Quoique le poète, chez Wagner, se dénonce à coup sûr fort inférieur au musicien, c'est à lui que nous sommes redevables de cette transformation profonde de notre conception du théâtre lyrique. Le drame wagnérien a tué le livret d'opéra, c'est entendu ; et que les Dieux en soient bénis s'il en existe. Mais cette évolution eut d'autres conséquences. Il est assez curieux que ce soit dans des poèmes de caractère symbolique et même de visées métaphysiques, qu'un apparent souci de vérité d'allure et d'expression, bref de réalisme, entraîna tout d'abord cette dramaturgie novatrice à écarter, parmi les invraisemblances du vieil opéra, avec celle des airs, celle aussi et surtout des ensembles choraux. Hormis deux courts passages, la *Tétralogie* tout entière se passe en conversations. *Tristan*, écrit dans l'intervalle, est à bien peu près fait uniquement de dialogues et de soliloques, et, sans les cérémonies du Graal, il en serait pareil pour *Parsifal* et sa mystagogie. Il est permis de supposer que les longues explications obligées par la complexité de l'intrigue tétralogique non moins sans doute que, là comme ailleurs, l'ambition philosophique des discours, n'ont pas été sans contribuer à la cristallisation graduelle d'une nouvelle forme d'art lyrique dont Wagner découvrit et dévoila avec *Tristan* l'immense et insoupçonnable portée purement musicale. Il s'ensuivit le résultat qu'en même temps que la symphonie, le drame, le vrai drame où chacun parle à son tour et ne chante pas de romances, envahit une scène où régnaient jusqu'alors la cavatine, les chœurs et le ballet. Et on put savourer ce paradoxe de notre Opéra mastodonte encaissant le maximum avec des ouvrages dans lesquels il ne lui était loisible d'employer qu'une infime partie de sa troupe innombrable. La rénovation wagnérienne fut certes bienfaisante et féconde. *Pelléas*, *Salomé*, *l'Heure espagnole*, entre autres, sont issus indis-

inctement de *Tristan*. A la vérité, *Bérénice* et *le Pays* en procèdent galement, comme aussi bien *Mona Vanna*. Si « le drame wagnérien se meut à l'aise à l'Opéra », ainsi que Claude Debussy l'observe, c'est assez évidemment surtout à cause de la musique de Wagner, et on peut en prétendre autant pour *Salomé* et Richard Strauss. Il n'en reste pas moins que la prédominance au répertoire d'œuvres de cette espèce apparaîtrait aisément une sorte d'ironie au regard, non seulement des traditions et de la configuration du lieu, mais des formidables dépenses nécessitées par l'entretien d'une population de pensionnaires condamnés peu à peu à vivre de leurs rentes. On ne peut guère méconnaître que cette formule, plus ou moins amendée, ne tende à s'imposer dans le meilleur de l'art lyrique, en séduisant, par son caractère symphonique, précisément les plus sérieux efforts et les aspirations les plus hautes. Mais, tout en admirant certains de ses effets, on peut aussi se demander si cette dramatisation plus rigoureuse et plus réelle incarne la norme suprême du lyrisme théâtral et son idéal exclusif. Cela n'est nullement prouvé et même, à priori, la dénomination de « drame lyrique » pourrait être taxée d'antilogie : l'essence du drame s'affirmant en opposition absolue avec celle du lyrisme, lequel est inhérent à la musique ; l'intervention de l'un troublant ou interrompant *ipso facto* le cours de l'autre. Aussi est-il fréquent, dans leur association, que ces deux éléments se gênent. Le torrent de lyrisme déchaîné par la symphonie de *Tristan* submerge tout le drame et le rend à peu près impossible à la scène. Le récitatif de nos pères était une nécessité dramatique, et il arrive rarement, même aujourd'hui, que les nécessités de cet ordre s'exercent sans détriment pour la musique. Au cas le plus heureux même, dans le « drame » authentique, la parole et le son risquent toujours l'écueil de se dérouler côte à côte en se disputant une attention impartageable, fatalement distraite ou détournée de l'un par son acolyte. Le principe du drame musical discursif, à quelques personnages, diluant une action parfois complexe en longs devis de compréhension généralement difficile, peut apparaître assurément discutable à bien des égards. S'il a produit de merveilleux chefs-d'œuvre, — dont *Pelléas* est le miracle d'équilibre et d'homogène eurythmie, — il n'exclut pas d'autres systèmes ou d'autres spontanéités. Son aboutissement extrême et son danger seraient de confiner le lyrisme dans l'orchestre — et, du même coup, tout le « drame musical ». Car l'émotion dramatique propre à l'art sonore est essentiellement lyrique et rien que cela. Au fond, dans le « drame wagnérien » type, ce sont des « états d'âme » qu'exprime la polyphonie orchestrale, qui seule émeut, et quelquefois bien en dépit des palabres qui la traversent. Pourquoi refuserait-on désormais de parti pris ce rôle à la voix humaine ? Jadis on en chargeait des airs,

des duos ou des ensembles auxquels Wagner d'ailleurs ne renonça jamais tout à fait ; et ce, sans préjudice pour le drame, bien au contraire, témoin le délicieux quintette des *Maîtres Chanteurs*. Qui nierait l'effet « dramatique » obtenu par le pur lyrisme de la romance de *l'Etoile du soir*, la poignante vérité expressive de *la Prière d'Elisabeth* ? L'émoi dramatique, au théâtre, n'est fait que d'illusion, et, dans l'espèce, illusion engendrée par le lyrisme musical. Il n'est pas moins dramatiquement conventionnel, en somme, de chanter des récitatifs que de chanter des airs et de chanter tout seul que de chanter ensemble. Aussi, et par-dessus tout peut-être, l'effacement ou la disparition du chœur prive-t-il le drame d'une des plus puissantes ressources d'émotion tragique autant que de beauté purement musicale. Je confesse n'avoir jamais entendu et ne pouvoir entendre encore après plus de trente ans, sans être remué jusqu'aux larmes, le premier acte de *Lohengrin* avec ses « airs », ses chœurs grandioses, harmonieux ou véhéments et son prodigieux finale. Un tel finale renverserait comme d'un coup de coude toute une pyramide de systèmes. La *Marche Nuptiale* du second acte justifierait tous les cortèges ; le *Venusberg*, tous les ballets. Sans qu'il soit besoin d'évoquer les repentirs de *Parsifal*, Wagner en personne a génialement démontré que le genre « opéra », sa pompe infuse, ses processions, ses chœurs et ses danses n'étaient aucunement incompatibles avec la pathétique humanité du drame et la splendeur musicale du chef-d'œuvre. *Boris* apporta depuis la preuve savoureuse et superbe que le genre historique lui-même est fort loin d'être périmé, malgré l'assaut de la légende. En résumé, au théâtre lyrique comme ailleurs, il semble bien que tous les genres soient bons hors le genre ennuyeux. Il semble aussi que la coupe de l'ancien opéra ne doive pas être dédaigneusement rejetée sans appel, et que, sans nul dommage pour le drame, la musique puisse même gagner quelques avantages à ne point l'abandonner complètement ; à, pour le moins, tenter de « l'adapter et de la rajeunir » selon le conseil d'un interviewé dont on récuserait malaisément l'autorité. « Pourquoi les compositeurs d'aujourd'hui ne trouveraient-ils donc pas une formule nouvelle qui convînt à notre Académie Nationale de Musique et de Danse ? » demande encore Claude Debussy. En effet ; et il est précieux que l'avis émane de l'auteur de *Pelléas*. Les éléments dont dispose notre Grand Opéra pourraient fournir prétexte à des spectacles de majestueuse magnificence, à des visions de féerie ou de rêve et sans doute à des tragédies tumultueuses irréalisables autre part, le tout plausiblement propice à une évolution peut-être imprévue de l'art lyrique. Mais on ne voit pas non plus ce qui empêcherait un artiste génial de faire à l'heure actuelle un chef-d'œuvre émouvant sur un livret taillé au modèle de *Tannhaeuser*,

de *Lohengrin*, peut-être même de *Samson* et de *Sigurd* qui diffèrent peu des deux premiers pour la dramaturgie. Car c'est dans la musique avant tout que gît le « drame musical » ; c'est d'elle que jaillit l'émotion créée par son lyrisme. Malheureusement, c'est elle aussi la pierre d'achoppement de notre dispendieux et bizarre Opéra. On y pourrait à la rigueur tout réformer comme il est indispensable: chœurs, ballets, mise en scène, éclairage, machinerie. A ces égards divers, on accorderait même qu'il fût possible de transfigurer notre Opéra. Seulement, on ne peut pas changer son acoustique. Claude Debussy, dans sa réponse, remarque que « rien n'est plus difficile que d'orchestrer pour l'Opéra ». Il n'est pas plus commode d'y entendre même parfois ce qu'on sait par cœur. Personnellement, « dans cet immense vaisseau » où « l'instrumentation semble grêle ou surchargée », je me suis surpris bien souvent, la main en cornet derrière l'oreille, à épier maint passage attendu sans parvenir à en saisir la moindre note. Les ouvrages connus, consacrés, ceux même précédés comme *Salomé* d'une bruyante renommée, ou dont les partitions, comme celles de Wagner, étaient longtemps avant la représentation sur tous les pianos mélomanes, tous ces privilégiés résistent à l'épreuve. Pour une œuvre nouvelle, inconnue, le résultat peut être la mort sans phrases, et l'événement s'applique à en multiplier les témoignages. Si ébouriffant que ce soit, nous possédons un Opéra qui a coûté plus de cinquante millions et où on entend à peine la moitié de la musique qu'on y écoute. Le seul remède serait de démolir carrément la salle et peut-être la scène, et de les rebâtir conformément à leur destination méprisée par le constructeur ignare. En dehors de cela, il n'est point de salut. Mais il paraît que les architectes officiels et diplômés s'opposent à ce qu'on touche au monument Garnier. Alors, que ces Messieurs nous le rachètent et y installent leur Institut, qui deviendrait notre Académie Nationale de Boutique et d'Incompétence. En vérité, le cas de notre pauvre Opéra semble être sans issue, — à moins pourtant d'un incendie ou de quelque bombe anarchiste...

Memento. — Le Théâtre Antoine a donné trois intéressantes matinées de belle poésie mêlée d'intermèdes lyriques. La musique composée par M. Xavier Perreau pour *les Chansons du Rivage* d'Edouard Dujardin exprime fort harmonieusement une sensibilité délicate. Avec Mlle Yvonne Chastel au piano, l'impression fut parfois exquise. La chorégraphie de Mme Jane Hugard était digne de la maîtresse de ballet qui régla tout d'abord *Ma Mère l'Oye*, et son concours ne fut pas moins favorable à *Un Conte d'Edgar Poe*, habilement illustré de musique de scène par M. Léon Moreau.

JEAN MARNOLD.

ART

Avant l'année picturale. — L'année picturale se cal-

cule d'après les vacances, la clôture des Salons et la réouverture du Salon d'Automne. Elle va commencer; elle sera magnifique; on peut le croire et le prophétiser d'après l'expérience acquise. Toutes les années d'art sont magnifiques et même compensatrices, car les années de désastre national ont pour effet de faire surgir plus de peintres militaires. Et d'ailleurs comment admettre qu'un art, que des arts plastiques auxquels vaquent sans cesse, appliquées, affairées, laborieuses, quarante mille personnes puissent connaître des heures de défaillance! La paresse d'un peintre est toujours effacée par l'effort de six peintres. Il y a des paresses individuelles, mais il n'y a jamais de grève. Chaque peintre aura cette année comme les précédentes son exposition particulière, sa participation aux expositions de groupes et son ou ses salons. On s'inscrira chez les propriétaires de salle; on continuera à rémunérer leur cimaise très cher, leur payant tous les quinze jours le mètre de paroi à peu près au prix du mètre carré de terrain dans les faubourgs de Paris; une foule élégante se pressera aux inaugurations de ces expositions et dès le lendemain de ces inaugurations des gardiens oisifs pourront poursuivre leur rêve en une parfaite solitude, à peine troublée par les critiques d'art, par les artistes exposants, leurs familles et leurs amis. Ainsi se perpétueront les apparences d'un vie esthétique brillante et féconde. Les Grand-Salons continueront à expulser le plus possible tout effort nouveau, à éviter au visiteur tout effort mental et tout dérangement d'habitudes. Il est consolant de penser qu'à la Société Nationale on retrouvera les mêmes tableaux des mêmes peintres à la même place en même nombre, et que, sachant sur quel nombre de convives ils peuvent compter et instruits d'avance de leur corpulence, les placeurs n'auront qu'à obéir à leur mémoire pour obtenir une ordonnance d'exposition qui pour être toujours la même n'en sera pas moins accueillie avec un petit murmure approbatif. Il suffit pour cela qu'une tenture gris bleu soit remplacée par une tenture gris rose et qu'on concentre les hardiesses dans la composition du Salon Carré de droite ou de celui de gauche. Cela est très important; c'est ainsi qu'on donne à l'invité cette sensation de diversité dans la monotonie qui nous est si chère. C'est en modifiant le jeu d'exposants d'un salon carré qu'on donne un vernis d'audace et d'imprévu aux toiles des autres salles; le jour où l'on modifiera d'un coup, hardiment, les deux Salons carrés à la fois, ce sera ce renouveau, une révélation, presque une révolution.

Nous aurons heureusement des écoles nouvelles. Les novateurs exposeront presque toutes leurs œuvres intéressantes avant le premier mai; cela leur nuit. On n'est pas encore à ce moment assez saturé de peinture courante. Les chercheurs, les inventeurs et les fantaisistes auraient tout intérêt à se montrer plus tard, après que

le grand Salon des Artistes français aurait ouvert ses portes. Après une promenade dans ces longues savanes où l'histoire de France ancienne alterne avec le récit de récents voyages présidentiels, où les toiles célèbres des musées sont représentées par des parentes pauvres, on aimerait voir n'importe quoi de différent; après avoir entendu de faux Mozart et de faux Haydn et de faux Rossini à satiété, on aimerait entendre couper du bouchon. Ainsi les hardiesses les plus ardentes pourraient se faire pardonner. Elles en ont bien besoin; le meilleur argument que beaucoup peuvent donner de leur vision en spires, en carrés, en allégories, en ovales, en arabesque, en vrille, c'est bien la platitude de la vision établie, de la vision d'Institut. Qu'ils s'arrangent donc à voisiner dans le temps et l'espace, par la salle et les locaux, on reconnaîtrait mieux les siens.

Le développement de l'art décoratif s'annonce, comme tous les ans, merveilleux. Voici quelques années qu'il redevient tous les ans et de plus en plus résolument français. Il est assez curieux que toujours reconnus bien français au moment où ils exposent, nos décorateurs ne laissent plus de ce gallicisme qu'une image affaiblie lorsque leurs expositions se ferment. Aussitôt ces clôtures et pour l'avenir on leur prodigue à nouveau l'adjuration de bien franciser leurs bâtons de chaises et leurs tringles à rideaux. Le grand match engagé avec Munich n'est pas clos. Il durera, il recommencera avec des efforts de plus en plus subtils, de plus en plus adéquats, de plus en plus généraux et toujours tenant le plus grand compte de l'utilité et de la matière, sans qu'on puisse comprendre comment tous les décorateurs ayant tous cet immense souci de l'utilité et de la matière il puisse y avoir tant d'esthétiques diverses pour faire un bon fauteuil de bois et cuir.

§

L'art actuel est plein d'intérêt; les chercheurs y sont nombreux. Il répand encore un vif éclat de par ses vieux maîtres qui étaient les novateurs d'il y a trente ans. Ce ne sont pas eux qui sont les plus suivis, ni dont l'influence est la plus vive; ils venaient de Turner, de Delacroix, de Courbet, de Corot; ils apportaient une science nouvelle de la lumière. De même que l'art de Watteau rompt avec la pompe de Lebrun, celui de Delacroix avec celui de David, ils rompaient avec un art pseudo-classique, avec un art d'atelier, ils avaient ouvert les yeux et ils voyaient et traduisaient. Ils avaient retrouvé la nature toujours approchée avant eux par les grands peintres, mais oubliée par beaucoup d'autres. Ce sera la grande gloire de l'impressionnisme d'être arrivé directement à la transcription de la vie, directement à la lumière. Aussi a-t-on tort de tant les quitter pour poursuivre ses réalisations trop différentes. Les artistes d'hier n'étaient point parfaits, soit qu'ils fussent des chercheurs de lumière,

ou bien que, épris de la vie des êtres comme Fantin-Latour, ils aient laissé le paysage pour susciter des figures. Mais peut-on trouver, même en cherchant bien dans les Salons, des artistes qui, reprenant l'art de Fantin, le développent, arrivent à figurer des ensembles de modernes, avec leur vie, leur aspect, une évocation de leur mentalité. Il semblerait qu'il y ait, au bout de cet art-là, quelque chose d'intéressant à trouver, quelque chose qui serait comme les grandes toiles des Hollandais, représentant des corporations, mais faites avec plus de souci de caractère, puisque dans une foule moderne les caractères sont plus diversifiés. L'impressionisme, qui a fait tant de belles œuvres, a laissé ce terrain-là en jachère. Il serait intéresant que quelques jeunes talents s'y portent. Dans tous ces efforts picturaux récents on ne voit point que la vie toute moderne tienne une grande place. Les sujets traités sont monotones. Cette année nous apportera-t-elle là-dessus des éléments nouveaux, la preuve de méditations chez les peintres et de francs regards jetés sur la campagne, sur la ville, sur les êtres?

Ce qui manque le plus aux artistes de notre heure, ce n'est ni le métier, ni même la sensibilité artistique, c'est le sens de la vie, de l'intérêt, du mouvement. Est-ce en se retournant avec piété du côté du Poussin qu'ils le trouveront? Le Poussin étant de son temps, il est bien inutile de l'y raccompagner pour un effet de pensée rétroactive.

Mais le mouvement vers un nouveau faire, la recherche ingénieuse de nouveaux procédés de dessin, d'harmonie plus rares, ne suffit pas non plus à la besogne d'aujourd'hui pour les artistes récents. Les meilleurs ont brisé la vieille routine, on ne saurait dire qu'ils y ont substitué de nouvelles méthodes.

Aura-t-on le bonheur, cette année, d'être amené à changer tout à fait d'avis? C'est fort à souhaiter, mais il est plus probable que, cette année, comme l'année dernière, comme la précédente, on aura surtout à signaler de ces braves efforts, qu'on trouve à toutes les expositions collectives, et parmi l'honnête moyenne de ces braves efforts surgiront quelques œuvres rares et captivantes, et c'est encore beaucoup pour l'effort appliqué et dévoué de quarante mille personnes dédiées à toutes les variétés de l'art plastique.

GUSTAVE KAHN.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Mort de Hector Chainaye. — Essai de Théâtre belge. — Premier congrès de « Pour mieux se connaître ». — 3e Congrès pour l'Extension et la Culture de la Langue française. — M. Hubert Stiernet: *Histoires hantées*, préface de M. Hubert Krains, Collection Junior, Bruxelles. — M. Van Offel: *Une nuit de Shakespeare*, préface de M. Grégoire Le Roy, Collection Junior, Bruxelles. — Un article

de la *Société Nouvelle* sur les « Bandits Tragiques » et un article de la *Belgique Artistique et Littéraire* sur les artistes et la politique.

M. Hector Chainaye, qui vient de mourir dans toute la force de l'âge, avait été mêlé activement à notre mouvement littéraire. Après avoir fondé une petite revue, *la Basoche*, il collabora au plus important des périodiques auxquels nous devons en grande partie notre renouveau artistique et intellectuel : *La Jeune Belgique*. M. Hector Chainaye était Liégeois. Il avait apporté de sa ville natale et il tenait de sa race un esprit combatif et frondeur, mais aussi un caractère loyal et dévoué, une urbanité pleine d'élégance, une exquise sensibilité et une généreuse foi artistique. Engagé en ces derniers temps dans nos luttes politiques, il s'était distingué par son éloquence et la chaleur de ses convictions. Mais son principal titre à l'estime et à la sympathie des lettrés sera, je pense, un petit recueil de poèmes en prose, *l'Ame des choses*, qu'il signa avant sa vingtième année et qui sont vraiment, dans leur genre, une chose parfaite et définitive, pour ainsi dire un prélude aux petits drames de la première manière de Maurice Maeterlinck. Quelques-uns de ces poèmes en prose font songer aussi à ces paraboles que Oscar Wilde, causeur inspiré, improvisa bien plus tard pour ses amis, et qui ne furent écrites que tout récemment, puis traduites en français par les soins de MM. Gide ou Grolleau. C'est assez dire la profonde originalité, l'inédit de ces œuvrettes de Chainaye, ce qu'elles apportaient de « frisson nouveau ». Voici l'une de ces perles :

LES AMIS

Perdu dans la nuit, un voyageur frappe à la porte d'une chaumière.

« Ouvrez », dit-il, « je grelotte, de la fumée s'élève du toit ; ouvrez que je me réchauffe, au foyer. »

Une voix lui répond : « Malheureux, continue ta route, dans ma chaumière il fait plus froid qu'au dehors. Tu ne peux voir de fumée, mon foyer est sans feu. »

Et le mendiant : « Ouvrez, dans l'atroce obscurité des monstres me poursuivent, qui en veulent à ma vie. Ils vont m'atteindre. Mon cerveau divague d'effroi. De la lumière glisse sous votre porte ; ouvrez, que mes yeux se reposent de leurs troublantes visions à la lueur calme de la lampe. »

« Visionnaire, ma chaumière n'est pas éclairée. C'est ton imagination affolée qui allume une raie de lumière sous la porte, comme elle crée des chimères dans le ciel vide. »

« Sans âme ! vous me laisserez donc tuer ! Les monstres appellent à travers le vent ! Cependant votre voix me dit que vous êtes charitable. Ouvrez, je n'ai plus d'espoir qu'en vous, mon frère ! »

« Pauvre perdu, est-il bien vrai que tu voies de la fumée s'échapper du toit, et de la lumière filtrer sous la porte ? Regarde encore, ne te trompes-tu pas ? »

« Je vous le jure, j'ai bien vu. »

« Puisqu'il en est ainsi, pardonne-moi, mon frère. J'ignorais jouir de ce bien-être. Entre et partageons. »

Mais il n'y avait ni feu, ni lumière.

« Tu m'as trompé, dit aussitôt le voyageur. Ton foyer est aussi froid que le seuil du mauvais riche, et je me crois aveugle tant il fait noir. »

L'autre lui répondit alors : « Pourquoi es-tu venu frapper à ma porte? pourquoi m'as-tu parlé de feu et de lumière, pourquoi m'y as-tu fait croire? Avant ton arrivée, je ne connaissais que le froid et la nuit. Maintenant, je désire plus que toi le feu et la lumière. Tu m'as rendu malheureux. »

Et à bout de reproches ils se turent, ayant plus peur de leur voix amère que du froid, et de l'ombre, et de la tristesse du ciel.

Le comité de patronage de **l'Essai du théâtre belge** et le comité de lecture viennent de publier leurs rapports sur la saison dramatique 1912-1913. Nous détachons du second de ces rapports, celui signé par M. Arthur de Rudder, le passage suivant :

Nous voulons, en ce moment, constater et mettre en lumière l'émulation de nos jeunes écrivains dramatiques. Cette émulation, l'institution du théâtre belge ne l'a pas créée ; elle était antérieure à lui, et l'on peut dire que la seconde est la résultante de la première. C'est parce qu'il y a chez nous des écrivains qui travaillent pour la scène qu'un théâtre a été fondé, afin que ceux-ci prennent contact avec le public. Répétons-le, ce contact s'est opéré dès la première saison. C'est un résultat acquis, un résultat très favorable. Nous pouvons affirmer avec quelque satisfaction que les quatre spectacles du théâtre belge furent écoutés avec attention. La presse les discuta, c'était son droit et son devoir. Ces discussions furent fécondes et les avoir provoquées est presque un succès.

Il serait puéril de reprocher au théâtre belge de n'avoir pas produit, dès sa première année d'existence, un chef-d'œuvre. Il faudrait auparavant s'entendre sur la signification de ce mot et, quand l'accord serait fait sur les termes de la définition, l'on constaterait peut-être que les nations dont la littérature est très développée n'en offrent qu'à de longs intervalles. Et puis, disons-le, il faut se défier des chefs-d'œuvre, qui sont souvent ceux d'une école.

Le premier congrès de **Pour mieux se connaître**, œuvre de rapprochement intellectuel franco-allemand, s'est tenu à Gand les 23, 24, 25 et 26 septembre. Cette société, comprenant jusqu'à présent plus de 500 membres, a un bureau permanent présidé par M. John Grand-Carteret, et dans lequel nous rencontrons aussi les noms de MM. Paul-Hyacinthe Loyson, Henri Guilbeaux, et Alexandre Mercereau. Dans le comité belge du Congrès figuraient MM. Verhaeren et Maeterlinck.

En l'une des séances de cet utile et louable congrès, M. Henri Guilbeaux donna lecture d'une étude, publiée aussi dans la *Belgique Artistique et Littéraire*, sur *l'influence des Ecrivains belges sur les rapports littéraires entre la France et l'Allemagne*.

A l'occasion de l'Exposition le 3e Congrès pour l'Extension et la

culture de la Langue française s'est aussi réuni à Gand. Entre autres vœux votés par ce Congrès, je note celui présenté par M. Georges Durocq, directeur des « Marches de l'Est ».

Le Congrès émet le vœu que les ouvriers agricoles étrangers qui viennent en France chaque année y trouvent des organismes locaux qui leur faciliteront la connaissance de la langue française et leur assureront une atmosphère de sympathie dont ils ont besoin. Il souhaite la création immédiate d'un comité spécialement chargé de cette mission et que le comité organisateur du présent congrès désignera.

La collection « Junior » vient de s'enrichir des **Histoires hantées**, un des plus jolis recueils dus à M. Huber Stiernet. Pour cette réédition M. Hubert Krains a écrit une élogieuse mais très juste préface dans laquelle il rapproche les personnages de M. Stiernet de ceux de Dickens : « Comme la plupart des conteurs du Nord, M. Stiernet grossit ses personnages, amplifie leurs gestes, gonfle leurs actes et déforme leur milieu. Ses héros en acquièrent des figures épiques. Tout grandit de même autour d'eux... Ces exagérations n'enlèvent toutefois pas à la vie réelle sa véritable physionomie. Ce sont bien des paysans hesbignons que nous avons devant nous ; c'est bien la Hesbaye qui déroule autour d'eux ses plaines ondulées. »

Une Nuit de Shakespeare, de M. Horace Van Offel, une des œuvres qui s'imposèrent l'hiver dernier aux suffrages des protecteurs et amateurs du Théâtre Belge, vient aussi de paraître dans la collection « Junior », avec une excellente préface du poète Grégoire Le Roy dans laquelle nous lisons : « Jamais, en Belgique, on n'a tant écrit que depuis quelques années, mais il semble bien que le bon livre y soit toujours aussi rare qu'autrefois. Quand il n'y avait que quatre ou cinq écrivains, on nommait parmi eux Octave Pirmez et Charles de Coster. Plus tard, lorsqu'en dépit de l'hostilité générale je ne sais quel hasard augmenta ce nombre de quelques unités, ce sont encore de beaux noms qui s'y viennent ajouter, ce sont des écrivains de race, ayant leur personnatité propre, écrivant *malgré* le milieu et l'heure et non des écrivains de rencontre, des parasites de la faveur du jour, comme j'en vois tant aujourd'hui, qui n'ont ni tempérament ni pensée, rien qu'un peu de littérature, pas même des lettres. Quelle joie l'on éprouve en découvrant de temps à autre, dans ce fatras, l'œuvre d'un spontané, d'un instinctif, d'un qui a vraiment quelque chose à vous dire. Horace Van Offel est de ceux-là ; certes, s'il en est un qui écrit d'instinct, c'est bien celui-là ! »

Dans la *Société Nouvelle* du mois d'août, à lire un très bon article d'Enrico Malatesta sur les **Bandits tragiques**. J'ai surtout goûté l'ironie et l'opportunité de ces conclusions : « Un conseil à ceux qui veulent *vivre leur vie* et ne se soucient nullement de

celle des autres. Le vol, l'assassinat sont des moyens dangereux et, en général, peu productifs. Dans cette voie, on ne réussit le plus souvent qu'à passer sa vie dans les prisons ou à laisser sa tête sous la guillotine surtout si on a l'imprudence d'attirer sur soi l'attention de la police en se disant anarchiste et en fréquentant les anarchistes. Comme affaire, c'est plutôt maigre. Lorsqu'on est intelligent, énergique et sans scrupules, il est aisé de faire son chemin au sein de la bourgeoisie. Qu'ils s'efforcent donc, par le vol et l'assassinat, mais légaux, bien entendu, à devenir des bourgeois. Ils feront une meilleure affaire ; et, s'il est vrai qu'ils aient des sympathies intellectuelles pour l'anarchisme, ils s'épargneront le déplaisir de faire du tort à la cause qui leur est chère intellectuellement. »

A lire aussi, dans *la Belgique artistique et littéraire* du 14 octobre, un judicieux article de M. Ray Nyst prémunissant nos artistes contre le danger de se diviser en partis politiques.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Arkadia, ein Jahrbuch für Dichtkunst, publié par Max Brod ; Leipzig, Kurt Wolff, M.4. 50.—Max Brod : *Ueber die Schœnheit haesslicher Bilder ;* Leipzig, ib., id., M. 3. 50. — Otto von Leitgeb : *Das Hohelied ;* Berlin, Egon Fleischel u. Cᵉ, M. 3 — Une nouvelle pièce de Max Halbe. — Memento.

Arkadia. — A une époque qui a vu disparaître toutes les écoles littéraires, parce que, toutes les formules étant permises et acceptées sans critiques, aucune ne parvient plus à s'imposer d'une façon péremptoire, il est particulièrement intéressant de voir qu'un certain nombre de jeunes écrivains parviennent encore à se grouper en vue d'une œuvre collective. Cette œuvre laisse une impression d'unité, ce qui est mieux encore. Mais il faut en attribuer surtout le mérite à M. Max Brod, qui a été capable de convier, sans esprit de coterie, une vingtaine de nouvellistes, de poètes et d'hommes de théâtre, en vue de rédiger un « Annuaire de poésie ». Ce qui frappe avant tout chez les jeunes hommes qui ont composé *Arcadia*, c'est la certitude de leur art, art limité à vrai dire, mais qui a su tirer admirablement parti des moyens qui s'offraient à lui. Il n'y a aucune hésitation dans la mise en œuvre de ces poèmes, de ces contes, de ces fragments dramatiques. Partout, l'auteur parvient à exprimer pleinement le sujet qu'il s'était proposé et il le fait avec entrain, avec bonne humeur, avec une solide conviction de remplir un but.

Cet optimisme littéraire, si nous voulons essayer de nous l'expliquer, provient peut-être de ceci qu'un grand nombre des écrivains sollicités par M. Max Bord sont d'origine autrichienne, alors que le publicateur lui-même est né en Bohême. De là peut-être aussi

cette complète indifférence à l'endroit de la politique et cette autre indifférence, non moins remarquable, pour la critique, pour l'essai littéraire, qui tend à envahir de plus en plus toutes les revues périodiques. M. Brod l'a souligné dans sa préface, en même temps qu'il affirmait vouloir rendre à la poésie — à l'œuvre d'imagination — la place à laquelle elle a droit.

Dans ce bosquet d'Arcadie nous hésitons à cueillir quelques fleurs. Citons cependant parmi les écrivains de prose MM. Otto Stœssl, Moritz Heimann, Hans Janowitz, Alfred Wolfenstein, Willy Speier, Martin Beradt et surtout M. Max Brod lui-même qui, dans *Notwehr*, analyse un « cas psychologique et dont nous retrouvons encore le nom parmi les auteurs de poèmes avec quatre pièces, dont *le Père* mérite particulièrement d'être signalé à cause de ses audaces. Robert Walser, qui figure dans les trois parties de l'ouvrage et à qui l'on semble avoir voulu rendre un hommage tout particulier en permettant à cet essayiste distingué de donner exceptionnellement deux articles de critique, est certainement la personnalité la plus marquante d'*Arkadia*, mais il y a aussi — et il faudrait nommer ce nom immédiatement après M. Walser — M. Franz Blei, qui figure avec une comédie fantaisiste en deux actes, le *Mécène*, et avec un poème d'une forme impeccable, *le Chant d'amour du pirate de Sardaigne*.

Enfin ajoutons à cette trop brève notice que le recueil est d'une typographie parfaite et qu'il fait pleinement honneur au goût de l'éditeur.

§

Ueber die Schœnheit hæsslicher Bilder. — Après s'être montré subtil metteur en scène du talent d'autrui, M. Max Bord a voulu s'affirmer polémiste paradoxal et spirituel dans ce petit recueil d'études, où il se plaint sans amertume du mauvais goût de notre époque. L'industrialisation et l'américanisme ont introduit dans la vie publique un style qui, s'il n'est pas sans charmes, n'en apparaît pas moins comme la négation de toute culture. Pour fustiger le snobisme de notre époque, l'auteur emprunte parfois les accents de Flaubert, du Flaubert de la *Correspondance*, mais il sait aussi s'amuser sans parti pris des enthousiasmes de la populace devant telle scène de cinématographe ou de café-concert et montrer ce qu'a de vain l'engouement momentané de la foule. Le tango, au moment où M. Bord publia son volume, n'avait pas encore été introduit en Allemagne. Il y a donc encore de beaux jours pour la verve satirique de l'auteur, lequel par ailleurs sait s'incliner devant les maîtres et parle avec enthousiasme de Berlioz, de Smetana, de Flaubert et de son ami Walser.

§

Das Hohelied. — M. Otto von Leitgeb ne recherche pas le

succès; son œuvre s'adresse aux délicats qui comprennent l'art infini qu'il met à agencer ses idées et à les envelopper dans des phrases harmonieuses. Moitié Italien, moitié Autrichien, de par ses origines, il habite toute l'année les régions ensoleillées du Frioul, d'où il vient de lancer, après un silence de six années, un mince volume de nouvelles. Il semble bien qu'il ait laissé mûrir au soleil, tels de beaux fruits, ces sept pièces de choix, offertes au lecteur avec un geste indolent. L'auteur se plaît avant tout à étudier des attitudes. Les personnages qui posent devant sa palette sont tous des êtres d'exception que des situations exceptionnelles poussent à agir d'une façon déterminée. Que ce soit un robuste paysan du Tyrol s'élevant en 1809 contre la tyrannie napoléonienne, un artiste épris d'art et las de la femme qu'il met en scène, ou qu'il glorifie la maternité d'une robuste matrone italienne, toujours il se soucie, en premier lieu, de l'harmonie de sa composition et du relief de sa phrase. Les artistes du style sont rares en Allemagne. Il convient donc de louer sans mesurer l'intéressant effort de M. de Leitgeb.

§

Une nouvelle pièce de Max Halbe. — M. Max Halbe, dont la production dramatique paraissait à peu près tarie depuis de longues années, a fait jouer au *Schauspielhaus* de Munich, le 27 septembre, un nouveau drame qui s'intitule *Freiheit* et qui met en scène les événements de 1813. L'intrigue se déroule à Dantzig. Non sans habileté, l'auteur a mis en scène les conflits provoqués par deux conceptions politiques différentes : l'acceptation de la domination napoléonienne et le désir de rendre à l'Allemagne son indépendance. Le soulèvement de la Prusse, après la retraite de Russie, fournit des aliments à la seconde conception et anéantit la première. Mais avant la victoire sur « l'usurpateur corse » les opinions contradictoires ont le temps de se faire entendre. M. Halbe les a mises dans la bouche de personnages abstraits, qui viennent discourir sur la scène et qui semblent vouloir retarder l'action à plaisir. Une petite intrigue amoureuse ne suffit pas à prêter de la vie aux fantoches créés par le poète que les lauriers de feu Wildenbruch semblent avoir tenté. Le public a écouté froidement ces dialogues assez froids. A peine si quelques jeux de scène assez émouvants sont parvenus à émouvoir la fibre patriotique de l'assistance.

Memento. — Une nouvelle revue d'art paraît depuis le 1er octobre à Berlin. Elle est l'organe de la Société des Amis des arts et s'intitule *Der Kunstfreund*. Le premier fascicule contient des articles de MM. Fritz Hellwag sur Bruno Paul; Alfons Paquet, sur la colonie artistique de Hellerau; Fritz Wichert, César Flaischlen, etc., mais surtout une fort intéressante causerie de M. Wilhelm Bode. Le directeur général des Musées royaux de Prusse se demande ce que c'est que « l'Art moderne ». Il constate avec éton-

ement le succès que l'on a fait dans la capitale allemande aux récentes ma-
ifestations de la peinture française. Matisse s'est imposé, il y a trois ans,
hez Paul Cassirer. On a d'abord protesté, mais des centaines d'Allemands
t d'Allemandes se sont rendus ensuite à Paris, pour apprendre l'art de pein-
re, chez le jeune novateur. Il en a été de même, plus tard, avec les cubistes,
es futuristes et les expressionnistes. Qu'y a-t-il de nouveau dans cette façon
'accommoder la nature qui n'a rien de commun avec la réalité? se demande
vec angoisse le savant conservateur. Et il répond que cet « art nouveau »
'est pas un art, que c'est simplement un « arrangement » semblable à ceux
u'imaginent certains couturiers excentriques, certaines demi-mondaines,
implement pour attirer l'attention à tout prix et se moquer de la naïveté
u bon public. M. Bode croit que ces modes passeront et que le « bon sens »
eprendra le dessus. « L'époque des découvertes et de l'épanouissement des
iences n'offre pas de terrain pour l'épanouissement de l'art. »

Zeitschrift fur Bücherfreunde publie un numéro double (août-septem-
re) dont le sommaire est particulièrement intéressant. Nous aurons l'occa-
ion de revenir sur les documents inédits relatifs au poète Théodore Kœr-
er, que font paraître MM. F. C. Clemens et W. Stammler d'après les
rchives de la Bibliothèque municipale de Francfort et le Musée Kestner de
anovre et qui éclairent d'un jour tout nouveau les singulières destinées
u barde patriote, dont la mémoire a été célébrée, ces jours-ci, parce qu'il
ouva la mort parmi les volontaires de Lutzow le 26 août 1812. — La série
es illustrateurs est continuée avec un article sur Erich Gruner, dû à la
lume de M. Martin Wackernagel. Quarante-deux reproductions de vignettes
de couvertures de livres nous montrent cet artiste sous ses aspects les
us divers.

Die Buecherei Maiandros consacre tout un fascicule « In Memoriam Léon
eubel ». Nous y retrouvons les principaux articles publiés par la presse
ançaise au moment de la mort du poète, notamment ceux de Louis Pergaud,
ernand Gregh, Georges Duhamel, mais aussi des notes inédites de Francis
mmes, Léon Bocquet, Henri Guilbeaux, etc. MM. A.-R. Meyer et F.-M.
ahéen ont traduit excellemment en vers allemands quelques-unes des plus
elles pièces de Deubel et, en tête du fascicule, M. Paul Paquita publie un
au sonnet à la mémoire de notre malheureux compatriote : « le Jardin de
connaissance ». Nous eussions souhaité entendre quelques opinions alle-
andes sur l'œuvre de Deubel, mais il faut croire que les écrivains d'outre-
hin ne l'ont pas lu suffisamment pour se former un jugement, de telle
rte que les rédacteurs de ce périodique ont dû se contenter de mettre
us les yeux de leurs lecteurs des traductions d'articles français. Pourtant,
. Alfred-Richard Meyer, qui publia à Berlin la petite plaquette de Deubel
itulée *Ailleurs*, reproduit quelques émouvantes lettres que lui adressa
poète. Le 10 décembre 1911, Deubel écrivait : « Je suis si découragé par
vie pénible qui est la mienne que j'ai à peine la force de tenir ma plume. »
our conclure, l'éditeur de ce fascicule annonce qu'une souscription est
verte en Allemagne pour élever un monument sur la tombe de Deubel.

Maerz (20 septembre) s'élève avec ironie contre le fameux projet d'un
urnal quotidien qui s'intitulerait *Zeitung der Zeitungen* et dont l'abonne-
ent coûterait 300 marks par an. Si l'on en croit le promoteur de cette affaire,
. Arthur Kirchkoff, les grandes banques d'outre-Rhin et les représentants

de la grande industrie lui auraient promis leur appui, et l'office des aff
res étrangères s'est déjà fait inscrire pour une somme de 1000 marks p
an. Cette participation, avec laquelle on a battu la grosse caisse dans
monde entier, constituera un secours matériel assez minime pour un orga
qui affirme son désir de « faire grand ». Au *Journal des Journaux* dev
être rattachée une correspondance pour les journaux étrangers qui, sous
titre de *Lettres européennes*, fournirait provisoirement deux fois par mois
plus tard chaque semaine, à la presse du monde entier, des articles favor
bles à l'Allemagne. Ces articles seraient rédigés dans la langue même d
pays auxquels ils s'adresseraient. Les journaux de l'Amérique du Sud
recevraient en espagnol ou en portugais, les journaux japonais en lang
nippone, les journaux australiens en anglais. On y renseignerait l'étrang
sur l'importance commerciale et industrielle de l'Allemagne, pour l'invit
à faire bon accueil aux produits allemands, et l'on combattrait les « calo
nies » lancées contre l'empire par la presse non allemande. Les pays d'o
tre-Mer en particulier tirent généralement leurs informations des journa
anglais et français; en fournissant à la presse de ces pays des articles to
faits, on répandrait dans le monde des idées favorables à l'Allemagne. Cet
vaste entreprise semble du reste aller au-devant du fiasco le plus comple
La grande presse allemande l'a jugée avec défaveur et maintenant que
premier numéro du *Journal des Journaux* a été publié à titre de spéc
men, la téméraire inexpérience de M. Arthur Kichhoff ne fait plus de dou
pour personne. *Maerz* est persuadé que le journal en question n'aura pa
qu'une fois.

Dans la même revue (27 septembre), M. G. Hecht publie une étude s
« Bismarck et Carlyle, » qui paraîtra en appendice à une nouvelle édition
la Correspondance échangée entre Goethe et Carlyle, que prépare cet écr
vain. Une curieuse lettre que Bismarck adressa à Carlyle en 1835 et que p
blie Froude, le biographe du philosophe anglais, valait de ne pas tomb
dans l'oubli.

Der Sturm, qui paraît maintenant à la fois à Paris et à Berlin, insè
dans son numéro de septembre un article de M. Blaise Cendrars, rédigé e
français et consacré à l'œuvre picturale du douanier Rousseau.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Richard Middleton : *The Ghost Ships and other Stories*, avec une introductio
par Arthur Machen ; *Poems and Songs*, avec une introduction par Henry Savag
The Day before Yesterday; Poems and Songs, second series, avec une préfa
par Henry Savage, chaque volume 5 shillings, T. Fisher Unwin.

En Angleterre aussi les poètes se suicident. Celui dont l'amica
piété de Mr Henry Savage a réuni l'œuvre en ces quatre volume
Richard Barham Middleton, s'est donné lui-même la mort
Bruxelles, le 1er décembre 1911. Il avait vingt-neuf ans. Depuis que
ques années, ceux qui suivent la production anglaise contemporain
avaient remarqué les poèmes et les proses de Middleton, à mesure qu'
en paraissait dans *The English Review*, *The Academy*, *Vanity Fai*

The Pall Mall Gazette, *The Century*, et je me souviens d'avoir ntendu, un jour, Frank Harris, qui dirigeait alors *Vanity Fair*, proclamer, avec l'impérieuse énergie dont il est coutumier, que Richard Middleton était le poète actuel qui prendrait rang plus tard armi les immortels. Une impatience excessive a compromis ces bel- es promesses.

Quand j'appris la mort stoïque de Léon Deubel, je pensai tout ussitôt à celle du poète anglais. Pourquoi ces jeunes hommes se dé- ident-ils à mourir? Pouvons-nous comprendre les raisons qui les éterminent à interrompre leur labeur, à cesser leur effort, à nous river des œuvres de beauté dont ils sont capables? Tous ceux qui meurent ainsi, d'un suicide brusque ou lent, Chatterton, Davidson, Middleton, Dubus, Deubel et tant d'autres, dont l'âme est éprise de eauté et dont la voix a de si poignants accents, pourquoi ceux-là se onnent-ils la mort? On a dit et écrit beaucoup de choses, à ce pro- os, sans parvenir à s'entendre ; on a avancé telle raison et repoussé elle autre ; on a exprimé des regrets, tôt étouffés par les exigences uotidiennes de la vie, et tout à l'heure, un poète, écœuré de tristesse t d'amertume, oubliera sa jeunesse et les chimériques promesses de a gloire, et cherchera, dans la mort, un dernier sommeil, profond t ininterrompu, un dernier rêve d'éternel repos.

Qu'on retourne la question sous quelque forme qu'on voudra, qu'on iscute et qu'on argumente, c'est toujours la même histoire. « Plus je songe à la vie humaine, a dit Anatole France, plus je rois qu'il faut lui donner pour témoins et pour juges l'Ironie et a Pitié. » Mais si nous avons la force ou l'indifférence que re- uiert cette attitude, il semble que les poètes ne s'y puissent résou- re. Il est aussi des circonstances où l'Ironie et la Pitié ne sont plus fficaces; lorsqu'on estime avoir eu son compte de déceptions, de acas, de déboires, lorsqu'on s'est assez souvent mépris, fourvoyé e busé, alors, l'effort devient odieux, et, accablé, découragé, on cède u dégoût, à l'écœurement de tout. Jadis, à l'époque ardente de l'a- olescence — où l'on ne s'attarde guère à réfléchir, pourtant, — je is quelque part cette phrase : « Que de pauvres hères seraient deve- us de grands hommes si la fortune les avait favorisés ! » Je fus si appé que chaque mot s'est gravé dans mon esprit et qu'en maintes ccasions je pus méditer sur cette formule quelque peu prudhom- esque, et lui donner presque chaque fois une interprétation diffé- nte. Les faveurs de la fortune ! Il en est d'elles comme des faveurs es femmes. Il y a les hommes qui les cherchent et qui les obtien- ent ; ceux qui les cherchent sans les obtenir ; ceux à qui elles vien- ent sans même qu'ils les attendent ; il y a ceux qui ne les obtien- ront jamais et qui en meurent s'ils ne savent pas les mépriser, s'ils e peuvent pas s'en passer. Le rêve de gloire du poète ne le libère

pas des nécessités de l'existence, et parmi les faveurs de la fortune l'une des plus précieuses est la richesse et, à défaut de richesse, l'aisance ou des ressources suffisantes et sûres. Et que de pauvres hères à qui ces ressources ont manqué pour développer les dons que la nature avait mis en eux !

A-t-on jamais essayé un parallèle, aux différents âges de la vie, entre les hommes à qui des parents fortunés ont assuré le bien-être, l'éducation, l'instruction et les plaisirs, et ceux qui, dès l'enfance, ont connu les tourments menus et grands des ressources limitées, les indispensables privations qu'impose l'absence de superflu, et la nécessité plus tard de s'atteler à un métier, à une besogne permettant de gagner le pain quotidien? Placez un poète, dans chacune de ces catégories, et imaginez les souffrances du second. Nul besoin qu'il soit un révolté, et qu'il déclame contre les injustices sociales. Apparemment, il accepte son sort, avec dignité avec fierté, sans envie; il ne manifeste aucune acrimonie, aucune amertume même, mais ne croyez-vous pas qu'il souffre en raison justement de son imagination et de sa sensibilité ? Si ce n'était, peut-être, attenter à leur mémoire, ne pourrions-nous citer tel ou tel poète, de ceux que nous aimons, que l'inéluctable tâche quotidienne a tué ? Il en est aussi qui sont incapables de s'astreindre au labeur régulier, à une profession, à un métier, à une fonction qui leur prendra de leur liberté pour leur donner la subsistance. On éprouve une pénible difficulté à se figurer cet état d'esprit : on le conçoit, il semble qu'on le ressentirait, et on ne sait en quels termes précis le définir. Pour comprendre ce qu'un homme doit souffrir quand il sent en lui s'étouffer ses dons faute de ressources matérielles, il faut avoir passé par là sans doute, ou être favorisé d'une force de sympathie peu commune.

Assurément, de chacun de ces poètes on peut dire : il est mort parce qu'il était pauvre, — même si la pauvreté n'est pas la cause déterminante du suicide, Middleton, Deubel, la nature les avait créés pour être de ceux qui la célèbrent et la glorifient ; la dure loi sociale leur a dit : chanter, c'est bien, mais il faut travailler pour manger, soyez bêtes de somme. Pour avoir droit au ratelier et à la mangeoire, Pégase doit couper ses ailes et revêtir le harnais pour les prestations. C'est que notre civilisation est remarquablement organisée ! Elle n'a pas de place pour les inutiles.

Que faire ? demanderont les âmes généreuses, et la réponse est singulièrement malaisée. Allez dire, à brûle-pourpoint, à l'homme qui passe dans la rue, qu'un Chatterton vient de se suicider. Il y a une chance sur cent mille qu'il sache de quoi il s'agit. Qui, Chatterton ? L'aviateur, le boxeur, le chanteur de café-concert, le fameux député ? — Non, ce n'est pas cela. — Ah ! j'y suis ! L'assassin dont les journaux ont raconté les exploits, l'autre jour ?

Oui, que faire ? Sans doute, il conviendrait de cultiver en nous et d'inculquer à tous le respect de l'art et de l'artiste, le respect de ce qui est vraiment grand et important. Dans l'histoire des littératures, l'œuvre des poètes occupe une place considérable et l'on ne parviendrait pas à exagérer l'influence qu'ils ont exercée sur la pensée humaine et sur la civilisation. Pour la vie d'un peuple ou d'une nation, les poètes sont aussi nécessaires que le plus ambitieux des ministres et que le plus humble des cantonniers. Pris d'un zèle louable, de jeunes hommes de lettres ont essayé, je crois, de fonder une sorte de caisse d'entr'aide pour les écrivains dans le besoin ; je crains bien qu'ils ne disposent jamais que d'un budget dérisoire. La République peut distribuer, assure-t-on, sinon des sinécures, du moins des postes honorables que des poètes occuperaient avec joie et non sans compétence ; mais ils sont, en général, assez peu adroits à quémander, et répugnent à rendre des services électoraux ou politiques ; ils ont la candeur de croire que ce qu'ils produisent leur doit être une recommandation suffisante. En Angleterre, il existe un fonds spécial qui permet d'attribuer des annuités pratiquement irrévocables à des poètes et à des artistes qui meurent de faim, ou d'assurer une maigre pitance à leurs veuves et à leurs enfants ; chaque année il est distribué ainsi une trentaine de mille francs de pensions. Qu'est-ce que cela si l'on songe aux millions que l'on vote d'enthousiasme pour construire des *Dreadnoughts* ou augmenter les effectifs ? Ce n'est pas un paradoxe de soutenir que la phalange des poètes d'une nation lui sont aussi indispensables et contribuent à sa gloire autant qu'une armée et qu'une marine. Ils lui sont aussi utiles même que les politiciens : ceux-ci, pour réussir, n'ont qu'à surpasser des rivaux vivants ; la concurrence se limite pour eux à quelques individus dans l'intérieur d'un Parlement, mais le poète doit se mesurer avec les plus grands poètes des siècles passés, et gagner de haute lutte sa place au rang des Immortels. Faut-il ajouter que le nombre des politiciens est inépuisable ; il suffit de faire appel au patriotisme et à l'esprit de sacrifice du moindre orateur de village pour remplir aussitôt tous les Parlements, mais les bons poètes sont rares.

Richard Middleton n'arrivait pas seulement avec des promesses ; les quatre volumes qui nous restent de lui — et qui sont un choix seulement dans ce qu'il a fait— prouvent que ces dons lui permettaient tous les espoirs, s'il eût pu attendre. « Par un décret des puissances suprêmes », il vint, poète maudit, dans un monde ennuyé, et son âme douloureuse endura, dès ses premiers balbutiements, la souffrance de vivre dans une civilisation impitoyablement prosaïque ; certes, il témoigna d'un calme mépris pour ce monde de laideur, d'incompréhension, de sottise, d'âpreté, de bassesse, où chacun s'aplatit de-

vant l'or, devant l'audace et devant la vulgarité ; il ne sut pas comment on s'incline devant des dieux gras et abjects,et il lui fallut vivre solitaire dans son esprit et dans son cœur. Il n'était pas de ceux qui sortent leurs poings et frappent de gauche et de droite pour se frayer la route ; peu capable d'offensive, sa résistance n'en fut pas moins acharnée, et s'il succomba ce ne fut pas sans se défendre. Mais il n'était pas de force ; il était pauvre et il le resta,il manqua de toutes ressources ; il eut faim ; il connut les tourments physiques de la misère, et ces angoisses morales aussi qui paralysent les facultés, réduisent le cerveau à une complète inaction.

On lui a adressé ce reproche posthume de n'avoir pas su gagner sa vie, avec tout le talent qu'il avait. Pourquoi, disait-on, n'alla-t-il pas offrir sa plume dans tel ou tel journal, dans telle ou telle publication ? Il y était allé, mais il dut s'avouer impuissant à produire ce qu'on lui demandait. Il avait beaucoup de choses à dire, il a tiré de lui-même, de ses expériences, de ses souvenirs, des pages parfaites, mais ce n'est pas ce genre-là qu'on exige dans les quotidiens ou les périodiques. On ne vous dit pas : « Apportez-nous ce que vous pouvez faire de mieux » ; on réclame de vous des travaux à exécuter d'après certains modèles, de dimensions fixées, en vous recommandant instamment de ne pas attaquer ceci ou cela, en vous imposant toute sorte de restrictions. Dans de telles conditions, il vaut mieux n'avoir ni talent, ni originalité. Seul, Frank Harris, alors qu'il dirigeait *Vanity Fair*, laissa Middleton libre de choisir ses sujets et de les traiter à sa guise.

La collaboration du poète à ce journal est ce qu'il y a de plus personnel dans son œuvre.

Dans un article où il commentait le suicide de John Davidson, Richard Middleton fit quelques curieuses réflexions. « L'Angleterre laisse mourir de faim ses poètes », écrit-il, « ce qui vaut mieux, somme toute, que de leur allouer une pauvre pitance de bœuf bouilli et de riz à l'eau. » Ironiquement, pour solution du problème, il proposait que l'Etat assurât, à certains poètes, un revenu de 250 mille francs par an à ceux qui ne peuvent pas se passer des « bagatelles » que la richesse permet de se payer. Ceux-là, ajoutait-il, se tuent parce qu'ils n'ont pas assez d'argent pour « épuiser les possibilités émotionnelles du plaisir concret... La plupart des gens vivent pour ce que la vie accorde, un petit nombre meurt pour ce que la vie leur refuse. » Un an avant sa mort, pourtant, il écrivait : « Ici (il habitait Bruxelles), avec cent cinquante livres par an, je pourrais écrire de grandes œuvres. » Mais il ne gagnait pas assez pour les besoins les plus réduits de l'existence; bientôt il se plaignit d'avoir perdu « la foi en soi-même » — et ce fut la fin. Au lendemain de sa mort, il était fameux. « L'homme qui est rudement tourmenté par ses

désirs, a-t-il déclaré dans un de ses essais, s'apercevra qu'il n'est pas plus facile de gagner la paix au milieu du désert qu'au coin du feu. Son corps voyage incessamment d'un pôle à l'autre ; son esprit et son cœur resteront empoisonnés pour la vie dans leur cellule. » Middleton était durement torturé par ses désirs et par l'angoisse de vivre ; il ne connut ni affection, ni sympathie — du moins ce qu'il espérait par là — ; les souvenirs pesaient lourd sur lui, et il appela à son secours la mort libératrice.

Que trouve-t-on dans les quatre volumes de ses œuvres ? Deux sont des recueils de prose, les autres des recueils de poèmes. Faut-il les détailler, les commenter, comparer et préférer ? Non, le critique, ici, perd ses droits. Dans les volumes de prose, en grande partie indirectement autobiographiques, il y a des fragments parfaits. Parmi les poèmes, il en est d'admirables. Il faut laisser le lecteur voyager à sa guise et procéder pour son propre compte aux découvertes. Il n'aura pas perdu son temps.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ITALIENNES

Je me dispense des préambules usuels. Je dirai seulement que le nouveau signataire de ces chroniques pourra, étant sur place, être vraiment renseigné sur les forces réelles et vivantes de la littérature italienne. Il croit qu'on ne pourra pas le taxer d'indulgence — son passé et son présent de polémiste excluent tous les soupçons — mais il tiendra à révéler avec sympathie toutes les tentatives nouvelles qui surgiront en Italie. Il portera surtout son attention sur la littérature des jeunes — la seule, en ce moment, qui mérite l'honneur d'être connue et appréciée à l'étranger.

La mort a pris beaucoup d'écrivains de la vieille génération (Carducci, Rapisardi, Fogazzaro, Pascoli, Graf, etc.) et ceux qui restent (Guerrini, Mazzoni, Marradi, etc.) ont tout à gagner de notre silence. La génération littéraire qui a succédé, les écrivains qui ont dépassé maintenant la quarantaine, sont, pour la plupart, des journalistes adroits et ambitieux qui ont fait des nouvelles, des romans, du théâtre, des essais politiques ou littéraires pour se hausser au-dessus de leur position intellectuelle ou bien pour augmenter leurs revenus. Ils s'appellent Morello, Zuccoli, Corradini, Ojetti, Angeli, et ils semblent sinon des frères au moins des cousins. Ils sont très lus et bien payés — et c'est tout. Il y en a qui affichent des aspirations louables vers l'art : tel Benelli, avec ses machines théâtrales, ou Beltramelli, avec ses contes régionalistes, mais ils sont tombés bientôt, comme leurs confrères et amis, dans la fabrication de la littérature de rapport. Il y a aussi, à leurs côtés, les fournisseurs attitrés des théâtres bourgeois

(Giannino Antona-Traversi, Marco Praga, Sabatino Lopez, etc.) et les femmes auteurs (Mmes Serao, Negri, Deledda, etc.), mais il vaut mieux ne pas s'y arrêter, au moins pour le moment.

Je ne parlerai pas de d'Annunzio, qui appartient, et pour bien des côtés, à cette génération dont j'ai parlé (on a imprimé cette année un gros recueil de ses anciens articles de journal). D'Annunzio s'est transféré dans un pays plus riche, où il peut se donner, avec tranquillité, à ses goûts de mosaïste, de parfumeur et de tapissier. Il est très habile dans ces métiers-là et tous les jeunes Italiens intelligents lui souhaitent une brillante série de bonnes affaires. Il daigne, quelquefois, laisser tomber des bribes dépareillées de son travail dans son ancien pays. Le *Corriere della Sera* les recueille religieusement dans sa troisième page et ils font le secret ennui de tous les bourgeois de l'Italie du nord et du centre. Personne, surtout en Italie, où nous avons pu goûter, dans sa musique native, son lyrisme toujours mêlé, mais parfois puissant, ne méconnaît les « belles pages » que d'Annunzio a données à la littérature italienne. Mais presque tout le monde, aujourd'hui, est forcé d'admettre que d'Annunzio a donné tout ce qu'il pouvait donner, qu'il est tombé dans le démarquage de soi-même ; et qu'il est désormais réduit à masquer avec ses décorations de styliste riche et lourd le vide frénétique de son âme. Les jeunes écrivains italiens sont très fâchés qu'à l'étranger on regarde encore cet exilé volontaire comme le représentant de l'esprit et de l'art italiens. Je sais qu'on voulait rédiger une protestation en règle : on ne l'a pas encore faite, mais elle viendra. Il est certain que d'Annunzio est très loin de notre esprit : beaucoup plus loin que d'autres écrivains d'ailleurs plus âgés que lui.

Il y aurait plutôt quelques mots à dire des survivants de notre école naturaliste : Verga, Capuana, De Roberto. Mais s'ils vivent toujours ils ne travaillent presque pas. Depuis dix ou quinze ans, ils n'appartiennent plus à la littérature militante.

Restent les jeunes. Je mets de côté les isolés, dont je parlerai au fur et mesure qu'ils publieront quelque chose de remarquable, et je me bornerai à signaler — pour donner une espèce d'orientation aux lecteurs — les groupements où sont réunis, à cette heure-ci, les esprits les plus intéressants de notre génération.

Le premier n'est pas, à proprement parler, un véritable groupement. Il s'agit de quelques jeunes poètes qui ne sont pas organisés en école, qui n'ont pas lancé de manifeste littéraire, qui peut-être ne se connaissent même pas, mais qui se ressemblent beaucoup et que les critiques appellent, en bloc, les poètes *crépusculaires*. Guido Gozzano est le plus connu, bien qu'il ne soit pas le plus nouveau. Il a débuté, il y a cinq ans, avec la *Via del Rifugio*, et a réuni l'année dernière ses poésies sous le titre de *Colloqui*. Maintenant, il

s'est retiré sur les bords de la Méditerranée, où il prépare un poème didactique sur les papillons. Sergio Corazzini a été révélé après sa mort (il est mort très jeune) et son œuvre se résume dans un petit recueil de poèmes. Il avait publié de son vivant le *Piccolo Libro Inutile*, que ses amis seuls avaient admiré. Umberto Saba, juif de Trieste, auquel nous devons deux volumes: *Poésie ; Coi miei occhi*, a chanté les nostalgies de sa ville et de sa race — et ses tristesses de mari. Marino Moretti est surtout le poète de son enfance : dans les *Poesie scritte col lapis* et dans *Poesie per ridere*, il évoque ses souvenirs de gamin et d'écolier. F.-M. Martini lui ressemble comme un frère dans ses *Poesie Provinciali*.

La poésie de ces jeunes gens est une poésie de seconde main, très lasse, très mélancolique, très enfantine. Il y a des couvents de jeunes filles, des sons de cloches dans les soirs, les dimanches désolés, les petites maisons silencieuses de la province, la nostalgie des temps vieillots (dix-huitième siècle, ou 1850), les désillusions résignées de ces sceptiques faux naïfs, de ces ratés de l'art et de la vie. Ces poètes ont lu Laforgue et Jammes et surtout Rodenbach. Mais ils sont aussi les descendants de Pascoli : ils sortent du côté pathétique, mièvre et casanier du poète de *Myricae*. Ils n'ont pas beaucoup de choses à dire, et ils semblent déjà fatigués de leurs petits sentiments, de leurs visions mesquines et doucereuses. Ils manquent d'âme et de souffle et cela les sauve au moins du défaut perpétuel de la poésie italienne : l'emphase. Ils ont le mérite d'avoir brisé, bien que timidement, la tradition classique, païenne, renaissance, qui nous opprimait. Leur filet de voix est mince, mais il représente quelque chose de nouveau dans le train-train héroïque et sensuel de la poésie de notre pays.

Plus large et plus important, surtout au point de vue cultural, est le groupement qu'on appelle *Vociano*, car il a son foyer à Florence autour de la revue la *Voce*.

La *Voce* a été fondée en 1908 par M. Prezzolini, dans le but de réunir les meilleures forces qui s'étaient manifestées dans les dix années précédentes de renouvellement spirituel. Elle voulait accueillir des esprits différents ou même opposés, mais libres et hardis avant tout et soucieux d'une réorganisation de la culture nationale. Elle n'était pas une revue simplement artistique et littéraire, comme la plupart de celles qui poussent chaque semaine en Italie : elle s'est occupée aussi, et avec ardeur et compétence, de philosophie, de politique, de questions pratiques.

La *Voce* a entrepris plus d'une campagne impopulaire et souvent elle a réussi à imposer ses vues. Je rappellerai, pour les lecteurs français, les batailles victorieuses pour la sculpture de M. Rosso et la peinture impressionniste française, dont elle a organisé, à Flo-

rence, la première exposition italienne. Son attention a été tournée souvent du côté de la France. M. Soffici, un de ses rédacteurs le plus féconds et le plus avertis, a tâché de percer l'effrayante ignorance artistique de nos compatriotes en faisant connaître et admirer la peinture française moderne, de Courbet jusqu'aux cubistes (son livre sur le Cubisme, édité par la *Voce*, a été enlevé en quelques semaines). Il a publié aussi un excellent essai sur Rimbaud, qu'on pourrait lire avec profit même en France. M. Prezzolini, l'actif directeur de la *Voce*, vient de publier (chez Treves, à Milan) un gros livre, très renseigné, sur les Français du vingtième siècle. M. Piero Jahier a fait connaître parmi nous l'œuvre de Paul Claudel et a traduit *le Partage de Midi* et *l'Art poétique*.

Mais la *Voce*, bien qu'elle ait pris au sérieux son rôle, qui est d'informer les Italiens des grands courants étrangers plus modernes, visait surtout à créer un nouvel état d'esprit dans toutes les branches de la vie italienne. Elle voulait exercer une fonction de contrôle sur tous les partis et les écoles sans se soumettre à personne. Elle se proposait de renseigner, de clarifier, de mettre au point. Elle s'est spécialisée dans toutes les grandes questions de culture qui touchent à la vie quotidienne et à la vie sociale : problème du Midi ; réforme de l'instruction populaire et supérieure ; éducation sexuelle ; modernisme ; libérisme. Elle a continué la lutte contre le journalisme, l'académisme et le positivisme que le *Leonardo* avait déjà engagée et poursuivie, et n'a pas oublié les questions artistiques et littéraires pures. Elle a révélé trois ou quatre jeunes écrivains très personnels et dont j'aurai à reparler, Scipio Mataper, par exemple, l'auteur du *Mio Carso ;* Giovanni Boine, Piero Jahier, Fernando Agnoletti, sans compter les aînés (MM. Papini, Prezzolini, Soffici), dont elle a contribué à répandre les noms et les idées.

Maintenant l'influence de la *Voce* est affaiblie. On a ajouté à la revue une librairie et une maison d'éditions qui marchent assez bien, mais la fraîcheur et l'enthousiasme des premières années ont disparu. Elle n'est plus à l'avant-garde. Elle est devenue sérieuse, professorale, pratique. Disons le mot : plus bourgeoise.

Un autre mouvement, beaucoup plus révolutionnaire et génial, a pris sa place dans l'attention de la jeunesse : le mouvement futuriste, allié avec celui qui est représenté par la revue *Lacerba*. J'en parlerai la prochaine fois.

Memento. — A signaler, en ce moment, la résurrection d'un écrivain très remarquable et qu'on n'avait pas assez estimé pendant sa vie : Alfredo Oriani, romancier, historien, penseur. De son vivant il avait des difficultés à trouver des éditeurs pour ses livres : on le lisait très peu. Aujourd'hui on est en train de réimprimer son œuvre entière. Voy. *La lotta politica in*

Italia (Florence, Libreria della Voce, 1913, 3 vol.) — *Vortice; Disfatta; Gelosia*, romans (Bari, Laterza, 1913, 3 vol.).

GIOVANNI PAPINI.

LETTRES POLONAISES

Jerzy Kieszkowski : *Kanclerz Krzysztof Szydlowiecki-Zdziejow kultury i sztuki zygmuntowskich czasow*, J. K. Zupanski, Poznan, 1912 (*Le Chancelier Christophe Szydlowiecki. Une page d'histoire de la culture et de l'art du temps du roi Sigismond I*). — Waclaw Sobieski : *Pamietny Sejm* (1606) (*Une diète mémorable*), Gebethner i Wolff. — Jan Topass : *Szlakami dusz tworczych* (*Sur les routes des âmes créatrices*), Soc. Anon. S. Orgelbrand succ.

Dans le développement des arts et des lettres, la Pologne allemande (Grand-Duché de Posen et Silésie prussienne) n'a joué en ce dernier temps qu'un rôle effacé. Rares ont été les ouvrages dignes d'attention qui sont sortis à cette époque des officines des libraires posnaniens. Le théâtre, les beaux-arts y ont mené une existence précaire. Dans le livre de l'histoire littéraire contemporaine, la Posnanie n'a réussi à inscrire que deux noms vraiment glorieux. Mais Kasprowicz, mais Przybyszewski ont fui bientôt le sol si peu hospitalier aux arts, pour chercher dans d'autres parties de la patrie polonaise (Varsovie, Cracovie, Lemberg) ou même à l'étranger (Paris, Berlin, Munich) des conditions de vie plus appropriées au développement de leur génie. Toutes les forces vives de la population de ces provinces polonaises ont été prises par la résistance économique, âpre et intense contre l'élément envahisseur allemand et par la lutte pour l'existence de la nation. Cette lutte a contribué puissamment à l'éclosion des qualités particulières de la race. La Pologne allemande, à côté de la Pologne russe, est aujourd'hui peut-être la contrée la mieux armée au point de vue économique. Mais tandis que la bataille économique a été singulièrement facilitée sous la domination des tsars par le niveau très bas du capitalisme russe, elle a été autrement difficile en Posnanie, menacée continuellement par le flot montant du prodigieux industrialisme allemand. Le Grand-Duché de Posen est actuellement le pays polonais où le commerce et l'agriculture sont le plus florissants. C'est là aussi que vient de naître et de s'affirmer le tiers-état polonais. Mais, comme je viens de le dire, les arts et les lettres en ont pâti.

Il faut donc saluer, comme un événement littéraire d'une importance exceptionnelle, la publication, par la vieille librairie de J.-K. Zupianski à Posen, du remarquable ouvrage de M. Jerzy Kieszkowski. Le **Chancelier Christophe Szydlowiecki** est une précieuse contribution à l'histoire de la culture et des arts dans l'ancienne Pologne.

L'ouvrage est composé de deux forts volumes, richement illustrés

de nombreuses gravures et planches hors texte, et publié avec un luxe et un goût qui font honneur à l'éditeur.

Comme j'ai déjà eu l'occasion de le constater à propos de *la Vie polonaise dans les temps anciens* de Lozinski, la Pologne n'a pas été un pays tout particulièrement hospitalier aux arts. Les guerres incessantes qu'elle a dû soutenir pendant de longs siècles pour protéger la civilisation occidentale contre l'envahissement de l'Orient barbare, la lutte pour l'existence nationale propre contre les hordes teutoniques et moscovites épuisaient les forces vives du pays. Ce qui lui restait d'énergie disponible non absorbée par l'organisation de cette lutte, la nation l'a consacré aux sciences et aux lettres. Au quinzième siècle la Pologne donne au monde un Copernic. Au XVI^e^ siècle, la littérature polonaise connut son âge d'or.

Le temps et les forces lui ont manqué pour s'adonner à la culture des arts plastiques. Ailleurs, ce fut le peuple qui construisait les cathédrales ; ailleurs, ce fut la bourgeoisie naissante qui s'érigea en protectrice des arts. Les drapiers et les banquiers de Florence et de Nuremberg, d'Amsterdam et de Bruges ont fait travailler les architectes, les peintres, les sculpteurs et les orfèvres. Ce n'est que vers le XV^e^ siècle que naît en Pologne le tiers-état. Et encore cette bourgeoisie est-elle de souche étrangère. Le peuple est en esclavage. La noblesse est prise par la guerre. Il faut attendre jusqu'au XVIII^e^ siècle pour trouver un roi-mécène, et les grands seigneurs, protecteurs des arts, qui suivirent en cela plutôt le courant de la mode que leur propre penchant pour la beauté. Ce qui reste à Cracovie des vestiges de l'art ancien, nous le devons ainsi à ces familles bourgeoises, allemandes et italiennes, qui sont venues en Pologne pour exercer le métier de marchand et de banquier, métiers honnis des nobles.

Ce fut donc un homme exceptionnel que ce grand seigneur Christophe Szydlowiecki, chancelier d'un état puissant, diplomate et politicien, conseiller des rois et des empereurs, qui, parmi ses occupations graves et multiples, a su trouver assez de temps et d'énergie pour donner libre cours à son amour pour les arts et les lettres, pour les artistes et les représentants les plus autorisés de l'humanisme européen. Avec son frère Nicolas, avec son ami fidèle et collaborateur, l'évêque Pierre Tomicki, il saisissait toute occasion pour encourager les artistes, pour construire les monuments, pour orner les châteaux et les églises, pour ramasser une riche bibliothèque, de rares manuscrits et des objets d'art précieux. C'est à son frère Nicolas Szydlowiecki que nous devons le fameux *Liber geneseos Illustris familiae Schidlovicie*, ce code-miniature, illustré d'enluminures admirables, qui a servi à M. Kieszkowski de document inestimable pour composer son ouvrage. Hélas ! nous ne possédons aujourd'hui que quelques pages, d'ailleurs mal conservées, de l'original ; mais

une copie qu'en a publié à Paris, vers le milieu du siècle passé, le comte Titus Dzialynski, et dont le livre de M. Kieszkowski donne d'excellentes reproductions, nous permet de nous rendre compte du haut niveau de développement qu'avait atteint en Pologne, vers le milieu du XVIe siècle, l'art d'enluminer les manuscrits.

Le chancelier Christophe Szydlowiecki, né en 1467, fut l'ami d'enfance du roi Sigismond I, dit le Vieux. Il fut son camarade de jeux et d'études, ayant suivi avec le jeune prince l'enseignement du célèbre humaniste italien Callimach. Ses occupations ultérieures, ses charges nombreuses ne lui ont pas permis de continuer ses études. Il avouera après lui-même, en maintes circonstances et à son grand regret, qu'il était plutôt habitué à se servir du polonais que du latin, mais il ne laissera jamais échapper l'occasion d'élargir ses connaissances, d'approfondir son savoir. Et il consacrera toujours ses rares loisirs à la lecture des ouvrages qu'il recueille dans sa bibliothèque. Il devient ainsi un arbitre du goût littéraire de son temps. Son opinion en matière littéraire faisait loi, et les auteurs qui cherchaient le succès auprès du public demandaient au chancelier la faveur de lui dédier leurs ouvrages. Sa gloire dépasse vite les frontières de la Pologne. Le fameux Erasme lui-même, qui correspond avec lui et l'appelle « homme né pour le bien public », lui dédie son livre *Lingua sive de linguæ usu atque abusu liber utilissimus.* Le célèbre humaniste de Rotterdam n'a pas eu à se plaindre de cette marque de déférence et d'amitié dont il a fait preuve envers le chancelier polonais. Dans une lettre qu'il lui adresse le 9 septembre 1526, Erasme constate avec joie que « *tuis auspiciis Lingua nostra fuit felix*, *Frobenius* (l'éditeur) *felicissime vendidit* », ce qui prouve, entre parenthèses soit dit, que même à cette époque éloignée les auteurs richement dotés, et tel fut le cas d'Erasme, n'étaient pas insensibles à la vente de leurs œuvres.

Comme j'ai déjà dit, le chancelier Christophe Szydlowiecki ne laissait pas échapper l'occasion de faire travailler les artistes. A son grand regret ces occasions étaient souvent tristes. Il assista à la mort de ses frères et de ses fils. Il leur construisit des tombeaux somptueux en bronze et en marbre dans les églises d'Opatow et de Szydlowietz. Il dota les mêmes églises de retables, de tableaux, d'objets du culte. Il fit orner de riches enluminures même les documents juridiques. Quels furent les artistes dont il s'était servi ? Avec un soin extrême, avec un grand luxe de détails, M. Kieszkowski cherche à établir leur identité, à découvrir leurs origines. Et il arrive à cette constatation, qui n'est nullement inattendue, que — à de rares exceptions près — c'étaient pour la plupart des artistes étrangers, italiens ou allemands. Et les artistes tels que Stanislas de Mogila, fondateur d'une école d'enlumineurs, et Stanislaw Stwosz furent-ils vrai-

ment des Polonais? Quant au premier, la constatation de son origine nationale ne me semble pas tout à fait probante ; quant au second, nous savons pertinemment que, fils du célèbre artiste nurembergeois Veit (Wit) Stwosz (vel Stoss), auteur de l'autel de la cathédrale de Cracovie, il ne fut que naturalisé polonais.

En véritable homme de la Renaissance, le chancelier Szydlowiecki a su concilier ses aspirations idéales avec les soucis purement matériels. Grâce aux faveurs du roi, et, aussi, à son sens des affaires, il a réussi à amasser une fortune considérable. Il avait la morale de son époque. Conseiller du roi de Pologne, il a trouvé maintes occasions de rendre des services appréciables et largement rémunérés, aussi bien au prince Albert de Prusse qu'aux citoyens de Breslau, aussi bien au roi Louis de Hongrie qu'à l'empereur Maximilien, aussi bien au roi de France François Ier qui l'estimait beaucoup, qu'à son adversaire — Charles-Quint. Lors du litige entre Jean Zapolya et l'archiduc autrichien Ferdinand à propos du trône de Hongrie, il a su, en honnête courtier, se faire payer par les deux.

C'était l'époque où l'illustre chancelier du puissant roi de Pologne jouait un grand rôle dans la politique internationale.

Comment se fait-il donc qu'un demi-siècle à peine plus tard commence le déclin de l'état polonais ? Quelles sont les causes latentes qui se font déjà sentir aux premières années du XVIIe siècle et qui provoqueront par la suite l'horrible drame du partage de la Pologne? Problème angoissant qui tente depuis longtemps tous les historiens polonais. M. Waclaw Sobieski, un des meilleurs connaisseurs de l'histoire polonaise de la fin du XVIe et du commencement du XVIIe siècle, répond en partie à cette question dans sa **Diète mémorable** (1606). En quoi cette diète de 1606 était-elle « mémorable » ? Parce que c'est alors que, pour la première fois peut-être, surgit sous cette forme aiguë le conflit ancien entre le républicanisme outrancier de la noblesse et les tendances absolutistes du roi, poussé à la lutte armée par les royalistes avec le mot d'ordre : *victor dabit leges*. Parce que c'est alors que triompha définitivement le principe jésuitique et romain sur le principe de tolérance religieuse qui a toujours été la force et le fondement de l'état polonais. Parce que c'est alors que s'affermit terriblement le *liberum veto*, cette particularité étrange et anarchique du parlementarisme polonais qui ne permettait presque à aucune diète d'aboutir dans son travail législatif. Parce que — enfin — cette diète donna le branle à l'explosion de tous les mécontentements et à la révolte de Zebrzydowski, laquelle sapa pendant des années les bases mêmes du royaume.

C'est presque jour par jour, avec un grand souci de vérité et d'impartialité, s'appuyant sur des documents abondants et provenant

de sources diverses, que M. Sobieski analyse les travaux et les incidents de cette « diète mémorable ». Dès la première séance, il fut patent que la lutte entre les « dissidents » (protestants et orthodoxes) et les catholiques intransigeants y serait inexorable. Les dissidents, déjà persécutés à cette époque, exigeaient une proclamation formelle du principe de la tolérance et de la liberté de conscience. Ils demandèrent la protection des tribunaux et de l'état contre les exactions des catholiques et du clergé romain ; ils demandèrent l'égalité de juridiction pour tous les citoyens libres, y compris les membres du clergé catholique qui n'a jamais voulu reconnaître pour lui-même d'autre autorité suprême que celle de la cour romaine en matière légale. Les députés et sénateurs catholiques comprirent le danger. Le roi lui-même savait très bien qu'aucune proposition de loi ne serait votée (et il s'agissait de l'établissement de l'assiette des impôts, de la création de l'armée régulière et de l'abolition du *liberum veto !*) avant que la question de la tolérance ne fût résolue. Le grand nombre de députés et de sénateurs catholiques se rendant compte du véritable intérêt de la patrie, se joignirent aux dissidents. La république pouvait être sauvée. Mais au dernier moment les jésuites, poussés par le célèbre prédicateur Piotr Skarga et poussés par le nonce du pape, firent une pression sur le roi. Et le roi, très catholique et très loyal envers Rome, très obéissant aux jésuites, céda, non sans plaisir. Il refusa aux dissidents, aux patriotes la proclamation de la tolérance.

La diète s'est dissoute. La guerre civile menaça dès ce jour le pays. Et Piotr Skarga, qui dans ses sermons enflammés prédisait à sa patrie les maux les plus terribles, ne savait pas que ses prophéties se réaliseraient un jour, grâce, en grande partie, à sa propre action politique, autoritaire et néfaste.

§

J'attendais avec une certaine impatience la publication du livre de M. Jan Topass. Ses articles et ses études dispersées dans les revues et les journaux et dont j'ai eu l'occasion de lire certains, m'ont vivement intéressé par leur forme et par leur fond. Aujourd'hui, ils paraissent réunis en un volume intitulé **Sur les routes des âmes créatrices**, nous pouvons constater avec plaisir que, par son beau livre, M. Topass se place du coup au premier rang des critiques artistiques et des écrivains d'art en Pologne.

Comme ce maître de la critique artistique polonaise que reste toujours Stanislaw Witkiewicz, M. Topass a débuté jadis dans la peinture. Et s'il a délaissé le pinceau pour la plume, il a su apporter dans son bagage d'écrivain la science précieuse et la sensibilité du peintre. Certes, il n'a pas l'esprit batailleur et le tempérament d'écrivain-né de Witkiewicz, mais il possède par contre une grande

capacité de travail, une impartialité, un éclectisme plus large, des connaissances sinon plus étendues, mais — il me semble — plus conformes aux exigences de la science moderne. M. Topass écrivain soigne son style avec une ardeur inlassable ; il le cisèle et le polit jusqu'à le rendre à mes yeux presque trop précieux. Il aime les mots colorés, les tournures de phrases recherchées, les expressions et les épithètes les plus rares. Mais il a surtout le don étonnant de définitions lapidaires et précises. En voici quelques spécimens, recueillis au hasard des pages :

Zola — « Erostrate du temple des Sacro-saints Lieux communs » ;

les critiques de Manet exhortent l'artiste à « revenir dans la voie de la vertu léchée et du devoir de peindre avec le marc de café » ;

Carrière — « aime le monde avec tristesse », « il reconnaît le mécanisme spirituel de l'homme et son paysage intérieur — et donne par la suite non pas un tableau composé d'une façon quelconque, mais la représentation d'un fait d'énergie vitale ; du sentiment, de la pensée ou de l'action » ;

les femmes de Taïti portent des noms « qui ont été sûrement chantés (inventés) par le rossignol », etc. J'en passe, et non des moins heureuses.

Domicilié depuis longtemps à Paris, l'auteur s'intéresse surtout à l'art français. Il recueille dans son livre des études sur « Ingres et Manet », Eugène Delacroix, Gustave Moreau, Fantin-Latour, Carrière, Rodin, Odilon Redon, Gauguin ; c'est presque fortuitement qu'il parle des artistes des autres pays : Whistler, Munch, Ensor, Van Gogh, F. Rops, Aubrey Beardsley. Il joint à ces études quelques essais très intéressants, dont certains, tels « les Caricatures et les affiches », et « les Têtes grotesques de Lionardo da Vinci » compteront assurément parmi les meilleures pages de ce genre écrites en polonais.

La critique de M. Topass est purement esthétique et analytique. Avec les éléments de l'œuvre il cherche à construire l'effigie intérieure de l'artiste. Il trouve cette tâche suffisamment noble et ardue. Car, dit-il quelque part fort joliment, « c'est un grand voyage que de faire aujourd'hui le tour d'une âme ». Il recherche les sources de l'art uniquement dans les profondeurs ténébreuses de l'âme individuelle, dans la tradition de l'école et dans l'enseignement des maîtres. Il semble méconnaître, à de rares exceptions près (« les Caricatures et les affiches »), la corrélation entre la création artistique et les phénomènes sociaux. Il semble ne pas voir l'influence décisive de ces derniers sur l'origine de nos conceptions esthétiques, de notre idéal de la beauté. Je le regrette, car la valeur de son œuvre en pâtit, et je lui souhaite qu'il s'en aperçoive un jour prochain.

Le livre de M. Topass méritait tous les égards de la part de la librairie et de la typographie. La société d'édition S. Orgelbrand ne fut évidemment pas du même avis. Et la tenue négligée de brochure commerciale que les éditeurs ont donnée à l'ouvrage de M. Topass est un défi au bon goût et une honte pour l'art d'imprimeur en Pologne.

MICHEL MUTERMILCH.

LA VIE ANECDOTIQUE

M. Anatole France et les arts. — Écrivains d'art. — Futurisme.

M. Anatole France recherche les ouvrages concernant les peintres de la Révolution et de l'Empire. Il court les librairies et demande si l'on a trouvé tel ouvrage qu'il a demandé quelques mois auparavant. Lui montre-t-on le livre, il sourit, le feuillette, donne quelques explications concernant l'auteur qui l'a écrit ou le peintre dont il s'agit, et met le bouquin en poche. Si le libraire s'excuse parce qu'il lui a été impossible de rien trouver, M. Francere nouvelle ses explications touchant les ouvrages qu'il recherche et avant de s'en aller il jette un coup d'œil sur les rayons. Il est rare, au demeurant, qu'il ne découvre point dans quelque encoignure un petit livre intéressant qu'il emporte. Dernièrement, il se trouvait ainsi chez un bouquiniste où il découvrit quelques livres qui lui plurent :

— Vous mettrez cela sur mon compte.

— Pas du tout, lui répondit le libraire, c'est moi qui vous redois de l'argent, monsieur France.

—Tiens, tiens ! s'exclama le père de Jérome Coignard. En êtes-vous bien sûr ?

Et il regagna son taxi-auto où il se mit aussitôt à regarder les vignettes de Lefèvre illustrant *Primerose* par Morel de Vindé, Paris, Didot-l'Aîné, 1797, in-18 relié en veau.

M. Anatole France ne protège pas seulement les peintres de la Révolution et de l'Empire, il va lancer un jeune graveur catalan, M. Louis Jou, qui, après avoir frappé en vain à un grand nombre de portes parisiennes, décida enfin de soumettre à son auteur préféré quelques bois qu'il avait gravés pour illustrer *les Opinions de Jérome Coignard*.

N'osant demander une audience à l'Académicien illustre, il se contenta de déposer chez M. France quelques-unes de ses planches soigneusement enveloppées dans un journal. Il revint le lendemain et, habitué aux rebuffades, il demanda au valet de chambre qui lui ouvrit la porte de lui remettre le paquet qu'il avait déposé la veille. On ne le laissa point partir et tout honteux de la simplicité de sa mise, de ses souliers boueux, car il pleuvait, il fut poussé dans le cabinet

de travail d'Anatole France qui, plein d'enthousiasme, promit d'écrire pour la nouvelle édition de *Jérome Coignard* illustrée en bois gravé par Louis Jou et dont les souscripteurs se trouvèrent réunis comme par enchantement, une nouvelle préface que les bibliophiles attendent avec impatience. Et M. Louis Jou, inconnu de la veille malgré son talent, devint en peu de jours, grâce à la perspicace bienveillance d'Anatole France, un des graveurs les plus parisiens.

§

Le Salon d'Automne va s'ouvrir, dans peu de jours ; les **écrivains d'art** vont commencer à parcourir les salles pleines de poussières, parmi les encadreurs et les tapissiers. Il n'est peut-être pas sans intérêt de fixer la physionomie de quelques-uns de ceux qui se sont donné la tâche d'imposer au public leur particulière conception des arts plastiques Nous ne verrons plus cette année le Maréchal. M. Niel s'est retiré de la lutte. Nous n'entendrons plus ce vieillard aimable, qui eut l'occasion de prêter un jour un demi-louis à Baudelaire, conter de sa voix claire des anecdotes du temps d'Alfred de Musset. M. Thiebault-Sisson arrivera en chapeau haut de forme, qu'il porte en arrière. Il parcourra les salles en souriant au ciel couleur du *Temps*.

M. Vauxcelles écrit son salon au Salon même. Il écrit largement sur de grandes feuilles de papier, s'interrompant parfois pour secouer son porte-plume réservoir.

M. Etienne Charles passera avec patience un nombre incalculable de fois à travers toutes les salles du Salon à la recherche d'un petit tableau introuvable ; il est la conscience même, la bonhomie et la bonne humeur. Pour la centième fois il me demandera de lui expliquer le cubisme, sur quoi je ne lui donnerai point d'explications, qu'il n'a point la moindre envie d'écouter. Il s'occupe avec passion des choses de la Révolution et M. France le consulterait avec fruit sur les artistes de ce temps-là.

M. Graville, dans un langage disert, commentera la pauvreté de certaines toiles signées de noms illustres. Son goût, sans être audacieux, est excellent. Cet épicurien est un homme charmant et un causeur agréable. Il goûte la poésie, et a écrit des poèmes dont Mallarmé eût aimé la délicate subtilité. M. Arsène Alexandre tourne lentement autour des salles, il s'arrête parfois devant une toile, médite longuement et, sur un tout petit carnet, il note rapidement un ou deux mots; il ne s'attarde point, pas plus du reste que M. Georges Lecomte, qui arpente fiévreusement les salles à la recherche des toiles qui pourront l'émouvoir.

Nous ne verrons pas sans doute cette année André Salmon, poète qui a la mine désabusée d'un Habsbourg. Il réserve à présent son activité critique aux manifestations artistiques particulières.

Gabriel Mourey, la tête penchée, se promènera avec un air mépri-

sant devant les œuvres ressortissant à des conceptions plastiques auxquelles il lui plaît de ne rien entendre. Ce poète admirateur de Verhaeren demeure en art le disciple fervent de Whistler. En chapeau rond, manteau flottant, Gabriel Mourey s'attardera à parler de poésie avec quelques confrères. Il y a encore d'autres critiques...

§

M. Ardengo Soffici, rallié de l'année dernière au **futurisme**, rédige, dans *Lacerba*, qui paraît à Florence, un *Journal de Bord* qui lui a valu de recevoir dernièrement de ses amis la lettre recommandée suivante, que je traduis :

« Très cher Soffici

Nous t'écrivons très préoccupés de beaucoup d'on-dit qui courent et qui, bien que nous les combattions par solidarité, concordent cependant avec notre opinion personnelle que nous gardons pour nous. Ces on-dit se résument en ceci. Ton « Journal de Bord » est *épouvantablement sentimental*, malgré le grand génie qu'il contient. Carrà ajoute que dans chaque numéro, tu pourrais finir par ces mots : *Je cherche une maîtresse.* Boccioni est prêt à t'ouvrir son harem et même à te tenir la chandelle. Russolo bercerait ta volupté avec son plus bruyant craqueur [un des instruments du nouvel Art des Bruits] et nous, nous concluons en affirmant que tu constitues un cas excessivement grave d'engorgement spermatique et de diarrhée cardiaque. Nous t'embrassons sachant que nos embrassements ne te guériront point de l'angoisse avec laquelle tu songes à l'*introuvable divine amie* vêtue de mélancolie violâtre. [Ici l'écriture change.]

Deboleeee !
tu me dégoûtes profondément
Fais toi des..., ne nous romps pas le...,
Russolo *Carrà*
F.-L. Marinetti

[Autre changement d'écriture.]

Mélancolie, *nymphe gentille*
Ma vie
Je te consacre.
Zanella, abbé de Vicence,
maître de Foggazaro
Saintes Huiles rances
très bonnes
Boccioni.

[Changement comme au-dessus.]

Tu es en train de réhabiliter Foggazaro !
Vomissant : Ton *Carrà.* »

M. Soffici a promis de se corriger.

M. Carrà, qui est un peintre futuriste dont ses amis disent beau-

coup de bien, me paraît être encore le futuriste dont l'estomac est le plus délicat, ce qui vaut mieux que d'en manquer.

Lorsque, après son mariage avec la fille du Prince des poètes, M. Gino Severini se rendit à Milan pour comparoître devant le tribunal qualifié pour juger son crime de mariage, il dut attendre quelques jours au bout desquels il comparut devant ses juges en compagnie de sa jeune femme; parmi les juges se trouvaient, plaisanterie d'un goût douteux, deux dames charmantes, paraît-il, et qui sont de ferventes adeptes de l'amour libre. Les accusations furent violentes. Severini et sa jeune femme, pâles tous les deux, les écoutaient, non sans impatience.

La scène monta bientôt à un diapason si élevé, si effrayant même que la jeune mariée éclatant en sanglots se jeta dans les bras de son mari qui, héroïquement, fit le geste de vendre chèrement sa vie pour défendre contre des amis sans pitié sa compagne élue, mais l'émotion avait été si forte que Severini s'évanouit.

Devant cette scène sublime d'amour conjugal, les futuristes assemblés ne purent se contenir. Changeant brusquement de langage, ils firent tous leurs efforts pour réparer le désordre dont ils étaient cause. Il n'était plus question de jugement ni de condamnation, lorsque, dans un hoquet épouvantable, M. Carrà demanda la parole. Il se tenait debout avec peine, embrassant une colonne au centre du lieu où l'on se trouvait. Il commença ainsi d'une voix tonnante :

« Le mariage... »

Aussitôt il tomba en vomissant, on l'emporta bientôt cuver sa sainte ivresse et les futuristes purent finalement absoudre le mariage de Gino et de Jeanne Severini.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

Dr Eugène Osty *Lucidité et Intuition ;* Alcan 8 »

Ralph Waldo Trine : *Ce que tout le monde cherche,* Richemmier et Cie 3 50

Ethnographie

Dr Lemanski : *Mœurs arabes ;* Albin Michel. 3 50

Histoire

Humbert de Gallier : *Filles nobles et magiciennes ;* Calmann-Lévy. 3 50

O. G. de Heidenstam : *Marie-Antoinette, Fersen et Barnave. Leur Correspondance ;* Calmann-Lévy. 3 50

William Henry Wilkins : *Le Roman d'une reine sans couronne : Sophie Dorothée de Zeil.* Trad. de l'anglais par Mlle L. B.; Hachette. 3 50

Littérature

Ad. van Bever (Collection publiée sous la direction de) : *La Poésie française du Moyen-Age (XIe-XVe siècles).* Avec une étude littéraire par Charles Oulmont ; Mercure de France. 3 50

Wacyf Boutros Ghali : *Le Jardin de fleurs.* Essai sur la poésie arabe et morceaux choisis. Préface par Jules Lemaître ; Mercure de France. 3 50

Gilbert Chinard : *L'Amérique et le Rêve exotique dans la littérature française au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle;* Hachette. 3 50

Alfred Duquesne : *Voyages autour de ma vie.* Tome I ; Capiomont 5 »

Paul Escoube : *Préférences ;* Mercure de France 3 50

André Gide : *Prétextes.* Nouv. édit augmentée; Mercure de France. 3 50

Louis Landron : *Bouquet d'orties ;* Figuière. 3 50

Léon Séché : *Alfred de Vigny. Tome I : La Vie littéraire, politique et religieuse. Tome II : La Vie amoureuse.* Nombr. Illustrations ; Mercure de France. 15 »

Léon Séché : *Alfred de Vigny.* Tome I : La vie littéraire politique et religieuse. Tome II : La vie amoureuse; Mercure de France. 7 »

André Spire : *Quelques Juifs ;* Mercure de France. 3 50

Maurice Vallet : *Louis Veuillot ;* Soc. franc. d'imp. et de libr. 2 25

Alfred de Vigny : *Œuvres choisies,* par Jean Giraud ; Soc. franc. d'imp. et de libr. 3 50

Poésie

Paul Costel : *Sonnets d'amour ;* Messein. 1 50

Louis Crimotel : *Du cœur aux lèvres... ;* Grasset. 3 50

Tristan Derème : *La Flûte fleurie.* Dessins de Pierre Bazy ; Nouv. Edition nouvelle. » »

Edouard Dujardin : *Poésies ;* Mercure de France. 3 50

Francis Jammes : *Œuvres de Francis Jammes : De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir. Souvenirs d'enfance. La Naissance du Poète. Un Jour. La Mort du Poète. La Jeune fille nue. Le Poète et l'Oiseau ;* Mercure de France. 7 »

P.-J. Jouve : *Parler ;* Crès. 2 50

Constantin Lahovary-Soutzo : *Visions romaines ;* Figuière. 1 50

Jeanne Myrsand : *Le Cœur du Sphinx ;* Basset. 3 »

Justin Frantz Simon : *Livret de vers ;* La Phalange. 2 »

Dominique Vecchini : *A Léon Dierx ;* Piazzi, Bastia. 0 15

Emile Verhaeren : *Les Blés mouvants ;* Mercure de France. 3 50

Damoclès Vieux : *L'Aile captive ;* Messein. 2 50

Questions militaires

L'Armée italienne dans la guerre italo-turque, 1911-1912. Trad. de la relation officielle italienne par le lieut.-colonel Morier ; Chapelot. 2 »

Commandant Debax : *Echecs sur l'escrime du combat à la baïonnette ;* avec 27 croquis ; Chapelot. 1 25

Jean d'Epée : *Une méthode d'instruction pour la cavalerie ;* Chapelot 1 25

Capitaine Glück : *Obusiers de campagne et artillerie lourde ;* Chapelot 1 50

Colonel Lavisse : *La Tenue de campagne de l'infanterie.* Avec 8 pl. h. t. ; Chapelot. 1 50

Général Palat : *Les Préliminaires du désastre des Turcs ;* Chapelot. 0 50

Capitaine A. de Tarlé : *Comment l'Allemagne prépare la guerre, 1806-1913 ;* Chapelot. 0 75

Roman

Robert de Bermingham : *Myrmillo ;* Basset. 3 »

Roland Charny : *Sur la Butte.* Croquis de C. Landry ; Messein. 3 50

M. Delly : *Entre deux âmes ;* Plon. 3 50

Jean de Foville : *Bethsabée ;* Plon. 3 50

L. de Kerguy : *L'Oiseau de France ;* Grasset. 3 50

Jeanne Marais : *Les Trois nuits de Don Juan ;* Calmann-Lévy. 3 50

Victor Margueritte : *La Rose des ruines ;* Fasquelle. 3 50

Emile Nolly : *Le Chemin de la victoire ;* Calmann-Lévy. 3 50

Eugène Saillard : *La Forge ;* Grasset. 3 50

Sociologie

G. Bloch : *La République romaine ;* Flammarion. 3 50

Charles Daniélou : *Etudes contemporaines ;* Figuière. 3 50

J. Fontanel : *Nos Lycéens ;* Plon. 3 50

H.-G. Wells : *La Découverte de l'Avenir et le grand Etat.* Trad. par Henry-D. Davray ; Mercure de France. 3 50

Théâtre

Paul Baudry : *Une femme au poste*, comédie en un acte ; Messein. 1 »
Edouard Franchetti : *Essais de critique dramatique*. 1re série ; Figuière. 3 50
Alice Lobert : *Pomone*, comédie en un acte, en vers ; Imp. gén. Saint-Quentin. 1 »
Dr Ernest Magnant : *La Fille du Barde*, drame en 4 actes et en vers ; Messein. 1 50

Voyages

Christian Beck : *Le Trésor du Tourisme. I : L'Italie Septentrionale vue par les grands Ecrivains et les Voyageurs célèbres.* Préface par Teodor de Wyzewa ; Mercure de France. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

L'inauguration du monument de Jules Renard. — Une lettre de M. Marcel Coulon. — A propos de théâtre. — Une lettre de M. Léon Bazalgette à propos de Walt Whitman. — Pour la protection internationale des paysages. — Trois matinées de Poésie, de Musique et de Danse. — Erratum. — La Société Frédéric Chopin. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

L'inauguration du monument de Jules Renard, à Chitry-les-Mines, le 5 octobre, fut dans cette contrée nivernaise un événement considérable. C'est que le monument n'a pas là-bas la signification qu'il a pour nous : où nous voyons un hommage à la mémoire de l'écrivain, de l'auteur d'une œuvre excellente et du père de Poil-de-Carotte, les gens « avancés » du pays, où la lutte des partis est très vive, voient la consécration d'une politique : cette pierre et ce bronze sur une place publique qui est la place Jules-Renard, au pied de l'église du village et comme une protestation, c'est le signe matériel du triomphe des idées du Jules Renard maire de Chitry. Aussi la journée — car Jules Renard, comme Paul Verlaine, eut sa journée tout entière — se divise-t-elle en deux parties distinctes : la matinée appartint à la politique, l'après-midi à la littérature et à l'art. La littérature, d'ailleurs, ne bouda point la politique, et la politique sut ne pas oublier que l'ancien maire de Chitry fut un écrivain remarquable.

Les amis venus de Paris n'étaient pas nombreux, le voyage étant peu commode et nécessitant une absence de trois jours. Il y avait là M. et Mme J.-H. Rosny aîné, M. Robert de Flers, Mme Rachilde, MM. Maurice Pottecher, Alfred Athis, Alfred Vallette, Henri Bachelin, G. Fuss-Amoré.

A onze heures et demie, le comité du monument et les autorités locales reçurent le président de la fête, M. Alfred Massé, ministre du Commerce, à la gare de Corbigny ; un cortège se forma, compact et long, précédé de la musique du 13e régiment d'infanterie et de la fanfare de Corbigny, pour gagner la salle du banquet, à l'autre bout de la petite ville. Ce « banquet démocratique », qui se donna dans une chapelle désaffectée, réunissait environ quatre cents personnes, et tout se passa le mieux du monde et sans la moindre confusion, pendant que les musiques jouaient des morceaux de Beethoven, Grieg, Saint-Saëns, Ganne, Bizet, etc. Au moment des discours, on entendit M. le Préfet de la Nièvre, M. le maire de Corbigny, M. André Renard, député de la Nièvre, maire de Clamecy, M. Alfred

Massé. Puis il y eut une pluie de décorations. La partie politique de la fête était consommée.

Chitry étant éloigné de presque 3 kilomètres, un train spécial attendait le cortège ministériel. Les populations arrivaient de tous côtés, les routes étaient noires de gens vêtus de leurs habits du dimanche. La place Jules-Renard est un délicieux coin de village; les maisons s'y présentent de travers, flanquées de tas de fumier, séparées de ruelles; l'église est au fond. Et voici un arbre sous lequel se dresse l'œuvre du sculpteur Charles Pourquet : une stèle figurant une muraille sur laquelle s'appuie un arbre, et que surmonte le buste en bronze ; au pied, Poil-de-Carotte assis, pensif, et des poules qui picorent. Une estrade couverte, à gauche du monument, abrite Mme Jules Renard, ses enfants et sa famille ; les personnages officiels y prennent place et la cérémonie littéraire commence. Après une allocution du ministre, M. Maurice Le Blond, président du comité, remet le monument à la municipalité de Chitry ; M. J.-H. Rosny aîné, qui représente à la fois la Société des Gens de Lettres et l'Académie Goncourt, parle, mais son discours est fâcheusement troublé par une abondante pluie ; puis c'est le tour de M. Robert de Flers, au nom de la Société des Auteurs dramatiques ; enfin M. Alfred Athis lit le discours que M. Tristan Bernard, retenu chez lui par une indisposition, voulait prononcer au nom des amis de Jules Renard.

Et c'est fini — presque, car il y a encore un défilé des sociétés et des enfants des écoles devant le monument, un vin d'honneur à la mairie de Chitry, et une « grande fête foraine, manège de chevaux de bois, tirs, illuminations, bals sur parquets ».

Nous ajouterons que le Comité, et notamment M. Preuss, secrétaire et trésorier, ont eu beaucoup de mal à organiser cette fête, et qu'il serait à souhaiter que nos restaurateurs parisiens apprissent de l'hôtel de Corbigny comment, avec les ressources limitées d'une petite ville de 2.600 âmes et un personnel de fortune, on fait déjeuner très convenablement pour 4 francs par tête 400 personnes alors qu'on n'en attendait que 300.

§

Une lettre de M. Marcel Coulon.

La Châtre, 8 octobre.

Mon cher Directeur,

L'article des *Marges* d'août : *Une nouvelle édition d'Arthur Rimbaud*, auquel M. Berrichon a répliqué, n'a rien d'une « diatribe ». Est-ce tant que cela un « réquisitoire » ? — J'y verrais plutôt un jugement. Laissez-moi, je vous en prie, en exposer les motifs.

La reconstitution de Rimbaud est l'ouvrage de Verlaine. Elle exigeait le rassemblement de ses membres dispersés ; elle exigeait aussi leur mise en corps, leur classement chronologique. — Supposons que l'œuvre de Verlaine, par exemple, ait subi le destin que Rimbaud voulut à son œuvre. Que Verlaine n'ait livré à l'impression que deux poésies et un chapitre de prose, et se soit entièrement détruit. On voit l'intérêt qu'il y aurait, le jour où serait rassemblé pêle-mêle le gros de *Parallèlement*, des *Romances*, de *Sagesse*, etc., à faire de ces morceaux ce que l'assembleur d'un puzzle fait

des siens. Voilà le travail de Verlaine ; le puzzle littéraire offert à sa patience, dès 1883, était des plus compliqués. Aidé notamment par MM. Izambard et Delahaye, il en est venu à bout. Son édition de 1895 donne les 90 centièmes de ce que nous avons de Rimbaud. Elle en classe la portion vers, dans un ordre dont les grandes lignes sont définitives.

Le gros intérêt de l'édition de 1898, donnée par MM. Berrichon et Delahaye, vient des améliorations qu'elle apporte au classement verlainien. Elle subdivise les poésies suivant trois périodes, correspondant à la 15e, à la 16e, à la 17e année du poète ; subdivision malaisée à établir et dont le principe, selon moi, est absolument satisfaisant.

Il est des poètes dont on peut se dispenser de connaître les étapes pas à pas. Quel besoin de savoir dans quel ordre les sonnets des *Trophées* ont vu le jour ? Parmi les poètes qui diffèrent, à ce point de vue, de Heredia, je ne pense pas qu'il s'en trouve un chez qui la chronologie importe autant que chez l'auteur de *Bateau Ivre*. Presque toutes ses pages marquent nettement un nouveau degré de son évolution intellectuelle, morale, esthétique. Tout chez lui ressortit à l'autobiographie, à l'autopsychologie. Vérité connue, que j'espère fortifier par mon *Problème de Rimbaud ;* cette étude, mon cher Directeur, à qui vous allez faire l'honneur de votre revue.

Or, dans l'édition actuelle (dont je n'ai pas tu les quelques avantages), tout en faisant large mesure aux qualités et aux services de son éditeur) M. Berrichon supprime le classement verlainien et nécessairement, celui auquel M. Delahaye et lui avaient, en 1898, été amenés. Invoquant la médiocrité de certains poèmes, la répudiation de certains autres par Rimbaud, il rejette à la fin du volume, en appendice, à titre de « pièces documentaires », exactement 911 vers. Soit près de la moitié des vers du poète, qui n'atteignent pas 2. 300.

Sur la médiocrité... relative des *Etrennes*, de *Soleil et Chair*, d'*Ophélie*, du *Forgeron*, etc., je renvoie aux *Marges*, en attendant la première partie de mon travail. Mais je m'expliquerai sur le second mobile de notre éditeur.

« Brûlez, *je le veux*, et je crois que vous respecterez ma volonté comme celle d'un mort, tous les vers *que je fus assez sot* pour vous donner lors de mes séjours à Douai » — déclare le poète au cours d'une lettre, de publication toute récente, adressée le 10 juin 1871 à un correspondant inconnu. M. Berrichon cite cette phrase et ajoute, page 323 de son édition : « Ce n'est donc pas tout à fait arbitrairement qu'elles sont rejetées en appendice. » Entendez par *elles* une grosse partie — on ne nous dit pas lesquels — des 911 vers condamnés.

Or le passage a une portée beaucoup plus générale que celle que M. Berrichon lui attribue. Lié à un document de première utilité pour la psychologie rimbaudienne, une lettre du 15 mai 1871, de publication toute récente aussi, où la théorie du *Voyant* se trouve édifiée, il montre, en juin 1871, Rimbaud déjà animé, à l'égard des vers antérieurs à cette théorie, du mépris furieux que, deux ans après et tout le restant de sa vie, il manifestera pour tout ce qui est sorti de sa plume. De même qu'après octobre ou novembre 1873, tout ce qu'il a écrit : des *Etrennes* à une *Saison*, sera déclaré par lui : « absurde, ridicule, dégoûtant » ! (voir la préface à l'édition de 1898) ; de même il réprouve, dans cette lettre du 10 juin 1871, la quasi

généralité de l'œuvre déjà écrite. Il fallait : ou ne pas tenir compte d'une répudiation partielle, devenue depuis quarante ans sans aucune possibilité d'être obéie — position que le bon sens exigeait et que M. Berrichon occupa sans scrupules en 1898 ; ou bien apporter de la logique dans le fanatisme et, respectueux *quand même* de la volonté formelle de son Dieu, laisser le soin sacrilège de la rééditer, à d'autres.

Et si M. Berrichon, enflammé par le fanatisme héroïque du Rimbaud de juin 1871, mais ignifuge (si je puis dire) à la terrible flamme dans laquelle, en 1873, *Une saison en enfer* brûla, désirait s'en tenir à la répudiation partielle de la dite lettre du 10 juin, il ne devait pas faire un choix là ou Rimbaud n'en a pas fait. Il devait reléguer en appendice tous les vers antérieurs à fin octobre 1870, date où (M. Izambard nous l'a appris dans l'article si clair, si documenté : *Lettres retrouvées d'Arthur Rimbaud*, publié au n° de janvier-mars 1911 de *Vers et Prose*), date où Rimbaud cesse de séjourner à Douai.

Incapable de dire, parmi les vers antérieurs au second départ de Douai (fin octobre 1870), quels sont les vers que Rimbaud fut *assez sot* pour remettre au correspondant inconnu, quels, assez intelligent pour conserver, M. Berrichon a fait un choix dans les pièces antérieures à ce départ de Douai... (et même dans les pièces postérieures ; ce qui lui permet de reléguer en appendice *Mes Petites Amoureuses*, poème auquel lui-même, dans son édition, donne la date de mai 1871). Mais il ne devrait pas défendre ce choix par des arguments qui prêtent à rire.

Quand je m'étonne qu'ayant relégué *le Forgeron* et *Soleil et Chair*, il ait admis *Sensation*, qui, chronologiquement, se place entre eux : « M'est avis (répond-il) que tout esprit délicatement critique comprendra pourquoi je n'ai pas voulu, étant en ceci moins exclusif que Verlaine, repousser à la fin du volume, *Sensation.* » — Mais, je ne vous reproche pas, mon ami, de n'avoir pas « repoussé » *Sensation ;* je vous reproche d'avoir « repoussé » *Soleil et Chair* et *le Forgeron.* De même, quand on demande pourquoi vous reléguez *Ophélie* et conservez *Tête de Faune*, pourquoi vous admettez *les Assis* et repoussez *A la Musique*, etc., ce n'est pas que le non-renvoi à l'appendice de *Tête de Faune*, des *Assis* et des autres pièces auxquelles le « dignus intrare » a été décerné par vous paraisse injustifié. On reproche à M. Berrichon d'avoir procédé dans son choix au petit bonheur ; ou plutôt, car je ne nie pas que de « poignants scrupules » l'aient torturé », on lui reproche de paraître avoir procédé au petit bonheur — ce qui est encore plus grave. Non, purement et simplement, on lui reproche d'avoir procédé.

Etant en ceci moins exclusif que Verlaine... Ces mots font allusion à une phrase de la préface verlainienne, à l'édition de 1895, sous laquelle, dans sa réponse, M. Berrichon s'abrite. Verlaine déclare en effet qu'il eût donné des vers de Rimbaud « juste un dessus du panier » *si...* — Puisqu'il a tenu à tellement peu que ce « dessus du panier » fût donné par Verlaine, pourquoi ne le donnerai-je pas, moi ? — a pensé M. Berrichon. Je ne lui objecterai pas qu'il n'est pas Verlaine. Etablie par Verlaine, en effet, une édition inspirée d'un esprit analogue à celui qui a conduit M. Berrichon ne serait pas plus défendable. Seulement, il y a ce que Verlaine *aurait*

fait, si... ; et il y a ce que Verlaine a fait en réalité. Ici boutade ou simple phrase ; là patient labeur de treize ans.

Rimbaud (pour en finir) n'a publié qu'un chapitre de son œuvre, le plus long et, au point de vue de la connaissance de son cœur, peut-être le plus important. Verlaine appelait *Une Saison en Enfer :* « prodigieuse autobiographie psychologique. » Cet ouvrage, auquel Rimbaud a donné un commencement, un milieu et une fin ; cette disposition testamentaire dont les articles furent pesés et classés, M. Berrichon a « cru devoir » la faire précéder d'un « morceau trouvé parmi des brouillons de cet ouvrage », morceau qui lui « paraît avoir été un projet de prologue ». J'ai eu d'autant plus raison de signaler dans *les Marges* cette prétention singulière, que (M. Berrichon le reconnaît) les *deux* pages auxquelles se bornent les « brouillons » susdits — et qui contiennent, avec ces brouillons ou prétendus tels, le soi-disant prologue, — sont bien celles que jadis M. Cazals voulut bien me laisser examiner. On appréciera là-dessus la réponse de M. Berrichon. On jugera si l'illumination dont s'agit, au lieu d'être interpolée dans *Une Saison* à titre de prologue, ne serait pas mieux restée à la place où les éditeurs de 1898 l'avaient mise.

Au mieux M. Berrichon, ici, se trouverait, quant au Rimbaud du « projet de prologue », dans la position où nous l'avons vu quant au Verlaine du « dessus du panier ». Il n'a tenu qu'a un *si...*, que l'auteur de *Sagesse* reléguât en appendice 911, sur les 2.300 vers de Rimbaud. Et Rimbaud aurait certainement donné pour prologue à *Une Saison* le poème au brouillon, *si...*

Proclamant sur ce dernier point, comme ailleurs, comme partout, la bonne foi et la bonne volonté de mon honorable adversaire, je forme cependant le vœu que les souscripteurs à la luxueuse édition d'*Une Saison en Enfer* qu'annonçait hier le *Mercure* classent dans leur bibliothèque un ouvrage veuf du trop hypothétique *si...*, ingénument réalisé par le beau-frère de Rimbaud.

Veuillez agréer, mon cher Directeur, l'hommage de mes sentiments dévoués.

MARCEL COULON.

§

A propos de théâtre

M. Robert d'Humières à M. Georges Duhamel.

Paris, 3 octobre.

Monsieur,

Oserai-je vous rappeler que, sous une direction antérieure à celle de M. Rouché, le Théâtre des Arts, dont le succès du *Grand Soir* avait appris le chemin au public, avait représenté la *Candida* de Bernard Shaw, *l'Eveil du Printemps,* de Wedekind, et quelques autres ouvrages non entièrement méprisés ?

Ces tentatives furent-elles « désintéressées » ? pour employer le mot un peu élastique dont vous vous servez.

Je crois pouvoir l'affirmer. Du reste, le désintéressement n'a pas nécessairement pour mesure l'insuccès.

Je souhaite de tout cœur avec vous que la nouvelle tentative de M. Copeau nous le prouve. De toutes les sympathies qui l'accueillent, votre article exprime la plus intelligente, et je suis bien aise, au fond, d'avoir l'occasion de vous le dire.

Croyez, je vous prie, Monsieur, à l'assurance de mes sentiments les plus dévoués et les meilleurs.

ROBERT D'HUMIÈRES.

§

M. Georges Duhamel à M. Robert d'Humières

Paris, le 6 octobre 1913.

Monsieur,

Le *Mercure* m'a fait tenir votre lettre. Croyez que je reconnais avec empressement le bien fondé de votre courtoise protestation.

Je m'en suis tenu, dans mon article, aux plus récentes tentatives, celles de ces dernières années, et c'est à cela que je dois de n'avoir pas mentionné celles que vous rappelez et qui ont cependant toute mon estime.

Je pense réparer mon oubli en demandant à M. Vallette d'insérer dans le *Mercure de France* votre lettre et ma réponse, si toutefois vous n'y trouvez pas d'inconvénient.

Croyez, Monsieur, à l'assurance de toute ma considération.

G. DUHAMEL.

§

Une lettre de M. Léon Bazalgette à propos de Walt Whitman.

3 octobre 1913.

Mon cher Vallette,

M. Eduard Bertz est sans pitié. Bien que je me sois gardé de discuter ses « arguments », me voici responsable devant vous de la nouvelle lettre qu'il vous inflige, toujours au nom de « la science et de ses représentants ».

M. Eduard Bertz, docteur en homosexualité, n'a pas le sens du ridicule. Sans doute s'étonne-t-il que l'on en soit moins dépourvu que lui. En tout cas, quoi qu'il vous écrive, — qu'il continue ou cesse de développer son petit Scenario : *Walt Whitman ou l'Homosexuel malgré lui* — je vous promets bien de n'y point répondre, même pour défendre ma « position menacée » (?!). Je suis résolu à le laisser en paix « avoir raison » ; sinon, on finirait par croire que je le prends au sérieux.

Veuillez agréer, avec mes excuses, mes bien sincères souvenirs.

LÉON BAZALGETTE.

§

Pour la protection internationale des paysages. — Le 17 novembre se réunira à Berne une conférence internationale pour la protection des paysages. Le but est de créer une commission permanente internationale.

L'idée de cette conférence est due au Dr Paul Sarrasin, président de la commission suisse pour la protection des sites naturels, qui en saisit, en août 1910, le Congrès international de zoologie de Gratz. Celui-ci nomma un comité provisoire. Il fut décidé qu'on prierait le Conseil fédéral suisse de prendre l'initiative en main, et d'inviter les gouvernements des divers pays à se faire représenter à une conférence.

L'idée fut favorablement accueillie au Conseil fédéral, où M. Forrer la défendit avec conviction, en élaborant un plan d'action. La réunion d'une conférence fut décidée dès juin 1911; les représentants de la Suisse à l'étranger furent chargés de demander aux différents gouvernements s'ils seraient disposés à se faire représenter à la future Commission internationale pour la protection des paysages.

Onze Etats ont répondu affirmativement : l'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche, la Belgique, le Danemark, la Norvège, les Pays-Bas, le Portugal, la Russie, la Suède et la République Argentine. La France, l'Italie, l'Espagne, la Roumanie et les Etats-Unis ont refusé. Les organisateurs espèrent que plusieurs de ces refus ne sont pas définitifs : ils sont, en effet, assez peu explicables de la part de nations comme l'Italie et surtout comme la France, où l'initiative privée a tout fait en faveur de la protection des beautés naturelles.

§

Trois matinées de Poésie, de Musique et de Danse. — M. Edouard Dujardin a eu l'idée d'organiser, pour les jeudis 11, 18 et 25 septembre, des quatre à sept de poésie, de musique et de danse, qui furent donnés au Théâtre Antoine. L'entreprise était périlleuse à cette époque de vacances. Elle réussit cependant. Une causerie ouvrait chaque séance : M. Dujardin fit la première et la troisième, parlant excellemment de Stéphane Mallarmé; M. Paul Fort fit la seconde. On disait ensuite des poèmes de « poètes des mardis de Stéphane Mallarmé ». Ces récitations étaient coupées par un intermède : *les Chansons du Rivage*, ballet en 7 tableaux, poèmes de M. Edouard Dujardin, musique de M. Xavier Perreau, chorégraphie de Mme Jane Hugard. A la troisième matinée, on donna des fragments dramatiques : le premier acte de *l'Echange*, de Paul Claudel; le prologue de *la Brebis égarée*, de Francis Jammes; le deuxième acte du *Chevalier du Passé*, d'Edouard Dujardin; *Louis XI*, de Paul Fort; *Hériodiade*, de Stéphane Mallarmé. Cette représentation comprenait enfin un mimodrame horrifique en 1 acte : *Un conte d'Edgar Poe*, mis en scène et mimé par Mme Jane Hugard, et dont la musique est de M. Léon Moreau.

§

Erratum.

La Solitude, le 11 octobre 1913.

Mon cher Vallette,

Dans son intéressant article : *la poésie d'Emmanuel Signoret*, M. Jean-Marc Bernard veut bien citer un paragraphe de mon livre : *le Symbolisme*. Or, sans doute par suite d'un oubli à la correction des épreuves, la citation n'est pas tout à fait exacte.

Voulez-vous me permettre de rétablir le texte ?

J'ai dit : « Comme il se sentait né pour être le Pindare d'un peuple *de héros* », et non d'un peuple tout court.

Et plus loin : « M. André Gide a également fort bien noté son *état d'esprit* », et non son esprit tout court.

Croyez-moi toujours votre tout cordial :

ADOLPHE RETTÉ.

§

La Société Frédéric Chopin se rendra, le dimanche 19 octobre, devant la tombe du grand compositeur, pour célébrer le 64e anniversaire de sa mort.

Après les discours de MM. Camille Le Senne, président, et Edouard Ganche, directeur de la Société, des artistes de la Comédie-Française diront des poèmes de Mme la Comtesse M. de Noailles et de M. Henri de Régnier, de l'Académie Française.

Tous les admirateurs de Chopin sont invités à se trouver à 10 h. 1/2 devant l'entrée principale du cimetière du Père-Lachaise.

§

Publications du « Mercure de France » :

LA POÉSIE FRANÇAISE AU MOYEN-AGE, XIe-XVe siècles, recueil de textes accompagné de traductions, de notices et précédé d'une étude littéraire par Charles Oulmont, docteur ès-lettres (premier volume de l'*Anthologie de la Poésie française des origines jusqu'à nos jours*, publiée sous la direction de M. Ad. van Bever). Vol. in-18, 3.50.

QUELQUES JUIFS (*Israël Zangwill. Otto Weininger. James Darmesteter*), par André Spire. Vol. in-18, 3.50.

PRÉFÉRENCES (*Charles Guérin. Remy de Gourmont. Stéphane Mallarmé. Jules Laforgue. Paul Verlaine*), par Paul Escoube. Vol. in-18, 3.50.

LES BLÉS MOUVANTS, poèmes, par Emile Verhaeren. Vol. in-18, 3.50.

PRÉTEXTES, *Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale*, par André Gide. Nouvelle édition, augmentée. Vol. in-18, 3.50.

LE JARDIN DES FLEURS, *Essais sur la Poésie arabe et Morceaux choisis*, par Wacyf Boutros Ghali. Préface de Jules Lemaître. Vol. in-18, 3.50.

ALFRED DE VIGNY, par Léon Séché. Tome I : *La Vie littéraire et religieuse*. Tome II. *La Vie amoureuse*, 2 vol. in-18 ; les 2 vol : 7 fr.

POÉSIES (*La Comédie des Amours. Le Délassement du guerrier. Pièces anciennes*), par Edouard Dujardin. Vol. in-18, 3.50.

§

Le Sottisier universel.

Si la ligne, comme cela est probable, est « reçue », elle sera livrée au public dans un très bref délai que précéderont des avis ultérieurs. — *Matin*, 26 septembre.

La porte du presbytère a dû être crochetée à l'aide d'une pince monseigneur. — *Journal*, 3 octobre.

M. H. Campiglia se souvient du mot plus énergique encore de Charles Dickens, dans *le Vicaire de Wakefield*. — *Figaro*, 9 octobre.

Serviès est légèrement blessé aux jambes. Son appareil, après un tour complet sur lui-même, n'a que des avaries matérielles. — *Dépêche Algérienne*, 16 septembre.

Beyle (Henri). Pseudonyme de Stendhal. — Littré et Beaujean, *Dictionnaire de la Langue française*, 1905.

Il (M. Poincaré) fut en Suisse et gravit le Mont-Blanc. — *Les Hommes du jour*, 13 septembre.

Les principaux candidats au fauteuil directorial, j'ai nommé MM. Brisson, Brieux, Richepin, Albert Carré, se retranchent dans un silence obstiné. Deux, parmi les favoris, MM. Brieux et Richepin, ont même formellement déclaré, etc. — *La France*, 27 septembre.

Ce soir, M. Clémentel a présidé, à Morlaix, un banquet organisé en l'honneur des deux frères Corbière. — *Libre Parole*, 1er octobre.

Un pèlerinage littéraire a eu lieu hier après midi au cimetière de Morlaix, sur la tombe de Christian Corbière. — *L'Eclair*, 1er octobre.

A la mémoire de Christian et Edouard Corbière [titre]. — *Paris-Journal*, *le Soleil*, etc., 1er octobre.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

.e Livre d'occasion

ÉDITIONS DE POÈTES DU XVI[e] SIECLE.

Nous nous proposons d'étudier, par oque et par genre, la valeur des plus nnus parmi les livres anciens. Ce qui constitue à proprement parler tre objet, n'est-ce pas de contribuer faire mieux connaître la valeur des res d'occasion et de faciliter les re-erches des amateurs de vieilles édi-ns. C'est dans cette intention que us avons annexé à cette chronique e rubrique d'offres et de demandes, et e nous ne donnons dans nos études e les prix les plus récents et les plus iciels.

Parlons aujourd'hui des éditions de tes du XVI[e] siècle. On sait les fluc-tions de la faveur littéraire dont nsard et ses disciples ont été ballottés. sont aujourd'hui aimés plus ferme-nt que les classiques des deux autres les.

Ronsard a regagné le sommet d'où tait tombé, et le premier prince des tes fait figure d'empereur.

Les prix de ses éditions en témoi-nt, car c'est un baromètre des plus s.

Mais tous les « vieux poètes » ont un regain de succès. Leurs exem-res sont l'orgueil des bibliothèques.

Commençons par l'ancêtre : Maistre nçoys Villon. Une belle édition de 2, Galliot du Pré, libraire de l'Uni-sité de Paris, a été vendue, cette ée, la jolie somme de 1.500 fr. oici le titre complet dans toute sa eur : *Les Œuvres de maistre nçoys Villon. Le Monologue du nc archier de Baignollet. Le logue des seigneurs de Mallepaye ailleuent. On les vend au premier er a la grand salle du Palays pour Gallot du pre. M. D. XXXII.*

Les : *Marguerites de la Marguerite des Princesses, tres illustre Royne de Navarre.* A Lyon, par Jean de Tournes, 1547, sont vendues 2.500 francs.

Chez le même Galiot du Pré, éditeur de Villon, a été publiée en 1529 une édition de Alain Chartier, avec ce titre : *Les Œuvres feu maistre Alain Chartier en son viuant Secretaire du feu roy Charles septiesme du nom.* Un bel exemplaire avec reliure de Bauzonnet a atteint 850 francs à une récente vente.

De Remy Belleau, le « gentil poète » : *Les Œuvres poétiques, rédigées en deux tomes. A Paris, par Mamert Patisson, 1578,* dans une jolie reliure de la fin du XVI[e] siècle, viennent d'être vendues 701 francs. Elles provenaient de la bibliothèque de Pixérécourt.

Les Jeux de Jan Antoine de Baif. A Paris, pour Lucas Breyer, 1573, ont été estimés 500 francs, tandis que *les Œuvres francoises de Joachim Du-Bellay gentil-homme Angevin, et Poëte excellent de ce temps. A Paris, de l'imprimerie de Federic Morel, 1574,* n'atteignent, malgré le grand intérêt de l'exemplaire, que 360 francs. Ce sont là inconséquences dont les amateurs avisés doivent profiter.

Ils achèteront : *Les Œuures et meslanges poetiques de Pierre Le Loyer Angevin. A Paris, pour Jean Poupy, 1579,* vendues 460 francs, c'est-à-dire bien au-dessous de leur valeur, de même que : *Opuscules d'amour par Heroet, La Borderie et autres divins poëtes. A Lyon, par Jean de Tournes, 1547,* vendus seulement 331 francs.

Surtout, ils ne laisseront pas échapper l'occasion d'acheter 100 francs *les Tragédies de Robert Garnier. A Paris, par Mamert Patisson, Imprimeur du Roy, chez Robert Estienne, 1585,* la plus belle édition qu'on possède du grand précurseur de nos tragiques du XVII[e] siècle.

FIRMIN TILLET.

La publicité commerciale est reçue par M. P.-C. COURTOIS
25, rue Servandoni, PARIS — Tél. 810-22.

PETITES ANNONCES

1 fr. la ligne de 45 lettres ou signes, espaces compris. Minimum 2 lignes. Les insertions sont payables d'avance. Mandat-poste au nom du Mercure de France, *26, rue de Condé, Paris.*

OFFRES

Mercier, 19, Avenue Chanzy, La Varenne-Saint-Hilaire (Seine).

Boccace : La Friamette amoureuse. Paris, 1585.

Pétrus Borel le Lycanthrope : Madame Putiphar, 1877.

Champfleury : Les vignettes romantiques.

C. Mendès : Rapport sur la Poésie.

Edm. Delsa, 16, rue des Clarisses, Liège.

Les Grands Palais de France: Fontainebleau. Paris, Librairie centrale Eggimann (2 tomes, état de neuf).

G. Beranger, 40, rue de Vaugirard, Paris.

Péchon de Ruby : Vie généreuse des matois, gueux, bohémiens, cagoux, contenant leurs façons de vivre, subtilités et gergons, Paris, 1622, in-8.

Ch. Butler : Principes de musique ; 1636

M. Verneuil, 15, boul. St-Germa Paris.

Keepsake : Italie. Paris, Janet, 1833, soie rose.

Keepsake : Les femmes, Keepsake des K sakes. Janet.

Keepsake : Les Rameaux d'or. Paris, J 1825.

Keepsake : Paris-Londres, 1839. Paris, loye.

DEMANDES

P. Dermée, 17, rue Berthollet, ris, Ve.

Gobineau : Toutes les éditions originale

Burckhardt : Origines de la Renaissanc Italie. (1re éd. franç.)

Rich : Dictionnaire des Antiquités.

Mme de Surville : Balzac, sa vie, ses œu (1858).

Longus : Daphnis et Chloé, 8o, Paris, 17

Carlyle : Sartor Resartus, 1834.

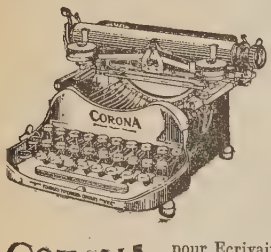
Profilet : François Villon, thèse de doct Châlons, 1856, in-8.

Duchesne : Voyage d'un iconophile. P 1834.

LIVRES (TOUS LES GENRES) Vente, Achat, Echange.
LIBRAIRIE VIVIENNE, 12, R.-Vivienne. PARIS.

CORONA

Fabriquée a GROTON New-York



MACHINE
à
ÉCRIRE
PLIANTE

pour le voyage et le bureau

Poids : 2 kil. 600
Prix : 350

CORONA pour Ecrivains, Professeurs, Militaires, Ingénieurs, Architectes, Artistes, Savants, Voyageurs, Explorateurs, Ecclésiastiques et Commerçants

CORONA Encrage bicolore, Touche de recul, Clavier Universel de 84 caractères, cinq copies à la fois, Clé Stencil.

CATALOGUE GÉNÉRAL FRANCO

Real LA COMPAGNIE REAL
59, rue de Richelieu :-: PARIS

CHEMINS DE FER DU MID

BILLETS DE FAMIL

Pour les stations thermales et balné des Pyrénées.

Billets délivrés toute l'année, dans les g des réseaux du Nord, *Paris-Nord exc* de l'Etat, d'Orléans, du Midi et de P Lyon-Méditerranée, suivant l'itinéraire c par le voyageur et avec les réductions su tes sur les prix du tarif général pour un cours *aller et retour compris* d'au moins kilomètres. Pour une famille de 2 perso 20 o/o ; de 3 personnes, 25 o/o ; de 4 sonnes, 30 o/o ; de 5 personnes, 35 o/o 6 personnes ou plus, 40 o/o.

Exceptionnellement, pour les par empruntant le réseau de Paris-Lyon-M terranée les billets ne sont délivrés q familles d'au moins 4 personnes et le prix tient en ajoutant au prix de 6 billets si ordinaires le prix d'un de ces billets chaque membre de la famille en plus de t

Durée : 33 *jours, non compris les jours de d et d'arrivée.*

Faculté de prolongation moyennant u supplément de 10 0/0.

AVIS. — Un livret indiquant en détail les cond dans lesquelles peuvent être effectués les divers vo d'excursions de famille, etc ..., sera envoyé gra ment à toute personne qui fera parvenir au S commercial de la Compagnie, 54, boulevard mann, à Paris (IXe arrond.), le montant du 0 fr. 25

Le Home et la Santé

LES EAUX-DE-VIE

Si le nom même d'*alcool* désigne sez nettement l'origine arabe de la stillation, le premier qui, en France, us ait documentés sur cette impor- nte question est un médecin de la fin xiiie siècle. Voici, en effet, comment exprime Arnaud de Villeneuve dans n *Traité sur la conservation de la unesse :*

« Qui croirait que du vin l'on peut tirer une liqueur qui demande des procédés tout différents et qui n'a ni sa couleur, ni sa nature, ni ses effets ? C'est l'eau de vin, — quelques-uns disent *eau-de-vie*, et ce nom lui convient puisqu'elle fait vivre plus longtemps ! Déjà on commence à connaître ses vertus : elle prolonge la santé, dissipe les humeurs superflues, ranime le cœur et conserve la jeu- nesse... »

Cette opinion, pour quelque peu com- ttue qu'elle soit aujourd'hui, n'en uissait pas moins, à l'époque, d'une gue incontestée. L'eau-de-vie était gardée comme une panacée univer- le; on en frottait les membres pour raviver la vigueur, — c'est encore résent l'un des meilleurs stimulants e l'on connaisse. Cependant le pro- lé fut fatal à Charles le Mauvais, qui faisait envelopper d'un drap imbibé lcool pour ramener la chaleur à ses mbres perclus; or, il advint que le nestique à qui était confié le soin de dre le drap, n'ayant pas de ciseaux ur couper le fil, en approcha une bou- ; le drap prit feu et le roi de Na- re périt d'une mort affreuse.

L'eau-de-vie fut longtemps considé- comme remède et comme tel vendue lusivement par les apothicaires. Mais 1514 les vinaigriers, réunis en cor-

ANTISEPTIQUE AU CRYSTOL

CRYSTOL TOILETTE

à l'usage des dames soucieuses de leur santé.

Phie TRAPENARD, 35, rue des Dames, Paris

CAPSULES DE QUININE PELLETIER

Les Capsules de Quinine de Pelletier sont souveraines contre les *Fièvres*, les *Migraines*, les *Névralgies*, l'*Influenza*, les *Rhumes* et la *Grippe*.

EXIGER LE NOM :

PELLETIER

Dans toutes Pharmacies

APIOLINE CHAPOTEAUT

DOULEURS PÉRIODIQUES IRRÉGULARITÉS PROMPTEMENT SUPPRIMÉES

Dans toutes les Pharmacies. En gros, à Paris, 8, rue Vivienne.

SANTÉ RÉGULARITÉ

poration, eurent le monopole de la distillation. Ce n'est que vers le milieu du XVIe que les distillateurs formèrent une corporation spéciale, ce qui tend à prouver que la consommation des eaux-de-vie et esprit de vin s'était fort accrue à cette date. Les médecins de l'époque en faisaient toujours le meilleur éloge; tant et si bien qu'un arrêt du Parlement du 20 janvier 1678 permet aux *placiers* ou marchands au détail d'étaler dans les rues tables et escabeaux et d'y débiter de l'eau-de-vie et des fruits confits, — l'origine de la « Mère Moreau ». Alors les limonadiers partirent en guerre et n'eurent de cesse que le Parlement n'ait rendu, le 1er juillet de la même année, un nouvel arrêt interdisant aux « pauvres vendeurs d'eau-de-vie » de mêler du sucre ou autre liqueur dans leurs noix et cerises confites.

Dès la fin du XVIIe siècle, les eaux-de-vie de Nantes, de Cognac, d'Orléans et de la Rochelle primèrent toutes autres sur le marché mondial, car, lorsqu'en 1670 les Hollandais voulurent se ven des tarifs de Colbert, ils « boycottère les eaux-de-vie françaises !

Cependant la distillation progress on ne se bornait déjà plus à l'eau-vie de vin ; on connut et on appré l'eau-de-vie de marc, de pommes, même, — déjà ! l'eau-de-vie de grai Des colonies nous vint le *ratafia*, p duit de la fermentation du sirop canne à sucre. C'est alors que s'émur les provinces viticoles qui tiraient plus clair de leur revenu de la distil tion, et elles obtinrent une ordonnan interdisant la circulation des nouvea produits dans le royaume : les eau de-vie de Bretagne et de Norman devaient être consommées sur place exportées aux colonies.

Mais ces prohibitions, qui d'aille ne durèrent pas, ne nuisirent gu plus aux unes qu'aux autres et n'em chèrent pas l'alcool de prendre pe peu les proportions d'un des fléaux plus redoutables de la civilisation.

Dr ARGYRE.

Fondé en 1879

L'ARGUS de la PRESSE

LE PLUS ANCIEN BUREAU D'ARTICLES DE JOURNAUX

37, Rue Bergère, PARIS

lit, dépouille par Jour

14.000 Journaux ou Revues du Monde entier

Publie : L'ARGUS DES REVUES

Collectionne : Les ARCHIVES DE LA PRESSE

Edite : L'ARGUS DE L'OFFICIEL,

contenant tous les votes des hommes politiques et leur dossier public

L'ARGUS recherche articles et tous documents passés, présents, futurs.

L'ARGUS se charge de toutes Publicités dans tous Journaux et Revues :

Publicité Financière | *Publicité commerciale*
Publicité Economique | *Publicité littéraire et mondaine*

TÉL. : 102-62 — ADR. TÉL. : Achambure-Paris

Chronique Automobile

LE SALON DU 17 AU 27 OCTOBRE 1913

Dans quarante-huit heures le Grand alais va ouvrir ses portes pour l'inauuration, par le Président de la Répulique, de la quatorzième Exposition e l'Automobile.

Le public ne trouvera plus, comme habitude, l'orgie d'illuminations à laielle cette brillante industrie l'avait abitué.

Il trouvera, sous une lumière intense ovoquée par des lustres incandesnts, une exposition sobre, riche, cosue, avec des châssis merveilleusement olis.

Les grands pylônes en forme de ramides, placés sur chaque stand et pportant le nom de chaque exposant, onneront aux allées centrales l'impreson d'avenues triomphales.

En somme, cette année, de la lumière de la richesse, telle sera la note de la coration de l'Exposition.

Le nombre des exposants de toutes s catégories d'automobiles, d'accessois, de cycles, etc., etc., n'a jamais été ssi considérable.

Aussi y a-t-il une catégorie de véhiles qui a été exclue du Grand Pais, et c'est regrettable, car c'est la anche de l'avenir de l'automobile; je ux parler du « Poids Lourd ».

Oui, les voitures de livraison, les mions de plusieurs tonnes seront pla- à l'extérieur, du côté du Petit Palais, us une tente construite spécialement cet effet.

Les organisateurs avaient demandé Préfet de la Seine que cette tente t sur le Cours la Reine, communiant par la grande porte côté Seine ec le Grand Palais; mais l'autorisaon ne leur a pas été accordée, sous le étexte que, pendant quinze jours, cela rrerait une des deux voies du Cours Reine !!!!!

Mais maintenant que j'ai parlé du cadre, je puis peut-être parler un peu de ce qu'il contiendra, seule chose intéressant les visiteurs acheteurs.

Quels miroirs à alouettes que ces châssis polis, exposés sur un tapis, et combien vont s'y laisser prendre...

Oui, ce sont presque les plus mauvais en qualité qui brillent le plus.

Tandis que les grandes marques ne présentent polies que certaines parties du châssis, en minorité, les fabricants de quincaillerie et d'engrenage en papier mâché font polir tout sans exception.

Acheteurs, faites attention, n'allez pas au Salon dans l'intention d'acheter ce qui vous semblera le plus beau, car, sans vouloir diminuer votre compétence, croyez-moi, vous n'y voyez rien, vous n'y connaissez rien, et avant de passer votre commande, renseignez-vous bien sur la fabrication habituelle et courante de la maison.

De plus, tenez bien compte des antécédents et de la valeur morale de la marque à laquelle vous êtes susceptible de vous arrêter; c'est même là un point encore de haute importance, voire même de la plus haute.

Je suis suffisamment documenté et parfaitement renseigné pour pouvoir vous dire: dans ces beaux stands, de la plus grande dimension, les plus chers comme surfaces et emplacements, exposent des maisons dont c'est la dernière cartouche, elles sont sur le point de tomber et ont fait un dernier effort pour atteindre jusqu'au Salon, dans l'espoir bien chimérique de prendre un nombre de commandes suffisant pour pouvoir exciter les actionnaires et obtenir une augmentation de capital, par l'émission de nouvelles actions.

Aussi, quelles garanties pouvez-vous attendre de maisons dans un état semblable? Quelles ressources pouvez-vous y trouver dans l'avenir pour les réparations, les pièces de rechange et autres?

Je sais bien que je me répète dans les conseils que je me permets de donner dans cette rubrique, mais là, au Salon, et cette fois plus que jamais, je crie bien fort: méfiez-vous !... Tout ce qui brille n'est pas... acier.

G. Cernay.

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

Stations hivernales (Nice, Cannes, Menton, etc...)

Des trains rapides et de luxe composés de confortables voitures desservent pendant l'hiver les stations du littoral.

Paris-la Côte-d'Azur en 13 heures par train extra-rapide de nuit ou par le train « *Côte-d'Azur rapide* » (1re classe) — (Voir les indicateurs pour les périodes de mise en marche).

Billets d'aller et retour collectifs, de 1re, 2e et 3e classes, valables 33 jours délivrés du 15 octobre au 15 mai dans toutes les gares P.-L.-M. aux familles d'au moins trois personnes pour :

Cassis, La Ciotat, Saint-Cyr-sur-Mer, la Cadière, Bandol, Ollioules-Sanary, La Seyne-Tamaris-sur-Mer, Toulon, Hyères et toutes les gares situées entre **Saint-Raphaël-Valescure, Grasse, Nice** et **Menton** inclusivement.

Minimum de parcours simple : 150 kilom.

Prix : Les deux premières personnes paient le plein tarif, la 3e personne bénéficie d'une réduction de 50 o/o, la 4e et chacune des suivantes d'une réduction de 75 o/o.

Faculté de prolongation de une ou plusieurs périodes de 15 jours, moyennant un supplément de 10 o/o du prix du billet pour chaque période.

Arrêts facultatifs.

Demander les billets quatre jours à l'avance à la gare de départ.

Nota. — Il est également délivré, dans les mêmes conditions, des billets d'aller et retour de toutes gares P.-L.-M. aux stations hivernales des Chemins de fer du Sud de la France (Le Lavandou, Cavalaire, Saint-Tropez, etc.)

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

AVIS AUX CHASSEURS

A. — LIGNE DE PARIS-ORLÉANS-VIERZON

1° Les samedis et veilles de fêtes, pendant toute la durée de la chasse dans le Loiret et Loir-et-Cher, *un nouveau train extra rapide, 1re classe*, partant de Paris-Quai-d'Orsay à 17 h. 13 (Austerlitz 17 h. 23) et arrivant à Vierzon à 20 h. 06, desservira les gares de la Ferté-Saint-Aubin, Lamotte-Beuvron, Nouan-le-Fuzelier, Salbris et Theillay ; il correspondra à Salbris avec les trains partant à 19 h. 45 sur Argent et à 20 h. 07 sur Romorantin ;

2° Un train express partant chaque jour de Paris-Quai-d'Orsay (jusqu'au 9 octobre à 19 h. et après le 9 octobre à 19 h., sauf le samedi, où le départ sera maintenu à 19 h. 10 jusqu'à la fermeture de la chasse) et arrivant à Vierzon a 22 h. 24, desservira la Ferté-Saint-Aubin, Lamotte-Beuvron, Nouan-le-Fuzelier, Salbris et Theillay ; le samedi, à partir de la veille de l'ouverture de la chasse, ce train s'arrêtera également à Saint-Cyr-en-Val et Vouzon et comportera un wagon restaurant ;

3° A partir du 1er octobre, et jusqu'à la fermeture de la chasse, le train rapide 1re classe partant de Paris-Quai-d'Orsay à 8 h. 20 sera prolongé les dimanches et jours de fêtes entre Aubrais (départ d'Orléans à 9 h. 49, des Aubrais à 10 h. 08) et Vierzon, par un train express comprenant toutes classes qui desservira la Ferté-Saint-Aubin, Lamotte-Beuvron et Salbris.

Au retour, le train express partant de Vierzon à 9 h. 12 et arrivant à Paris-Quai-d'Orsay à 12 h. 05 s'arrêtera pendant la durée de la chasse, les lundis et lendemain de fête à Salbris et Lamotte-Beuvron ou il prendra les voyageurs de 1re et de 2e classes à destination de Paris.

B. — LIGNE DE PARIS-ÉTAMPES-BEAUNE-LA-ROLANDE et BOURGES

1° Le train 27 partant de Paris-Quai-d'Orsay à 8 h. 36 s'arrêtera tous les jours pendant la durée de la chasse à la station de Chevilly ;

2° Le train 43-439 partant de Paris Quai-d'Orsay à 18 h. 26 s'arrêtera à la station de Vimurlin les samedis et veilles de fêtes.

Au retour un train express comportant toutes classes partira comme l'an dernier d'Argent à 16 h. 15, desservira les principaux points de la ligne d'Argent à Pithiviers et arrivera à Paris Quai-d'Orsay à 19 h. 52 ; ce train ne prendra toutefois en 3e classe que les voyageurs effectuant un parcours simple de 50 kilomètres ou payant pour cette distance.

BULLETIN FINANCIER

M. Poincaré est allé à Madrid. Alphonse XIII lui réserva l'accueil le plus cordial et le peuple espagnol des ovations chaleureuses. Le roi et le président portèrent des toasts où furent échangés des sentiments très amicaux au nom des deux nations. La France et l'Espagne affirment donc hautement leur entente. C'est au mieux, surtout après une assez longue période de difficultés et de méfiance. Voilà de la besogne excellente sur un point de l'échiquier international.

Sur un autre point, toujours du côté de l'Orient, on travaille moins bien. Si la Serbie a mis en déroute les bandes albanaises, la Turquie et la Grèce se chicanent volontiers au sujet des îles de la Mer Egée. Et on dit que la Bulgarie voudrait profiter de ces chicanes pour obtenir la révision du traité de Bucarest. Pauvre Bulgarie, déjà exsangue et réduite à la misère! Au reste, tous ces petits peuples d'Orient ont déjà porté à son comble la lassitude de l'Europe. Ce sont eux qui entravent la reprise des affaires, et cependant ce sont eux qui auraient le plus d'intérêt à cette reprise.

C'est donc encore un nouveau recul que nous enregistrons sur toutes les valeurs.

La rente française descend à 87,40; l'Espagne Extérieure résiste mieux à 92 ; le Turc Unifié à 87.

Les fonds des Etats balkaniques se déprimment assez sensiblement : le Serbe à 2,70, l'Hellénique 1881 à 302, le Roumain à 91. On ne sait trop pourquoi, le Bulgare 5 o/o 1902 fait exception au fléchissement général. Nous le trouvons à 91,50 au lieu de 488,25, cours de la dernière quinzaine.

Les fonds russes se défendent assez bien : le Consolidé 4 o/o s'inscrit à 92,10, 4 o/o 1901 à 90,50, le 4 1/2 o/o 1909 à 99,80, le 5 o/o 1906 à 105,20. C'est le 5 o/o 1891 qui est le plus éprouvé à 75,25.

Les chemins de fer français ne sont que peu éprouvés : l'Est à 929, le Lyon à 1310, l'Orléans à 1321, le Nord à 1715, le Midi à 1116. Seul l'Ouest, à 875, marque un recul notable.

Les établissements de crédit subissent l'influence générale et perdent quelqu points. Le Crédit Lyonnais revient à 1670, le Crédit Foncier à 904, la Banq de Paris à 1740, le Comptoir d'Escompte à 1055, la Société Générale à 821, Crédit Mobilier à 639, le Crédit Français à 500, l'Union Parisienne à 1116, Banque Ottomane à 654.

En attendant le grand concert, nous avons le prélude de quelques petit affaires. C'est d'abord la Banque Périer et Cie qui offre au public 50.443 oblig tions de 500 fr. 5 o/o or d'un emprunt municipal Ville de Constantinople, garan par le gouvernement Ottoman. Le prix d'émission est de 478 fr. 50, ce qui r présente un revenu de 5,22 o/o. Le produit de cet emprunt doit être affecté l'exécution de divers travaux publics.

On annonce, d'autre part, que le Crédit Foncier de France va procéder l'augmentation de son capital social pour une somme de 25 millions. La sou cription sera ouverte du 23 octobre au 10 novembre. Inutile de dire qu'il s'ag ici d'un placement de père de famille.

LE MASQUE D'OR.

Demandez le Catalogue complet

des Éditions

du

Mercvre de France

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. ALEXIS ROSTAND, C. ✱
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✱
Administrateur Directeur : M. P. BOYER, ✱

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

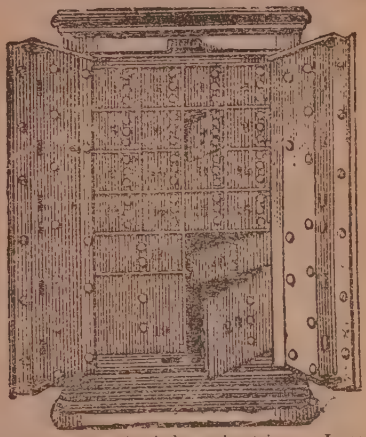
AGENCES

45 Bureaux de Quartier dans Paris — 16 Bureaux de Banlieue — 180 Agences en Province—11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat— 12 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 49, avenue des Champs-Elysées,* et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois ½..... ..... 1 1/2 0/0 | De 1 an à 2 ans..... 2 0/0
Au delà de 2 ans et jusqu'à 4 ans. 3 0/0

Les Bons délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux;* ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de Lettres de Crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Chronique de la Suisse romande : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzeville.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro.....	1.50
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80** fr.

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.

ZW
THE UNIVERSITY OF ILLINOIS AT CHICAGO
3 8198 316 076 155